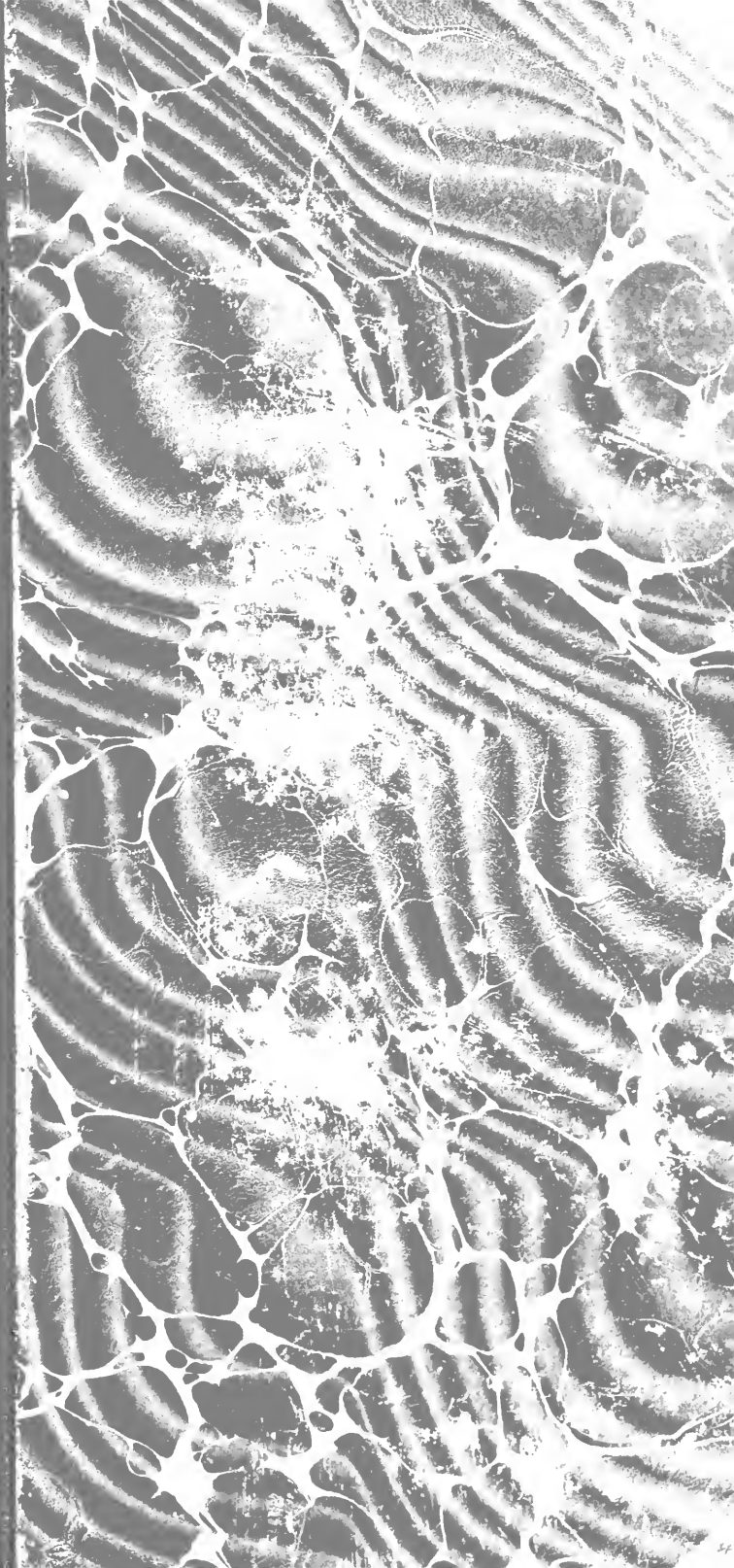


A

0007855067

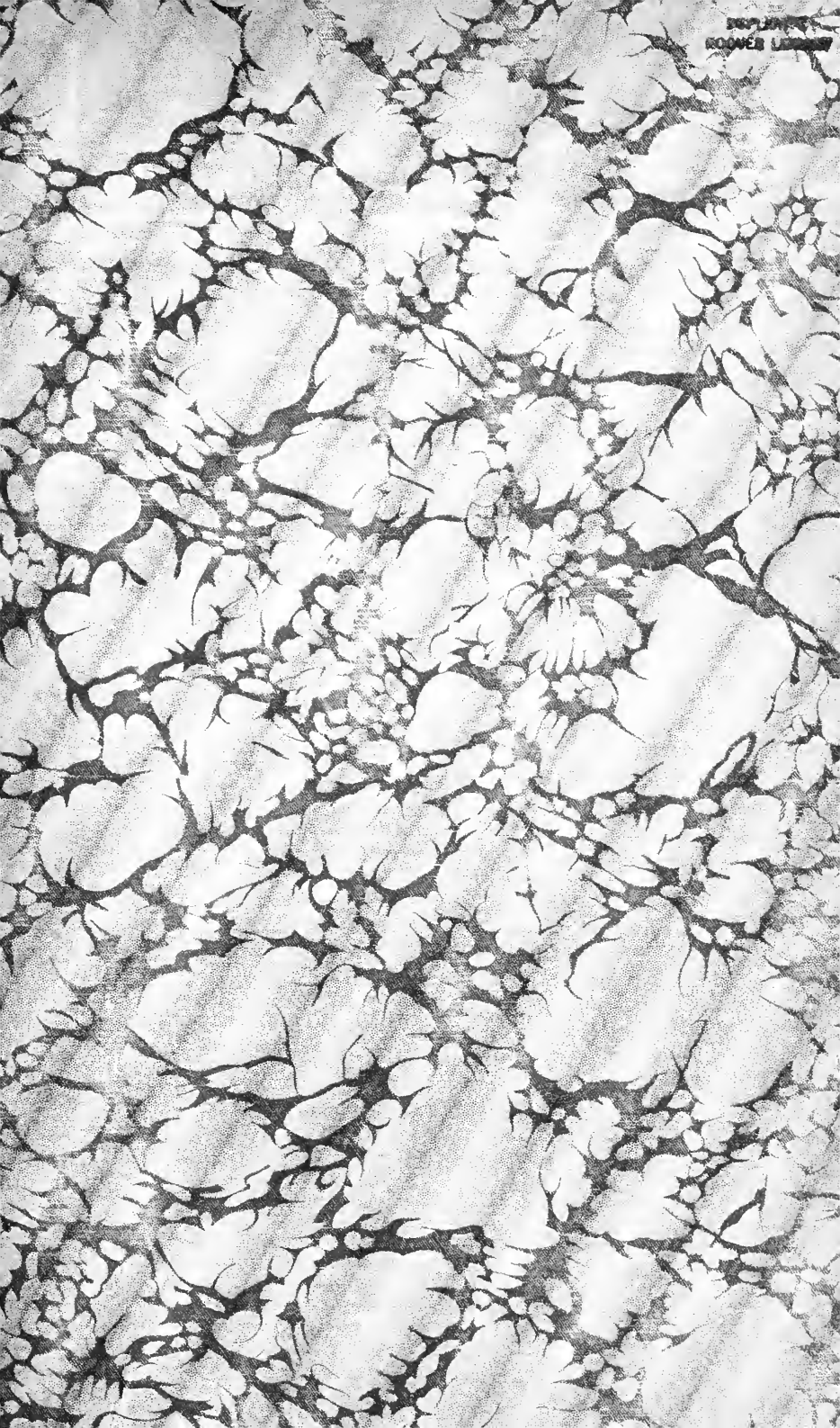


LA SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY





THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES



16 km.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



THEODORE WESLEY KOCH

Bibliothécaire

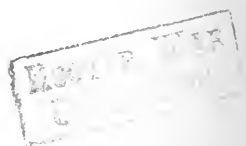
Northwestern University, Evanston, Illinois

LES LIVRES A LA GUERRE

PRÉFACE PAR M. LE MARÉCHAL FOCH

INTRODUCTION PAR BURTON E. STEVENSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ABEL DOYSIÉ



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

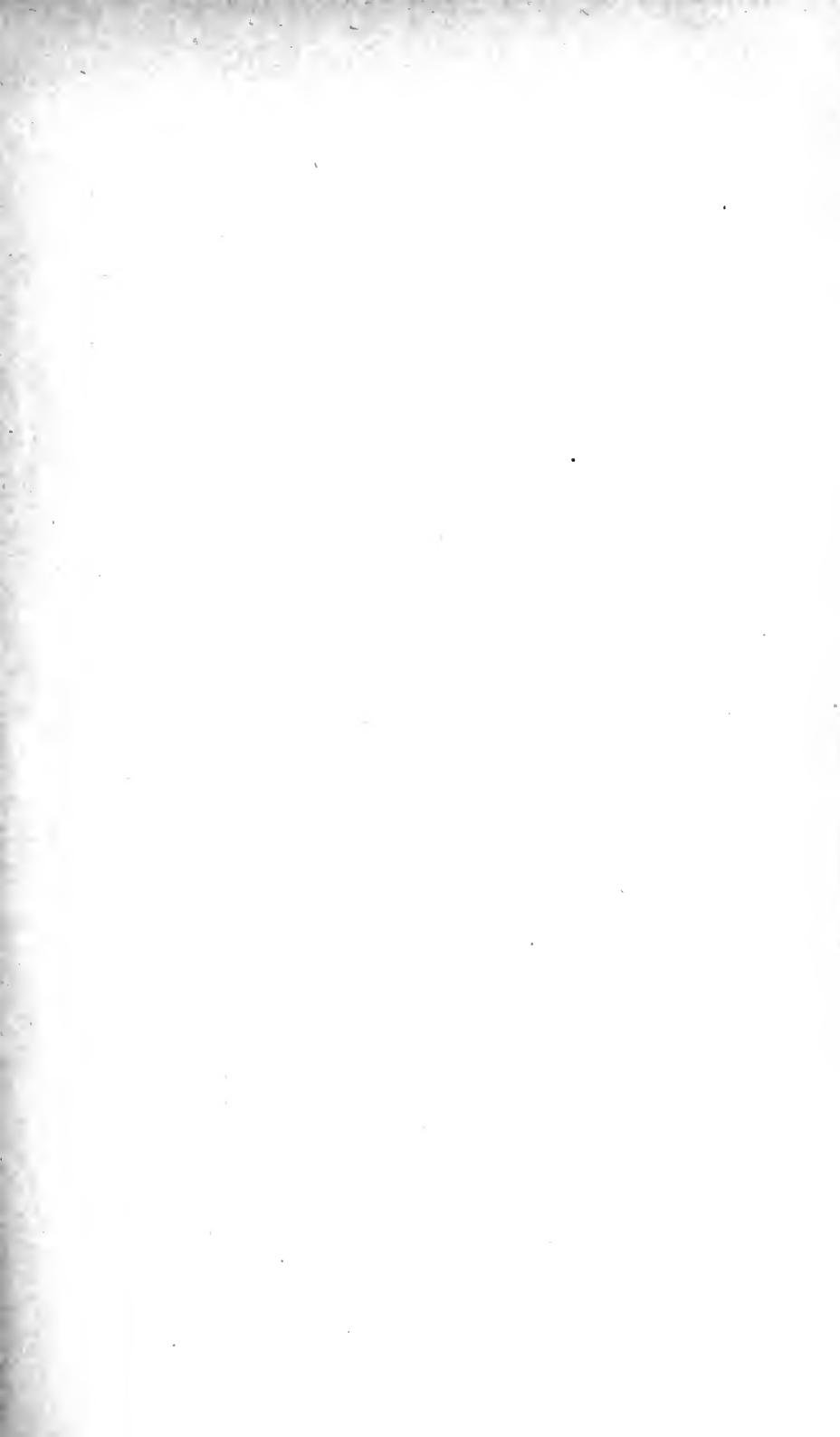
—
1920

LES

LIVRES A LA GUERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Books in Camp, Trench and Hospital.*
War Service of the American Library Association.
British Censorship and Enemy Publications.
The University of Louvain and its Library.
War Libraries and Allied Studies.
Books in the War ; the Romance of Library War Service.
A Portfolio of Carnegie Libraries.
A Book of Carnegie Libraries.
Library Assistant's Manual.
Dante in America ; an historical and bibliographical study.
Catalogue of the Fiske Dante Collection, Cornell University.
Hand-list of pictures and portraits in the Fiske Dante Collection.
The British Museum Library.
The Bibliothèque Nationale.
The Imperial Public Library, St. Petersburg.
The Bodleian Library, Oxford, etc., etc.





UNE DES AFFICHES DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES

THEODORE WESLEY KOCH

Bibliothécaire

Northwestern University, Evanston, Illinois

LES LIVRES A LA GUERRE

PRÉFACE PAR M. LE MARÉCHAL FOCH

INTRODUCTION PAR BURTON E. STEVENSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ABEL DOYSIÉ



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

EDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1920



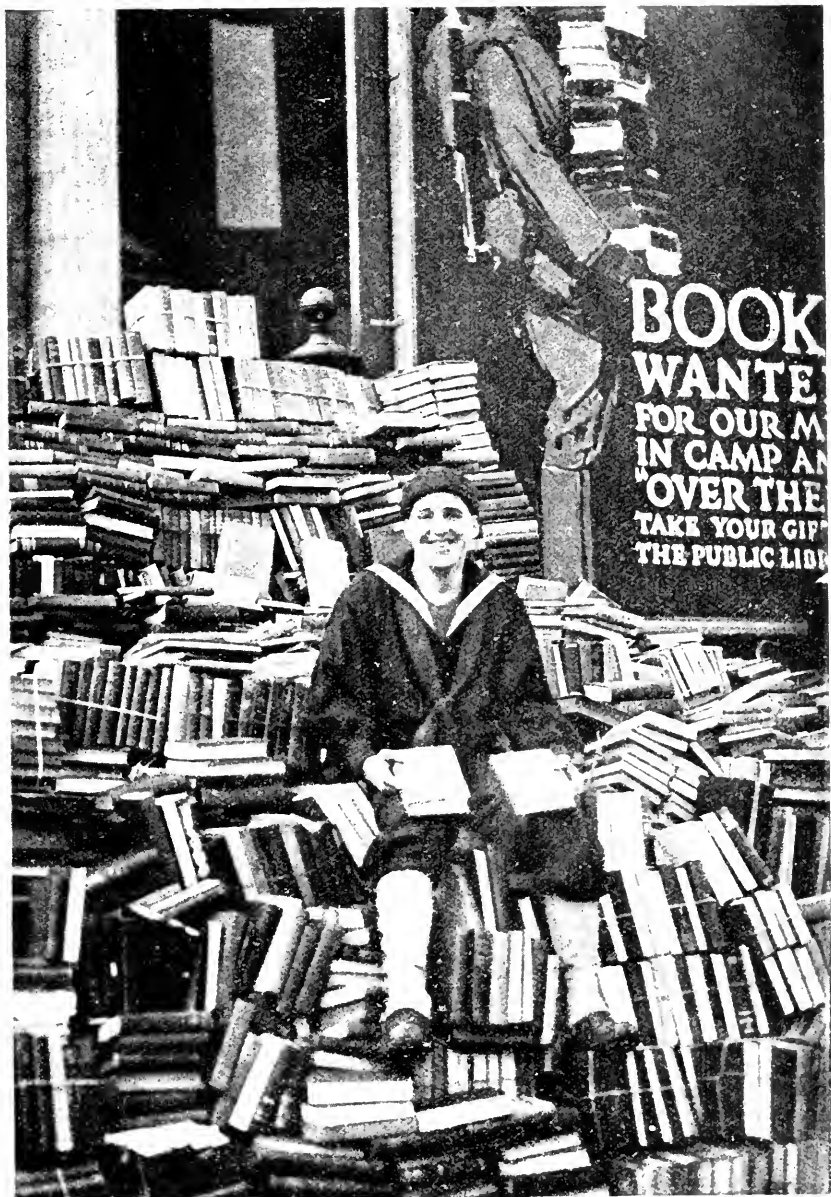
WILLIAM HAW REVOON

7
675
W2K8F

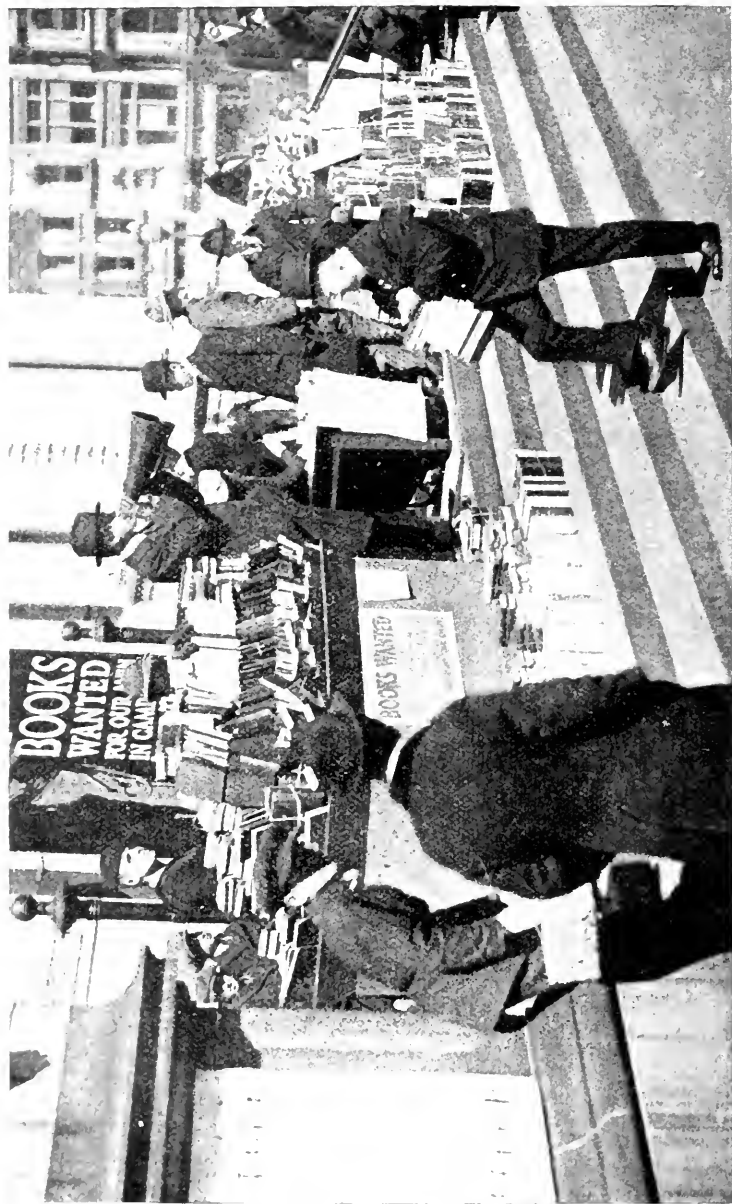
AU DOCTEUR HERBERT PUTNAM
BIBLIOTHÉCAIRE DU CONGRÈS
ET DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE GUERRE
DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES
1917-1919

T. W. K.

1363783



POUR AVOIR DES LIVRES!



PENDANT LA CAMPAGNE POUR RECUEILLIR DES LIVRES

Appel au public des marches de la Bibliothèque de New-York. Plus de 600.000 livres ont été offerts en ce seul endroit

PRÉFACE

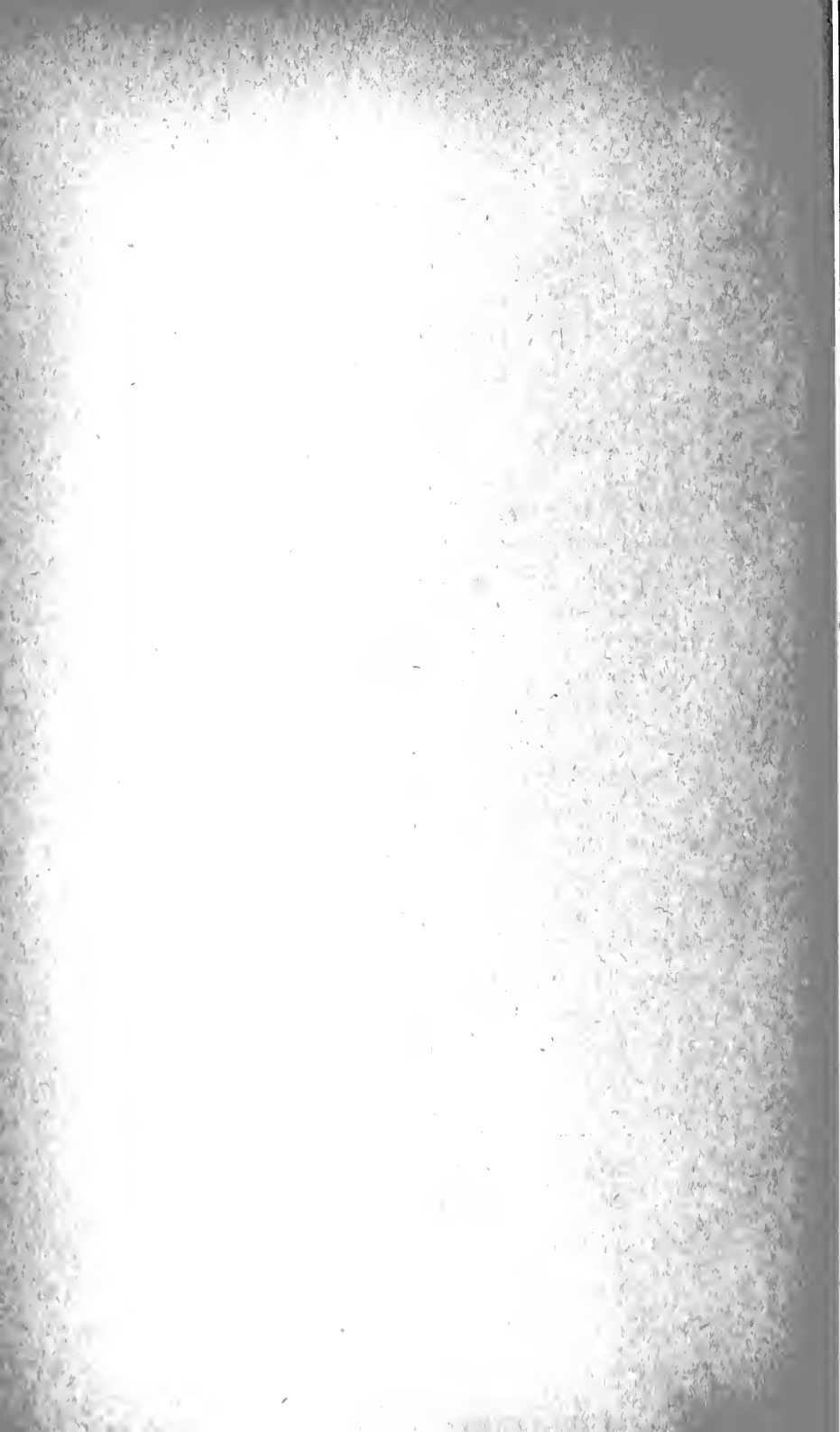
Il est incontestable que la lecture de bons livres a été durant la dernière guerre un puissant soutien moral pour le combattant. Elle l'a aidé à supporter les heures de souffrance de l'hôpital, à occuper les loisirs de la captivité et les longues veilles de la tranchée. Par là, elle a contribué au maintien de la valeur morale des soldats.

Ceux qui se sont dépensés pour leur apporter l'appui de ce réconfort ont droit à notre reconnaissance. J'approuve donc pleinement votre projet de faire connaître en France, par la publication du livre si documenté de M. Theodore Wesley Koch, l'œuvre efficace que l'Association des Bibliothèques Américaines a réalisée.

A handwritten signature in black ink, reading "T. Koch". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping initial "T" and a long, horizontal flourish at the end.

Paris, 12 Novembre 1920.

A faint, rectangular stamp is visible in the bottom right corner of the page. It appears to be a library or archival stamp, but the text within it is illegible due to fading.



INTRODUCTION

Les bibliothèques de guerre, dont ce livre donne une excellente description, sont sur le point d'achever leur œuvre. Nos soldats, revenus de France, travaillent de nouveau dans leur atelier ou leur bureau. Déjà, pour la plupart d'entre nous, ces jours d'intense émoi se font brumeux — nous nous frottons les yeux et nous nous demandons s'ils ont existé réellement. Les chaînes des conventions et de l'habitude nous tirent inexorablement dans les mêmes ornières, et le Sancho Pança qui dort en chacun de nous chuchotte à notre oreille qu'il est stupide de résister. Il en est cependant quelques-uns qui, parmi les aventures de la guerre, ont eu des visions et fait des rêves qui leur rendent impossible de se plaire à ramper de nouveau le long des mêmes chemins défoncés, qui ont fait leur l'esprit de croisade et qui s'avancent à la conquête du monde « armés d'un livre en guise d'épée ! »

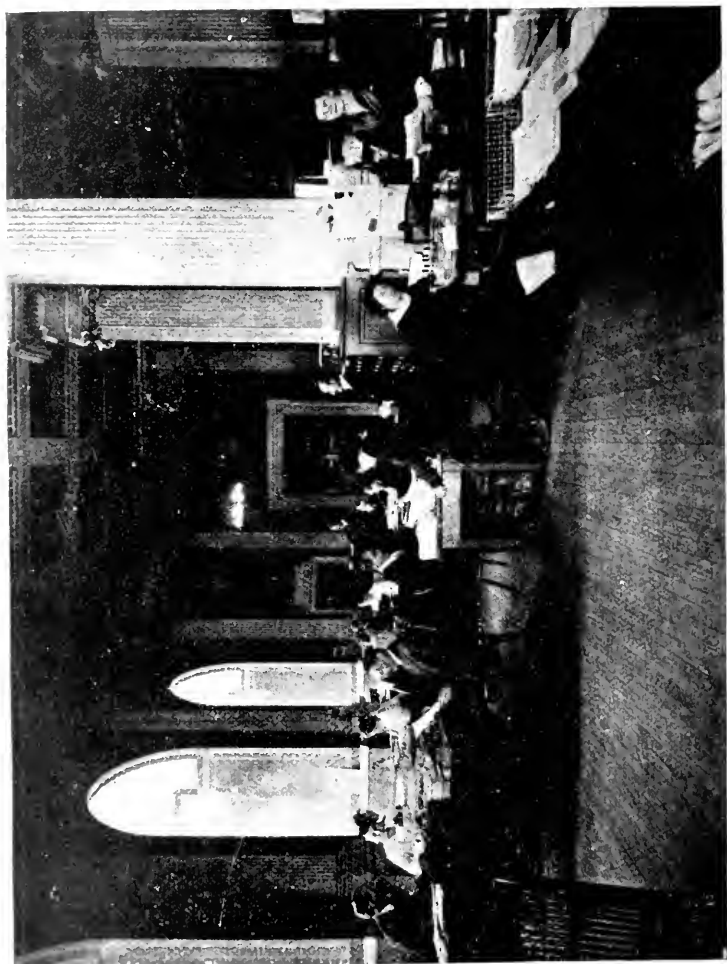
Pour la sphère des bibliothécaires américains, qui avait pendant de si nombreuses années décrit tranquillement, et même non sans contentement de soi, son petit orbite, la guerre a été un formidable réveil. Nous

avons été scandalisés de découvrir combien peu d'entre les jeunes hommes de chez nous connaissaient notre existence. Nous avons été stupéfaits d'apprendre le peu d'importance que nous avions pour eux et à quel infime degré nous étions entrés dans la vie nationale. Nous ne nous lassâmes pas d'expliquer que nos initiales signifiaient « Association des Bibliothèques Américaines » et, en réponse à un regard mort, de tenter de faire comprendre quel était le but de notre œuvre. Nous fîmes notre examen de conscience des occasions que nous avions manquées, de nos vues étroites et de notre service machinal, examen salutaire à tous les points de vue !

Il y a trois ans, quand l'Association des Bibliothèques Américaines accepta l'invitation que lui faisait le Ministre de la Guerre de fournir de quoi lire à l'Armée Américaine qui venait juste d'être constituée, elle n'avait aucune idée du caractère, ni de l'importance de la mission qui lui incombait. Et comment aurait-elle pu en avoir une ? Tout d'abord c'était la première fois dans l'histoire du monde qu'on entreprenait une œuvre de cette nature. En second lieu, l'Association des Bibliothèques Américaines ne comptait alors que peu ou prou de prophètes dans ses rangs. En fait, suivant toutes les apparences, ce n'était qu'une sorte d'association professionnelle insipide, attachée à la routine, cantonnée dans ses manières de penser et qui s'intéressait surtout à des détails d'ordre technique. Elle n'avait jamais entrepris de grande œuvre d'organisation et ne s'était jamais attendue à en entreprendre. Ses membres



PRÉPARATION DES LIVRES DESTINÉS AUX BIBLIOTHÈQUES DE CAMP
A LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE BOSTON



DIRECTION GÉNÉRALE DU SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES DE GUERRE
A LA BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS A WASHINGTON

étaient des gens paisibles, bien élevés, entourant d'un commun amour la même manie et toujours d'accord sur tout, sauf en ce qui est de savoir si un grand nombre de lecteurs est un bon point ou un déshonneur. La partie du grand public qui ne les ignorait pas complètement les considérait avec respect, comme de dignes, quoique inoffensifs, personnages ; mais nul ne s'attendait à ce que l'Association des Bibliothèques Américaines mît jamais le feu à l'univers, ou réussît à exécuter un programme embrassant toute une nation et exigeant de grands efforts et des dépenses considérables.

Ce fut la guerre qui fournit la pierre de touche. Les débuts furent difficiles, car il faut du temps pour secouer son inertie ; en outre, presque tout le monde pensait que ce qu'il faudrait à nos soldats, ce serait simplement des lectures récréatives pour occuper leurs loisirs, et personne n'envisageait ce dont on aurait besoin une fois que nos troupes seraient en France. Mais le pas se fit peu à peu plus rapide, l'horizon s'étendit, l'œuvre s'accrut en même temps que les besoins, la grandeur inattendue des circonstances stimula les énergies en vue de grandes tâches, et il faudra toujours savoir gré à l'Association des Bibliothèques Américaines de n'avoir pas succombé sous la besogne, ni abandonné son action ou tenté de la maintenir dans les limites étroites de la carrière, mais, au contraire, de l'avoir engagée dans la voie la plus vaste, établie sur les bases les plus larges, et avec si peu d'erreurs qu'on en est surpris.

Son titre de gloire est d'avoir organisé pour quatre millions et demi d'hommes un réseau de bibliothèques

bien outillées qui s'étendait du plus petit camp et du moindre dépôt en Amérique jusqu'aux avant-postes en Sibérie, jusqu'aux tranchées de l'Argonne et jusqu'à notre front au delà du Rhin ; un réseau qui embrassait tout bâtiment battant pavillon américain et qui, à l'occasion, étendait ses mailles à travers l'Europe et l'Orient — jusqu'à Arkhangel, Prague, Varsovie, Constantinople, Tiflis, Beyrouth et quantité d'autres endroits lointains où les soldats et les travailleurs de guerre américains portèrent leurs pas ; un service qui avait en charge sept millions de livres et des tonnes sans nombre de revues ; qui s'efforça dès le début, et avec un succès toujours croissant, non seulement de donner un livre, mais encore de donner le livre voulu ; qui rapporta des champs de bataille d'Europe plus d'un million de volumes à distribuer de nouveau aux États-Unis et qui continue à s'occuper des blessés et des malades dans les hôpitaux, des gardes-côtes et des gardiens de phares isolés, ainsi que de notre marine marchande dispersée aux quatre coins du globe. C'est l'histoire de cette œuvre — une histoire colorée et pleine d'intérêt humain — que nous racontent les pages qui suivent. Ce que nous avons présentement en vue ce n'est pas le passé, mais l'avenir.

Quels résultats durables a-t-on obtenus ou peut-on attendre de tous ces efforts ? En admettant qu'ils aient été utiles en eux-mêmes, qu'ils aient eu leur part dans le maintien du moral en faisant de nos hommes de meilleurs soldats et de nos soldats de meilleurs hommes,

— sont-ils révolus maintenant que la guerre est finie, ou est-ce que l'âme qui les animait poursuit encore sa carrière ?

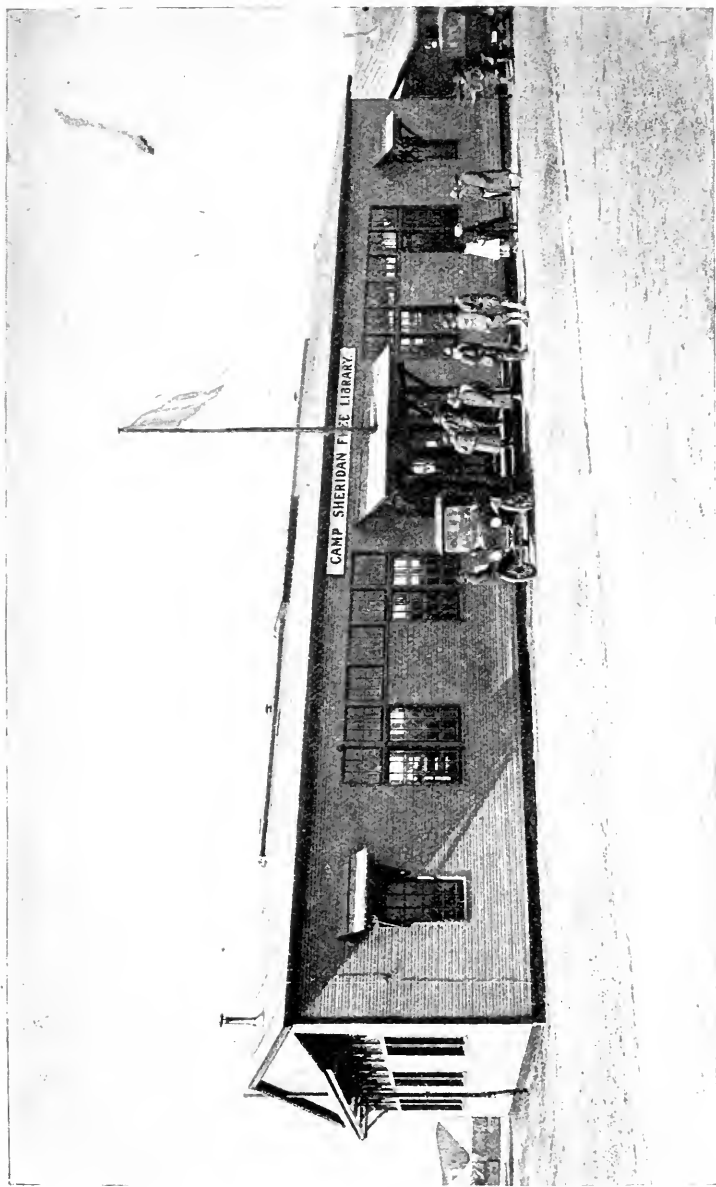
En premier lieu, quelle influence durable cette œuvre a-t-elle eue sur nos soldats eux-mêmes ? Il est certain que grâce à elle des millions d'entre eux ont appris à connaître l'utilité des livres et qu'ils ont acquis une compréhension nouvelle des bienfaits de l'imprimerie, doublée d'un respect nouveau. Le nombre et la variété des livres qu'ils demandaient prouvaient combien ils s'y intéressaient, et il nous semblait parfois à nos bureaux de Paris que l'ensemble du corps expéditionnaire américain poursuivait un but scientifique. Des milliers d'autres soldats furent induits par pur ennui à prendre un livre en main pour la première fois de leur vie, et ils y trouvèrent un réconfort inattendu, de telle sorte que pour beaucoup la lecture devint une sorte de jeu — un livre par jour ! Nous eûmes tous la vision de bibliothèques noyées chez nous, au retour de nos soldats, sous les demandes de livres de toutes sortes, mais surtout techniques, des plus récents et des meilleurs.

La réalité n'a pas correspondu à cette vision. Nos bibliothèques n'ont pas été noyées. Certains bibliothécaires pensent avoir la preuve que de nombreuses demandes ont été adressées directement à l'Association des Bibliothèques Américaines ; d'autres en sont moins sûrs ; quelques-uns déclarent qu'il n'en est rien. Certains postes de la Légion Américaine ont émis le vœu que les monuments commémoratifs prissent la forme

de bibliothèques publiques ; on continue à recevoir au siège de l'Association des demandes de livres spéciaux émanant d'anciens soldats, mais en nombre assez restreint. Beaucoup tiennent ces résultats pour décourageants. Cependant il semble impossible que, de telles semailles, une portion considérable ne soit pas tombée sur un sol fertile.

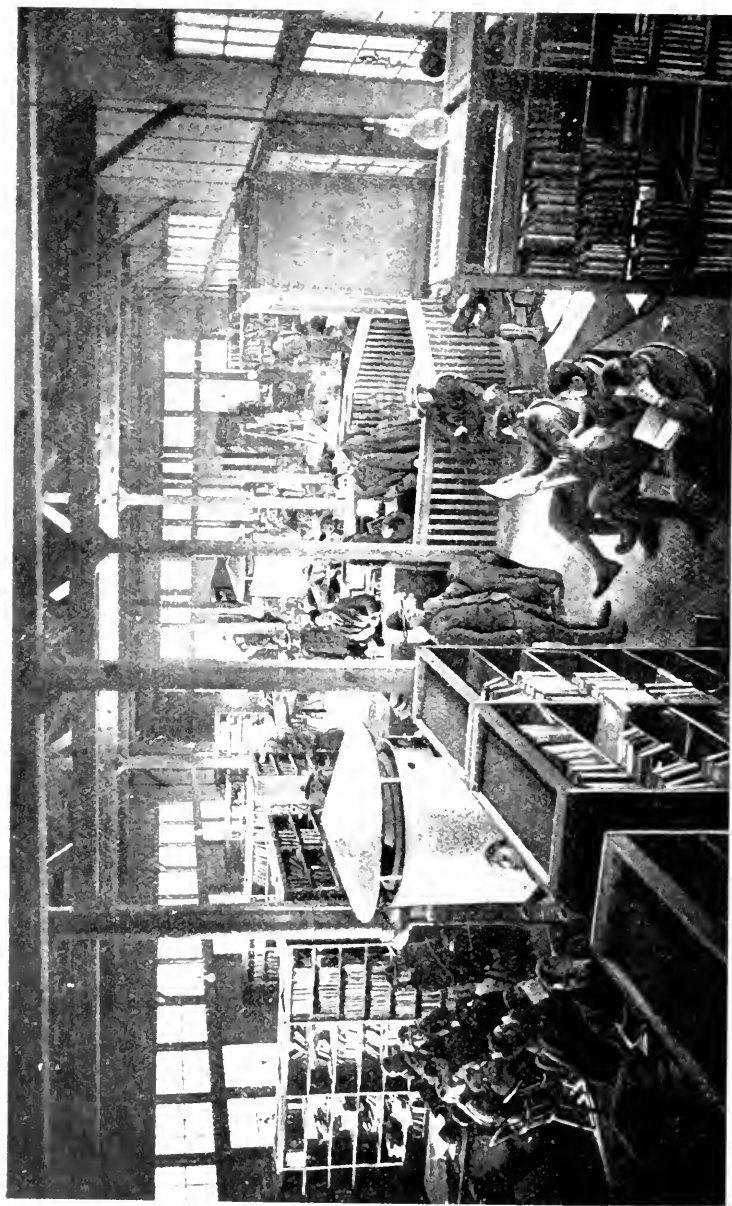
La vérité est probablement que la graine est bien là, mais qu'il faut la cultiver, si l'on veut qu'elle germe. La plupart de nos soldats ont repris leurs anciennes occupations et leurs anciennes habitudes à leur démobilisation ; ils se sont trouvés dotés de moins de loisirs qu'aux armées et de moins de facilités pour se procurer des livres ; il n'y avait plus de stimulant particulier pour l'étude — en fait la force de l'habitude allait tout à l'encontre — en conséquence ce ne furent que les exceptions, ceux qui désiraient devenir des experts ou en qui s'était développé un véritable amour pour la lecture, qui continuèrent à lire dans ces conditions plus ou moins défavorables.

En effet, pour l'homme ordinaire, le goût de la lecture dépend trop des habitudes premières et des conditions propices du milieu, pour survivre quand les unes et les autres font défaut. Si nos soldats s'étaient retrouvés chez eux environnés de livres, il n'en eût sans doute pas été de même. En fait, la plupart d'entre eux, s'ils s'en étaient donné la peine, auraient découvert non seulement qu'il n'y avait pas de bibliothèques publiques à leur portée, mais encore qu'il n'y avait pas de librairie convenable dans le voisinage.



UNE BIBLIOTHÈQUE DE CAMP CARACTÉRISTIQUE

La Corporation Carnegie a donné 320.000 dollars pour l'érection de 32 bâtiments de ce genre



BIBLIOTHÈQUE DU CAMP SHERIDAN

Il y eût cependant un résultat tangible. L'efficacité de bibliothèques organisées avait été démontrée à l'armée et à la marine. Des officiers qui au début étaient nettement hostiles à cette œuvre étaient devenus par la suite ses champions les plus zélés. Ils eurent vite compris, en effet, que cela remontait le moral de leurs hommes et leur évitait de faire des sottises en leur occupant l'esprit. C'est pourquoi tant l'armée que la marine ont décidé de continuer ce service sous la direction de bibliothécaires de profession avec l'outillage qu'avait rassemblé l'Association des Bibliothèques Américaines et qui leur a été cédé. Quel sera l'avenir de ce service et du grand projet d'enseignement professionnel dont il fait partie ? C'est ce que l'on ne peut encore savoir, mais au moins est-ce quelque chose qu'on ait entrepris la tâche sérieusement.

Un autre résultat tangible, qui intéressera particulièrement les lecteurs de ce livre, est l'établissement à demeure de la bibliothèque que l'Association avait ouverte à Paris pendant l'été de 1918 à l'usage du corps expéditionnaire américain, mais dans l'espérance qu'elle pourrait rester en activité après la guerre. C'est ce qu'on a pu faire fort heureusement, grâce à un concours de circonstances particulièrement favorables, et la bibliothèque est dirigée à présent par un conseil d'administration composé de Français, d'Anglais et d'Américains influents et distingués, qui se sont déjà mis à constituer une fondation susceptible d'assurer son bon entretien. Elle sera administrée conformément aux méthodes employées actuellement dans les bibliothèques

américaines, et elle comprendra surtout des livres en anglais, une part spéciale étant faite à la littérature et à la vie américaines, en un mot, des livres qui permettront de faire comprendre l'Amérique à l'Europe.

L'Association des Bibliothèques Américaines est fière d'avoir laissé cet établissement derrière elle pour commémorer son œuvre en France, et en gage de son amitié, de sa sympathie et de toute son estime pour le peuple français, et elle lui témoignera toujours la même vigilance. Il est permis d'espérer que cette bibliothèque finira par avoir une véritable importance pour la vie intellectuelle de la capitale de la France — et que ce sera non seulement un lien qui se resserrera de plus en plus entre ce pays et l'Amérique, mais encore un puissant auxiliaire pour l'échange des idées entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Mais le résultat le plus fécond en conséquences est le nouvel esprit qui s'est introduit dans les rangs de l'Association des Bibliothèques Américaines elle-même, la nouvelle façon de voir qu'ont adoptée certains de ses membres à la suite de leurs trois années de service. Comme tous les croyants et tous les apôtres, ils trouvent dressées contre eux l'inertie et l'indifférence de ceux dont les yeux ne se sont pas encore ouverts à la connaissance, qui n'ont aucunement envie de partir en croisade, mais demandent seulement qu'on les laisse tranquilles.

On ne pourra jamais remédier complètement à cet état d'esprit, mais on peut déjà constater que le levain opère et que la pâte lève.

Ce que proposent les plus enthousiastes, c'est de se servir de l'œuvre des trois années écoulées pour organiser sur ces bases une bibliothèque embrassant toute une nation — certains d'entre eux diraient peut-être embrassant le monde entier ! Ils font remarquer que par le passé et même dans un pays aussi favorisé que le nôtre, les bibliothèques de ce genre ont été limitées à un petit nombre de grands centres, qu'elles n'ont jamais pénétré en réalité dans le corps de la nation, que moins de la moitié de notre population seulement peut disposer de livres, et probablement moins d'un cinquième en disposer aussi facilement qu'il faudrait. Ils arguent qu'il serait honteux de laisser se perdre l'élan vers les livres qu'a provoqué la guerre, et que l'occasion présente est unique pour entreprendre et mener à bien une campagne en faveur de l'extension du bénéfice des bibliothèques au pays tout entier. Ils envisagent également, comme il a été dit, la possibilité de porter leur action outre-mer — tout au moins de prêter une main secourable à l'établissement de bibliothèques et à l'avènement d'une bonne volonté et d'une entente réciproques, ajoutant ainsi un fil au lien qui doit un jour resserrer toutes les nations du monde en cette fraternité pour laquelle la plupart d'entre nous font des vœux et à laquelle certains peut-être travaillent déjà, quelque maladroitement que ce puisse être.

Il est facile de tourner en ridicule les humanitaires, de faire remarquer les erreurs et les échecs, de hausser les épaules et de dire que cela ne sert à rien. Il est rare

en effet que la réalité corresponde au rêve, et les rêveurs sont les premiers à le savoir. Cependant un programme de cette nature doit provoquer une étincelle dans le cœur le plus fermé, nul ne peut être assez sceptique ou assez désespéré pour ne pas lui souhaiter bonne chance.

BURTON E. STEVENSON.

LES LIVRES A LA GUERRE

CHAPITRE PREMIER

LES BIBLIOTHÈQUES DE GUERRE DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES

Au point de vue social, la Grande Guerre présente certains caractères qui ne s'étaient pas manifestés dans les conflits antérieurs. Parmi ceux-ci, il faut ranger le ravitaillement intellectuel des combattants. Les guerres précédentes nous avaient appris à administrer les services d'intendance et les cantines, mais elles ne nous avaient fourni que peu de renseignements utilisables à présent en ce qui concerne le bagage littéraire ou intellectuel des hommes appelés sous les drapeaux.

Un vétéran de la Guerre de Sécession américaine déclare qu'il ne se rappelle pas qu'on ait mis des livres à la disposition des soldats de 1860, à part quelques-uns qui furent envoyés aux hôpitaux de Washington ou des environs et dans un petit nombre de villes du Nord. Ces hôpitaux n'avaient pour toute pitance que deux revues *Harper's* et *Frank Leslie's Weekly*, et ils

éprouvaient un vif désir d'avoir des livres intéressants à lire en dehors de cela. Dans une récente adresse lue à New York, le major George Haven Putnam rappelait le fait que les hommes incarcérés à la prison de Libby avaient lu et s'étaient passé les uns aux autres deux grammaires anglaises avec grand empressement.

Plus favorisés étaient les régiments du Connecticut, où des bibliothèques faisaient partie du train régimentaire. En juillet 1862, ces bibliothèques comptaient 1.284 volumes et 5.450 revues, mis en rayons et enfermés dans de solides coffres portatifs comportant un catalogue manuscrit et des étiquettes régimentaires appropriées. Les livres roulaient sur des sujets d'une grande diversité et étaient de bonne qualité. C'était le professeur Francis Wayland qui en avait la charge. Il avait acheté 250 livres des plus récents pour être sûr d'avoir des ouvrages au goût du jour dans sa collection.

« C'est la chose la plus commode qu'on puisse imaginer » écrivait l'aumônier Hall du 10^e volontaires du Connecticut. « J'ai fait construire un long pupitre sur lequel je place tous les journaux que vous avez l'amabilité de me fournir, et au bout de ce pupitre il y a ma bibliothèque de livres. On trouve toujours de dix à cinquante hommes dans la tente, occupés à lire ou à écrire. La bibliothèque est exactement ce dont nous avons besoin. Les livres sont bien assortis et intéressants. »

« Le stock si bien choisi s'est dissipé dans les deux heures après que j'ai eu ouvert la caisse », écrivait

l'aumônier Morris du 8^e volontaires du Connecticut. « Depuis lors, on passe plusieurs heures par jour à distribuer et à reprendre les livres. Dickens est très couru. Les contes de Miss Edgeworth et de T. S. Arthur jouissent d'une grande popularité. On accueille avec délices les Mélodies de l'Armée et de la Marine, et nos jeunes gens chantent joyeusement presque chaque soir. Avant-hier, j'ai reçu une caisse de brochures de la Commission. J'ai eu tout de suite une demi-douzaine d'hommes pour ouvrir la caisse et vingt autres étaient prêts à surveiller l'opération et à se partager le contenu. On demande quatre fois plus de livres qu'il n'y en a ».

La Commission dont il est question est la Commission Chrétienne des États-Unis, qui prépara et envoya 215 collections de 125 volumes chacune, et 70 collections de 75. On répandit ces bibliothèques à profusion à travers l'armée, dans les hôpitaux généraux, les postes fixes, les principaux forts et les navires de guerre. L'aumônier J. C. Thomas du 88^e régiment de l'Illinois devint bibliothécaire général de l'Armée du Cumberland. « Plus vous pourrez rapprocher l'Armée du foyer », disait-il, « plus vous rendrez service ». Pour montrer combien les soldats de la Guerre Civile tenaient aux livres qu'ils avaient, on raconte que, lorsque le général Hooker partit pour traverser le Potomac, deux cavaliers de Pensylvanie entrèrent dans la vieille église de Fairfax Court House en portant leur bibliothèque régimentaire de 100 volumes sur leurs épaules. Les livres avaient suivi le régiment pendant un an et demi, mais puisqu'il lui fallait s'en séparer, on proposa de les

remettre à la Commission Chrétienne pour qu'elle en disposât à l'usage de quelque régiment d'infanterie.

Sous le titre « Comment un soldat peut réussir après la guerre », le Révérend Russell H. Conwell a publié dernièrement un certain nombre d'histoires de soldats de la Guerre Civile dont le succès dans la vie par la suite est dû, au moins en partie, à leur amour des livres durant les loisirs que leur laissait la vie militaire.

Pendant la guerre hispano-américaine, un soldat qu'on découvrit avec une série de livres de cours par correspondance, reçut l'ordre de s'en défaire et il ne put les sauver que grâce à l'intervention de son capitaine.

M. Raymond B. Fosdick dit que pendant qu'il était sur la frontière mexicaine, l'été de 1916, les soldats, au moment où le train s'arrêtait aux réservoirs d'eau, montaient dans les voitures et demandaient aux passagers s'ils n'avaient pas quelque chose à lire, — un livre, une revue, ou même un journal. Les soldats n'avaient que peu de chose à faire et absolument rien à lire.

L'art de la guerre a subi une révolution et l'on demande plus aux soldats d'aujourd'hui qu'à ceux de naguère. Il leur faut étudier d'innombrables sujets techniques et posséder des matières tout à fait spécialisées. Il faut qu'il y ait des livres à leur portée. Non seulement les étudiants en kaki demandent davantage que leurs prédécesseurs en bleu et en gris, mais on leur demande davantage en retour. « La Guerre Civile s'est



BIBLIOTHÈQUE DE LA STATION NAVALE D'ENTRAÎNEMENT DES GRANDS LACS



LA LECTURE AU COIN DU FEU (CAMP L'ETON)

faite avec les vieux instruments et les méthodes d'antan », dit le Docteur Herbert Putnam. « Cette guerre a introduit de nouveaux instruments et des méthodes toutes nouvelles. En effet, c'est une guerre de machines et de sciences exactes ; le mécanisme est compliqué et la science ne s'applique pas seulement à l'artillerie, mais à chaque rouage de l'organisation, aux transports, au service sanitaire, à l'équipement, au ravitaillement. C'est une guerre d'ingénieurs, de chimistes, une guerre de sciences physiques et dynamiques. C'est une guerre d'hygiène jusque dans les plus petits détails. Les connaissances qu'elle implique n'exigent pas seulement une grande ingéniosité dans la conception des offensives, mais une étude et une réalisation plus attentives encore de la défensive.

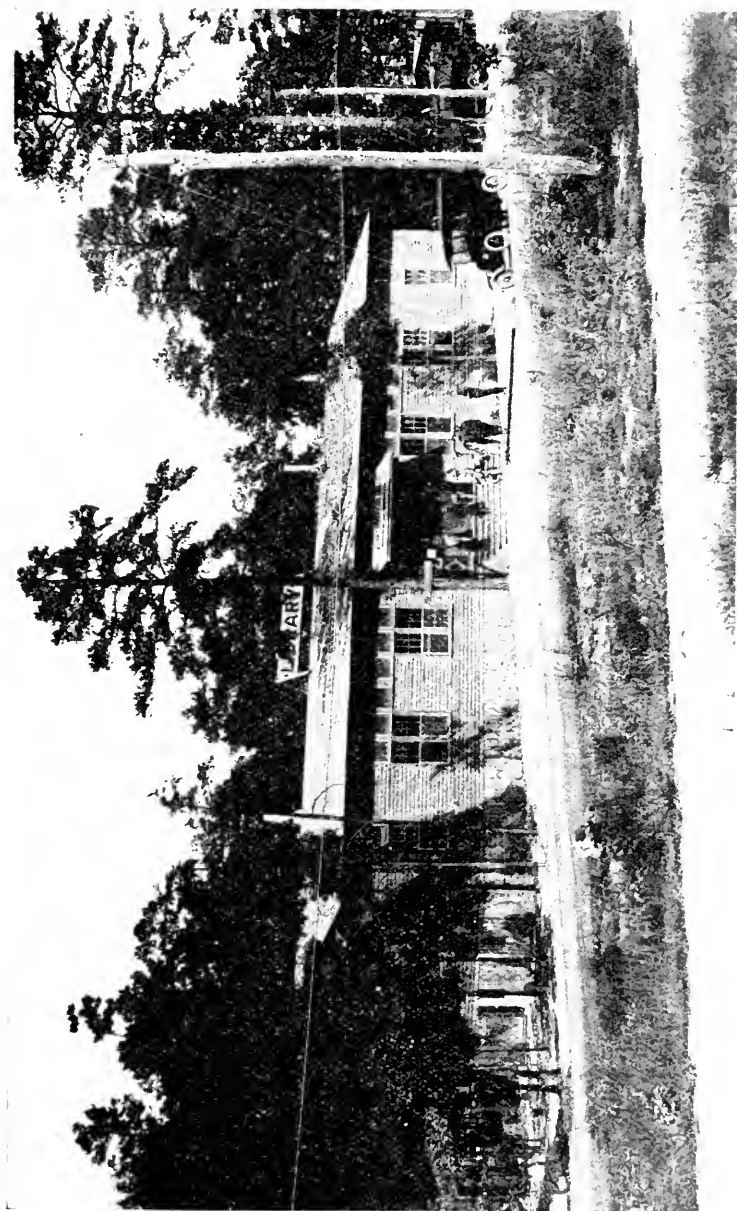
« Vous pourriez supposer que cette nécessité ne se fait sentir que parmi les officiers. Ce serait une erreur ; certaines matières concernent les soldats et si elles ne font pas partie de leurs devoirs militaires, du moins elles les intéressent en tant qu'individus avides de connaître tout ce qui se rapporte au mécanisme qu'ils contribuent à mettre en mouvement ».

La première bibliothèque de camp, à notre connaissance, fut celle de Napoléon lors de la campagne d'Égypte. Les frères Say en firent le choix et l'organisèrent en s'en tenant scrupuleusement aux ordres du général en chef. Elle consistait en quelque mille volumes, dont quarante sur la religion, un même nombre de drames ou de poèmes épiques, soixante sur l'histoire et cent

romans. Les auteurs célèbres comprenaient Homère, Virgile, Tacite, Polybe, Plutarque, Thucydide, Le Tasse, L'Arioste, Montesquieu, Voltaire, La Fontaine, Le Sage et Ossian. Il y avait des traductions françaises des Voyages de Cook et de la Géographie de Barclay, de la vie de Charles XII et de Frédéric II. Mais il est inutile de dire que ces livres n'étaient pas destinés aux simples soldats.

Lorsque les États-Unis entrèrent dans la guerre mondiale, le président de l'Association des Bibliothèques Américaines établit un Comité de Guerre qui fit son premier rapport à la conférence annuelle de l'Association tenue à Louisville en juin 1917. La Commission des Camps d'Entraînement invita cette association, par un vote unanime, à se charger de pourvoir les camps et les cantonnements de bibliothèques appropriées.

Le Ministre de la Guerre ayant choisi dix hommes et femmes connus dans le pays, pour constituer le Comité des Bibliothèques de Guerre, en vue d'appuyer une demande de fonds, on résolut de recueillir pour cette œuvre un million de dollars à l'aide de souscriptions. La campagne financière réussit à procurer la somme demandée et deux tiers de plus encore. En même temps que cette campagne pour obtenir des fonds on en faisait une autre pour avoir des livres, qui eut pour résultat de procurer plus de deux cent mille volumes d'une utilisation immédiate. On les rassemblait dans des centres et on les expédiait soit aux camps, soit aux dépôts fixés pour les envois à l'étranger. On avait décidé



BIBLIOTHÈQUE DU CAMP SEVIER

Agreablement situé sous bois

UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP UPTON



d'employer une bonne partie des fonds à l'achat de livres sérieux, comme on prévoyait que les ouvrages d'un genre plus léger seraient fournis par les dons. La campagne pour recueillir des livres devait durer aussi longtemps que la guerre elle-même, ainsi que le besoin de fonds, si la guerre se prolongeait aussi longtemps que certains le prédisaient. La Corporation Carnegie fit un don de dix mille dollars pour chacune des trente-deux bibliothèques de camp qu'on projetait, et l'on reçut une même somme d'une autre source pour l'édification d'une bibliothèque à la Station Navale d'Entraînement des Grands Lacs.

Grâce à une administration judicieuse, ces ressources financières durèrent environ un an. L'Association des Bibliothèques Américaines se joignit alors aux six autres œuvres pour la Campagne de Guerre des Œuvres Réunies de novembre 1918, qui rapporta à l'Association des Bibliothèques une quote-part de quelque trois millions et demi de dollars.

En octobre 1917, à la demande du Comité de Guerre de l'Association des Bibliothèques Américaines, le Docteur Herbert Putnam, administrateur de la Bibliothèque du Congrès, prit en mains la direction et la surveillance du service de guerre. Des bureaux furent établis à la Bibliothèque du Congrès. On trouvait là une surveillance éclairée de la besogne accomplie dans les camps, une gestion consciencieuse des fonds, et une comptabilité minutieuse de toutes les dépenses. On prenait promptement en considération les besoins et les occasions que signalaient les rapports des bibliothé-

caires chargés des camps. On entretenait soigneusement les relations avec les autres œuvres et les services du Gouvernement. On rédigea un pressant appel en vue d'obtenir des livres et l'on en assura la bonne distribution. Les bureaux de la direction servaient également à l'échange des renseignements et des connaissances réciproques des bibliothécaires. On y tenait encore des conférences entre les membres de l'œuvre. On fit un effort considérable et couronné de succès pour maintenir les dépenses de l'administration au strict minimum. Chaque dollar épargné permettait d'acheter un livre de plus. Le local mis à la disposition de la direction à la Bibliothèque du Congrès était offert à titre gratuit.

On songea tout d'abord aux cantonnements les plus importants. On loua des emplacements pour les bibliothèques projetées près du centre des camps et à portée des moyens de communication. On édifia les bâtiments pendant l'automne et l'hiver 1917-18. C'étaient de simples constructions de bois, hautes d'un étage, conformes au modèle général adopté pour les baraques, mais parfaitement appropriées à leur usage spécial. Les devis en avaient été faits par M. E. L. Tilton, un architecte de bibliothèques bien connu, qui offrit ses services à titre gracieux. Les bibliothèques étaient toutes conçues sur le même plan et différaient seulement en longueur. Les devis originaux prévoyaient des bâtisses de 40 mètres sur 13 mètres environ, mais en certain cas, la longueur fut réduite à 30 mètres. L'intérieur consistait en une grande salle et deux chambres

situées à l'une des extrémités. Il y avait des rayons ouverts d'une contenance de dix à quinze mille volumes. Le bureau des demandes faisait face à l'entrée. Il y avait des chaises et des tables appropriées à la lecture pour environ deux cents hommes. Les bâtiments étaient chauffés et éclairés par le Ministère de la Guerre. Certains avaient des foyers découverts, tandis que d'autres, dans le sud, étaient agrémentés de portiques entourés de barrières. Le plus grand nombre étaient construits sur la base du prix coûtant, plus 6 0/0. Des retards apportés au transport du matériel firent ajourner l'ouverture de plusieurs bibliothèques. Dans d'autres cas, des épidémies vinrent entraver les choses. Mais, pendant ce temps, on se servit des bâtisses pour y déposer les livres et les préparer pour la mise en place sur les rayons. On fonctionnait même sans meubles. Dans certains cas, on loua des meubles d'occasion ; dans d'autres on fit des bancs et des tables de forme grossière à l'aide de bois brut. Au Camp Devens, on trouva un local provisoire dans le salon d'un mess occupé antérieurement par les officiers du Service de l'Intendance. Il y avait des tables pour 70 lecteurs environ. Les livres étaient placés sur des rayons d'occasion le long des murs, sous les fenêtres, et sur des sections de rayons d'environ deux mètres de long, construites de manière à pouvoir être utilisées ailleurs en cas de besoin. Des caisses posées sur un côté servaient également de rayons.

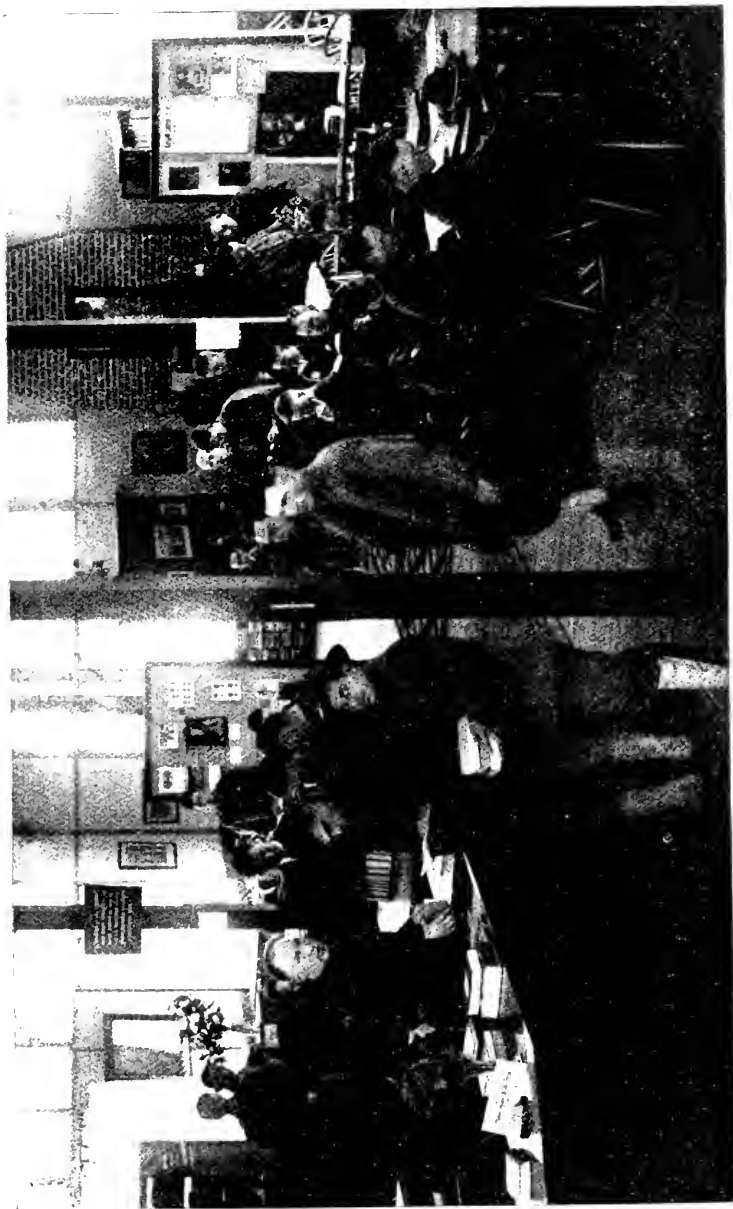
Les bâtisses pour les camps de la Garde Nationale ne furent pas entreprises parce qu'on ignorait combien

de temps ces camps de tentes allaient rester et parce qu'il était probable que leurs occupants déjà entraînés seraient envoyés au loin avant de pouvoir profiter de ces établissements.

On rencontra de nombreuses difficultés dans la construction. Les salaires et le prix des matériaux s'étaient élevés. Le frêt était rare et les entrepreneurs abandonnaient les camps suivis de leurs ouvriers.

Bien des objets pourront servir plus tard à l'établissement de nouvelles bibliothèques publiques.

On se rendit compte de bonne heure qu'il faudrait acheter immédiatement au moins trois cent cinquante mille livres neufs pour les cantonnements les plus importants. Tout en reconnaissant qu'on ferait cadeau d'un nombre considérable de livres utiles et que ces dons continueraient, encore demanderait-on d'innombrables ouvrages qu'on ne pourrait se procurer que par achat. Il était impossible évidemment de compter sur des dons pour répondre aux besoins spéciaux des officiers chargés de l'instruction militaire et des soldats entreprenants engagés dans une ligne d'études définie. Il aurait été stupide de s'imaginer, par exemple, que les ouvrages particuliers sur la télégraphie sans fil, qu'on demandait beaucoup, pourraient provenir d'envois bénévoles. Il fallait disposer de fonds considérables pour pouvoir répondre à tous les besoins au fur et à mesure qu'ils se feraient connaître. Il fallait quantité de manuels. On fournit en abondance des livres de renseignements modernes et coûteux. Il fallait résoudre le problème des transports et du frêt. On avait à préparer pour leur

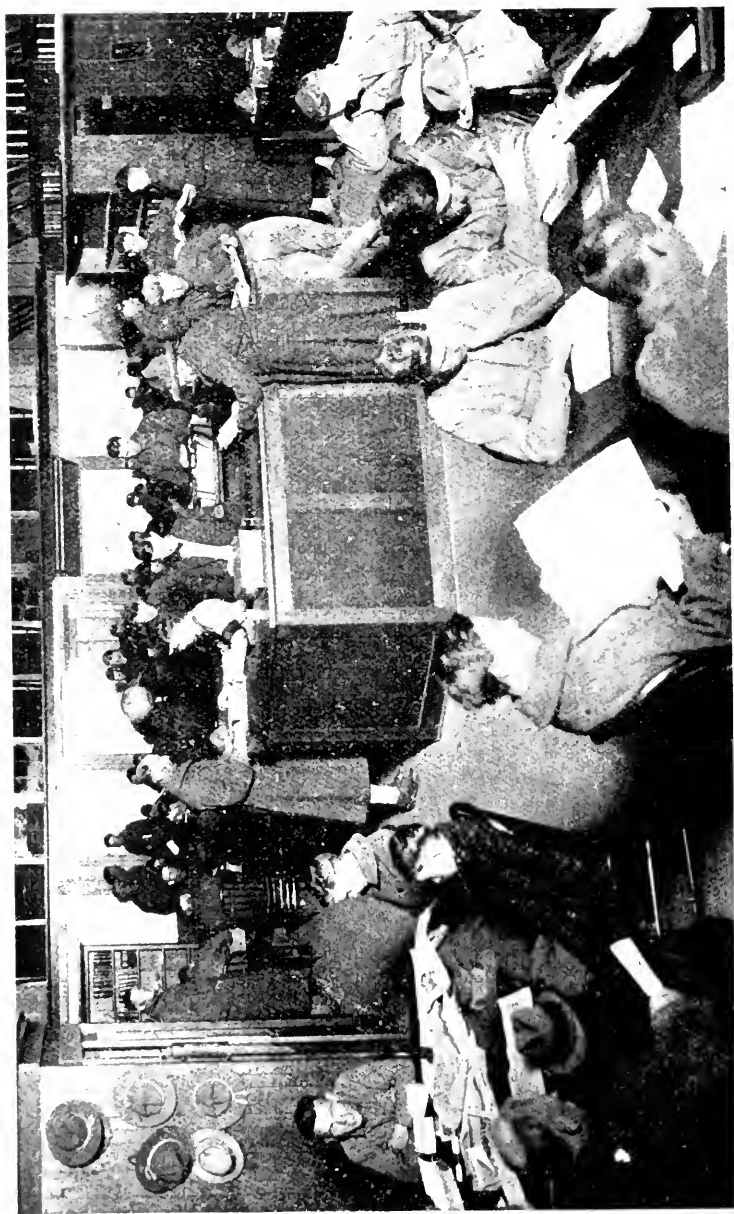


BIBLIOTHÈQUE DU CAMP DEVENS

Tapis et gravures concouraient à rendre l'endroit agréable

BIBLIOTHEQUE DU CAMP KEARNY

Les cartes et le globe terrestre n'étaient pas oubliés



utilisation tous les livres, qu'ils provinssent d'achats ou de dons. On devait encore remplacer les volumes usés ou égarés.

Grâce à la promptitude d'exécution du Directeur Général, le Dr Putnam, il y avait au 1^{er} janvier 1918 trois cent dix mille livres dans les grands camps d'entraînement et trente-quatre mille dans les moindres postes ; plus quelque deux cent vingt mille volumes en route. Sans la crise des transports, tous ces livres auraient été en place beaucoup plus tôt. A la fin de mars, on envoya un demi-million de livres de plus. On faisait les achats avec le plus grand soin et ils consistaient presque entièrement en livres sérieux sur la technologie, les arts mécaniques, la science militaire, l'histoire et les voyages.

On doit savoir gré à de nombreuses maisons d'édition de leur généreuse coopération. Des diminutions de quarante-cinq à cinquante pour cent sur les prix d'édition n'étaient pas rares. Des imprimeries universitaires et des écoles par correspondance offrirent de faire don de celles de leurs publications qui pourraient servir.

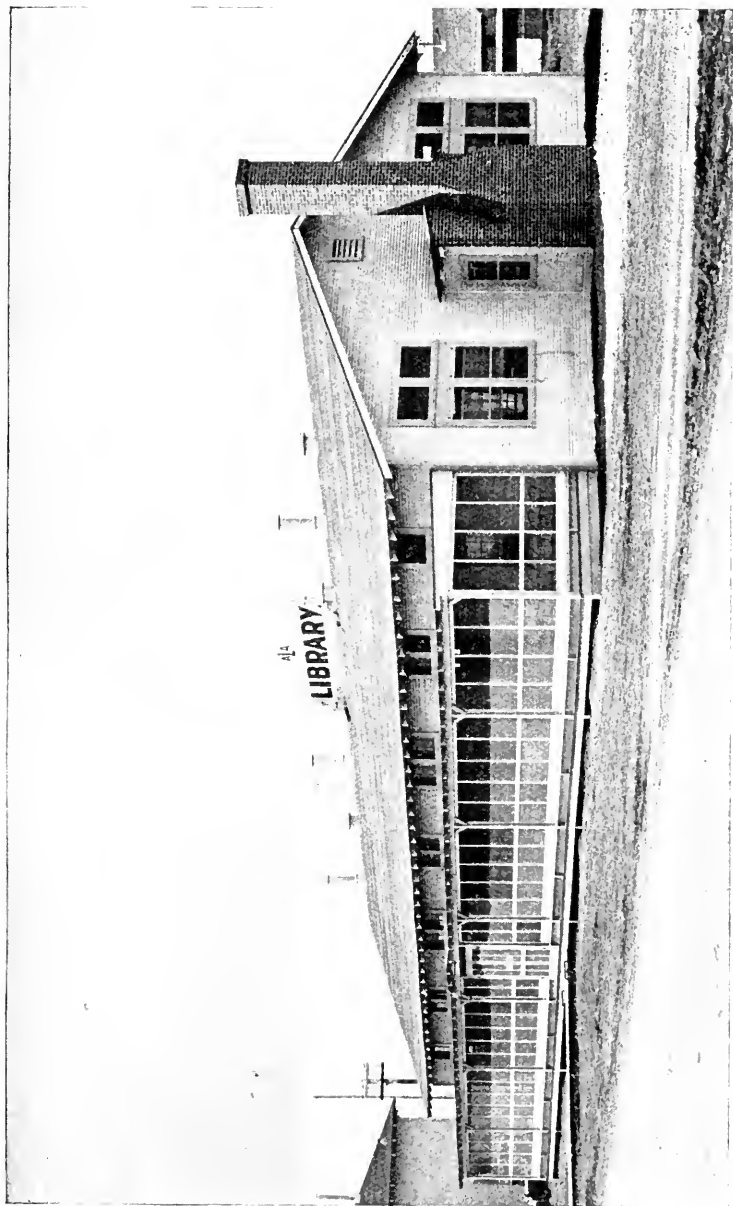
Les livres n'étaient pas choisis par des bibliothécaires enfermés dans leurs bureaux. Les listes dressées à la direction étaient le résultat de consultations avec de nombreux experts dans les différentes branches du service. De nombreux ouvrages étaient réquisitionnés par des officiers, des secrétaires attachés à l'enseignement et des soldats vivant dans les camps qui éprouvaient le besoin d'un livre sur un sujet spécial.

La réunion et l'envoi des volumes dans de nom-

breuses localités étaient faits en partie par des bibliothécaires de l'endroit, qui s'offraient volontairement pour cette œuvre de guerre. On évitait des formalités coûteuses en matière de classifications et de catalogues compliqués. D'ordinaire, il n'y avait pas d'inventaire pour les romans. Les ouvrages, en dehors du roman, qui représentaient des dépenses considérables, étaient sommairement classés, de manière seulement à rassembler les principaux groupes de livres similaires.

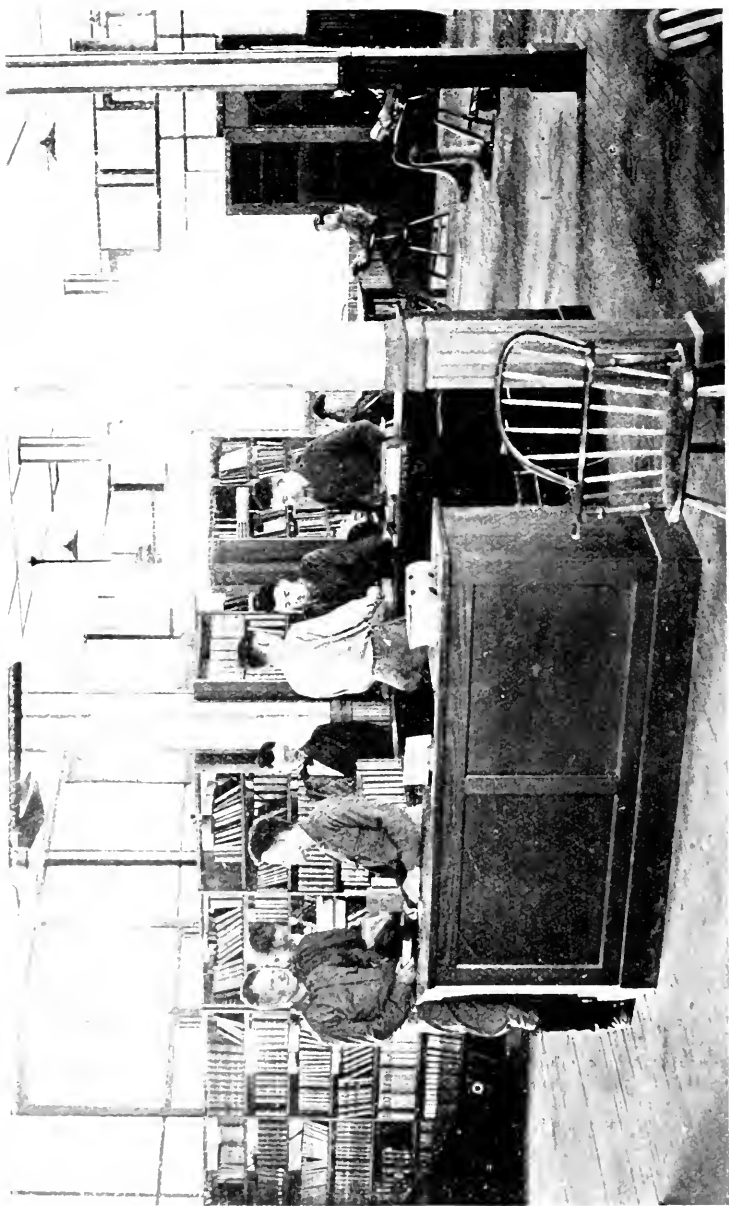
On exigeait deux mois de services sur place des organisateurs des bibliothèques. Pour ce travail, les conseils des bibliothèques prêtèrent un certain nombre d'hommes de valeur, qu'ils mirent en congé avec leurs appointements payés, l'Association se chargeant de les défrayer de leurs dépenses. Certains bibliothécaires de camp étaient des volontaires, d'autres recevaient de petits appointements. Ils avaient des employés payés et nourris. On avait également prévu les crédits pour les concierges et les dépenses des volontaires locaux.

Comme on avait reconnu que des hommes qui avaient fait l'exercice, marché, creusé des tranchées toute la journée, seraient trop fatigués le soir pour aller chercher des livres très loin, on s'efforça de rapprocher les livres le plus possible des baraquements. Dans plusieurs cas, on employa des bibliothèques volantes avec grand succès. Dans certains camps les livres étaient envoyés aux baraques et placés dans la salle de réunion, sous la surveillance du sergent-major à la demande de l'officier qui commandait la compagnie. La manipulation des livres ainsi déposés était laissée au sergent-major, sans



BIBLIOTHÈQUE DE CAMP A KELLY FIELD, TEXAS

Remarquez la véranda à treillis métallique et la cheminée rustique



BIBLIOTHÈQUE A KELLY FIELD, TEXAS

En plus du bureau des demandes et des casiers bien pourvus, remarquez les panneaux de plâtre du plafond et les ventilateurs électriques

autres instructions que d'en prendre soin le mieux possible.

Il y avait des bibliothèques régimentaires à l'état-major des officiers des régiments. De soixante-quinze à cent officiers en profitaient. Généralement, un lieutenant était désigné pour prendre charge de la bibliothèque qui était considérée comme une annexe de celle de l'Association des Bibliothèques Américaines. On faisait l'échange des livres de temps en temps, suivant les besoins.

Il fallait prendre livraison des livres aux magasins de l'Intendance et les enlever des plates-formes chaque jour. Ni l'Intendance, ni les agents de transports ne pouvaient se charger de l'acheminement des livres jusqu'à la bibliothèque. On trouva commode de munir chaque bibliothèque de camp d'une automobile bon marché comportant une caisse pour les livraisons.

Des demandes de personnel supplémentaire pour la manipulation des livres causèrent parfois des méprises amusantes. Un bibliothécaire de camp reçut pour aides deux Italiens qui ne pouvaient ni parler ni lire l'anglais, en dépit du fait qu'il y avait un employé expérimenté de la Bibliothèque du Congrès parmi les hommes détachés au camp. Un autre découvrit que l'engagé vigoureux choisi par l'adjudant de la division pour être son aide, ne savait ni lire ni écrire. Le bibliothécaire du Camp Dodge eut plus de chance, comme quatre hommes qui avaient déjà travaillé dans des bibliothèques se trouvaient dans le camp et obtinrent la permission de travailler avec lui.

L'Association des Bibliothèques Américaines se tenait en rapports constants avec les autres œuvres. Primitivement, on s'était proposé de faire faire le service des bibliothèques en grande partie par l'Y. M. C. A., les Chevaliers de Colomb, et autres institutions. Jusqu'à l'ouverture des bâtisses élevées par l'Association des Bibliothèques Américaines, on distribua de nombreux livres dans les salons des mess et dans les baraques de l'Y. M. C. A., dans les hôpitaux de campagne et les clubs de la Commission des Camps d'Entraînement. Ces livres faisaient partie de la collection dont l'Association des Bibliothèques Américaines avait la responsabilité et dont la fourniture était son œuvre. Bien que les étiquettes montrassent leur origine, on attribuait généralement ces livres à l'action de l'Y. M. C. A.

Les baraques de l'Y. M. C. A. (il y en avait de six à dix dans chaque camp) et celles des Chevaliers de Colomb servirent de bibliothèques auxiliaires ou de stations régulatrices. Il y avait une baraque de l'Y. M. C. A. par brigade — une unité représentant de six à sept mille hommes — et l'emploi de ces baraques par les bibliothèques diminuait la distance entre les livres et les lecteurs. Il permettait d'agir sur de nombreux soldats qui n'avaient pas l'habitude de lire. Quand on mit le Camp Beauregard en quarantaine et que sa bibliothèque dut fermer, l'Y. M. C. A. distribua aux troupes infectées des milliers de revues appartenant à des bibliothèques de camp.

Dans chaque baraque de l'Y. M. C. A., il y a des rayons pour trois cent cinquante à six cents volumes et

aussi un espace réservé pour la lecture. Il y a également des salles de repos et deux grandes classes qu'on peut transformer en quatre salles plus petites à l'usage des soldats pour lire et étudier. Quatre ou cinq secrétaires sont attachés à chaque baraque. L'un d'eux est chargé de ce qui concerne l'enseignement, y compris la bibliothèque, pour laquelle on trouve parfois des hommes habitués à cette sorte de travail.

Les bibliothèques de camp fournissaient des livres aux aumôniers militaires dont certains avaient des tentes pour la lecture. D'autres avaient des rayons dans le salon du mess des officiers.

Quoique la Croix Rouge ait distribué quelques livres avec les paquetages des soldats, elle n'entretient pas de bibliothèques ni de collections de prêt. Ce qu'elle a fait en Grande-Bretagne s'est borné aux hôpitaux militaires. En France, d'autre part, elle a servi d'agent de distribution pour les livres de l'Association des Bibliothèques Américaines.

L'affluence continuelle des dons faits aux bibliothèques de camp parvint à répondre pendant quelque temps aux besoins des nouvelles succursales et au réapprovisionnement de celles qui existaient déjà. Les livres qui étaient envoyés étaient de bonne qualité en général — allant de collections d'encyclopédies à des livres particuliers offerts par les auteurs.

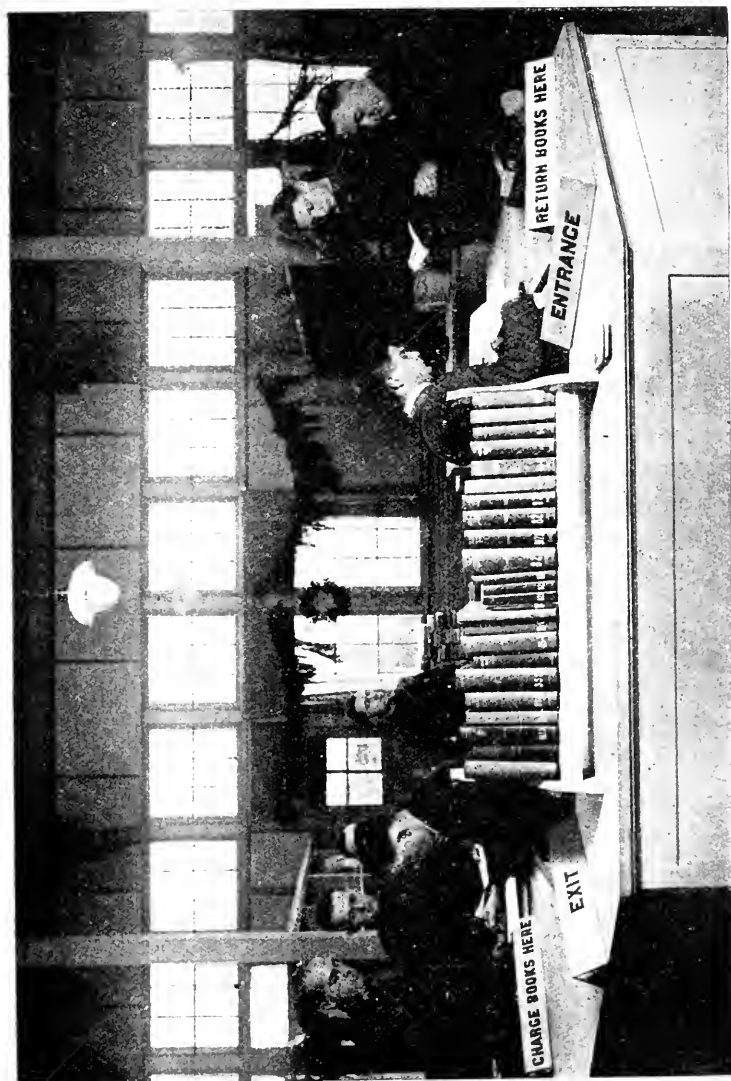
« On peut se servir de nombreux livres d'occasion, mais propres », conseillait M. William E. Henry, « mais n'insultons pas nos frères qui se sacrifient en leur offrant ce dont personne d'autre ne voudrait. Ils portent

des vêtements de laine de la meilleure qualité, dont une grande partie peut être tachée de sang. Ils portent les meilleures chaussures, dont beaucoup seront usées jusqu'au bout, mais elles auront fait leur service. Alors, donnez au soldat de bons livres, propres, et des revues récentes, quel qu'en puisse être le sort ultérieur ».

En mars 1918 on entreprit une campagne nationale pour recueillir des livres. Elle procura trois millions et demi de livres dont la plupart convenaient aux bibliothèques de guerre.

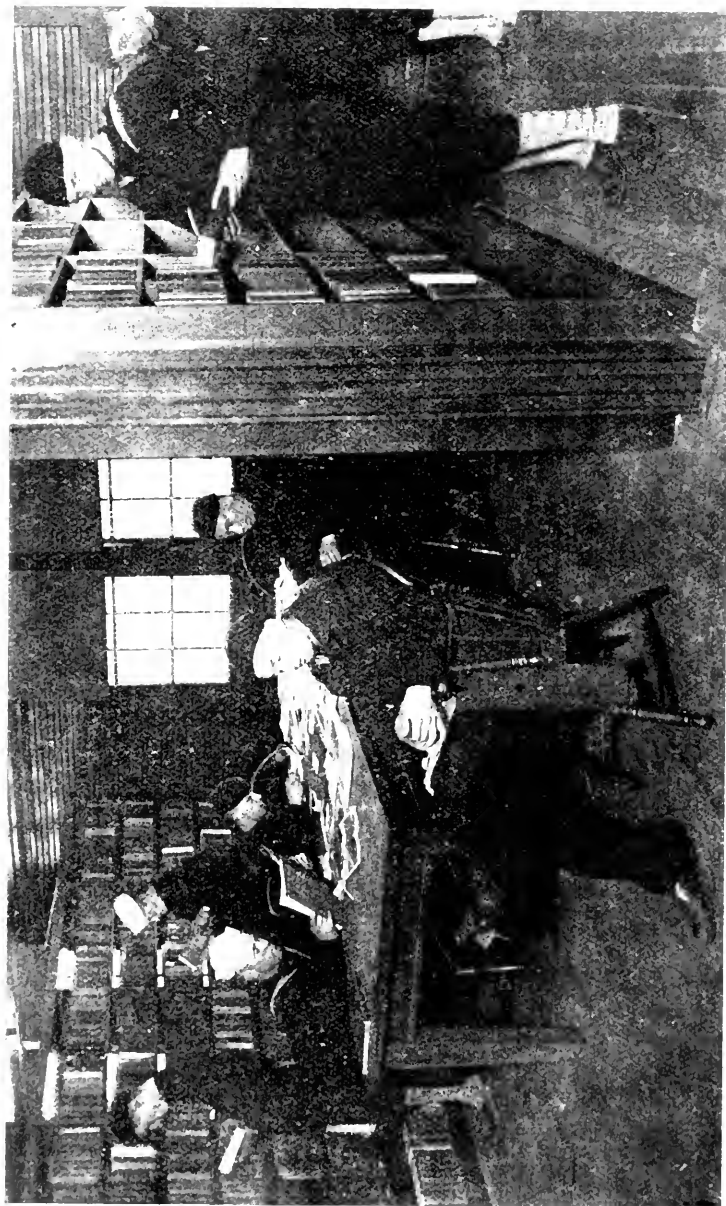
Cependant, on eut de nouveau la preuve dans plusieurs centres qu'il fallait examiner ces cadeaux. L'un des employés de la station de triage à la Bibliothèque Publique de New York s'aperçut qu'on envoyait aux soldats et aux matelots au moins un exemplaire de chaque livre indésirable qui eût jamais été écrit. A l'autre bout de la file de ces dons qu'on rejetait, il y avait un rayon rempli de livres pour les jeunes filles, avec çà et là des volumes des histoires enfantines d'Alger, mêlés à toute une série de numéros de la *Revue des Entrepreneurs de Pompes Funèbres*.

Des livres de lecture scolaires antérieurs à la Guerre de Sécession furent jugés inutilisables, de même que des manuels démodés et les éditions trop usagées des classiques, données par des gens qui désiraient nettoyer leur bibliothèque plutôt que de songer à ce qui plairait aux soldats. Une femme bien intentionnée, mais peu avertie, manifestait un sentiment radieux du devoir accompli en racontant que son grand-père, qui était pasteur, avait fait publier ses sermons — « pas publier



BIBLIOTHÈQUE DE CAMP LEWIS

Les livres donnés à gauche étaient rapportés à droite



UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP PERRY AUX GRANDS LACS
DESTINÉE À L'INFANTERIE DE MARINE

à proprement parler, mais imprimer à son compte. Il m'en reste plusieurs centaines d'exemplaires, et quoi qu'il me coûte de m'en séparer, je crois faire aussi bien de les envoyer aux bibliothèques de camp. Et il y a d'autres livres qui sont à la maison depuis une éternité et dont je ne sais que faire. Je vais vous les envoyer aussi. »

Parmi d'autres dons refusés, il y avait la « Philosophie Morale » de Paley ; des livres d'il y a cinquante ans pour les écoles du dimanche ; des rapports annuels du Bureau d'Ethnologie ; les procès-verbaux de l'Association des Éleveurs américains ; le Code Postal et Télégraphique de la République Argentine ; des rapports annuels de l'Hôpital Épiscopal pour les Yeux et les Oreilles d'il y a vingt ans ; des tomes isolés des documents officiels de la Guerre de Rébellion ; « L'Exercice au lit » ; « Dix nuits dans un bar » ; les « Lettres à des jeunes filles » de Ruskin ; « Le Livre de la jeune fille américaine, ou occupations pour les heures de récréation » de Miss Leslie (1866) ; « The Lady's Friend » (1864) ; des numéros de « La Maîtresse de Maison » et des « Travaux à l'aiguille chez soi », et un carnet de notes pour 1916, en partie rempli par le donateur !

Un bibliothécaire de camp estimait que des cadeaux faits à sa bibliothèque, quatre-vingts pour cent étaient de premier ordre, dix pour cent passables et le reste inutilisable. Les poètes en herbe semblaient particulièrement généreux. Parmi les curiosités littéraires qu'il y avait à cette bibliothèque particulière, il fallait compter un guide de l'Europe de 1870 et un guide des

rues de Berlin, ce dernier constamment demandé par des optimistes qui comptaient y puiser une connaissance de la capitale prussienne, utile par la suite.

On fit certaines tentatives en vue de faire servir les bibliothèques de camp à la diffusion des publications de propagande allemande. On dut refuser « Le Vampire du Continent » et d'autres ouvrages pro-germans.

De nombreux endroits, on a reçu des témoignages de reconnaissance envers l'œuvre des bibliothécaires de camp.

Un soldat qui regardait les rayons consacrés aux ouvrages techniques au Camp Jackson, s'exprimait ainsi : « Savez-vous que chaque fois que je viens ici, je suis surpris de l'abondance des matières qu'on trouve dans cette bibliothèque. J'ai tiré grand plaisir de toutes les minutes que j'y ai passées. » Un habitué d'une bibliothèque auxiliaire installée dans une baraque de l'Y. M. C. A. au Camp Jackson, estimait que ce serait une bibliothèque respectable pour n'importe quelle ville, et il ajoutait que les livres étaient d'un grand réconfort après les exercices de la journée et la grande dépense de forces physiques.

Un soldat du Camp Devens disait que ce qu'il désirait, c'était un endroit où s'asseoir en paix, avec un livre ou deux et la possibilité de lire et de rêver : « Vos alcôves sont une vraie bénédiction », disait-il au bibliothécaire. « La salle de réunion des baraques où de soixante-quinze à cent vingt-cinq hommes causent et jouent aux cartes, où un piano et un phonographe se font concurrence et où, à chaque instant, un ballon

peut envoyer votre tête de travers, n'est certainement pas un endroit convenable pour lire, sans parler d'essayer d'étudier. » Un officier déclarait que les bibliothèques de l'Association des Bibliothèques Américaines étaient les seuls endroits où les soldats trouvaient un abri contre les chansons de café-concert et contre les sermons ! Un capitaine qui fréquentait une bibliothèque de camp assidûment, disait que les livres étaient la seule chose qui lui rendit la vie militaire tolérable.

« Je ne sais pas ce que nous deviendrions sans la maison de convalescence de la Croix Rouge et la Bibliothèque de l'Hôpital », disait un convalescent au Camp Sevier.

Quand une compagnie de mitrailleuses était mise en quarantaine dans l'un des camps, par suite de la rougeole, le commandant était heureux de recevoir cent livres et un gros paquet de revues. Le bibliothécaire du camp n'ignorait pas que le major pourrait ne pas autoriser la reprise de ces livres et de ces revues, mais il était tout disposé à supporter cette perte.

Un soldat désigné pour aller chercher une caisse de livres à la bibliothèque publique disait : « Vraiment, Mademoiselle, vous avez l'intention de nous donner tous ces livres ! Vous autres, vous savez ce qu'il faut faire pour les poilus ! Il y a des gens qui parlent à tort et à travers de distraire les soldats, mais moi je vous dis que vous avez touché juste — et sans rien dire encore ! »

« Je viens de retourner à ma tente, après avoir rendu visite à la bibliothèque du camp », écrivait un soldat du Camp Mac Arthur à ses parents. « Je voudrais pou-

voir vous dire le plaisir que j'ai d'avoir tous les avantages d'une bibliothèque moderne et splendidement fournie à ma disposition, juste à l'intérieur du camp. Le bâtiment lui-même est fort attrayant et ça vous rafraîchit les idées d'entrer dans une vaste salle bien aérée où il y a des sièges et des tables véritables. Cette dernière remarque peut vous sembler étrange, mais vous n'avez sans doute jamais vécu dans une tente qui n'a pour tout mobilier, que de légères couchettes de toile. De quitter ces toiles chaudes et poussiéreuses et ces planches nues, pour entrer dans une salle propre, bien éclairée, avec des livres, des revues et de l'eau glacée, cela vous remplit de reconnaissance envers ceux qui ont établi des bibliothèques spéciales pour les soldats.

« Quantité de soldats vont lire et étudier à la bibliothèque, qui n'avaient jamais mis les pieds dans un semblable établissement de leur vie. On peut les distinguer à leur allure dégagée, des habitués des bibliothèques, qui ont généralement l'air emprunté et plutôt piqué des vers. Au lieu de marcher sur la pointe des pieds et de parler au bibliothécaire à voix basse, ils font retentir leurs godillots sur le sol et parlent très fort, de l'air le plus naturel du monde ».

Le Major-Général Glenn en recevant la bibliothèque du Camp Sherman, au nom de la quatre-vingt-troisième division, parla chaleureusement des services rendus par les Bibliothèques de Camp et dit qu'ils étaient de toute première importance. Il insista sur la leçon à tirer d'un livre qu'il lisait alors « Carry on » de Dawson, et démon-



Clélie Tardieu et Tardieu

BIBLIOTHÈQUE DU CAMP UPTON

Toute espèce de livres pour toute espèce d'hommes



BIBLIOTHÈQUE SOUS LA TENTE DE L'Y. M. C. A. (CASERNES VANCOUVER)

Ces soldats qui travaillaient dans les scieries mécaniques demandaient beaucoup d'ouvrages techniques

tra combien l'optimisme, la faculté de sourire et de tirer le meilleur parti possible des choses pouvait survivre et surmonter toutes les épreuves. Le meilleur moyen d'entretenir cet esprit était la fréquentation des livres et des grands esprits de tous les âges, car la qualité suprême de tout grand esprit est de créer une atmosphère supérieure. « Ce n'est pas de la charité », disait le Major-Général Glenn. « Nos soldats abandonnent les excellentes bibliothèques qu'ils ont dans leur pays, il n'est que juste, si possible, qu'ils en aient la jouissance durant leurs heures de loisir, alors qu'ils servent dans l'armée comme soldats. Toute espèce de récréation physique et mentale est désirable pour eux, mais aucune ne l'est autant qu'une lecture agréable et à leur portée ».

Le Président des Commissions des Camps d'Entraînement des Ministères de la Guerre et de la Marine écrivait ce qui suit au Directeur Général des Services de Guerre de l'Association des Bibliothèques Américaines, au sujet de l'œuvre accomplie jusqu'au milieu de l'été de 1918 :

Cher Docteur Putnam,

Venant juste de rentrer de France, je désire vous témoigner ma vive reconnaissance pour l'œuvre qu'accomplit l'Association des Bibliothèques Américaines, en faveur de nos troupes qui sont au loin. J'ai trouvé de vos livres partout, des ports de mer où sont nos bases, jusqu'aux tranchées de première ligne. J'en ai trouvé dans des abris à dix ou douze mètres sous terre, dans des granges

où les shrapnels avaient enlevé des morceaux du toit, aussi bien que dans les baraques bien pourvues et dans les tentes éloignées de la ligne de feu. J'en ai trouvé encore dans les hôpitaux et les postes de secours ; dans les villages disséminés dans la zone d'entraînement où nos hommes sont cantonnés et même dans des parties reculées de la France où nos unités forestières accomplissent leur tâche solitaire, mais indispensable.

Et les livres que j'ai vus, étaient des livres usagés, qui montraient les traces d'une fréquentation constante. En fait, on demande des livres tout le temps et ce sera une armée de lecteurs que nous acclamerons à son retour de France, après la guerre.

Comme vous le savez, vos services d'outre-mer fonctionnent en étroite collaboration avec l'Association Chrétienne de Jeunes Gens, les Chevaliers de Colomb et l'Armée du Salut, et leurs efforts sont reconnus et appréciés par le corps expéditionnaire tout entier, depuis le général Pershing jusqu'au dernier des soldats.

Cordialement à vous,

RAYMOND B. FOSDICK,
Président.

Aider à gagner la guerre et travailler au grand œuvre de reconstruction après la guerre, tels étaient les deux grands buts de ces œuvres affiliées. Les bibliothèques de camp ont collaboré à l'un et à l'autre. Elles ont servi à entretenir les hommes dans un état physique, mental et spirituel supérieur, et en ont préparé beaucoup à rendre de plus grands services après la guerre.

De bonnes lectures ont permis à bien des soldats de se maintenir à leur plus haut niveau et ont contribué à la guérison de nombreux blessés. Elles ont aidé à leur rendre la bonne humeur et à les faire repartir pour la ligne de feu avec une détermination accrue de vaincre ou de mourir bravement dans cet espoir.

CHAPITRE II

LES SOLDATS QUI LISENT

Est-ce que les soldats qui sont dans les camps lisent ? Quand en trouvent-ils le temps ?

Au début, certains se posèrent la première question, d'autres émirent des doutes, quant à la seconde. Le major-général Glenn, qui commandait le Camp Sherman, écrivit en 1917 à M. W. H. Brett, ci-devant bibliothécaire de la Bibliothèque Publique de Cleveland, pour lui demander d'agir en vue de dissiper l'impression erronée qui s'était propagée au loin, que les soldats n'avaient pas le temps de lire, par suite des exigences de l'entraînement militaire. Il désirait faire savoir qu'il n'y aurait rien de plus capable de plonger les hommes cantonnés sous ses ordres dans une atmosphère de satisfaction, que des livres convenablement choisis.

Un officier écrivit à la direction qu'il avait le plus grand besoin de livres pour ses hommes et qu'il était tout disposé à les payer de sa poche. Un autre déclarait que, si l'Association des Bibliothèques Américaines pouvait fournir des livres à son régiment, il se chargerait de trouver une salle et un homme compétent à leur intention. Avant même l'ouverture des bibliothèques

de camp proprement dites, une centaine de livres placés dans une baraque de l'Y. M. C. A. étaient généralement empruntés chaque soir avant la fermeture de l'établissement pour la nuit.

L'espérance que les soldats en s'endurcissant et en s'habituant à leur tâche se fatigueraient moins promptement et, par conséquent, seraient plus en état de lire, fut bientôt justifiée. Comme ils n'avaient guère que les salles de récréation pour tirer parti de leurs loisirs, beaucoup qui n'étaient pas d'un naturel studieux recoururent avec plaisir aux bibliothèques pendant les jours d'orage et les longues soirées.

Dans les trois mois qui suivirent l'ouverture de la première bibliothèque de camp, quarante pour cent des soldats des camps et des cantonnements s'étaient mis à la fréquenter.

Au Camp Devens, un Polonais fit la remarque que, puisqu'ils ne pouvaient presque rien emporter avec eux, il avait laissé ses livres aux soins de ses amis, mais qu'il emportait au front avec lui la « République » de Platon en grec, les « Sonnets » de Shakespeare en anglais, et les poèmes de Goethe en allemand.

« Veuillez nous envoyer des livres. Nous n'en avons pas du tout. Nous sommes des réguliers et nous nous sentons aussi dépaysés que des gardes nationaux. » Tel était l'appel d'un simple soldat au directeur d'une bibliothèque publique de l'Est. Dans ses premiers envois, l'avisé bibliothécaire glissa une provision de bonbons et de tabac. La réponse ne se fit pas attendre : « Si vous avez jamais rendu un bon service à quelqu'un,

c'est bien à moi, mais ne perdez plus de place pour les choses à manger. Envoyez les livres simplement. »

« Qu'est-ce que tu lis là ? » demandait un caporal à son camarade à la caserne. « C'est la Vie de Samuel Johnson de Boswell ». — « Pourquoi lis-tu ça ? » — « Parce que j'en ai assez de dire que je ne l'ai pas lu ou de prendre un air entendu quand on en parle. C'est maintenant le moment de sauter sur les livres comme ça et la bibliothèque du camp les a tous. »

Au Camp Gordon le premier livre demandé fut « Faust » de Gœthe, le second un ouvrage sur la menuiserie. Un étudiant en chimie demanda un livre auquel on n'aurait pas songé, sur les teintures d'aniline. Un homme étudiait le commerce étranger à ses heures de loisir en vue d'aller travailler dans l'Amérique du Sud après la guerre.

« Nous nous servons de toutes sortes de livres, depuis les manuels primaires jusqu'à Virgile et aux logarithmes, avec quantité de bons romans tout le temps », disait une bibliothécaire de camp. Un soldat vint dire au bureau : « Regardez-moi et donnez-moi un livre à lire. » Quand la bibliothécaire se fut mise à le questionner, il déclara qu'une femme ayant sa place devait être capable de juger à leur tête des goûts littéraires des gens. Elle ne paraît pas avoir été inférieure à sa réputation, puisque de ce jour, ce soldat a été l'un de ses clients assidus.

Beaucoup d'entre les soldats qui fréquentent les bibliothèques de camp n'ont encore jamais eu l'avantage d'avoir des livres à leur disposition et ne con-

naissent rien aux bienfaits des bibliothèques : « Combien est-ce que je vous dois ? » demandait un montagnard d'un district isolé du sud-est du Kentucky auquel on venait de remettre un livre au Camp Zachary Taylor. « Combien est-ce que ça coûte pour emprunter des livres ? » était une question qu'on posait continuellement aux bibliothécaires de camp. Nombreux sont ceux qui, lorsqu'on leur dit que c'est gratuit, regardent le bibliothécaire une seconde fois pour voir s'il ne plaisante pas.

Il arriva dernièrement à la Bibliothèque Publique de Detroit un jeune homme vêtu de kaki portant le bras en écharpe. Il demanda, non sans timidité, un certain livre que l'employé l'aïda à chercher. Le soldat parut si manifestement heureux de mettre la main sur le livre désiré qu'il en vint à faire ses confidences. Il déclara qu'il avait une prolongation du Camp Custer jusqu'à ce que son bras brisé se fût remis ; que l'idée de quitter le camp lui avait été désagréable parce que cela le priverait de sa bibliothèque, mais qu'on lui avait appris qu'il y avait à Detroit une bibliothèque de même genre, mais beaucoup plus considérable à l'usage du public.

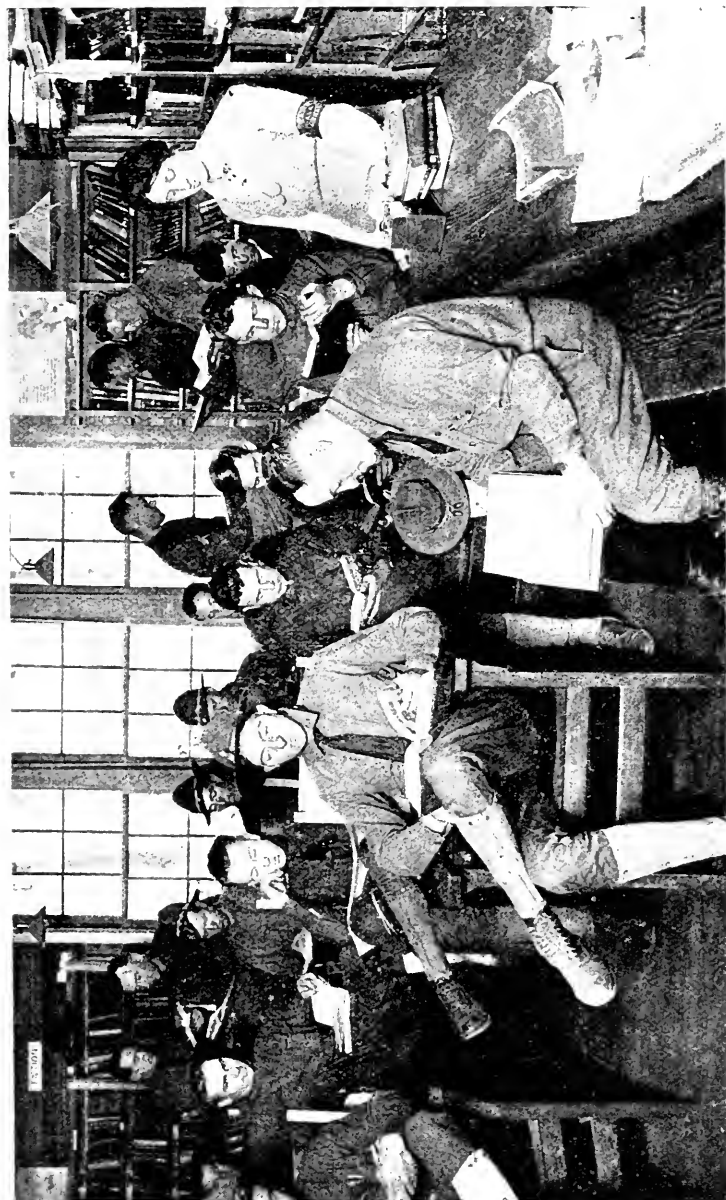
Un architecte diplômé d'un collège du Moyen Ouest et de l'Université de Harvard se trouvait au Camp Devens, pris de nostalgie. En examinant les rayons de la bibliothèque de camp, il découvrit « La vie sur le Mississipi » de Mark Twain, et il pleurait presque de joie en désignant au bibliothécaire les divers endroits qu'il avait connus dans son enfance. Il devint un lecteur assidu et son « cafard » se dissipa.

On avait invité à dîner à Boston un habitant du Texas qui n'avait encore jamais été en Nouvelle Angleterre et, pour se préparer à cet événement, celui-ci demanda à la bibliothèque un ouvrage qui lui ferait connaître les caractéristiques de Boston et des Bostoniens.

Le Camp Humphreys est installé sur l'emplacement du vieux domaine de Fairfax à Belvoir et le caractère historique de son sol a fait naître le désir de se renseigner sur le sujet. On a beaucoup demandé de livres sur les campagnes de la Guerre Civile en Virginie et sur l'histoire des familles coloniales associées à la localité. A ce sujet, la bibliothèque a pu fournir « Mount Vernon » de Wilstach, « George Washington, Fermier » de Hayworth et « George Washington, l'Homme et le Franc-maçon » de Callahan.

La prise de Jérusalem par les troupes britanniques fit demander de nombreux livres sur cette ville et la Terre Sainte, comme « l'Histoire de Jérusalem » de C. M. Matson, « La Palestine et sa transformation » de Ellsworth Huntington, « Les Derniers Progrès Juifs en Palestine » de Henriette Szold, et « Un État Juif » de Théodore Herzl, le promoteur du mouvement sioniste.

Les deux premières demandes qui furent faites à l'Hôpital du Camp Merritt sont assez caractéristiques. L'une émanait d'un jeune homme qui dévorait un livre chaque jour ; il en demandait de Mac Grath, d'Oppenheim ou de n'importe quel autre romancier d'aventures. La seconde, qui provenait d'un homme évidem-



UNE FEMME BIBLIOTHÉCAIRE. COMME CELA SE VOYAIT DANS CERTAINS CAMPS

Bibliothèque de l'Y. M. C. A., Division Spruce du Signal Corps, Casernes Vancouver



UN COIN DU CAMP UPTON

ment instruit et d'une certaine classe, avait pour objet des livres sur la guerre, particulièrement ses origines et sa signification. Pendant les deux dernières semaines qu'il passa à l'hôpital, il lut entre autres choses « Mes quatre ans en Allemagne » de Gerard ; « The Winning of the War » d'Usher ; « Carry on » de Dawson ; « Le livre de Vers de la Grande Guerre » de Wheeler ; « Les Poèmes d'un Homme de la Croix Rouge » de Robert Service ; et « L'Europe depuis 1815 » de C. D. Hazen. Un jeune soldat plutôt mélancolique, demanda un livre pour chasser « le cafard ». On lui donna « Red Badge of Courage » de Stephen Crane, et il revint un ou deux jours après, en disant que « cela l'avait touché au bon endroit ». Par contre, un soldat ayant aperçu le casier marqué « Livres sur la guerre » dit qu'il avait eu assez de guerre toute la semaine et qu'il voulait des histoires. Beaucoup partageaient sa manière de voir. La demande ordinaire de l'homme qui a traversé la mer porte que n'importe quel roman fera son affaire « pourvu qu'il soit américain, c'est-à-dire écrit par un yankee, et qu'il y ait dedans une vraie jeune fille américaine. Pas de conversation française dedans, s'il vous plaît, et que la scène se passe tout simplement en Amérique. Nous aimons tous les aventures, vous savez. C'est drôle, vous pourriez croire que nous en avons assez. Et dites, si vous aviez une histoire de l'Ouest, ce serait superbe ».

L'une des choses que demandaient avec le plus d'insistance les convalescents d'outre-mer, à leur retour, c'était de pouvoir finir les histoires captivantes dont ils avaient dû interrompre la lecture, « quelque part en

France ». Un soldat à l'hôpital du Camp Dix avait fouillé six hôpitaux français et américains pour trouver un exemplaire de « Dora Thorne », qu'un tour au front occidental avait interrompu au chapitre le plus émouvant. Ce n'était pas le moment de faire de la critique littéraire, déclarait la bibliothécaire de l'hôpital. On en envoya un exemplaire par colis postal à ce soldat et il le reçut avec l'extase que procure la satisfaction d'un espoir longtemps irréalisé.

La comptabilité d'un camp établit qu'en une semaine les soldats dudit camp empruntèrent 1.050 livres, dont 548 romans, 46 ouvrages sur la guerre, 52 en langues étrangères, et les 404 qui restaient roulant sur des questions militaires, techniques, la pédagogie, la poésie, l'art, l'histoire et la littérature en général. Ces chiffres ne comprennent pas le grand nombre de livres mis en circulation par les diverses succursales des Bibliothèques de Camp à l'Association Chrétienne de Jeunes Gens, à l'Association Chrétienne de Jeunes Filles, aux Chevaliers de Colomb et dans les bibliothèques des hôpitaux.

« Quand je me suis mis à cette tâche », écrivait M. Burton E. Stevenson, qui fut bibliothécaire au Camp Sherman pendant un certain temps, « je me faisais des théories fort plausibles sur la nature des livres que désireraient les soldats, mais j'en suis vite revenu. On nous a demandé ici toute espèce de livres, depuis ceux de Gene Stratton Porter jusqu'à la Vie de Johnson de Boswell et à l'Évolution Créatrice de Bergson. On nous a demandé les pièces d'Ibsen ; des livres sur l'utilisation

des eaux d'égout et, tant de fois « A Message to Garcia » que j'en ai fait photocopier une provision. Dans une bibliothèque on demandait un si grand nombre de livres sur la religion et la morale que nous organisâmes une petite collection documentaire sur ce sujet. Dans l'ensemble, les soldats lisent des romans naturellement, des romans à émotions, des histoires de crimes, de détectives, d'aventures. Mais on demande aussi, d'une manière suivie, Conrad, Wells, Hardy et Meredith. La poésie s'enlève aussi et les bons livres de voyage sont en faveur. La seule espèce de livres que nous ne désirions point, ce sont ceux du genre risqué — car ils ne sauraient prendre place dans nos bibliothèques de camp. Nous ne tenons pas non plus aux éditions grossières et bon marché, au papier jaunâtre et boueux et à la reliure trop légère. Nous désirons des livres attrayants — des exemplaires nets et agréables de bonnes éditions — et plus nous aurons de ceux-là, plus nous pourrions être utiles aux soldats ».

Les auteurs qui paraissaient les plus en faveur étaient O. Henry, Rex Beach, Zane Grey, John Fox, Harold Bell Wright, G. B. Mac Cutcheon, Jack London, Chambers, Conan Doyle, Mark Twain, E. P. Oppenheim, Kipling, Poe, Booth Tarkington, Rider Haggard, Alexandre Dumas et H. G. Wells. Certains livres de ces auteurs n'étaient jamais en place sur les rayons, car les lecteurs les prenaient aussitôt qu'on les rapportait au bureau.

Au Camp Zachary Taylor un soldat se présenta pour faire renouveler « Rosary » de Madame Barclay, en

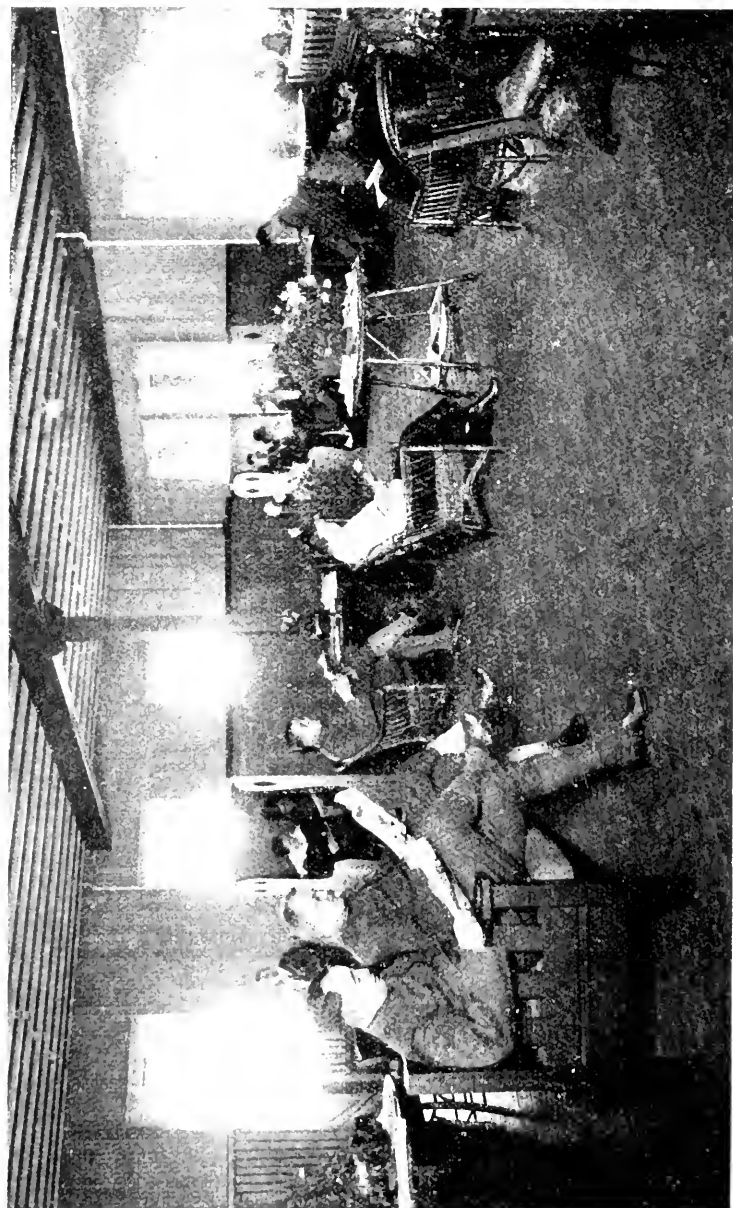
faisant observer que c'était le plus beau livre qu'il eut jamais lu, mais qu'il ne pouvait pas le finir en quatorze jours, quand ce serait pour sauver sa vie. On lui renouvela le prêt du livre et ses camarades, qui le désiraient aussi, durent attendre leur tour.

Quelques-uns des engagés manifestaient d'autre part une disposition étonnante à lire en vitesse. Il y en avait qui venaient chercher un nouveau livre presque chaque jour. Un client empruntait et lisait régulièrement trois livres par jour — et un soldat d'une autre compagnie se mit à en faire autant. Le premier descendit alors à deux livres par jour, se rendant compte que ses efforts pour maintenir sa suprématie parmi les mangeurs de livres coûtaient trop à son endurance. Au Camp Gordon un exemplaire de « The Doctor », de Ralph Connor, passa en quarante-huit mains en un mois.

Il y avait entre les différentes unités une amusante rivalité à qui serait la plus savante. Certains soldats essayaient de montrer leur érudition à la bibliothèque. Un d'eux disait à un bibliothécaire de camp : « Un copain m'a parlé d'un livre de Porter intitulé « The Thresher ». On lui donna « The Harvester » de Gene Stratton Porter et il se trouva que c'était bien ce qu'il désirait. On demande, comme de juste, beaucoup de romans policiers et d'histoires d'aventures. Les soldats veulent des livres de même genre que ceux qu'ils ont déjà lus. Ils se détendent l'esprit à reprendre les livres de Conan Doyle, R. L. Stevenson et Stanley Weyman. Le temps étant précieux, certains ne se risquent pas à prendre des nouveautés dont ils ne sont pas sûrs, mais



BALLOTS DE REVUES AUX BIBLIOTHÈQUES DES CAMPS
CUSTER ET LEE



Cliché Paul Thompson

SALLE [DE LECTURE DANS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ASSOCIATION CHRÉTIENNE
DE JEUNES FILLES AU CAMP DEVENS

préfèrent retourner aux vieux auteurs qui leur sont familiers. Un jeune soldat qui avait passé plus d'un an à l'hôpital demanda un exemplaire de « Green Mountains Boys » de Thompson et après l'avoir gardé un certain temps, il dit à la bibliothécaire : « S'il vous plaît, Madame, est-ce que je peux garder ce livre tout le temps que je serai ici ? Je préférerais le lire cent fois que de lire n'importe quoi d'autre, et je ne suis pas en train de lire très souvent ». Inutile de dire qu'on accéda à sa demande et qu'on l'assura qu'il pouvait garder le livre aussi longtemps qu'il le voudrait.

Des surprises étaient souvent réservées aux bibliothécaires qui croyaient que les hommes ne s'intéresseraient qu'aux romans. Un d'eux qui débutait dans un nouveau poste s'attendait à ce qu'on vînt emprunter d'abord quelque livre par G. B. Mac Cutcheon ou Jack London. Il fut plutôt abasourdi quand le premier client qui se présenta lui demanda « Périclès » de Shakespeare. Un autre rapportait que 90 pour cent des livres mis en circulation n'étaient pas des romans, mais surtout des ouvrages techniques, des livres en français, des ouvrages historiques ou sur la guerre.

Un simple soldat demanda un livre récent sur les moteurs électriques et le bibliothécaire du camp lui montra ce qu'il considérait comme le meilleur ouvrage sur le sujet. « Oh ! c'est moi qui ai fait les dessins pour ce livre », dit-il. « Je veux quelque chose de mieux que ça ! »

Les officiers zélés étudient avidement des ouvrages sur leur profession et des traités techniques sur la

science militaire, la télégraphie, les moteurs à essence, la signalisation et les transports. Le bibliothécaire du Camp Upton déclarait que des officiers ont eu recours à la bibliothèque pour approfondir les détails techniques de leur arme ou de leur service et ont fait valoir le prix des bons ouvrages de propagande pour former le moral des soldats.

Un soldat du génie demanda au Camp Devens des livres exposant la psychologie du camouflage. Il était quelque peu artiste et avait fait avec succès de la photographie des couleurs. Il voulait savoir, par exemple, pourquoi l'œil ne peut découvrir une ombre là où l'on a peint des lumières à la place naturelle des ombres. On lui trouva ce qu'il cherchait et il réussit à dissimuler des canons avec de la peinture au point de tromper son propre capitaine.

A la Station d'Entraînement Naval des Grands Lacs les hommes se livrent à des études systématiques et il leur faut des ouvrages spéciaux sur les mathématiques, la mécanique, l'histoire et les langues.

Un homme s'adressa un jour au bibliothécaire d'un camp au Texas pour lui demander s'il n'avait pas par hasard un livre contenant les différents traités et les conférences de La Haye précédant la guerre. Il allait passer un examen pour être officier cet après-midi même et il avait à se mettre ces dates-là dans la tête en peu de temps. Il trouva les renseignements demandés dans « *Modern European History* » de Hazen et dans « *Diplomatic Backgrounds* » de Seymour.

Les premiers bulletins de demande remplis au Camp

Sherman mentionnaient des livres sur l'évaluation des biens publics, deux livres en hollandais, des livres sur la conservation des ressources nationales et un dictionnaire roumain-anglais. Le bibliothécaire put tout fournir sauf ce dernier livre qui fut demandé à la direction.

Un autre bibliothécaire de camp écrivait que les manuels de français, les manuels militaires autres que ceux publiés par le Gouvernement, les livres sur l'aviation, les exercices physiques, l'hygiène, la tenue des livres, les manuels élémentaires d'anglais, les histoires et les livres sur les étoiles étaient fort demandés, alors que dans un autre camp on réclamait des revues et des chansons françaises. On manifestait un intérêt particulier pour les livres de voyages et de descriptions concernant la France. Les hommes voulaient se renseigner sur les coutumes, la monnaie et le genre de vie du pays qu'ils s'attendaient à voir. Le nombre de Bædekers pour l'Europe qu'on demanda pendant les premières années de la guerre eut tôt fait d'épuiser les stocks des libraires américains. Par suite de notre entrée en guerre, il devint impossible d'en importer d'Allemagne. Il n'en était pas moins désirable que nos soldats qui allaient se rendre à l'étranger pussent se familiariser avec les pays qu'ils devaient visiter. On leur conseilla de lire ces guides, surtout ceux pour la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Italie. Les personnes qui en avaient, répondirent avec empressement à l'appel adressé, se rendant compte qu'en les donnant aux soldats ils retournaient ses propres canons contre l'Allemagne.

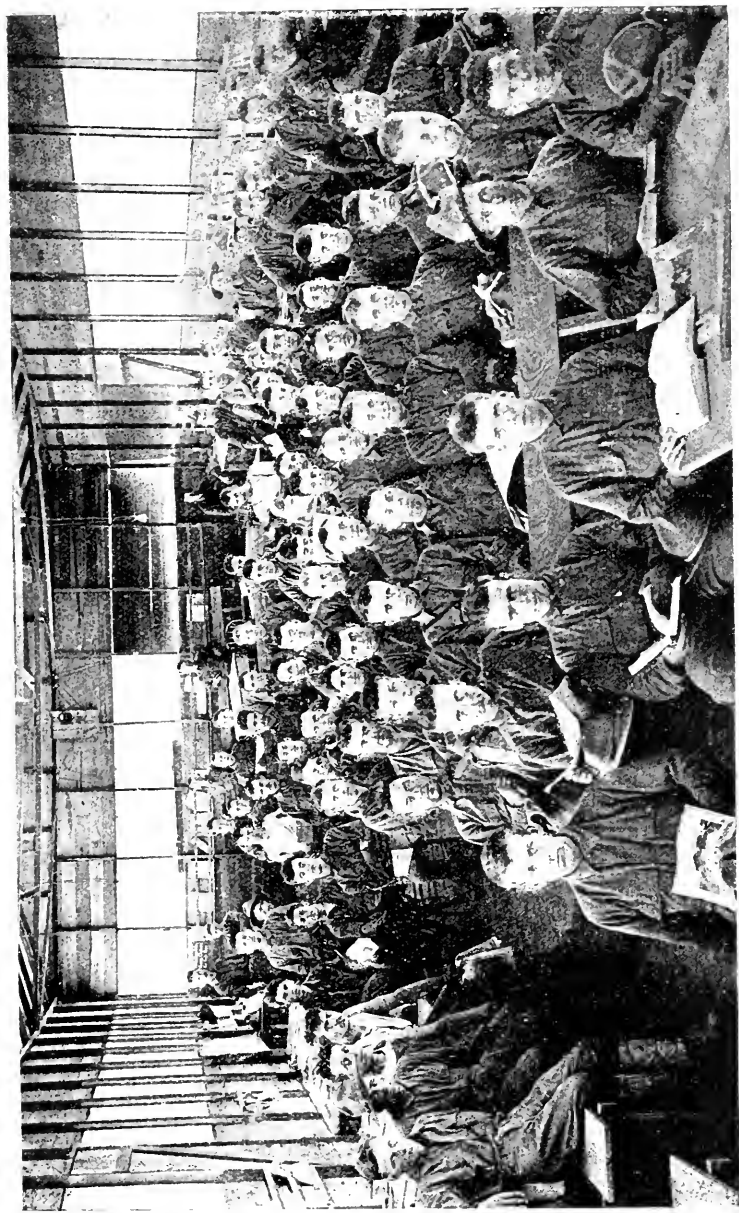
On étudiait et l'on manipulait les cartes jusqu'à ce qu'elles fussent en lambeaux. Autour d'une on voyait souvent un groupe d'une douzaine d'hommes. Les soldats ne demandaient pas seulement des cartes de leur région, mais encore de l'endroit où ils étaient et des endroits où ils pouvaient croire qu'ils iraient, y compris les cartes du théâtre de la guerre. On fournissait à toutes les bibliothèques de camp de bons atlas et de bonnes cartes murales. Les cartes routières des différents États où se trouvaient les camps et les cartes topographiques du voisinage immédiat, étaient très utiles et populaires.

« Notre carte du front occidental est très populaire, avec sa ligne, qui est continuellement à jour », écrivait le bibliothécaire d'un hôpital. « Je crains que nous n'anticipions souvent sur les avances. Un officier pense que nous essoufflons l'armée. Les soldats d'outre-mer se tiennent sur leurs béquilles et recherchent les endroits où, dans leur langage, ils ont attrapé leur affaire, puis retracent les hôpitaux où ils ont été traités. »

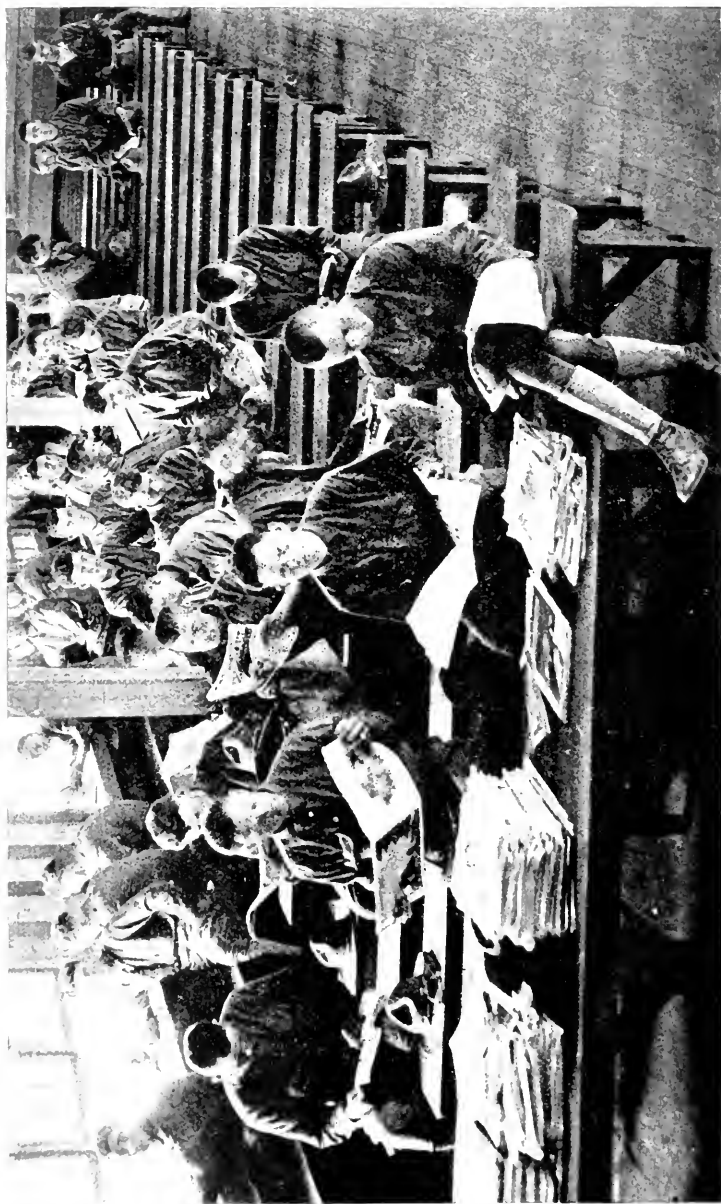
Le livre qui fut le mieux accueilli dans une bibliothèque d'hôpital, était une géographie. Dès qu'on eut ouvert les caisses, elle devint un centre d'attraction et une demi-douzaine d'hommes au moins se plongèrent dans l'examen de ses cartes.

LES REVUES

Il était naturel qu'on demandât de nombreuses revues et de nombreux journaux, des camps, des hôpi-



BATISSE DE L'Y. M. C. A. UTILISÉE AU CAMP KELLY COMME SALLE DE LECTURE
ET DE CORRESPONDANCE



LIVRES DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES FOURNIS AUX SOLDATS
PAR LES SOINS DE L'ASSOCIATION CHRÉTIENNE DE JEUNES GENS (Y. M. C. A.)

taux militaires et des armées d'outre-mer. Pour faire face à ces demandes, on fit un règlement qui permettait au public d'envoyer, par la poste, les revues courantes aux camps, en mettant un timbre d'un sou sur la couverture extérieure. On n'exigeait ni adresse, ni emballage. Ces revues étaient distribuées par les bureaux de poste, selon un plan défini. D'abord, on les envoya aux secrétaires de l'Y. M. C. A. Par la suite, on les tria et on les répartit entre les bibliothèques de camp. Il en résulta de grands arrivages de périodiques, qui correspondaient, plus ou moins, au but qu'on avait en vue. Des personnes bien intentionnées semblaient n'avoir pas la moindre idée des sujets susceptibles d'intéresser les soldats. D'autres ne savaient pas discerner entre les goûts littéraires des hommes et des femmes.

Le bibliothécaire du Camp Funston rapportait, pendant l'été de 1918, que le nombre de sacs de revues de tout âge et de toute nature, qu'on recevait par l'intermédiaire des postes, était passé d'environ vingt par semaine, au commencement d'octobre 1917, à cinq fois ce nombre, — plus qu'il n'en fallait pour qu'on pût les employer utilement. Le bibliothécaire du Camp Beau-regard, disait qu'il lui était arrivé la même chose, et il ajoutait que les revues qu'on lui envoyait n'étaient pas, en général, susceptibles d'être remises aux destinataires, quoique certaines fussent appropriées au camp.

« Ce n'est pas une collection de choix », disait-il, « et les numéros récents sont peu nombreux et espacés. Les revues plus coûteuses sont très rares ». Il en avait assez des numéros arriérés, sauf des meilleures revues.

populaires. Ce qu'il lui fallait, c'était de dix à vingt abonnements à une douzaine de revues différentes, de manière à être sûr de les recevoir régulièrement.

Pendant un certain temps, il y eut un déluge

De chansonnettes, de sardines
Et de vieilles magazines,

sur tous nos camps, ce qui rappelle la remarque d'un soldat dans les tranchées : « Nous avons de la boue et des cachenez jusqu'aux genoux. » Il aurait pu ajouter : des revues. Cependant, l'excédent rendait service parfois. Quand on mit le Camp Bowie en quarantaine pour trois semaines, il y eut jusqu'à dix sept cents patients, en même temps, dans l'hôpital. On ne permit pas aux soldats de se servir des livres de la bibliothèque pendant ce temps, et les grands stocks de revues arriérées, qui avaient presque semblé un cauchemar au bibliothécaire de camp précédemment, devinrent d'une utilité inattendue. Tous les numéros disponibles, sauf ceux réservés pour des renseignements, eurent leur emploi, jusqu'à la dernière *Saturday Evening Post*.

Un bibliothécaire de camp, qui se battait avec des tonnes de revues, en envoya des quantités, sans les trier, aux baraques de l'Y. M. C. A. et des Chevaliers de Colomb, aux casernes, aux clubs d'officiers et hôpitaux des bases, dans l'espérance d'apporter aux hommes de la variété dans leurs lectures. Il avait d'abord essayé de faire un tri par titres, puis par ordre chronologique, mais il dut y renoncer, à son grand désespoir. On demandait plutôt le numéro de la semaine ou du mois, ou

simplement « un lot de revues », et l'on ne peut satisfaire ni à l'une, ni à l'autre de ces demandes par une classification soignée. Un groupe de lecteurs va nous demander des revues d'un caractère général — parce qu'on peut vite les parcourir et les lâcher — tandis qu'un autre, vous demandera des livres — souvent en spécifiant les titres — dont la lecture exige un temps considérable.

Au Camp Lee on reçut parfois en un seul jour, jusqu'à vingt sacs de revues, dont chacun pesait plus de cent livres. On tenta de faire tomber les revues entre les mains des soldats auxquels elles s'adressaient, mais les numéros des revues populaires hebdomadaires étaient souvent trop nombreux pour qu'on pût s'en occuper convenablement. Au Camp Dix on vendait comme vieux papiers les revues anciennes qu'on ne demandait pas, et on employait le produit de l'opération à acheter des exemplaires de « Over the Top » qui était, alors, dans sa toute première popularité — même quand on en avait quarante, il y en avait rarement beaucoup en même temps sur les rayons.

Dans une baraque, trente hommes de la compagnie souscrivirent à l'un des hebdomadaires les plus répandus. Autant d'autres le recevaient directement et très rapidement de leur famille. Naturellement, les numéros de ce périodique vieux d'un mois n'étaient pas très demandés dans cette compagnie. Des revues étaient également mises en vente aux bureaux d'échange postal et beaucoup d'hommes qui les achetaient dans la vie civile, continuèrent à acheter dans les camps les numéros

courants, au fur et à mesure de leur apparition.

« Quant à la *Saturday Evening Post* », disait le bibliothécaire du Camp Dix, « nous en sommes inondés. Je ne doute pas un seul instant qu'on en imprime deux millions d'exemplaires par semaine, car il m'en passe tellement entre les mains, que j'en rêve la nuit ».

Dans un camp un soldat d'origine syrienne fut attiré un jour par la lumière et la chaleur de la bibliothèque de camp. Il entra timidement et se glissa jusqu'aux piles de journaux. Il fut tellement stupéfait de trouver un journal syrien, qu'il l'agrippa littéralement et le lut d'un bout à l'autre, y compris les annonces. Le jour suivant il reparut, conduisant trois autres Syriens, qui lurent également ce journal à tour de rôle. La nouvelle circula à travers toutes les compagnies évidemment, jusqu'à ce que tous les Syriens du camp en eussent pris connaissance. A partir de ce moment, ils attendirent l'arrivée de leur journal national avec autant d'impatience que les lettres de chez eux.

Les soldats qui apprenaient le français demandaient continuellement des revues en cette langue. On prit en conséquence des abonnements au *Courrier des Etats-Unis*, de manière à ce qu'il fût adressé à toutes les bibliothèques de camp. Néanmoins, on demandait surtout des revues américaines. Pour les soldats d'outre-mer les publications anglaises ne prirent pas la place de celles de chez eux. La « véritable magazine américaine » venait après la tarte et la crème glacée, comme ayant une saveur nationale. D'une station navale aux Indes Occidentales on écrivait ceci : « Nous recevons,

en ce moment, des numéros de *Everybody's*, *National Geographic*, *The New Republic* et *Scientific American Supplement*, et nous nous y intéressons vivement. » Les hommes employés sur les remorqueurs dans le port de Brest envoyèrent une délégation au bibliothécaire de l'Association des Bibliothèques Américaines à bord de l'un des transports, pour lui demander des revues américaines, — ils n'ajoutaient pas d'importance à l'espèce, ni à la date. Un soldat qui observait un bibliothécaire d'hôpital qui avait un pneu de crevé lui dit : « N'est-ce pas cette voiture qui apportait des revues à ma section pendant l'épidémie de grippe ? J'ai été atteint et je ne me suis jamais senti aussi triste de ma vie. Vous ne saurez jamais le bien que m'ont fait ces revues. Je me ferai un plaisir de changer le pneu de cette voiture. »

Ceux qui étaient trop mal pour lire, s'intéressaient aux gravures et aux albums. Un officier, qui était au régime du lait dans un hôpital d'outre-mer, prenait grand plaisir à regarder les menus illustrés d'un vieux numéro du *Ladies' Home Journal*.

L'un des dons les plus agréables qu'on ait reçus au Camp Devens provenait de la Ligue pour les Périodiques des Étudiants de Wellesley College. Il consistait en douze abonnements à six revues mensuelles et à six revues hebdomadaires. On les distribua à la bibliothèque principale, aux baraques de l'Y. M. C. A. et à la maison de famille de l'Association Chrétienne de Jeunes Filles.

Mais le Service des Bibliothèques de Guerre ne pou-

vait compter uniquement sur les revues dont on faisait cadeau. Si celles consacrées aux romans n'avaient pas besoin d'être récentes, les revues d'information devaient l'être. En conséquence, l'Association des Bibliothèques Américaines dressa une liste de quarante-cinq revues populaires et techniques et en fit la commande pour toutes les bibliothèques de camp. Une autre liste de onze revues fut prévue pour toute organisation ayant une bibliothèque. Pour satisfaire aux grandes demandes de journaux, les quotidiens des villes, ainsi qu'un choix de journaux de province étaient adressés à tous les camps. On demandait tant de revues outre-mer qu'il fallait dix tonnes par mois pour alimenter le corps expéditionnaire américain.

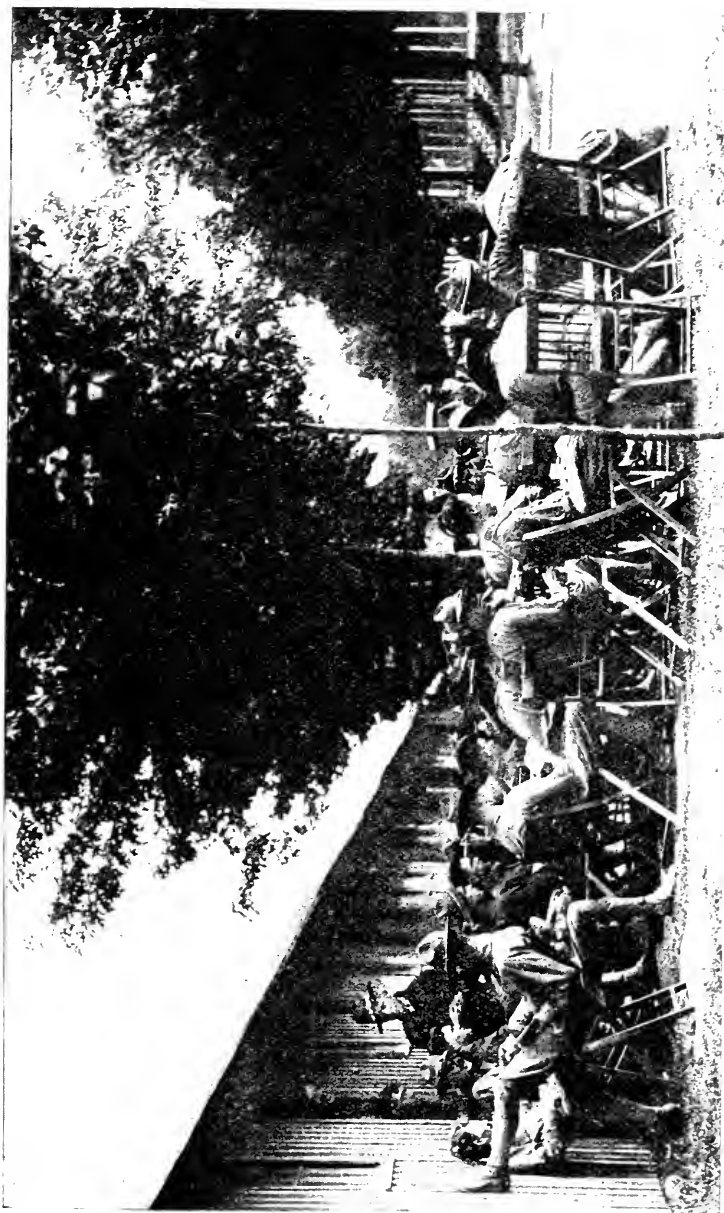
CHAPITRE III

LES ÉTUDIANTS EN KAKI

C'est un fait incontesté que les soldats de l'armée américaine retournent à la vie civile beaucoup plus instruits qu'à leur arrivée aux armées. Les bibliothèques de camp n'ont pas peu contribué à ce résultat. Elles ont complété efficacement les cours d'histoire, d'enseignement civique, de littérature, de sciences sociales, de géographie et de sciences pratiques organisés par l'Y. M. C. A. dans les divers cantonnements en vue de développer l'habitude de la lecture et de l'étude. La méthode employée consistait en une combinaison du système des précepteurs et des cours complémentaires des universités. Les conférenciers passaient une semaine dans chaque camp et, en allant d'une baraque à l'autre, ils étaient capables de faire profiter le camp entier de leur enseignement. On organisa aussi des classes spéciales sous la direction de précepteurs volontaires de la localité, ainsi que des clubs de lecture pour guider les soldats dans le choix des livres. On donnait un certificat à tout soldat qui avait suivi jusqu'au bout les cours prévus. « C'est une école ! » disait un homme de son camp.

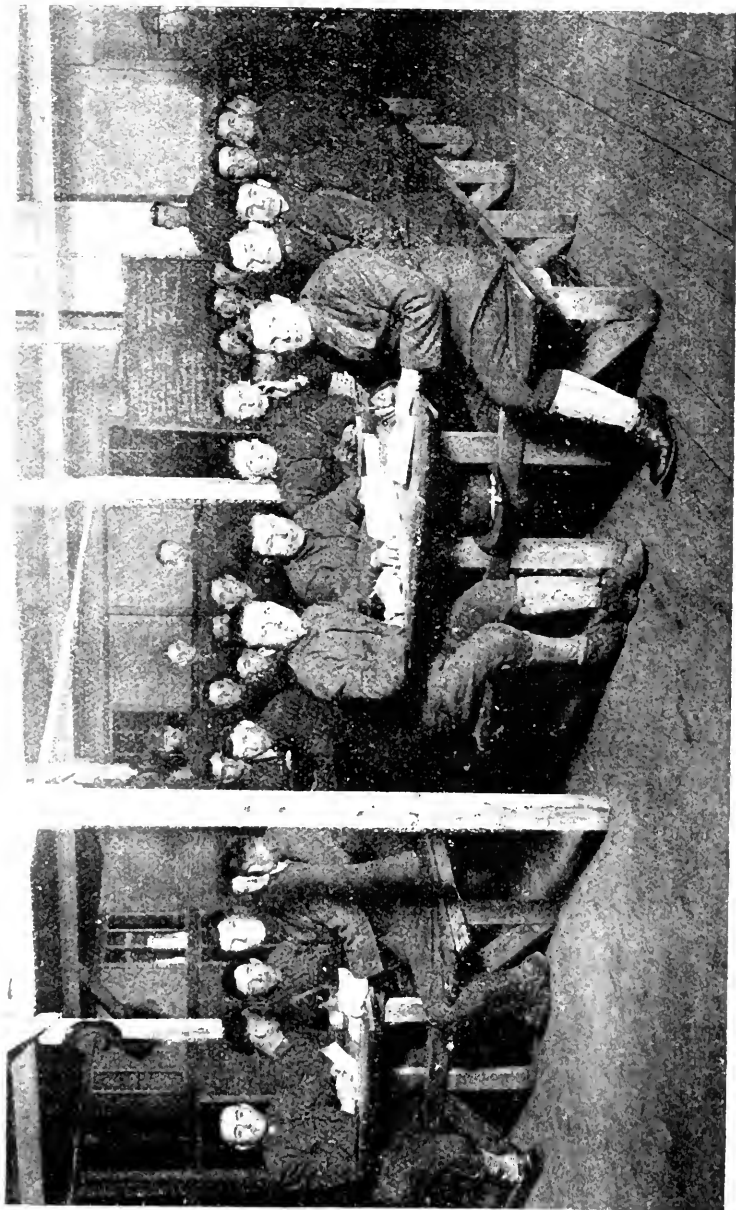
« L'Association des Bibliothèques Américaines coopère à cette œuvre d'éducation en suggérant les lectures appropriées et en fournissant les livres requis », disait M. Raymond B. Fosdick dans la *Scribner's Magazine*. « C'est ainsi que la bibliothèque abondamment pourvue de chaque camp élargit son champ d'action sans se contenter de fournir des lectures récréatives, quelque légitime que ce puisse être. Les livres à l'usage des bibliothèques de camp doivent être plus spécialisés que ceux d'une bibliothèque municipale ordinaire. Leur niveau est en général plus élevé encore. On fait faire aux hommes une tâche à laquelle ils ne sont pas habitués ; aussi se livrent-ils à de nombreuses lectures pour se documenter. Le développement de l'habitude de la lecture parmi les soldats a fait apparaître une contradiction intéressante à l'adresse de la théorie généralement admise que dans un groupe d'individus le nivellement se fait par en bas. Dans les camps, les soldats habitués à lire stimulent par leur exemple ceux qui ne le sont pas. « As-tu lu cette histoire ? » demande le soldat X. au soldat Y. « Non », répond le soldat Y., « je n'ai pas lu un seul livre de ma vie ». « Alors il faut que tu lises ça. Ça vaut mieux que n'importe quel cinéma. C'est un as ! » C'est ainsi que le deuxième classe Y. se trouve amené à goûter aux joies de la littérature. Il y a tendance à ce que le nivellement se fasse par en haut. »

Beaucoup de soldats ont profité avec joie de cette occasion de se mettre à la lecture en général, et d'autres qui dans la vie civile entraient rarement dans une



International Film Service

ÉLÈVES-OFFICIERS AU FORT MYER EN VIRGINIE



Cliché Y. M. C. A.

CLASSE D'ANGLAIS AU CAMP CUSTER

Pour l'américanisation des soldats d'origine étrangère et l'éducation des illettrés

bibliothèque se sont habitués à lire d'une manière suivie des ouvrages d'histoire, de voyages et de poésie.

« J'irai jusqu'à dire que nous avons l'une des meilleures bibliothèques de l'État », écrivait un bibliothécaire de camp, « et je sais qu'elle est beaucoup plus fréquentée que n'importe quelle autre. Nombreux sont les hommes qui m'ont dit : « J'ai lu là plus que je ne l'avais jamais fait de ma vie ». Nous avons un sergent attaché au quartier général d'une division, qui étudie pour devenir interprète et qui lit un livre par jour.

« Les hommes du camp qui vont à la bibliothèque sont la meilleure réclame pour ceux qui n'ont pas encore appris à y aller. L'un des sergents de notre mess est merveilleux à cet égard : il en vante les avantages à tout nouveau venu. »

Au Camp Devens, un soldat, musicien de profession, répandait à la fois le goût de la musique et celui de la lecture parmi ses camarades. Il savait qu'il faisait là l'œuvre d'un bon missionnaire, quoiqu'il ne l'appelât pas de ce nom. « De toute manière », disait-il, « les hommes restent à la caserne et lisent le soir, au lieu d'aller au bar et d'en revenir en marchant de travers ».

« J'ai entendu parler de William Shakespeare toute ma vie et maintenant je veux lire quelque chose qu'il ait écrit », disait un caporal. Un exemplaire de « Jules César » se trouvait là, et il commença sa carrière avec cela. Il revint régulièrement pour poursuivre la lecture des autres pièces.

On demandait au bibliothécaire du Camp Greene l'œuvre d'Horace dans l'original et en anglais. La

« Sociologie » de Herbert Spencer y circulait régulièrement, ainsi que le « Pragmatisme » de William James. Plusieurs voulaient lire Ibsen soit dans l'original, soit en traduction.

La liste suivante qui contient les demandes d'ouvrages autres que des romans à la bibliothèque principale du Camp Humphreys par un dimanche d'août excessivement chaud montre jusqu'à quel point les hommes savaient profiter des ouvrages instructifs qu'on mettait à leur disposition :

« Life of Robert E. Lee » (La vie de Robert E. Lee) de Cook ; « Over the top » de Empey ; « George Washington, the Man and the Mason » (George Washington, l'Homme et le Franc-maçon) de Callahan ; « Pick, Shovel and Pluck » (Le Pic, la Pelle et l'Aplomb) ; « Paths of Glory » (Les chemins de la Gloire) d'Irvin Cobb ; « Army Paper Work » (Administration militaire) de Moss ; « Europe since 1815 » (L'Europe depuis 1815) de C. D. Hazen ; « With the Zionists at Gallipoli » (Avec les Sionistes à Gallipoli) de Patterson ; « Tests of Metals for 1916 » (L'Épreuve des métaux pour 1916) publication du Ministère de la Guerre ; « Office Practice » (Le Travail de Bureau) de Ruggeri ; « Poor Richard's Almanac » (L'Almanach du Bonhomme Richard) de Benjamin Franklin ; « Manual of Military Training » (Manuel Militaire) de Moss ; « Bayonet Fighting » (Le Combat à la Baïonnette) de Mac Laglen ; « Operation of Trains » (La Manœuvre des Trains) de Prior ; « My Home in the Field of Honor » (Ma Demeure au Champ d'Honneur) de Huard.

Au moyen des livres qu'il se procura à la bibliothèque de camp, un soldat put suivre au Camp Lee les cours de littérature contemporaine que sa femme suivait à l'Université de Washington. Un jeune homme appartenant au service de l'aviation en Californie dut aller à l'hôpital pour une opération quelques semaines avant la date de son examen final. Il en fut grandement contrarié jusqu'à ce que le bibliothécaire de l'hôpital l'eût assuré qu'on lui donnerait tous les traités et tous les manuels dont il avait besoin. Il passa sa convalescence à lire et subit avec succès son examen à la date fixée. Un bibliothécaire de camp procura une Bible grecque à un soldat qui se préparait aux Ordres mais avait renoncé au bénéfice de l'exemption.

« J'ai été de service dimanche toute la journée, presque quatorze heures de suite, et la quantité de travail accomplie ce jour-là fut digne de n'importe quelle bibliothèque d'université dans ce pays », écrivait Samuel H. Ranck du Camp Custer en mai 1918.

Le directeur du service de l'enseignement au Camp Mac-Arthur déclarait que des livres français et des revues françaises, surtout des revues illustrées, ainsi que des monnaies et des disques de phonographe français rendraient de grands services dans les vingt-trois classes de français du camp.

Dans un camp du Texas, un soldat demanda des livres sur l'agriculture intensive. Comme on lui demandait pourquoi il s'intéressait à ce sujet, il répondit : « Je suis fermier. Mon père exploite une ferme juste à côté de-Houston, et il m'a envoyé à une école d'agri-

culture pour apprendre les dernières méthodes. Il faut seulement que je lise cela et me tienne au courant pour qu'en quittant le service je sache manier une machine agricole. Et dites, avez-vous « *Adventures in Contentment* » de David Grayson ? »

« Est-ce que vous procurez des livres sur n'importe quel sujet ? » demandait-on à un bibliothécaire. « Oui, autant que possible ». — « Pourriez-vous me donner quelque chose sur les embaumements ? Je suis entrepreneur de pompes funèbres dans la vie civile. »

On fit parvenir rapidement à ce soldat la *Revue des Entrepreneurs de Pompes Funèbres (Undertaker's Review)*.

« Avez-vous des livres sur le calcul des prix de revient ? » demandait un soldat à la bibliothèque du Camp Custer. « C'était ma profession avant de venir ici, et si je reviens après la guerre, je ne veux pas avoir tout à recommencer. Je veux me tenir au courant de ma profession tout en travaillant pour l'Oncle Sam ».

« Je voudrais un livre sur l'élevage des porcs », disait un autre. « Je fais des lectures sur l'agriculture. Je ne veux plus travailler enfermé quand j'en aurai fini avec ce métier. Après le Camp Custer c'est la vie en plein air qu'il me faudra. »

« Montrez-moi votre dernier livre sur la valeur nutritive des aliments », disait un troisième. « Je suis de l'école des cuisiniers et pâtisseries et je dois me tenir au courant de ce qui s'écrit sur le rationnement ». A Chickamauga Park, où il y avait une autre école de cuisiniers et pâtisseries, le livre le plus populaire était

le Livre de Cuisine de l'École Culinaire de Boston (Boston Cooking-School Cook Book).

Au Camp Greene un simple soldat disait qu'il tenait autant à la bibliothèque qu'à sa solde. Cette dernière l'entretenait en tabac, tandis que la première le tenait au courant de son métier, en sorte que, après la guerre, il serait à même de revenir avec les dernières connaissances en ce qui concerne la réparation des automobiles et les travaux de garage. Il ajoutait qu'il avait trouvé dans les livres beaucoup de choses intéressantes qu'il avait souvent cherchées sans jamais pouvoir mettre la main dessus.

« Nom de nom, peut-être que je pourrai encore faire ce métier ! » s'écriait dans un hôpital un jeune soldat en recevant un livre de sténographie qu'il désirait. Un jeune homme employé à un central téléphonique disait qu'on l'avait chargé de dessiner les jardins de l'hôpital et qu'il avait demandé un livre sur l'art des jardins, qu'on avait réclamé à la direction.

Un jeune boxeur professionnel en convalescence dans un autre hôpital se montrait indifférent aux charmes de la bibliothèque ambulante, déclarant qu'il savait qu'il n'y avait rien sur la boxe et que c'était la seule chose qui l'intéressait. Quand le bibliothécaire revint le lendemain matin avec la couverture rouge de la dernière édition illustrée du volume sur la boxe de la *Spalding's Athletic Library*, il prit l'ouvrage sans grand enthousiasme, doutant de sa qualité, mais après un bref examen, il annonça que c'était ce qu'il lui fallait et avant que la bibliothécaire eût quitté la salle, il était

passé à un tel degré de satisfaction qu'il en vint à lui montrer ce qu'il avait de plus précieux : une boîte à cigares contenant des lettres à lui adressées par les champions légers d'Amérique. En tête de chaque lettre il y avait en gros caractères le nom et le record de quelque héros du ring avec un portrait en pied. « Je me rappelle nettement », disait la bibliothécaire, « la silhouette belliqueuse de «Harlem Eddie Kelly — la merveille de vitesse du ^{xx}e siècle », l'ami particulier de mon ami le boxeur, qui, lorsque je quittai la salle, était déjà plongé dans la lecture des pages réconfortantes du livre qu'il croyait ne pas exister. »

« La demande la plus inattendue » écrivait une autre bibliothécaire d'hôpital, « émanait d'un homme très agité, qui était en train de rassembler des numéros isolés de revues théâtrales dans ma pile de périodiques divers provenant de dons. Tout à coup, il se retourna et demanda quelque chose sur la paléontologie, d'une date antérieure à 1916, de préférence « *Origin and Evolution of Life* » d'Osborn. Il était évidemment très au courant du sujet, connaissait les autorités en la matière ainsi que les ressources de la Bibliothèque Publique et du Musée d'Histoire Naturelle de New York. Nous demandâmes à l'une des bibliothèques publiques voisines de nous prêter le livre pour quelques jours. »

Un jeune homme qui allait s'embarquer pour une destination inconnue demanda au bibliothécaire du camp s'il ne pourrait pas emporter l'une des pièces de Shakespeare avec lui. « Il faut avoir quelque chose de

bon à lire sur le bateau », disait-il. Quand on lui donna plusieurs pièces, il fut ravi.

Walter Camp, le directeur de la section athlétique au Camp Hancock, demanda, par l'intermédiaire du bibliothécaire du camp, quelques livres décrivant des jeux auxquels pouvaient prendre part des équipes de cent à mille hommes à la fois.

Les livres sur les expériences psychologiques étaient populaires. On en faisait subir aux soldats pour leurs examens et ils aimaient à en pratiquer les uns sur les autres. De temps en temps, il fallait recourir aux bibliothèques pour juger des paris. Un homme se présentait au bureau pour poser une question, regardait la réponse, et disait dans un sourire : « Je savais bien que j'avais raison ! *Mes cinq dollars !* »

Un bibliothécaire était plutôt surpris de voir un colonel montrer un vif intérêt pour toute vie d'Andrew Jackson qu'on pouvait lui trouver. Il apprit par la suite que c'était son petit-neveu.

Nombreuses étaient les demandes qui témoignaient d'un désir touchant de s'instruire. Un marin de seize ans s'approcha d'un bibliothécaire de camp, les « Premiers Principes » de Herbert Spencer à la main. « Dites, est-ce qu'on peut apprendre à connaître la poésie en lisant cela ? Mon frère fait des vers, et je voudrais apprendre la poésie. »

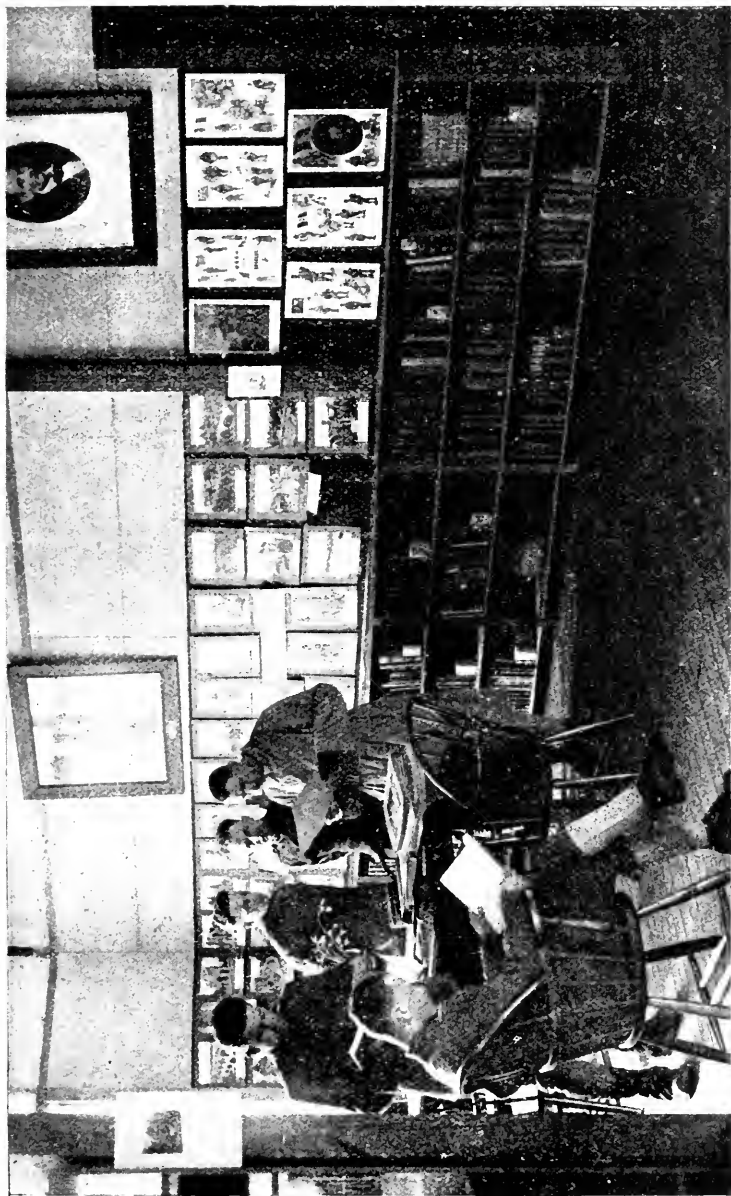
« Vous et vos amis ne pouvez trop faire pour ces soldats », écrivait le bibliothécaire du Camp Pike. « Un grand nombre des hommes enrôlés subissent une violente secousse en se trouvant dans un milieu absolument

nouveau pour eux. Beaucoup étaient des gens d'importance dans leur commune et ne sont pas rares ceux qui manifestent une éducation distinguée, et les voilà parqués là tous ensemble avec des gens de toutes catégories et de toutes conditions dans la même caserne, rangés en ligne, mangeant dans des gamelles deux cent vingt ensemble, dormant sur des couchettes à moins d'un mètre de distance les uns des autres et faisant toutes les corvées du camp. C'est une tâche nécessaire, évidemment, et les hommes ne se plaignent guère, mais beaucoup ont le « cafard ». Je ne voudrais pas donner l'impression que je crois que ce soit une mauvaise expérience pour eux. Je ne le pense pas. A la fin, ils seront plus hommes qu'ils ne l'étaient auparavant — plus durs physiquement, plus alertes, plus forts et plus mûrs à tous les points de vue. L'armée fait des valeurs des non valeurs, des hommes robustes des malingres, et ceux qui reviendront de cette guerre seront de bien meilleurs citoyens qu'ils ne l'auraient été sans cela. »

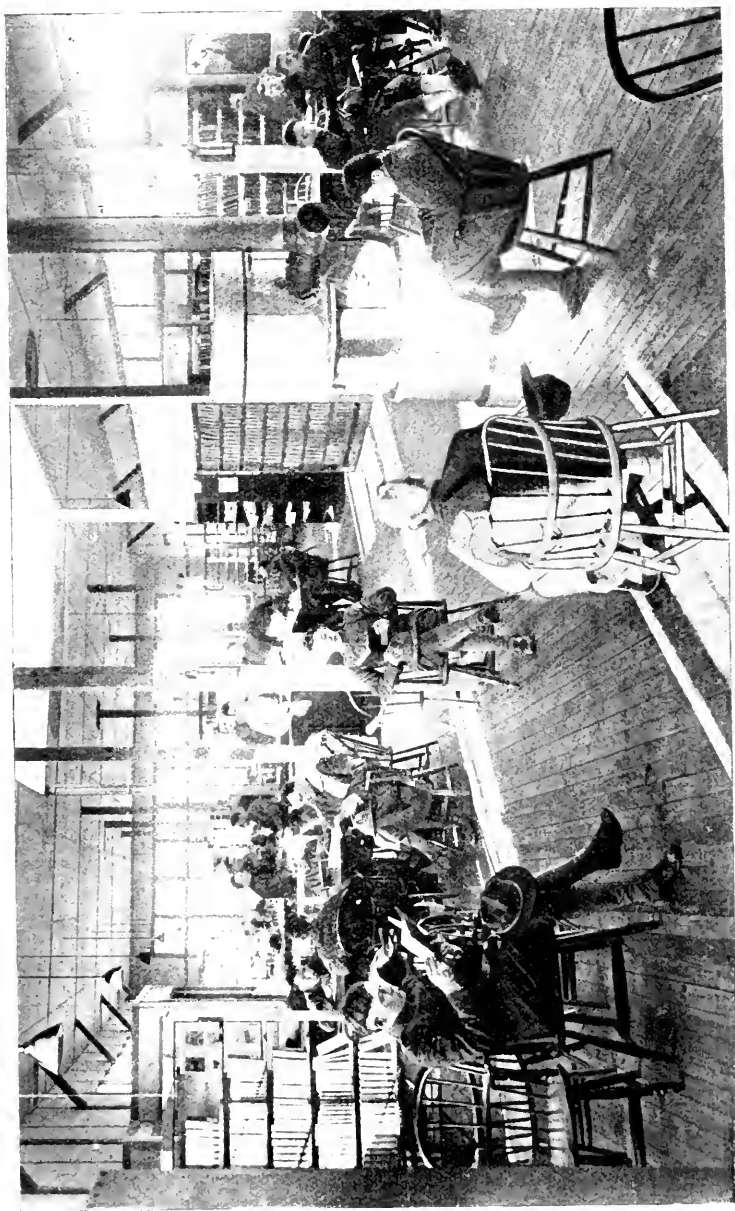
LA SCIENCE MILITAIRE

Que les officiers et les soldats aient été dans les camps d'entraînement des élèves studieux en science militaire, c'est ce qui est prouvé par l'usage constant qu'on faisait dans les bibliothèques de camp des manuels militaires et des autres livres sur l'art de la guerre.

Un jour bien choisi, on découvrit qu'au Camp Meade, où la collection militaire comptait plusieurs milliers de volumes, plus d'un quart des volumes consultés dans



GRAVURES INSTRUCTIVES A LA BIBLIOTHEQUE DU CAMP DEVEENS



LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP GORDON

les baraques roulaient sur la science militaire. Une des demandes faites par le bibliothécaire avait pour objet des exemplaires de tous les différents manuels publiés à l'usage des officiers par le Ministère de la Guerre — du moins de ceux qui n'étaient pas confidentiels. Beaucoup d'hommes désiraient se mettre au courant d'une arme particulière pour devenir sous-officiers et même officiers.

Un bibliothécaire écrivait : « Pour montrer combien le soldat américain prend son métier à cœur à présent, il suffit de savoir que le livre intitulé « First Call » d'Empey ne fut demandé que lorsque je l'eus reclassé sous l'étiquette « Science Militaire ». Les ouvrages techniques sur la guerre sont beaucoup plus demandés que les autres en dehors des romans. On lit plus de livres sur les mitrailleuses, les automobiles et l'artillerie que de manuels d'infanterie. Sur la ligne de feu les hommes lisent avec avidité des ouvrages sur les tireurs d'élite et les éclaireurs. A part la science militaire, ce sont les mathématiques qui viennent en tête des ouvrages sérieux. On étudie principalement l'algèbre et la géométrie plane. »

Au Camp Mac Arthur, il y avait une bibliothèque militaire de quelque deux mille volumes, en plus d'environ deux mille livres relatifs à la guerre — roman, histoire, journaux. Bien qu'il y eût plus de cent exemplaires des « Règlements pour les manœuvres de l'Infanterie » (Infantry Drill Regulations) de Moss, les demandes dépassaient souvent la réserve. Un jour, le bibliothécaire annonçait l'arrivée de seize mille hommes

du « Signal Corps » (Services des postes, télégraphes, téléphones, signalisation) et déclarait qu'en conséquence, on lui demandait beaucoup de livres sur l'aéronautique. Comme la section du « Signal Corps » était à trois milles de la bibliothèque principale, il estima que beaucoup des volumes qu'on désirait devaient être répartis entre les bibliothèques volantes. Dix exemplaires de chacun des ouvrages figurant sur une liste qui avait été approuvée furent envoyés à ce camp.

La bibliothécaire de l'hôpital Williamsbridge à New York reçut un jour une demande de livres sur la télégraphie sans fil. Sachant qu'elle n'avait que peu de livres sur ce sujet et aurait à en commander d'autres, elle demanda au soldat de marquer sur les derniers *Booklists* de l'Association des Bibliothèques Américaines le titre des ouvrages qu'il désirait particulièrement. C'est ce qu'il fit. D'autres cochaient les titres d'ouvrages sur les moteurs à gaz et la mécanique, et le *Booklist* devint l'une des revues les plus populaires à l'hôpital.

La nouvelle de l'établissement d'une école vétérinaire au Camp Lee signifiait pour la direction de l'Association des Bibliothèques Américaines qu'on pouvait s'attendre à de nombreuses demandes de livres sur la science vétérinaire émanant de ce camp.

Il n'y avait presque rien de disponible en ce qui concerne l'emploi des pigeons dans la guerre moderne et les hommes eurent vite fait de s'en apercevoir. « Vos livres sur les pigeons ne sont pas ce qu'il nous faut », disait un soldat au Camp Custer. « Nous désirons quelque

chose de pratique sur les soins et le dressage à donner aux pigeons voyageurs. La plupart des ouvrages sont pour les amateurs et ils ne servent à rien à l'école du pigeonnier, où nous dressons des pigeons pour l'armée et où l'on nous enseigne à les dresser et à en prendre soin. »

Une demande qui exigea un temps considérable pour le choix des sujets émanait d'un officier du Camp Lee qui désirait avoir pour la salle de police quelques livres susceptibles d'inspirer le respect de l'autorité militaire aux hommes qui s'étaient rendus coupables de manquements à la discipline.

« Je voudrais que vous me renouveliez ce livre pour deux semaines », telle était la requête d'un soldat qui rendait un volume. « On ne peut pas avancer très vite dans la lecture d'un livre sur les explosifs modernes à haute puissance après une dure journée de travail sur le champ de bataille et, de plus, c'est un gros livre. »

Au Camp Jackson c'étaient les livres sur l'artillerie de campagne qu'on demandait le plus. Très souvent un officier se présentait à la bibliothèque en disant : « Le commandant m'a dit de faire telle chose et je ne me sens pas très calé sur le sujet. N'auriez-vous pas quelques livres susceptibles de me tirer d'embarras ? » Les sous-officiers et les soldats venaient constamment à la bibliothèque en disant que leurs lieutenants les y envoyaient pour chercher tel ou tel renseignement.

On s'attendait à ce que les ouvrages techniques accumulés dans les bibliothèques de camp fussent de première importance pour l'entraînement intensif, dans

les écoles et les collèges, des hommes qui se trouvaient dans les camps, ou étaient sur le point d'y être appelés, ainsi que de ceux qui venaient se faire inscrire conformément à la loi de sélection projetée par le Comité de l'Enseignement et de l'Entraînement Spécial, mais avec l'Armistice, les demandes d'ouvrages militaires subirent une baisse accentuée, tandis qu'augmentaient en proportion les demandes de livres sur « le métier qui vous attendait à la maison ».

LES IGNORANTS

Grâce aux bibliothèques de camp, beaucoup d'hommes qui n'avaient aucune instruction à proprement parler furent mis en contact avec des livres pour la première fois. A certains, il fallait apprendre à s'en servir. D'autres ne demandaient qu'à être dirigés dans le choix de leurs lectures. Tous bénéficièrent de l'assistance intelligente et sympathique de bibliothécaires expérimentés qui s'intéressaient à leurs progrès intellectuels et aux problèmes de leur vie quotidienne.

Comme un bibliothécaire de camp examinait un « Premier Livre de Lecture en Anglais » et se demandait ce qu'il fallait en faire, un membre de l'Y. M. C. A. vit son expression d'incertitude et lui dit : « Si vous désirez conserver ce livre dans votre bibliothèque, il vaut mieux ne pas le mettre sur les rayons ouverts. »

« Pourquoi ? » demanda le bibliothécaire. « Parce qu'il y a un certain nombre d'hommes qui ne connaissent pas les éléments de l'anglais et en ont honte. Ils vous

enlèveraient ce livre des rayons sans laisser leur carte, parce qu'ils ne voudraient pas qu'on les sût si ignorants de leur langue maternelle ».

Un autre membre de la même association, employé sur les trains de troupes, qui conduisaient les soldats de chez eux aux camps d'entraînement, offrit une revue à un homme qui la refusa par deux fois. Quand on lui dit que, s'il ne tenait pas à lire dans le train, il pouvait la garder et la lire au camp, il leva les yeux avec tristesse et répondit : « Je ne sais pas lire ». L'employé s'assit à côté de lui et demanda s'il ne pourrait pas envoyer un message de sa part chez lui. Il accepta l'offre et on lui conseilla de chercher l'Y. M. C. A. dès son arrivée au camp et d'entrer dans l'une des classes, où on lui apprendrait à lire et à écrire avant qu'il rentrât chez lui.

Au Camp Gordon, quoique la majorité des illettrés fût composée d'habitants de la ville de New York et comprît des Français, des Italiens, des Juifs, des Lithuaniens, des Ruthènes et des Polonais, il y avait aussi un bon nombre d'Américains de naissance qui venaient des usines du Connecticut où ils vivaient depuis l'enfance. Un ordre leur prescrivit de suivre les cours de l'école du soir une heure chaque jour. Pour eux, l'étude faisait partie des corvées journalières au même titre que l'exercice.

Dans un camp presque tous les quatre mille hommes de troupe de couleur étaient enrôlés dans les différentes classes. Les cours d'anglais élémentaire et les conférences instructives étaient très suivis. Les officiers des

compagnies de couleur tenaient à ce que leurs hommes apprissent à lire et à écrire. Beaucoup s'intéressaient à l'étude des mathématiques et du français. Dans plusieurs cantonnements, un grand nombre d'officiers de couleur suivaient les cours.

La bibliothécaire de l'Hôpital du Fort Sam Houston rapportait que l'un des élèves qui lui donnaient le plus de tracas était un Américain de naissance qui se débattait avec l'alphabet dont il ne connaissait que la première lettre.

« En ce qui concerne l'enseignement, nous sommes débordés », écrivait-on d'un cantonnement du sud-ouest. « Il y a quelques semaines, plusieurs milliers de recrues de l'Arkansas sont arrivées au camp. La grande majorité ne savait ni lire ni écrire, et à vrai dire, entraînait dans le monde pour la première fois.

Parmi les colons à bail de la Floride, il y a de nombreuses familles où les enfants ne savent pas lire et où les parents ne veulent pas qu'ils apprennent. Des périodiques qu'on leur avait envoyés ont été retournés aux expéditeurs, les parents arguant que si les enfants lisaient ces revues et en voyaient les illustrations engageantes, ils se dégoûteraient de leur milieu. C'est alors que se fit le recrutement, qui tira les jeunes gens d'un état misérable dont ils étaient satisfaits pour leur donner un premier aperçu du monde extérieur. Pour eux les bibliothèques et les occasions qu'on leur fournissait de s'instruire furent un bienfait sans prix.

Certains soldats venant de Géorgie, à qui l'on demandait leur nom pour les immatriculer, répondaient

« Sonny » ou « Bobby ». Quand on insistait pour savoir leur nom de famille, ils déclaraient ignorer toute autre chose que leur surnom familial. Il y avait des hommes qui ne savaient pas même répondre à l'appel. Beaucoup d'illettrés, blancs, nègres, indiens et métis, apprirent à lire et à écrire dans les cantonnements. Quoique ce fussent de grands et solides gaillards, il fallait les traiter comme des écoliers en ce qui est de l'intelligence.

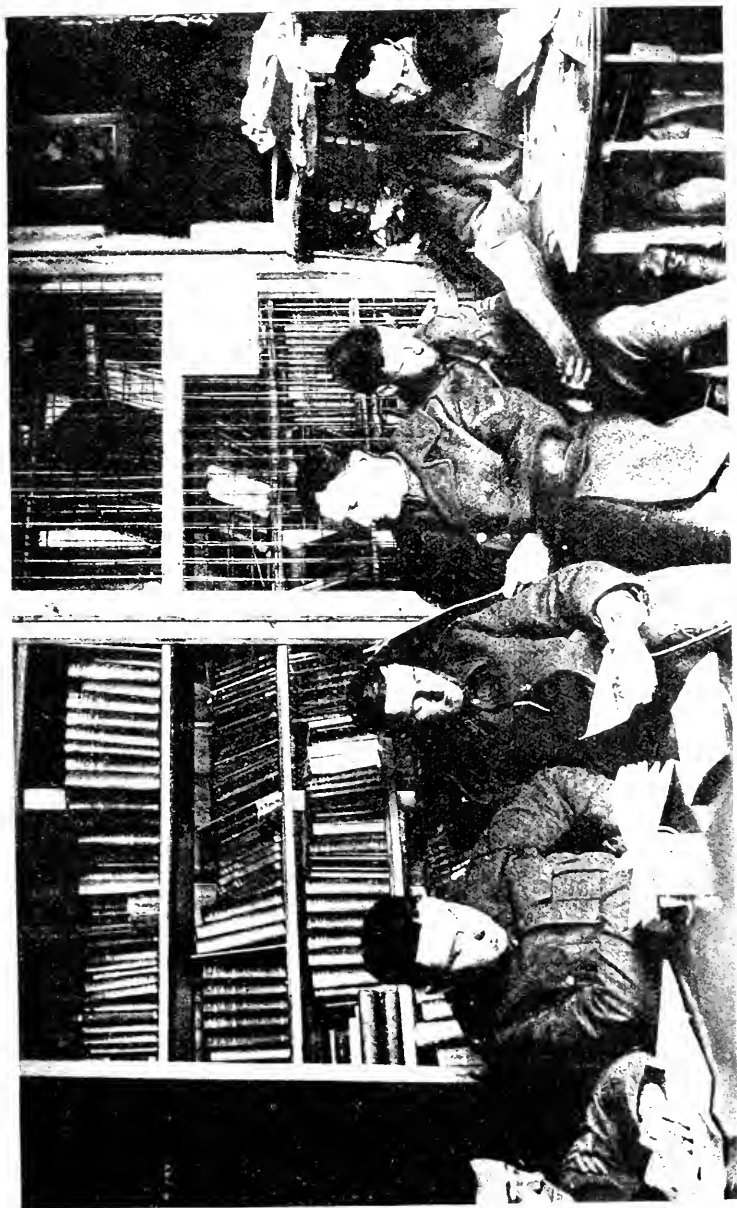
Pensez quelle révélation la vie militaire pouvait être pour des gens comme cela ! La conscription les avait arrachés subitement à leur milieu et à leur liberté pour les soumettre à l'obéissance militaire, mais en même temps elle leur apportait de grandes possibilités pour s'instruire et s'élever.

L'autre côté du tableau n'est pas sans intérêt non plus. On estime que la nouvelle armée américaine contenait 45.000 étudiants provenant de 576 collèges du pays. Au Camp Devens seul, il y avait 695 étudiants venant de 27 établissements secondaires ou supérieurs de la Nouvelle Angleterre. Dès le début ces hommes exercèrent une influence incontestable sur leurs camarades de table, dont beaucoup étaient des ouvriers sortis des usines des centres textiles de cet État. La présence des étudiants impliquait la demande de livres de catégories spéciales dans les bibliothèques de camp. Certains collèges tenaient compte des études faites dans les camps, et il est inutile de dire que la direction du Service de Guerre des Bibliothèques était désireuse de fournir les livres nécessaires.

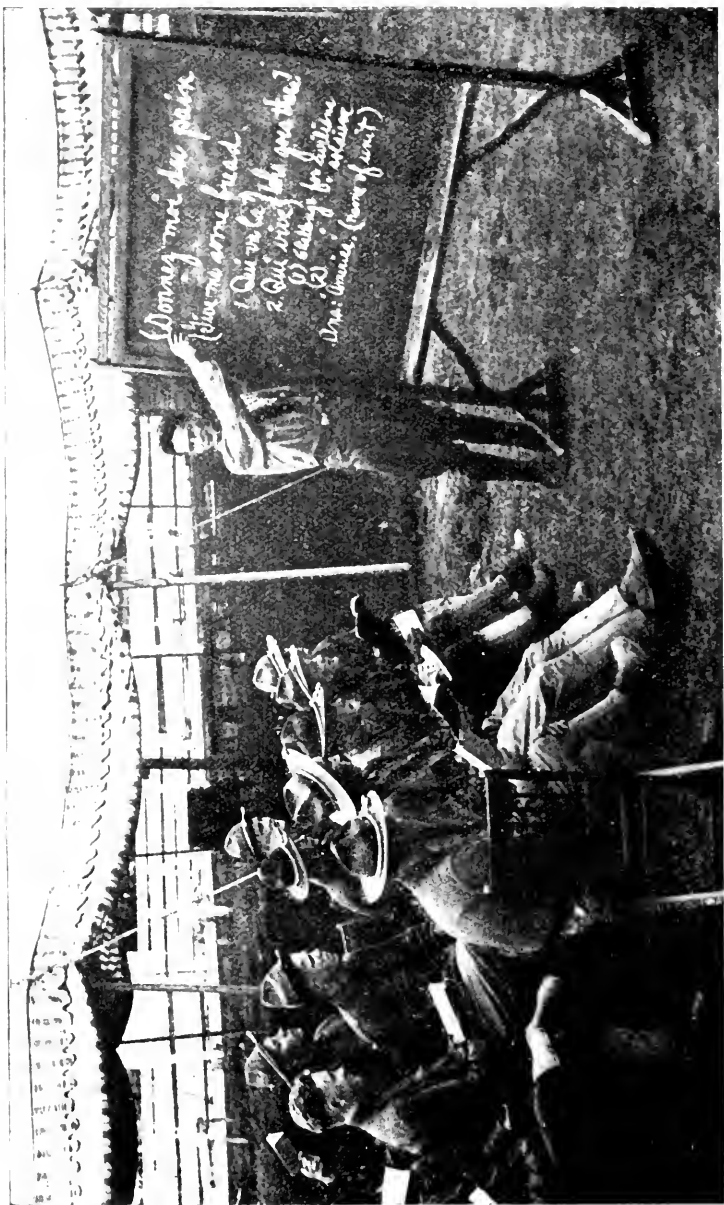
LE COLLÈGE KAKI CANADIEN

Une expérience intéressante en matière d'enseignement a été tentée au Camp Witley occupé par des troupes canadiennes en Angleterre. La baraque où était la bibliothèque de l'Y. M. C. A. et les trois baraques adjacentes furent cédées par les autorités pour les besoins de l'enseignement et devinrent le collège originel de « l'Université kaki Canadienne ». Des casiers abondamment pourvus de livres s'étendaient tout le long de l'extrémité de la baraque et des tables et des chaises occupaient les deux tiers de sa longueur. Une alcôve était réservée aux officiers et aux professeurs et il y avait une petite salle à l'usage de l'officier en charge. Tous les cours se firent d'abord dans la baraque de la bibliothèque, mais comme celle-ci était comble, on y adjoignit une seconde, puis une troisième baraque. On donnait des certificats pour le travail accompli convenablement dans les différentes classes d'anglais, de français, de littérature classique, de mathématiques et d'agriculture. Les cours furent d'abord faits par des volontaires, mais par la suite ils furent compris dans les devoirs militaires de ceux qui les donnaient.

D'après le prospectus « le Collège Kaki Canadien avait pour but de permettre à tous les soldats canadiens, en Angleterre ou en France, d'employer leurs loisirs au développement de leur instruction et à leur préparation en vue d'occuper à leur retour au Canada des



UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DES SOLDATS CANADIENS
A SEAFORD (ANGLETERRE)



Classe Underground à Underground

L'ÉTUDE DU FRANÇAIS À GETTYSBURG

situations plus importantes et plus lucratives dans la vie civile. »

« Je crois que je retournerai à l'école », telle était la réponse de maint soldat canadien à qui l'on posait la question ordinaire sur ses projets pour l'après-guerre. Beaucoup d'entre eux revinrent à l'école alors qu'ils étaient encore dans le rang, car il y avait un autre collège canadien pour les soldats, à Seaford dans le Sussex, près de Brighton, où l'on faisait des cours sur la mécanique, l'agriculture et les humanités. Il y avait une classe d'italien moderne et une, plus suivie encore, d'espagnol, car les Canadiens s'intéressent beaucoup aux affaires du Mexique et de l'Amérique du Sud. On avait organisé l'enseignement pour toutes les catégories d'individus, depuis ceux qui n'avaient qu'une instruction rudimentaire jusqu'aux étudiants des universités. On faisait passer des examens et l'on délivrait des certificats. On aidait les hommes à compléter leurs études interrompues et à se préparer en vue de bonnes situations après la guerre. Des hommes faits, possédant un métier, mais une instruction insuffisante, connurent ainsi toutes les complications de la lecture, de manière à déchiffrer les ordres affichés, à écrire leurs lettres personnelles et à tenir leurs comptes. A l'autre bout de l'échelle, il y avait les étudiants mobilisés qui faisaient la besogne de trois mois d'université en six semaines. Pour tout cela, il fallait des livres et les étudiants en kaki venaient chaque jour en emprunter à la bibliothèque du collège.

L'ÉTUDE DU FRANÇAIS

Pendant l'été de 1918, il y avait plus de cent mille soldats qui apprenaient le français aux États-Unis. Pour les aider dans le travail intensif auquel ils devaient se livrer avant d'être aptes à servir en France, l'Association des Bibliothèques Américaines acheta des milliers de manuels, de livres de lecture et de dictionnaires. Beaucoup d'ouvrages utiles à l'étude de cette langue furent offerts par des amis qui s'y intéressaient. Un certain nombre de livres sur la quantité de ceux qui ont pour objet l'étude du français portent le cachet de corps aussi autorisés que la *National Security League*, le *United States Marine Corps Publicity Bureau*, et le Ministère de la Guerre des États-Unis.

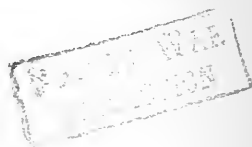
Celui qui avait appris le français au collège découvrit que sa connaissance de cette langue restait « insipide, démodée et inutilisable » tant qu'il ne s'était pas familiarisé avec les complications idiomatiques et le vocabulaire courant des tranchées françaises.

On nous rapporte que certains officiers britanniques, conscients de leur insuffisance linguistique, laissent le soin de parler français aux « tommies » qui mettent moins de manières à faire montre de leurs talents. La façon dont ils estropient la langue n'est compensée que par une certaine appropriation. Dans l'emploi des expressions nouvelles, ils essaient d'imiter leurs camarades français. A l'hôpital, ils apprennent ce que c'est que le *billard* et les *pageots*. Aux tranchées ils marchent

dans les *boyaux* et entendent le fracas du *bronze*. Les Allemands deviennent les *taupes*, la baïonnette un *cure-dents*, ou un *tire-boche*, voire un *tourne-broche*. Ils parlent du *moulin à café*, du *boulot* et trouvent un petit homme *loin du ciel*. Leur désir est de connaître les mystères de *Pantruche*, autrement dit *Panam*. Quand ça ne va pas, ils murmurent, goguenards : *c'est la guerre*. Après la guerre devient pour eux la définition du ciel.

Le soldat anglais déclare que le plus grand reproche qu'il fasse au français, c'est de ne pas se prononcer comme il s'écrit, les lettres et les groupes de lettres n'ayant pas en français et en anglais la même signification phonétique. S'il parle parfois couramment, il faut être expert pour le comprendre. Il sait toutefois qu'on ne doit pas confondre les *pruneaux* avec le *singe*, le *jus* et la *lavasse*.

La Tour de Babel perd de son importance dans la confusion des langues aux tranchées françaises. Mais après tout *c'est la guerre* !



CHAPITRE IV

LES DEMANDES D'OUTRE-MER

Peu après l'entrée en guerre des États-Unis Lord Northcliffe, dans un message adressé aux Américains, donna plusieurs indications utiles sur ce qu'il faudrait comme vivres et équipement aux soldats américains envoyés en France ou en Belgique. « Mais vos hommes ont besoin d'autre chose encore. Avez-vous jamais remarqué qu'il faut les amuser ? Il leur faut le cinématographe, le phonographe, des livres, des revues, des journaux de chez eux, toutes choses qui occupent un tonnage appréciable et des navires ».

Lord Northcliffe disait à une autre occasion : « Si vos soldats sont plutôt des lecteurs que des joueurs de cartes, envoyez-leur des livres, mais ayez soin que ce soient de petits livres, des richesses infinies dans un petit espace. Une mince collection de vers d'un poète favori, une édition en miniature de quelque conte, des essais, quelque ouvrage de recherches ou d'imagination, une édition qui entre dans la poche sans y occuper trop de place, voilà le cadeau qui procurera à maint soldat le plus grand de tous les plaisirs, l'absorption dans les visions ou les pensées d'un des grands esprits

du monde. Rappelez-vous qu'au front les soldats ont beaucoup de temps à eux. Il leur faut une occupation. Leurs distractions se bornent à fumer, bavarder et lire. Combien les hommes en ligne sont avides d'avoir de quoi lire, comment ils dévorent les revues, les journaux quotidiens et hebdomadaires, même quand ce ne sont que des bribes de vieux papier, quel plaisir ils prennent à tout ce qui est nouveau et peut les faire sortir d'eux-mêmes un moment — je pourrais le décrire d'après mon expérience personnelle et le rendre sensible par plus d'une anecdote émouvante ».

Clive Holland écrit que des soldats britanniques rentrant chez eux ont déclaré que sans le réconfort de la lecture, ils n'auraient guère été favorisés en fait de distractions dans leurs abris lugubres, dans les tranchées et dans les baraques qui les protégeaient des intempéries. Souvent, à la lueur d'une chandelle fichée dans une bouteille ou sur un clou, la guerre était heureusement chassée de leur esprit par la magie d'un livre de voyages ou d'un conte.

Les soldats du corps expéditionnaire américain avaient besoin de livres et s'y complaisaient tout autant que les soldats britanniques. Alan Seeger écrivait sur les pages de garde des « Confessions » de Rousseau : « Nous passons ici une semaine très agréable — neuf heures de garde par nuit aux avant-postes à flanc de coteau ; le jour on dort ou l'on fourrage dans les villages en ruines, on flâne dans le beau parc du château, ou bien on lit à la bibliothèque. Maintenant nous en avons fini, et c'est une sensation vraiment curieuse que de

s'enfoncer dans une chaise longue, de lire quelque beau livre ancien en prenant simplement la précaution de ne pas se tenir en face des fenêtres sans vitres à travers lesquelles les tireurs d'élite peuvent vous avoir des broussailles où ils sont postés sur les pentes du plateau, à moins de six cents mètres. »

Depuis l'époque où il avait lu « *Treasure Island* » et « *Via Crucis* », Dinsmore Ely, de Winnetka dans l'Illinois, envoyait les gens qui avaient vécu dans le temps des pirates, des Croisades et des Indiens. Il se rendait compte qu'ils avaient connu de véritables privations et combattu de véritables ennemis — bref qu'ils avaient vécu la vie à son plus haut degré — tandis qu'aujourd'hui, élevés dans du coton, nous étions privés du droit d'affronter le dragon et de porter nos armes. Aussi, quand il en trouva l'occasion, il entra dans l'aviation et paya son tribut à la liberté en avril 1918. On vient de publier les lettres qu'il adressait à sa famille et elles témoignent du désir général qu'on avait de lire.

Un jour de pluie, en juillet 1917, il lisait « *Dark Flower* » de Galsworthy et en trouvait le style net et puissant. « Cette histoire me pesait. Je marchai dix milles et ne pus dormir. Ce que fait cette guerre de la vie des gens ! » Dans une autre lettre : « Ce que nous recherchons surtout dans la lecture, ce sont les aventures. La *Saturday Evening Post* fait mieux l'affaire que n'importe quoi. Si vous pouviez m'y abonner pour six mois, cela me ferait un grand plaisir... On la lit d'un bout à l'autre et on se la repasse jusqu'à ce que les pages en soient amincies ; ça répondrait donc au désir

de beaucoup. Il est arrivé un autre livre sur l'aviation. Je n'ai pas encore eu le temps de finir le premier. Comme ils entrent assez profondément dans des considérations techniques, je n'en puis étudier qu'un peu à la fois. C'est surtout de l'histoire que j'ai lu ces temps derniers. » A Cazaux, pour la fille de son hôte, qui lisait de nombreux livres anglais et désirait vivement lire des romans américains, il demanda à son père d'envoyer « *The Virginian* » d'Owen Wister, « *Laddie* » de Gene Stratton Porter, et « *The Turmoil* » de Booth Tarkington. « Ces livres peignent l'Amérique comme elle aimerait à la connaître », disait-il. « Elle me donne des livres français à lire ».

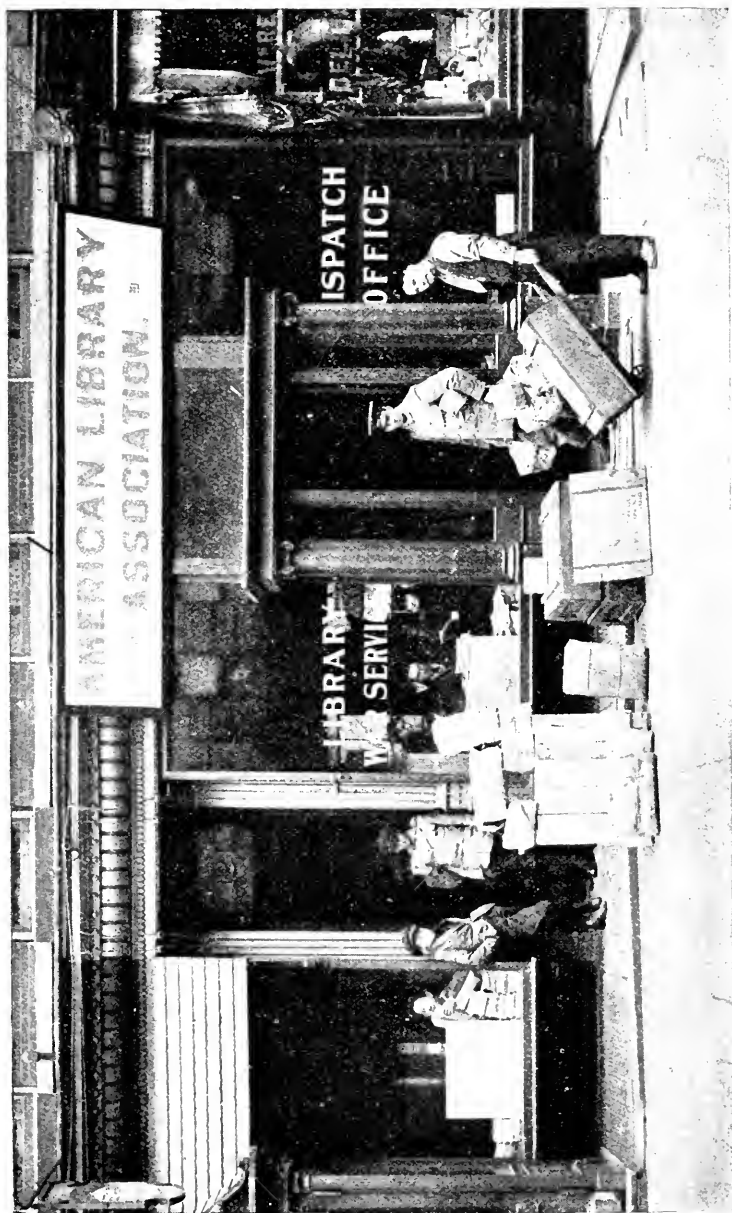
Un jeune soldat du Massachusetts, qui avait souffert des gaz, écrivait d'un hôpital d'outre-mer à un ami attaché au Service de Guerre des Bibliothèques : « Vraiment c'est une belle œuvre. Dans les tranchées, au repos, dans les hôpitaux de campagne, d'évacuation et même des bases, les soldats ne peuvent que fumer et lire pour tuer le temps. Il est indispensable que les hommes aient quelque chose de bon pour leur occuper l'esprit après les corvées des tranchées et dans les hôpitaux. Je le sais, parce que j'ai passé trois semaines dans un hôpital de campagne et trois semaines dans un hôpital français. J'ai lu d'un bout à l'autre des journaux vieux de cinq mois, de *Waco* et de *San Antonio* ; j'ai passé des heures sur le *Methodist Monthly* et me suis enthousiasmé pour un *Outlook* d'octobre dernier. C'est une œuvre excellente — continuez-la. »

ON DEMANDE DES NOUVELLES DU PAYS

« Je suis ici dans la R. F. A. avec des pruneaux qui éclatent sur ma bille et j'ai l'intention de m'en tirer », écrivait un soldat américain à Frederick Palmer. « Si vous avez des journaux américains ou des revues qui traînent, veuillez me les envoyer, comme je suis loin de la Californie. »

On réclamait de toutes parts des nouvelles du pays et il fallait envoyer de nombreuses revues et de nombreux journaux des États-Unis. Les publications étrangères ne pouvaient naturellement pas prendre la place de celles auxquelles les hommes étaient habitués. On recevait des périodiques donnés par des particuliers ou des institutions d'Amérique, et on en achetait à Londres par l'intermédiaire de la « Dorland News Agency » qui, grâce aux efforts du Gouverneur Edge de New Jersey, obtint des remises spéciales pour la Croix Rouge Américaine et l'Y. M. C. A.

Une lettre que le Colonel Theodore Roosevelt avait reçue de France d'une américaine le porta à engager le public des États-Unis à envoyer des journaux à nos soldats. La lettre décrivait l'hôpital de la Croix Rouge à Neuilly. « Les salles sont déjà pleines et les galeries sont bordées d'hommes sur des brancards qui attendent qu'on panse leurs blessures. Ils sont splendides et ne se plaignent pas. Ils brûlent d'avoir des nouvelles du pays et il n'y a rien qu'ils désirent davantage que des journaux de chez eux. Je voudrais que vous fassiez



BUREAU D'EXPÉDITIONS DU SERVICE DE GUERRE DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES A HOBOKEN

On expédiait outre-mer plus de 100,000 volumes par mois de ce bureau et des cinq autres



CAISSES DE LIVRES PRÊTES A EXPÉDIER OUTRE-MER
On prêtait les livres au cours du voyage et on les emballait de nouveau à l'arrivée

savoir qu'il faut leur envoyer plus de journaux de chez eux. Ils ne veulent pas des vieux journaux qu'on a mis au rancart après les avoir lus, mais des journaux du jour expédiés régulièrement. » « J'adresse un pressant appel pour qu'on envoie non seulement des journaux de New York et de Boston, mais tous les journaux américains », disait le Colonel Roosevelt en publiant cette lettre. « Il faut ramasser des fonds pour qu'on envoie régulièrement aux hôpitaux les journaux des régions auxquelles appartiennent les soldats qui ont des chances d'y aller. »

On demanda aux Conseils de Défense des divers États de fournir les journaux locaux, et l'on reçut en réponse à cet appel des journaux de villes plus ou moins importantes de chaque État.

Aux stations balnéaires où l'on envoyait les soldats convalescents et dans tous les hôpitaux qu'elle pouvait atteindre, la Croix Rouge distribuait chaque matin des journaux quotidiens — dont beaucoup étaient des journaux européens imprimés en anglais — et, chaque semaine, des revues américaines et européennes. Au front on distribuait les journaux anglais d'Europe aux magasins et aux postes de la Croix Rouge à l'heure où ils arrivaient de Paris par le train. On ne déchirait jamais un journal avant que chaque soldat du secteur l'eût parcouru.

Quelques courts extraits de lettres reçues par le Comité de Vigilance du Chapitre de Londres de la Croix Rouge Américaine montreront le cas que les soldats faisaient des journaux et des revues qu'on leur envoyait.

Un Américain, qui avait été s'engager au Canada et était en France depuis un an, écrivait que la possibilité qu'on avait de lire rendait plus courtes des heures interminables.

Un autre, écrivant d'un hôpital militaire canadien dans le comté de Kent, envoyait une cotisation d'un dollar à la Croix Rouge en demandant qu'on songeât à lui, quand ce serait possible, pour un journal ou une lettre personnelle.

« Ça a été fameux de recevoir ces journaux de New York », écrivait un membre d'une escadrille en convalescence dans un hôpital militaire du Wiltshire. « Les *Popular Mechanics* ont été reçues comme un vrai don du ciel. La *Saturday Evening Post* vaut pour moi son pesant d'or. Quand j'étais à l'université de Yale, je me rappelle combien les livres et les études perdaient de leur valeur chaque jeudi quand le facteur apportait cette revue. » Un quatrième soldat disait que la lettre du Comité de Vigilance l'avait trouvé au lit, s'imaginant qu'il était l'un de ceux qu'on oublie. « Vous ne pouvez concevoir quel réconfort me procurent ces journaux de chez nous », ajoutait-il. « Je lis jusqu'aux annonces des grands magasins. »

LA CROIX ROUGE AMÉRICAINE

Au printemps de 1918, le service des bibliothèques de la Croix Rouge en France se faisait dans dix-huit hôpitaux de base, vingt hôpitaux de campagne et neuf autres stations diverses. Le représentant de la Croix

Rouge à Paris recevait de Londres environ deux mille volumes par mois et payait de douze à quatorze cents francs par mois d'abonnements à des périodiques ; en plus il avait reçu quelque deux mille volumes d'un comité de la Nouvelle Angleterre et des dons analogues d'autre part. Des baraques de récréation placées sous la surveillance et la direction de l'Y. M. C. A. avaient également été édifiées dans les hôpitaux de nombreuses bases au profit du personnel.

Des représentants spéciaux de la Croix Rouge Américaine faisaient fonctions d'agents de réception aux centres de répartition. Comme les hôpitaux de campagne s'accroissaient à raison de six par mois, il devint nécessaire d'expédier et de distribuer rapidement un grand nombre de livres.

Le Comité des Bibliothèques du Chapitre de Londres de la Croix Rouge Américaine s'efforçait de fournir :

1^o La Croix Rouge Américaine en France des livres nécessaires à ses propres hôpitaux et à ceux du corps expéditionnaire américain.

2^o Les hôpitaux des bases américaines en France, où les médecins, les infirmières et les infirmiers étaient américains, de livres et de revues et journaux américains.

3^o Les Américains malades ou blessés se trouvant en Angleterre, dans les hôpitaux tant anglais qu'américains, de livres, de revues et de journaux.

4^o Les hôpitaux dans certaines bases navales américaines et dans quelques stations navales isolées de toute espèce de lectures.

« Le choix des livres que nous distribuons », écrivait M. Lawrence L. Tweedy, président du Comité des Bibliothèques, « dépend de l'usage auquel ils sont destinés. Si l'on doit les distribuer immédiatement dans les salles, où il faut en détruire beaucoup presque sur-le-champ par crainte de la contagion, et où les hommes ne demandent qu'à se distraire, nous nous bornons presque exclusivement aux romans, et aux romans faciles. Quand nous fournissons des bibliothèques plus ou moins permanentes pour le personnel des hôpitaux ou pour des stations navales, nous essayons de leur donner un peu de livres de tous les genres, comme des classiques, des essais, de la poésie et des biographies, mais encore des romans en majorité. »

Ces livres provenaient soit de dons — le nombre en était très restreint — soit d'achats sur le marché de Londres. On s'en tenait presque exclusivement aux éditions populaires, brochées ou reliées en toile et coûtant de six pence à un shilling. Comme la carrière de ces livres était très courte, il fallait songer continuellement à les remplacer. On n'essaya point d'importer des livres d'Amérique ; on avait besoin du tonnage pour des objets plus essentiels et l'on espérait que tôt ou tard l'Association des Bibliothèques Américaines serait à même de faire des envois sur une grande échelle. Le Comité des Bibliothèques désirait vivement la réalisation d'un arrangement de ce genre, comme on demandait d'outre-mer beaucoup plus de livres qu'on n'en avait et que les achats pour les troupes américaines tendaient à faire monter le prix des livres sur le marché.

PREMIERS ARRIVAGES EN EUROPE

Un soldat américain qui débarqua en France en juillet 1915 envoya à la *Nation* une lettre datée du 25 novembre 1917, dans laquelle il donnait la liste de trente-deux livres qu'il avait pu lire depuis son arrivée. « Ce que je lis pour passer mes heures de loisir, c'est l'un des plus grands de mes petits problèmes », écrivait-il. « Je m'assigne une certaine échelle de volumes et c'est très rarement, quand aucun de mes préférés n'est disponible, que je recours à des livres qui n'ont pas de réputation particulière ». Ses lectures comprenaient « Woodstock » de Scott ; « Tale of two Cities », « Hard Times » et « Pictures from Italy » de Dickens ; « The Cloister and the Hearth » de Reade ; « Adam Bede » de George Eliot ; « Sense and Sensibility » de Jane Austen ; « Thaddeus of Warsaw » de Jane Porter ; « Bob, Son of Battle » d'Ollivant ; « Last Days of Pompéi » de Bulwer-Lytton ; « Westward Ho ! » de Charles Kingsley ; « Ravenshoe » de Henry Kingsley ; « Lorna Doone » de Blackmore ; « Les Travailleurs de la Mer » de Hugo ; « Bible in Spain » de Borrow ; « Sketch Book » d'Irving ; « Vailima Letters » de Stevenson ; « The American » de Henry James ; « The Marriage of William Ashe » de M^{me} Humphry Ward ; « The King's Mirror » d'Anthony Hope ; « The Right of Way », « Seats of the Mighty », « When Valmond came to Pontiac » et « Donovan Pasha » de Gilbert Parker. Dans un genre plus léger il y avait « Adrian Savage »

de Lucas Mallet ; « Incomparable Bellairs » et « If Youth but knew » d'Agnes et Egerton Castle ; « Son of Hagar » de Hall Caine et « Let the Roof fall in » de Denby. En français il avait lu douze pièces de Corneille, « Jeanne » de George Sand, et « Le Père Serge » de Tolstoï. « Et de quoi de plus ou de mieux un homme aurait-il besoin ? De ces livres, j'ai trouvé les uns dans les hôpitaux, j'ai acheté les autres presque dans les tranchées, où les civils s'attachent aux ruines ; j'en ai emprunté certains aux bibliothèques de l'Y. M. C. A. ; j'en ai arraché à la gueule de « la mort par l'incinérateur » ; j'en ai échangé avec des camarades ; d'autres, enfin, je les ai simplement « acquis » (il vaut mieux n'en pas dire davantage). La meilleure et la plus grande bibliothèque de l'Y. M. C. A. que j'aie jamais vue en France est celle située, 31, avenue Montaigne, à Paris, et les soldats américains qui ont des penchants littéraires devraient s'estimer heureux de la façon dont on a satisfait à leurs aspirations. Pendant mes dix jours de permission à Paris, l'Y. M. C. A. américaine a été mon principal centre d'intérêt ».

Miss Eveline W. Brainerd a publié dans l'*Independent* du 19 janvier 1918 un compte-rendu du travail accompli par la section des bibliothèques à la direction de Paris de l'Y. M. C. A. Sur le bateau qui la transportait en France, on lui avait assuré que « les soldats n'avaient pas besoin de livres ; qu'ils ne voulaient pas lire ». Un commandant précisa cette affirmation en déclarant que ce que les soldats désiraient, c'était quelque chose de superficiel — quelque chose de captivant et qu'ils ne

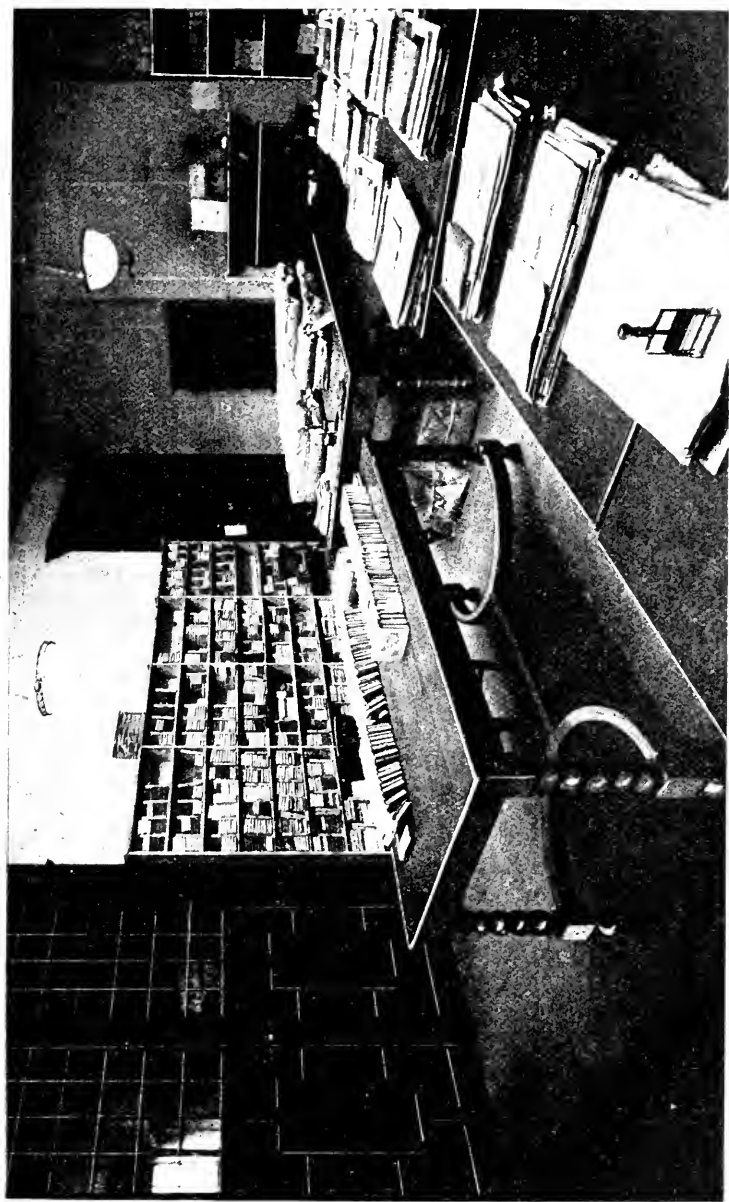
liraient rien d'autre. Si les œuvres superficielles et captivantes eurent le pas tout d'abord, on demanda par la suite des ouvrages comme la Vie de Gordon, les Poèmes de Tennyson, un ouvrage élémentaire de droit, un autre sur l'électricité. Un secrétaire demandait « au moins vingt histoires de France » et désirait savoir combien d'autres on pourrait lui procurer par la suite. On vida les librairies de Paris de leurs dictionnaires, de leurs atlas, de leurs livres de voyages, de Kipling, Seeger, Service et Wells, de tout ce qu'il y avait sur la bataille de la Marne et sur les relations internationales.

C'étaient les cartes qui constituaient la décoration murale la plus répandue dans les baraques américaines en France. On voyait des groupes rassemblés autour d'elles aussi longtemps qu'il faisait assez clair pour distinguer les lignes ; la région où se trouvait le camp s'effaçait tant on en prenait de calques et le point qui représentait Paris était percé de part en part. De l'autre côté, les lecteurs français désiraient vivement voir des vues des États-Unis.

C'est à l'ignorance où l'on était fatalement des livres qu'on désirait le plus, de leur nombre, de la hâte qu'il faudrait mettre à les fournir et des difficultés des transports en Angleterre et en Amérique qu'il faut attribuer le manque de livres dont on eut grandement à souffrir au début. Dans un camp un homme se montrait à la section des livres et disait avec le sourire : « Je voulais seulement vous rappeler que nous avons vingt-quatre livres pour vingt mille hommes ! » Un autre, doué de

sens humoristique, annonçait qu'il était chargé de deux baraques « avec très peu de livres et encore ceux-là étaient-ils sur le point de périr de vieillesse ». Un visiteur retourna à ses quinze cents soldats avec une seule brassée de livres — tout ce que la direction avait pu lui réserver.

« Quelque rares qu'aient été et que soient encore les bibliothèques du front », disait Miss Brainerd pour conclure, « quelque faible que soit leur stock de publications récentes, elles n'en font pas moins circuler des milliers de volumes et rendent de grands services toute la journée. Mais la nuit tombe de bonne heure et la lumière est rare — alors on a besoin de quelque chose d'animé et de neuf pour tout le monde. Il est cinq heures et demie et l'après-midi est nuageuse, comme c'est souvent le cas dans cette contrée humide. Quelque quatre cents hommes sont parqués aussi à l'étroit que faire se peut dans une baraque. Ça et là une chandelle que tient un homme de bonne volonté perce les ténèbres et devant cette assistance avide se tient le secrétaire qui fait la lecture de « Over the Top » de Empey. Deux soldats tiennent des lampes de poche pour éclairer la page et des camarades les remplacent de temps en temps. Le livre a été emprunté, c'est probablement le seul exemplaire qu'il y ait pour toute la ligne des baraques, qui sont à des milles les unes des autres et abritent des milliers d'hommes. On doit le faire suivre aussitôt que possible au secrétaire suivant, et ainsi de suite d'un bout à l'autre de la ligne, jusqu'à ce que dans chaque baraque se soit renouvelée la même scène



LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES AU CHÂTEAU DE LONDRES
DE LA CROIX ROUGE AMÉRICAINE

En France et en Angleterre de nombreux livres de l'Association étaient distribués aux soldats américains dans les hôpitaux par l'intermédiaire de la Croix Rouge



En haut : Le prêt des livres dans une baraque de l'Y. M. C. A.
En bas : Dépôt à la direction de l'Association des Bibliothèques
 Américaines à Paris

d'hommes assis ou debout, attentifs dans l'ombre, la seule lumière de la salle étant celle qui tombe sur les mains du lecteur ».

L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES
EN SIBÉRIE

Quand le premier détachement de troupes destiné à la Sibérie fit voile de San Francisco au cours de l'été de 1918, une collection de trois mille volumes de l'Association des Bibliothèques Américaines fit route avec lui. Les transports qui portaient des Philippines étaient pourvus de livres par le représentant de l'Association à Manille.

Au début de décembre, le Professeur Harry Clemons, attaché antérieurement aux bibliothèques des universités Wesleyan et de Princeton, vint à Vladivostock de l'Université de Nankin, en Chine, où il est bibliothécaire et professeur d'anglais, pour s'occuper de l'œuvre de l'Association des Bibliothèques Américaines auprès du corps expéditionnaire. Ses lettres à la direction à Washington contiennent des descriptions intéressantes de ses aventures comme bibliothécaire auprès de cette division éloignée de l'armée américaine.

A son arrivée à Vladivostock il apprit que la plupart des livres qui étaient déjà parvenus en Sibérie avaient été distribués, principalement par les soins de l'officier chargé du moral de l'expédition, aux diverses unités établies à la base et dispersées le long de la ligne du transibérien. En conséquence, il songea d'abord à

repérer ces livres, à savoir quel usage on en faisait, à organiser les échanges et à déterminer les possibilités qu'offrait la situation. Il eut vite fait de conclure que, comme les troupes étaient en petits détachements dispersés à travers un immense territoire, une bibliothèque centrale bien installée serait une dépense inutile, mais qu'il y avait lieu de constituer des bibliothèques volantes avec une administration locale.

Il était évident que le service des bibliothèques trouvait là des facilités inaccoutumées. Les troupes étaient confortablement installées dans des quartiers d'hiver ; le frisson de la guerre était passé et les hommes désiraient rentrer chez eux. En visitant les collections de livres à Vladivostock et aux environs, on se rendit compte que les livres et les périodiques étaient accueillis avec plaisir. Dans une baraque de l'Y. M. C. A. on ne trouva que seize volumes en place sur trois cents ; les cartes de prêt indiquaient une moyenne de dix lecteurs par volume. Sur une collection de quatre-vingt livres dans les baraques d'une section du génie américain, on avait fait trois cent trente emprunts en deux semaines. « Dans un ou deux endroits », dit le Professeur Clemons, « on m'assura que les hommes avaient tout lu ». L'aumônier d'un régiment en ligne rapportait que chaque livre, sauf les atlas et les encyclopédies, qu'on ne laissait pas circuler au dehors, était enlevé vingt-quatre heures après l'ouverture de la bibliothèque et que les hommes en demandaient d'autres. Leur influence sur le moral pouvait se démontrer d'une manière presque mathématique. « J'ai entendu parler d'une

baraque pleine d'hommes étendus et lisant dans le calme du soir après l'ouverture d'une caisse de livres », écrivait le bibliothécaire. L'établissement de la bibliothèque de camp réduisit immédiatement de plus de moitié les demandes de permissions de la soirée dans une compagnie.

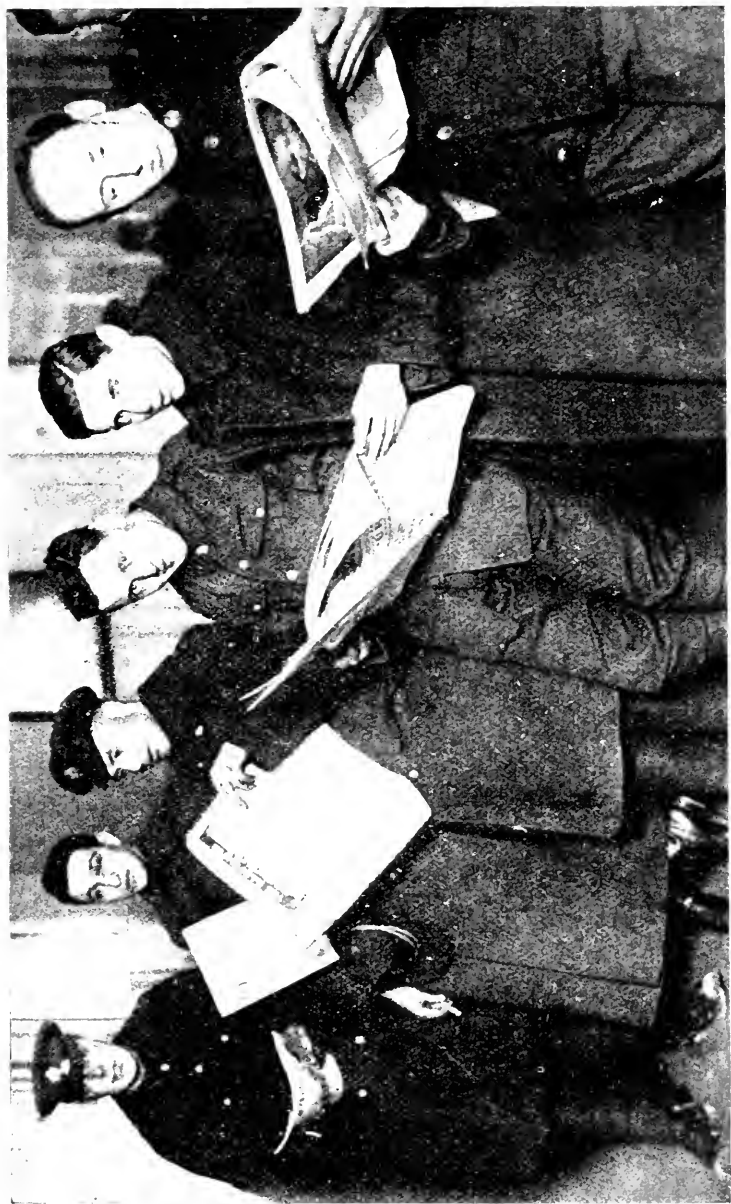
Un régiment avait fait des livres de l'Association des Bibliothèques Américaines partie intégrante de la bibliothèque régimentaire, et le colonel avait organisé lui-même un excellent plan pour les échanges entre ses différents détachements, qui étaient dispersés à travers le pays « d'une manière aussi dense que les terrains de golf en Écosse ».

On assigna pour siège au Professeur Clemons une salle dans l'un des entrepôts de la base juste en face de la Poste. « Dans un autre magasin », écrivait-il, « j'ai fait déterrer vingt-quatre caisses et trois paquets contenant quelques livres et une collection de périodiques. On transporta ces caisses dans mon cabinet de débarras et on les ouvrit. Il en résulta un début de mobilisation de la plupart des périodiques de l'Orient. C'est un chaos. J'ai songé à le couronner d'une bannière portant cette inscription « Tout ce qui gît n'est pas à lire ». Pour la manipulation, j'ai eu une escouade de prisonniers autrichiens, et un colonel qui s'est intéressé à cela hier m'a prêté un soldat pour ouvrir les caisses ».

Un état complet des effectifs de l'expédition et de leur répartition, accompagné d'une excellente carte, qui tous deux provenaient du quartier général, renseignait sur l'emplacement des détachements dispersés, et le

voisinage de la poste facilitait l'envoi des colis par les courriers habituels. Les lettres qui furent adressées aux officiers commandant les principaux détachements cantonnés à quelque distance de Vladivostock, pour leur demander des renseignements sur les livres qu'on désirait et sur l'opportunité d'une visite du bibliothécaire, amenèrent invariablement des réponses affirmatives. Le Professeur Clemons jugea cependant à propos de différer ses tournées jusqu'à l'arrivée des caisses de livres attendues, de manière à pouvoir apporter autre chose que des promesses — quoiqu'il craignît quelque peu que son inaction apparente ne portât la direction à Washington à partager la conclusion Chestertonienne exprimée par l'un des officiers de cette expédition que « la guerre vous paralyse en ce qui est des affaires sérieuses ».

Tandis qu'il attendait l'arrivée des caisses de l'Association des Bibliothèques Américaines, le Professeur Clemons triait les livres et les périodiques qu'il avait déterrés et en préparait la distribution. A tout hasard, on les envoya à quarante détachements différents dans quarante et un sacs postaux et en cent vingt-huit colis. « J'espère pouvoir envoyer une collection à tous les détachements, grands ou petits, de l'expédition pendant la semaine de Noël », écrivait-il à la direction le 22 décembre. « C'est ainsi que nous faisons entrer la nouvelle courte dans la longue nuit sibérienne. En ma qualité d'intermédiaire, je sais que je puis vous transmettre à vous, ainsi qu'à tous ceux qui rendent possible le Service de Guerre, les vœux reconnaissants du corps expéditionnaire de Sibérie ».



SALLE DE LECTURE DU CLUB DES SOLDATS ET DES MARTELOTS, 11, RUE ROYALE, PARIS



LECTURE DES JOURNAUX DANS LES TRANCHÉES

Une semaine plus tard il écrivait : « La semaine dernière, j'ai mis la dernière main à l'arrangement de ma collection lauréate de périodiques et j'ai fait partir vingt sacs postaux et cinquante autres paquets de cette mitrailleuse à lectures. Ça n'a pas été un travail très réjouissant et j'ai vu tellement de femmes sur les couvertures des magazines que les femmes complètement vêtues et d'allure intelligente font prime pour moi. »

La « Bourse de la Bibliothèque », comme le Professeur Clemons avait baptisé la pièce qui devait servir de salle de renseignements et de lecture pour les troupes de la base, en même temps que de direction pour les bibliothèques volantes, eut vite fait d'être connue, et les demandes de livres spéciaux, ainsi que de périodiques, se mirent à affluer. Les mathématiques, la grammaire anglaise, l'espagnol, la science économique, le commerce, l'histoire russe et la question d'Orient étaient au nombre des sujets demandés. On réclama d'urgence une cinquantaine de livres à Shang-Haï ; en même temps, les différentes troupes faisaient l'échange, volume par volume, des livres de l'Association des Bibliothèques Américaines qu'elles avaient en main.

En prévision de l'arrivée des caisses de l'Association qu'on savait en route, on établit des rayons dans la salle de distribution. Une heure après leur mise en place, les premiers livres arrivèrent. Le bibliothécaire en choisit un bon nombre pour la bibliothèque centrale et on emballa de nouveau les autres pour leur envoi aux détachements.

Dans le choix de la collection qui devait rester à la

base, on tint particulièrement compte des livres de renseignements, vu qu'en raison du lieu les officiers devaient être en bon nombre parmi les lecteurs.

« Je me suis aperçu dernièrement du changement survenu dans l'apparence de cette bourse à livres et bibliothèque de renseignements », écrivait le bibliothécaire. « Le soldat qu'on m'avait prêté il y a plusieurs semaines pour m'aider à ouvrir et à défaire les vingt-quatre caisses de vieilles revues et de vieux livres a failli se rompre les reins et a brisé sa hachette à la tâche. Quand je l'ai renvoyé, le désordre était inexprimable. Je pense que le soldat considérait la situation comme désespérée, car il n'est revenu qu'un après-midi de la semaine dernière. Pendant ce temps, on avait réparti les périodiques, nettoyé les caisses et la pièce, mis des rayons et disposé les livres dessus. En levant les yeux de mon ouvrage, je l'aperçus sur le seuil, la bouche grande ouverte. Au signe de tête que je lui fis, il s'écria : « Mon Dieu, vous avez pu tout nettoyer ! »

« La veille, tout en se frottant le dos, il m'avait confié qu'il voudrait bien lire un livre de Marie Corelli. Cette fois, le livre l'attendait. »

On fréquentait la bibliothèque de plus en plus, et quand on se mit à faire des cours aux soldats, on dut s'adresser de nouveau à Shang-Haï pour avoir d'autres livres de renseignements. On a envoyé de San Francisco à Vladivostock des milliers de volumes, y compris de nombreuses caisses d'ouvrages techniques, et les envois continueront tant qu'il le faudra.

LES LIVRES ET LA MORALE

Un jour à Londres un homme qui était venu de l'État de New York se présenta à moi et me parla comme à un concitoyen. Il portait l'insigne des officiers canadiens. Après que je l'eus renseigné, à sa demande, sur ce que je faisais en Angleterre, il me dit : « Ma mission est plutôt différente. Je m'occupe des tares sociales et des maladies vénériennes dans l'armée canadienne. — Alors vous êtes médecin ? — Non, j'ai essayé de faire entreprendre ce travail par des médecins anglais de mes amis, mais ils m'ont objecté qu'ils devaient prendre soin de leur réputation. Je n'ai pas de réputation à perdre. Je suis simplement pasteur unitérien. »

Au cours de la conversation qui suivit, il déclara qu'il était constamment surpris du haut niveau des livres que les soldats achetaient, quand ils venaient à Londres.

Une autre fois, je discutais avec la femme d'un médecin américain qui résidait depuis longtemps à Londres, de la vogue remarquable des pièces de Brieux, « Les Trois Filles de M. Dupont » et « Les Avariés » se donnaient depuis des mois. « Oui », dit-elle, « on a tenu « Les Avariés » dans l'ombre aussi longtemps que l'on a pu, mais maintenant on les donne en même temps que « Les Revenants » d'Ibsen devant des salles comblées. La censure était autrefois salement aimable et salement difficile pour certains sujets, comme disait ma bonne de son dernier maître. »

Cette phrase dépeint justement, quoique peu élégamment, l'attitude de trop de gens vis à vis d'un sujet qu'on ne peut laisser de côté — surtout en temps de guerre. Les bibliothèques de camp ont eu leur part dans l'éducation des hommes pour ce qui est de la morale et de l'hygiène sexuelle en leur fournissant des livres choisis avec soin sur ces sujets. Des conférences faites par des personnes appartenant à diverses œuvres ont également accordé une place à ces questions.

Un jeune soldat du Michigan âgé de dix-huit ans, lisait le petit tract du Dr Exner « Friend or Enemy » dont on a répandu un million et demi d'exemplaires, quand son caporal se moqua de lui : « Oh ! vous irez avec les autres d'ici peu. » Il répondit tranquillement : « C'est bon, caporal, mais j'ai une mère, quatre sœurs et une fiancée qui m'attendent et j'en suis fier. Croyez-moi, je leur reviendrai aussi propre que je suis parti. »

Parmi les lettres de « Dinsmore Ely : One who Served », on trouve la suivante qu'il envoyait à son père de France : « En lisant « Le Cabinet des Antiques » de Balzac, je suis tombé sur ce passage qui m'a rappelé vos conseils à mon départ : « Souvenez-vous, mon fils, que vous êtes un Carol, que votre sang est un sang pur de toute mésalliance, que votre écusson a pour devise : Il est nôtre ! qu'il vous permet d'aller partout la tête haute, et de prétendre à des reines. Rendez grâce à votre père, comme moi je fis au mien. Nous devons à l'honneur de nos ancêtres, saintement conservé, de pouvoir regarder tout en face, et de n'avoir à plier le genou que devant une maîtresse, devant le Roi et devant



En haut : Débardeurs de couleur pour lesquels l'aumônier demandait des livres

En bas : Matelots américains dans la salle de lecture d'un de leurs clubs en Angleterre



Int national Film Service

A AIX-LES-BAINS. CENTRE DE RÉCRÉATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE AMÉRICAIN EN FRANCE

Soldats lisant les journaux devant le Casino

Dieu. Voilà le plus grand de vos privilèges ». Je puis dire avec assurance pour la première fois de ma vie que l'honneur de la famille est sauf. Voilà ce qui en est de mes aventures — et je prétends à une reine. »

Une bibliothécaire invita plusieurs matelots à dîner chez elle un dimanche. L'un d'eux prit la liberté d'amener un vieux loup de mer qui fut très frappé de cette hospitalité inaccoutumée et du raffinement de la maison. Quelques jours plus tard, il envoya à la mère de la bibliothécaire une carte postale où il l'appelait « Chère Madame » et la remerciait de la grande amabilité qu'elle avait eue d'ouvrir sa maison et son cœur aux hommes de la marine. Il ajoutait : « S'il y avait plus de femmes comme vous, il y aurait moins d'hommes comme moi. »

Un officier écrivit à la direction de l'Association des Bibliothèques Américaines en faveur d'un régiment de débardeurs de l'Armée Nationale, composé de 1.359 soldats nègres et stationné dans un port d'outre-mer. En faisant la demande de 750 à 1.000 volumes, il disait qu'il parlait aussi pour les autres officiers du régiment qui étaient tous des blancs : « Quelque étonnante que puisse vous paraître cette déclaration, on a besoin de quantité d'ouvrages dans ces quartiers pour enrayer les maladies vénériennes. Je ne veux pas dire des traités sur ces matières, parce que nous ne voulons pas de livres de cette espèce. Il nous faut des livres qui occupent l'esprit des hommes à d'autres choses. Deux mois d'étude attentive sur ce sujet m'ont convaincu que ce genre de livres est l'un des meilleurs moyens de com-

battre un fléau social qui règne dans toute la France.

« Un mot d'explication. Nous avons à cette base — et ils sont ici pour toute la durée de la guerre — près de trois mille hommes de couleur, dont un tiers ne savent ni lire, ni écrire. Nous avons besoin de ces livres d'abord pour ceux qui peuvent les lire. Il n'y a que quelques mois qu'ils sont passés des champs de coton au kaki. Ils se trouvent parmi une population étrangère, qui parle une langue incompréhensible pour eux, et les seules publications qu'ils puissent trouver en grand nombre sont celles qui dépeignent la vie du demi-monde.

« En tant que censeur régimentaire chargé de lire les lettres qu'ils envoient chez eux et placé dans un étroit contact avec eux, je suis arrivé à cette conclusion que les livres les feront rester au camp. Je ne me suis encore jamais trouvé de ma vie à même de comprendre aussi pleinement le sens de l'expression « avoir soif de science ». Elle s'applique à ces hommes de couleur des districts ruraux du Sud. En implorant, en empruntant et en payant je suis parvenu à rassembler tous les livres anglais du voisinage qui en valaient la peine, et j'ai 113 livres que je crois devoir être placés entre les mains de ces 1.900 hommes. On se sert de la totalité de ces livres sept jours par semaine. Mais il nous en faudrait des centaines de plus.

« Les deux tiers de ces hommes ont une certaine instruction, mais eux non plus ne sont pas insensibles aux séductions du vin, des femmes et de chansons d'une certaine nature, qui toutes leur procurent des sensations

nouvelles et très nuisibles. Mais quand ils se sont mis à lire un livre, ils restent au camp le soir et, à leurs heures de loisir, qui sont nombreuses en raison des exigences du métier militaire, ils lisent ces livres et, ce qui est plus important, ils en causent et discutent ce qu'ils ont appris. *Un homme qui peut s'emparer d'un livre ne sort pas et le lit ; il fait des progrès en ce qui concerne la tenue et les devoirs militaires, ainsi qu'au point de vue de la morale et du respect de soi.* Ce sont là des principes élémentaires, presque des expressions rebattues chez nous, mais leur réalité se manifeste à cette base fixe dans les lignes de communication. Je suis sûr que vous vous rendez compte de ce besoin dont j'essaie de démontrer l'existence d'une manière faible et décousue.

« Maintenant je ne m'attends pas à ce que votre œuvre s'impose l'amende du nombre de volumes que je demande. Mais j'espère que vous pourrez fournir certains volumes vous-mêmes et en tirer d'autres d'autres bibliothèques et de particuliers pour agir comme centre de rassemblement et de sélection et nous envoyer les livres, quand la collection sera faite. Il nous faut des ouvrages à la portée des esprits ordinaires. Ils ne doivent être ni trop avancés, ni trop élémentaires ; il faut rejeter les aventures passionnelles, les romans pleins de foudre et de sang et les controverses théologiques. On a besoin d'histoires attrayantes et de romans patriotiques ; des contes manifestant l'amour du pays, de Dieu et de la Vertu seraient très favorablement accueillis. »

CHAPITRE V

L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES EN FRANCE

Les efforts systématiques de l'Association des Bibliothèques Américaines pour le corps expéditionnaire américain commencèrent en janvier 1918, lorsqu'un bureau d'expéditions fut établi à Hoboken en vue de rassembler les livres et de les expédier par les transports. Les livres ainsi envoyés étaient placés dans les baraques de l'Y. M. C. A. ou distribués directement aux soldats. Vers la même époque, l'Association envoya un représentant en France, le Dr M. Llewellyn Raney, pour y jeter les bases d'un service plus considérable.

Après s'être consulté avec le commandant des forces navales américaines dans les eaux européennes et s'être procuré un laissez-passer, le Dr Raney visita de nombreuses stations navales et il apprit partout que les hommes avaient besoin de livres, à la fois pour passer le temps et pour s'instruire. Ayant eu l'occasion d'aller en mer à bord du vaisseau-amiral d'une escadre qui escortait un convoi vers le bas des côtes de France, il put se rendre compte des choses de visu. Pendant deux jours, il se mêla aux hommes et étudia leurs goûts

et leurs inclinations. Passant la soirée parmi la foule de l'entrepont, il vit une douzaine de matelots qui lisaient, étendus sur leurs couchettes. Beaucoup avaient fixé des boîtes de savon le long de la coque du navire en face d'eux, afin de s'en servir comme d'étagères pour leurs livres. « L'occasion se présentait et le désir ne manquait pas », disait-il. « Le corps subissait la contrainte, mais l'esprit avait soif de s'échapper. » Ils savaient ce qu'ils voulaient : des voyages, des aventures sur mer, des romans émouvants de l'Ouest et de bons contes sur la guerre. Ils demandaient Empey, Jack London, Zane Grey, Ralph Connor, Stanley Weyman, Joseph Conrad, Kipling et Stevenson. Ils désiraient aussi des manuels de français.

Dans plusieurs des stations d'aviation navale en France, il y avait des hommes qui se préparaient à passer l'examen d'entrée à Annapolis le mois suivant. Ils n'avaient pas les livres d'étude voulus et, une épreuve préliminaire leur démontra que sans ces derniers, ils étaient certains d'échouer. L'Association des Bibliothèques Américaines pourrait-elle leur venir en aide ? Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ. On se procura promptement à Londres les livres désirés et on les distribua aux candidats reconnaissants. L'envoi d'un cablogramme à Washington eut pour résultat l'expédition sur des navires du ravitaillement naval de 8.000 volumes qu'on répartit également entre les vaisseaux et les stations d'hydravions en France. D'autres envois suivirent. Ils comprenaient une centaine de périodiques provenant d'abonnements, et l'on convint

de routes avec le Ministère de la Marine pour approvisionner de livres tous les navires de la flotte américaine.

Dès le début, l'Association des Bibliothèques Américaines trouva la coopération la plus cordiale auprès des autorités. Le vice-amiral Sims déclara au Ministère de la Marine qu'on reconnaissait pleinement la valeur des services rendus par l'Association en accroissant la satisfaction des équipages et que ses efforts seraient appréciés par des milliers d'hommes.

Le directeur du Club des Soldats et des Matelots Américains voyait dans le Service de Guerre des Bibliothèques « l'une des plus belles choses que cette guerre ait suscitées dans notre pays ». Il ajoutait : « Les livres que vous avez envoyés au club, tant à Paris qu'à Tours, ont été lus avec avidité et profit par des centaines de nos soldats. Ils ont véritablement complété nos bibliothèques. »

La situation était la même dans l'armée que dans la marine. Dans chaque phase de la vie des soldats, il y avait des moments de désœuvrement et de solitude, et le besoin d'étudier et de lire pour se distraire était fort répandu. Mais les conditions n'étaient pas les mêmes que dans les camps d'entraînement en Amérique. En France, l'armée était dans la zone des opérations, et le service des bibliothèques devait se montrer une aide et non une gêne. Durant l'automne de 1917, l'Y. M. C. A. et la Croix Rouge établirent toutes deux des sections pour les bibliothèques, la première sous la dépendance de son service d'enseignement, et la

seconde sous celle de son service récréatif. Ces deux œuvres surent apprécier ce qu'elles pouvaient attendre de l'Association des Bibliothèques Américaines et sanctionnèrent ses projets officiellement.

On accueillait partout avec enthousiasme la promesse de livres américains. « Les hommes », disait le Dr Raney, « n'aimaient pas les substituts anglais dont l'Y. M. C. A. avait été forcée de se servir. De plus, le marché de Londres se vidait et les prix montaient. On ne faisait pas de réimpressions, en raison du manque de papier et de main-d'œuvre. D'un autre côté, les grandes organisations britanniques, qui alimentaient les forces britanniques sur une vaste échelle, ne voyaient pas sans inquiétude la concurrence américaine : il en résultait un problème moral. La Croix Rouge désirait si vivement échapper à ce dilemme, qu'elle offrit de partager son tonnage avec les États-Unis pour amener des livres américains destinés aux hôpitaux de ce pays en Europe.

« L'Y. M. C. A. n'avait pas d'excédent de tonnage, mais elle pouvait être utile d'une autre manière. Les hommes avaient besoin de livres pendant leur voyage. Les autorités nous laissèrent mettre des caisses sur les transports à l'usage du pont. Les secrétaires de l'Y. M. C. A. et les aumôniers consentirent à prendre soin des livres en route et à les replacer dans les caisses et à les remettre au port à l'arrivée. Entrant alors dans ses magasins, ils restaient sujets à nos ordres ultérieurs pour la distribution. »

On fit un arrangement par lequel l'Association des Bibliothèques Américaines acceptait de pourvoir les

combattants, par l'intermédiaire de l'Y. M. C. A. et les non combattants par celui de la Croix Rouge. Le Général Pershing approuva ce plan et accueillit l'œuvre favorablement. Il demanda au Gouvernement de la place sur les transports pour cinquante tonnes de livres par mois, — ce qui faisait plus d'un million de volumes par an. En vue d'éviter une superposition d'efforts, il exprima le désir « qu'il n'y eût pas de concurrence pour la fourniture de ce produit aux troupes, mais que tout le travail fût centralisé par l'Association des Bibliothèques Américaines ».

La prise en considération de cette demande et la fourniture par l'Intendance d'un magasin pour entrepôser les livres apportés par les transports, d'où l'on pourrait les distribuer comme on voudrait, permirent de commencer le travail sur une vaste échelle.

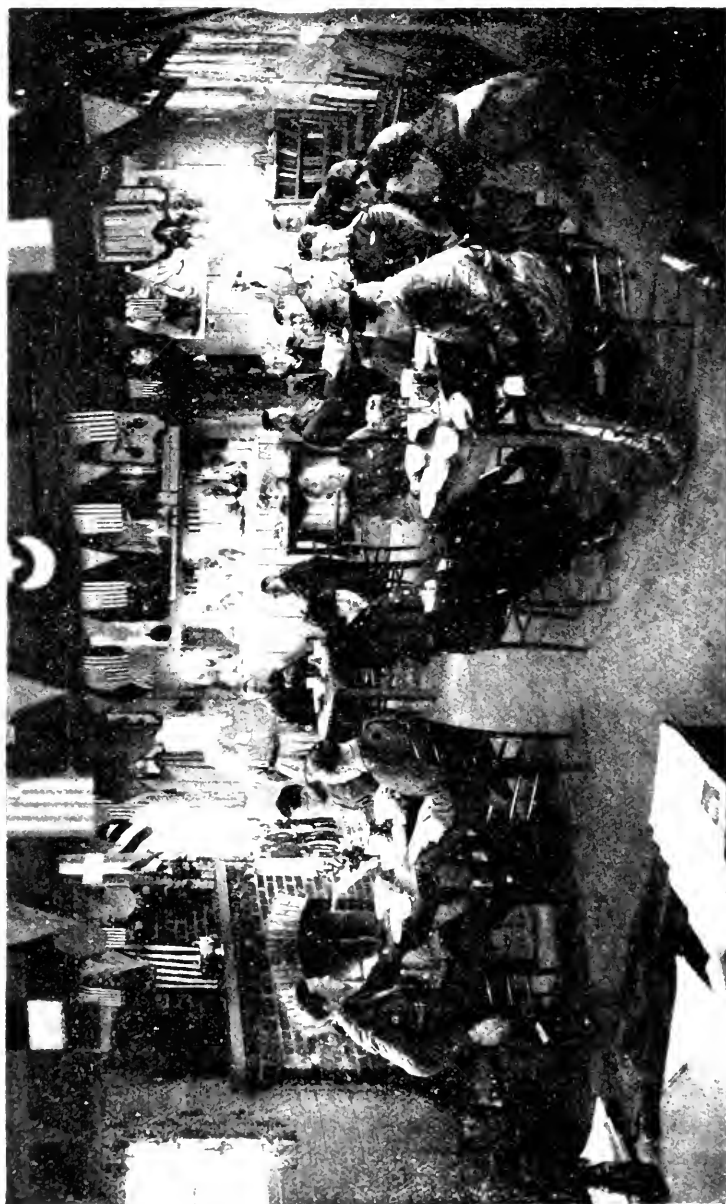
La fête nationale du 4 juillet fut dignement célébrée par la remise de soixante-quinze livres à chacun des trains-hôpitaux de France, et des bibliothèques constituées aussi rapidement que possible furent établies dans chacun des hôpitaux des bases et des camps à l'usage des soldats arrivant des lignes.

A partir de ce moment, les livres et les magazines circulèrent partout. On les trouvait dans les tranchées de première ligne entre les mains de l'homme qui attendait le signal pour franchir le parapet ; dans la zone des réserves immédiatement à l'arrière du front ; dans les baraques et autres abris ; dans les camps d'entraînement où les nouveaux venus se préparaient à leur transfert au front ; dans la zone de dislocation ;



Cliché Committee on Public Information

UN SOLDAT CONVALESCENT QU'ÉGALE LA LECTURE DES STARS AND STRIPES



LA BARAQUE DE LA CROIX ROUGE AU CAMP D'AVIATION D'ORLY

surtout dans les camps de repos, pendant les quelques jours de répit précédant ordinairement les opérations d'avance ; dans les bases où se formaient de grands établissements aux points de débarquement, et dans les endroits retirés où les forestiers et le génie étaient à l'œuvre. On se proposait de fournir tous les livres que pouvaient désirer les soldats, que ce fussent des publications techniques, des livres d'étude ou des romans courants, et de les fournir au moment où l'on en avait besoin. En consultant les registres de la direction au hasard, on constate que dans l'une des baraques principales, on emprunta 492 volumes 972 fois pendant les dix premiers jours que fonctionna le service, et la circulation fut limitée seulement pour la raison qu'il ne restait que rarement des livres sur les rayons. Les magazines étaient réservées aux tranchées et l'on n'avait pas à les rendre.

Dans la zone avancée, la division servait d'unité pour le service des bibliothèques, quel que fût le territoire qu'elle couvrît et le nombre de villages occupés. Tandis que l'Y. M. C. A., les Chevaliers de Colomb et l'Armée du Salut tâchaient d'avoir une baraque dans les gros villages au moins, l'Association des Bibliothèques Américaines trouva plus pratique d'envoyer ses livres au quartier général de la division, d'où l'on pouvait en faire convenablement la distribution. Quand la division se déplaçait, on pouvait renvoyer les livres au magasin central de l'œuvre qui les faisait circuler, à moins que la zone ne fût abandonnée. On ne pouvait éviter un certain nombre de pertes, mais, comme le

faisait remarquer le Dr Raney, la perte n'était pas totale, du moment qu'un bon ouvrage restait en la possession de quelqu'un.

Les livres partaient de bureaux d'expédition emballés dans de fortes caisses ayant un couvercle vissé et une partition centrale. Ces caisses contenaient environ soixante volumes et, quand on les empilait, elles constituaient une section de bibliothèque avec rayons. Sur le dessus des caisses, on collait une étiquette portant ce qui suit :

*Bibliothèques de Guerre
fournies par le
peuple des Etats-Unis
par l'intermédiaire de
l'Association des Bibliothèques Américaines.*

On indiquait ensuite que ce service se faisait gratuitement, puis venaient quelques instructions et enfin ces mots :

Ces livres nous arrivent outre-mer de chez nous.

Les lire est un privilège.

Les rapporter promptement en bon état est un devoir.

(Signé) John J. PERSHING.

Quelqu'un qui visita la baraque de l'Y. M. C. A. à Neufchâteau décrit la salle de repos réservée à l'Association des Bibliothèques Américaines comme l'endroit le plus agréable de la région. Tous les sièges étaient occupés et plusieurs soldats se tenaient devant les

rayons qui couvraient les quatre murs. « Il n'y avait pas de bruit, pas de précipitation, et à tous égards, cela rappelait une bibliothèque moderne et bien administrée aux États-Unis. »

On ouvrit un bureau central à Paris, en avril 1918. En août, on se procura un local plus vaste 10, rue de l'Élysée, dans un immeuble loué par l'Y. M. C. A. qui emploie les étages supérieurs pour ses sections d'enseignement et interalliée, laissant tout le rez-de-chaussée et le sous-sol à la disposition de l'Association des Bibliothèques Américaines. On se sert de ce dernier comme de dépôt et pour les emballages, alors que le rez-de-chaussée est disposé à l'instar d'une petite bibliothèque, — l'entrée et le bureau des demandes au centre, la salle de lecture d'un côté, la salle des catalogues de l'autre et la réserve dans le fond. C'est là qu'on établit les bureaux du service d'outre-mer sous la direction de M. Burton E. Stevenson, le romancier et bibliothécaire de Chillicothe, dans l'Ohio, et une bibliothèque centrale de consultation sur place et de prêt d'environ dix mille volumes. Cette bibliothèque jouissait d'une grande popularité auprès des hommes du district de Paris. Le dimanche après-midi surtout ils se rassemblaient autour des grands braseros pour lire, ou ils se promenaient tranquillement le long des casiers en quête d'un ouvrage favori. M^{me} Stevenson parle d'une visite que lui rendit un jeune soldat appartenant à un groupe de vingt et un hommes du « Signal Corps », chargé des lignes télégraphiques et téléphoniques aboutissant directement aux tranchées de première ligne. Ils vivaient

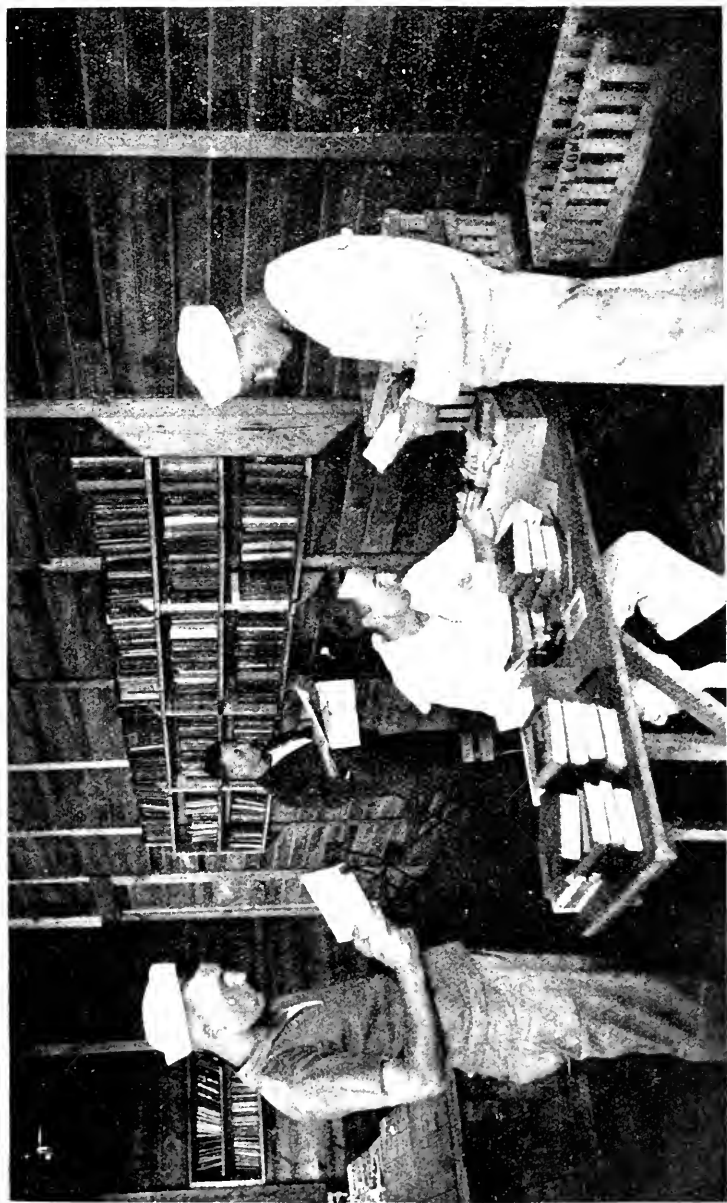
dans un château à moitié en ruines et travaillaient douze heures par roulement avec une équipe de jour et une équipe de nuit. C'était un travail horriblement morne, disait ce jeune soldat, surtout aux heures où il n'y avait que peu de travail.

« Nous avons une telle responsabilité que nous n'osons pas dormir », disait-il. « Ne pourriez-vous pas nous donner des livres pour nous aider à nous tenir éveillés ? »

M^{me} Stevenson emplit une caisse des livres les plus captivants qu'elle put imaginer, Kipling, O. Henry, Zane Grey, Sherlock Holmes et Oppenheim, et le téléphoniste s'en fut content.

Une fonctionnaire de la Croix Rouge Américaine sur le point de repartir pour les États-Unis disait que pendant les cinq mois qu'elle avait passés à Paris, elle ne s'était jamais autant sentie chez elle qu'aux bureaux de l'Association des Bibliothèques Américaines. « Je ne puis dire combien j'apprécie le privilège de pouvoir trouver la compagnie de livres dans ma propre langue, et la cordailité constante avec laquelle on a mis la bibliothèque à ma disposition. » Elle ajoutait qu'un malade pour lequel elle avait demandé des livres voyait le nombre de ses amis s'accroître rapidement au fur et à mesure que ses compagnons découvraient qu'il avait de quoi lire.

Pour renforcer l'action outre-mer, de nouveaux bureaux d'expédition furent établis aux États-Unis, à Newport News, à Boston, à Philadelphie et à New York. On se servait de tous les moyens possibles pour envoyer des livres en France. Le tonnage militaire



SALLE DE LECTURE A LA BASE NAVALE DE TROMPELOUP PRÈS PAULLAC



SALLE DE LECTURE ET DE CONCERT A LA BASE NAVALE DE TROMPELOUP PRÈS PAULLIAC

prévoyait environ cent mille volumes par mois, vingt-cinq mille autres passaient sur le tonnage de la Croix Rouge Américaine, et les envois placés sur le pont des transports aux soins des secrétaires de l'Y. M. C. A. augmentaient sensiblement le total. Les registres établissent que jusqu'au 1^{er} février 1919 on avait envoyé en France un chiffre d'un million huit cent mille volumes et qu'on avait ouvert des bibliothèques dans six cent trente-huit centres de l'Y. M. C. A., dans quarante centres des Chevaliers de Colomb, dans quarante et un centres de l'Armée du Salut, dans douze centres de l'Association Chrétienne de Jeunes Filles, et dans cinq centres du Bureau de l'Œuvre Israélite, ainsi que dans un certain nombre d'œuvres diverses telles que « la Moose », « le Club des Soldats et des Matelots Américains ». On avait donné une collection de livres à chaque section du service des Ambulances Américaines ; on en avait fait autant pour les Américains servant dans l'armée polonaise et la « Mallet Reserve ». On avait doté de bibliothèques deux cent soixante-quatre organisations militaires du corps expéditionnaire américain. En mars, le nombre des volumes envoyés outre-mer dépassait deux millions.

On n'envoyait pas seulement des livres en France, mais encore aux troupes américaines en Angleterre, en Italie, à Arkhangel, à Vladivostock et aux prisonniers américains en Allemagne. A Aix-les-Bains, qui était le centre de récréation de l'armée, où l'on faisait du canotage, du base-ball et de l'athlétisme, où il y avait la musique célèbre du lieutenant Europe et un théâtre,

l'Association des Bibliothèques Américaines avait une bibliothèque bien fournie au casino de l'Y. M. C. A. avec un bibliothécaire de profession à sa tête.

Pour pourvoir aux besoins des membres du corps expéditionnaire durant leur voyage de retour et aussi en prévision du cas où il aurait été nécessaire d'évacuer de France les livres qui y sont présentement, on munit tous les transports dans les ports américains de bibliothèques permanentes appropriées, qui devaient rester à bord tant que le bateau serait en service.

Bref, le but du Service de Guerre des Bibliothèques a été de procurer des livres et les autres avantages des bibliothèques aux soldats et aux matelots américains, en quelque lieu qu'ils fussent — en Amérique, à l'étranger, dans les camps, dans les hôpitaux, à bord des vaisseaux, dans les coins les plus reculés du monde. On a entretenu des rapports étroits non seulement avec l'Y. M. C. A. et la Croix Rouge Américaine, mais encore avec les Chevaliers de Colomb, l'Armée du Salut, le Bureau de l'Œuvre Israélite et l'Association Chrétienne de Jeunes Filles pour que les livres qui leur étaient remis par l'Association des Bibliothèques Américaines fussent surveillés le mieux possible et pussent véritablement atteindre les hommes auxquels ils étaient destinés. A la suite d'un arrangement entre l'Y. M. C. A. et la Croix Rouge Américaine, certains bibliothécaires qui faisaient partie de leur personnel furent détachés auprès de l'Association des Bibliothèques Américaines. Au printemps de 1919, le personnel d'outre-mer comptait une cinquantaine de membres.

L'Association s'est livrée à des travaux de bibliothèque d'une nature particulière. Elle a organisé la bibliothèque du Service des Renseignements à Chaumont, auquel elle a fourni des livres spéciaux, ainsi qu'à la bibliothèque de l'École Militaire de Langres. Elle s'est mise en rapports suivis avec l'Association des Bibliothécaires Français et le sous-comité pour les questions sociales de « la Renaissance des Cités », en vue de faire mieux connaître en France les méthodes employées dans les bibliothèques publiques américaines et d'encourager, là où c'est possible, le développement des bibliothèques existantes, ou l'établissement de nouvelles.

LES BIBLIOTHÈQUES RÉGIONALES

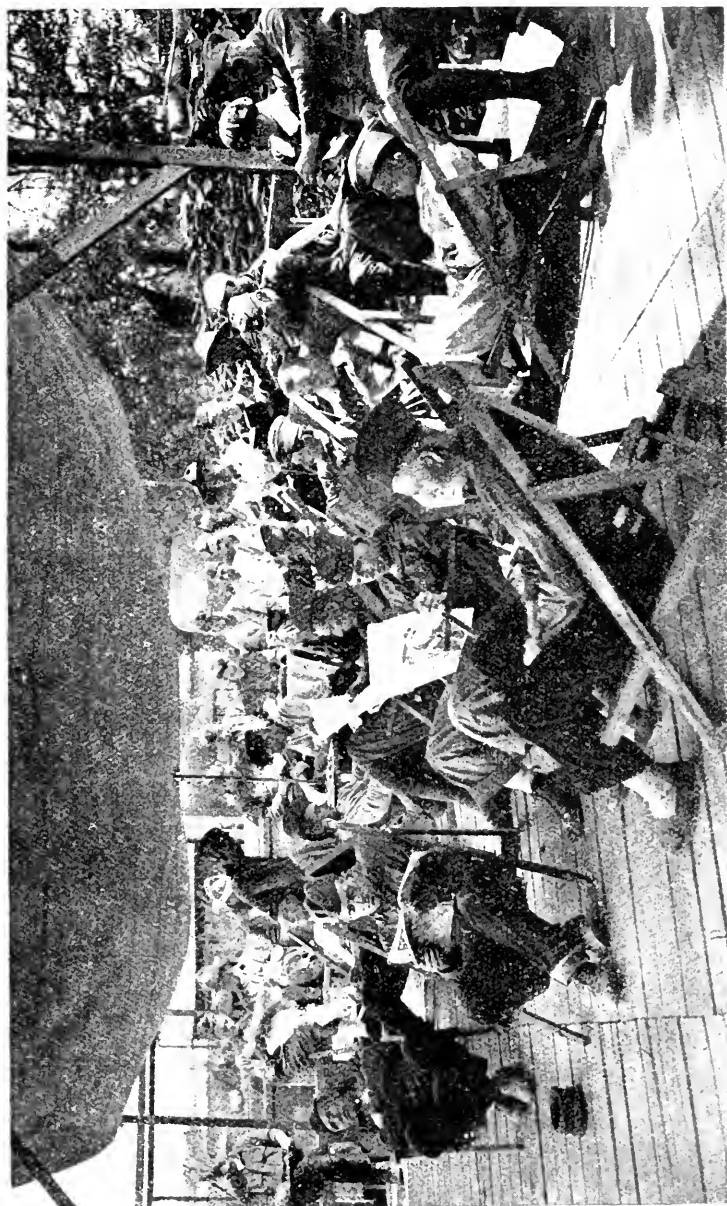
En plus de la bibliothèque centrale à Paris, il existait quatorze bibliothèques régionales aux endroits où les troupes se trouvaient concentrées en plus grand nombre, comme Bordeaux, Brest, Le Mans, Saint-Nazaire, Saint-Aignan, Tours, Toul et Coblençe. Elles correspondaient à peu près aux meilleures bibliothèques publiques américaines et servaient également de centres de direction et de dépôts pour les bibliothèques de la région adjacente. Chacune était confiée aux soins d'un bibliothécaire expérimenté auquel étaient souvent adjoints des militaires détachés à cet effet. On avait construit des bâtiments spéciaux pour les bibliothèques à Saint-Aignan, à Brest et au Mans ; dans les autres centres, il y avait déjà des locaux attrayants et appro-

priés à l'usage de l'Association des Bibliothèques Américaines. A Coblenz par exemple, la bibliothèque centrale destinée à l'Armée d'Occupation tient toute une partie du Festhalle ; on a établi des succursales en divers endroits, et l'organisation est assez semblable à celle dont les soldats avaient pris l'habitude dans les camps d'entraînement aux États-Unis. De plus, la direction à Paris fait face aux demandes spéciales, ce qui lui vaut de nombreuses lettres de remerciements.

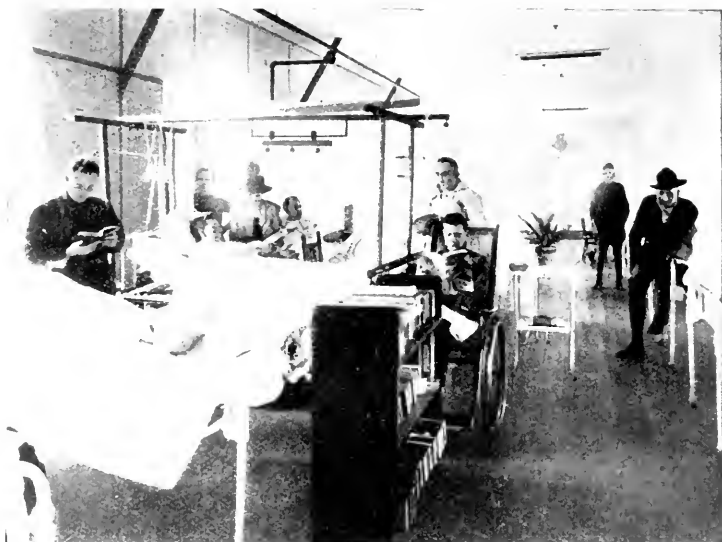
Une en date du 21 janvier 1919, qui provient d'un officier de liaison, mérite d'être citée :

« Les beaux livres et les magazines qui nous ont été fournis ne nous ont pas seulement aidés à passer agréablement les longues soirées d'hiver, mais ils nous ont procuré une excellente occasion d'étudier l'histoire, la littérature, les voyages, la biographie, les langues, les sciences et toutes les autres choses auxquelles nous nous intéressons. Notre bibliothèque dans le bâtiment de l'Y. M. C. A. est toujours comble. En plus de la bibliothèque principale, chaque escadron a sa bibliothèque dans la salle des rapports ou le club de l'escadron ; l'hôpital a ses caisses de livres ; les clubs des officiers ont leurs bibliothèques et j'ai eu le plaisir de découvrir, quand j'étais officier de jour, que la salle de police elle-même était pourvue d'un rayon de livres que les hommes étaient heureux de lire.

« J'espère que vous aurez un jour l'occasion de visiter ce camp, pour voir comme la mise en pratique des idées de l'Association des Bibliothèques Américaines pour les soldats et les matelots s'est admirablement effectuée. »



VUE PRISE AU PRINTEMPS DE 1919 DANS UN CAMP AMÉRICAIN AUX ENVIRONS DE BORDEAUX



AU RETOUR DE FRANCE

Salle et bibliothèque de l'hôpital du Camp Custer

Un aumônier qui était dans le Luxembourg avec le corps expéditionnaire américain demandait encore des livres parce que les quatre compagnies se trouvaient dans quatre villes différentes.

« Nous désirons que vous sachiez », disait-il, « que nous vous sommes reconnaissants de cette coopération et que les livres seront lus et relus par nos soldats qui ont soif de cette sorte de chose précisément. »

Un autre aumônier écrivait : « J'ai passé ma vie à prêcher, mais je reconnais que les bons livres atteignent un bien plus grand nombre d'hommes qu'aucun aumônier n'en peut atteindre avec ses sermons. »

Dans une lettre écrite de Düsseldorf pour accuser réception de cent vingt-cinq volumes, on disait qu'on prêtait les livres en employant le système des fiches et qu'on en avait emprunté plus de la moitié pendant un seul jour. Le correspondant ajoutait qu'il veillerait à ce que chaque livre fit le tour du régiment.

Un commandant écrivait de Châtillon-sur-Seine : « Les hommes lisent furieusement en ce moment, au point d'entretenir le roulement d'une grande bibliothèque. »

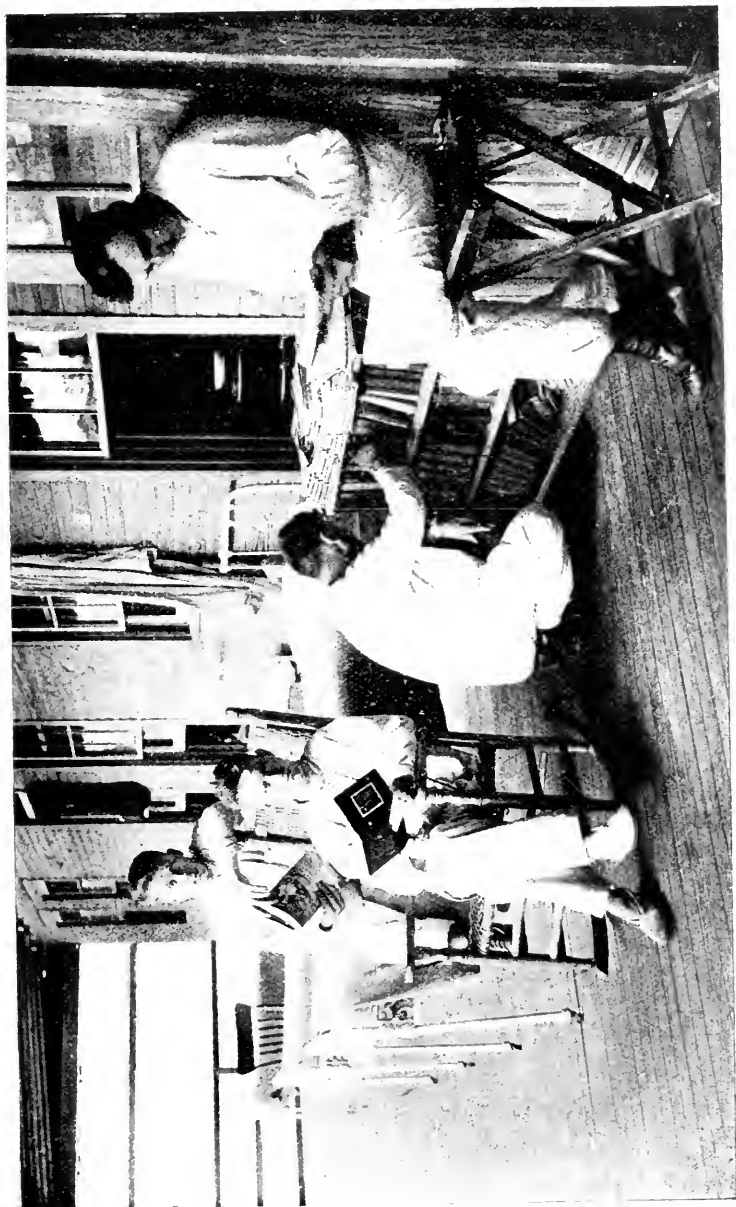
« Les soldats m'ont à peine laissé le temps d'inscrire le titre des livres avant de s'en aller avec », écrivait un fonctionnaire de la Croix Rouge Américaine.

En réclamant des livres à Mayence, on disait qu'alors que dans les villes plus considérables, comme Coblenz et Trèves, il y avait des distractions de différentes sortes, pour les officiers et les soldats, à Mayence il n'y avait pas grand chose d'intéressant. Les hommes

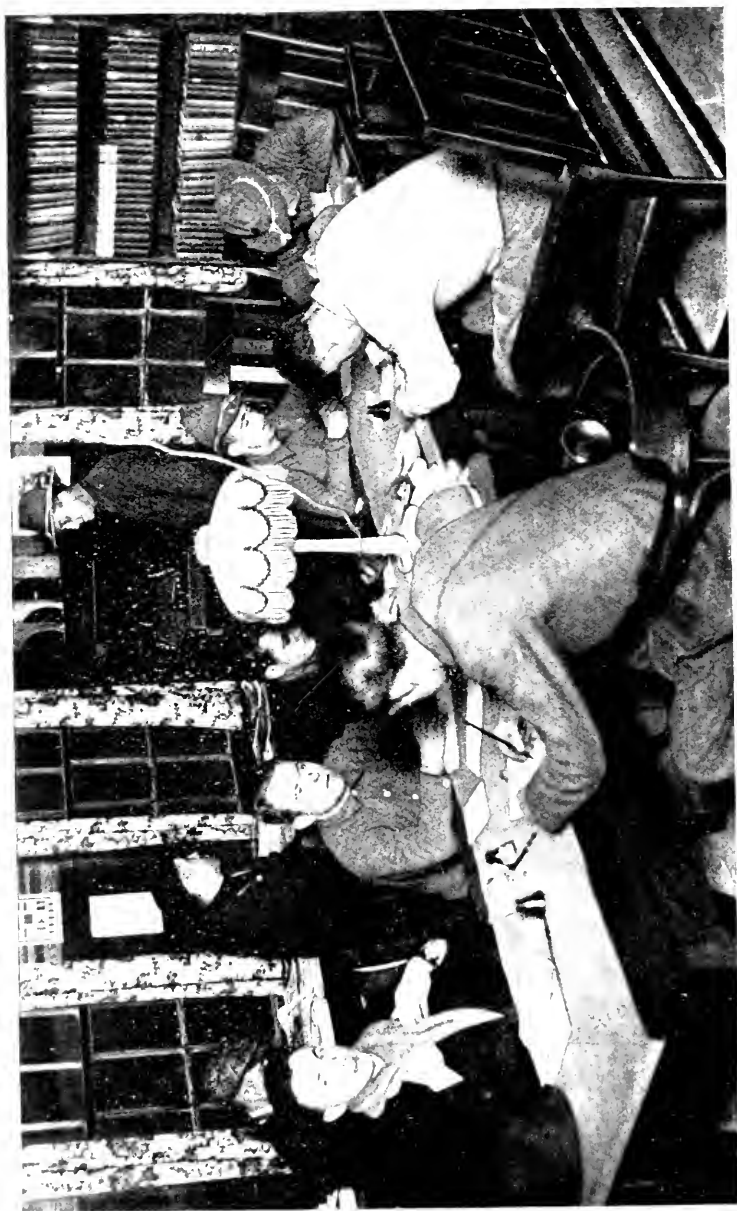
étaient las des distractions dont les talents du lieu faisaient les frais et ils désiraient avoir de quoi lire. Un capitaine déclarait qu'il avait lu tous les livres qu'on avait envoyés, ou presque, de manière à pouvoir donner à chaque homme le livre qui lui convenait. Il avait quelque habitude du métier de bibliothécaire et promettait de prendre autant de soin des livres que les conditions le permettraient.

Un caporal écrivait du Luxembourg en rendant quatre livres qu'on lui avait prêtés : « Votre choix a été vraiment excellent. L'on m'avait beaucoup parlé de « Seventeen » par Arkington et je désirais le lire. Cela m'a beaucoup intéressé, ainsi que plusieurs camarades qui l'ont lu aussi. J'ai pris également grand intérêt à « The Research Magnificent » et aux théories psychologiques et philosophiques de Wells. « The Elementary Agriculture » m'a rendu un grand service, et si vous pouvez m'envoyer d'autres livres sur n'importe quelle partie de l'agriculture — les fertilisateurs, la préparation du sol, etc. en ce qui concerne la culture du blé et des autres céréales dans l'Ouest-Moyen, je vous en serai très reconnaissant. Si vous pouvez m'envoyer « Utopia » de More, les « Vies » de Plutarque, ou quelque œuvre de Bergson ou de tout autre philosophe moderne, cela m'obligera véritablement. »

Un yankee qui était en Allemagne écrivait que là où il était, il lui était impossible de se procurer de quoi lire et que, si l'Association des Bibliothèques Américaines ne pouvait rien lui envoyer, il allait perdre l'esprit. Quelques magazines qu'il pourrait repasser à



A L'HOPITAL DU CAMP MAC CLELLAN



UN COIN DE L'Y. M. C. A. AU CAMP D'EN

ses camarades, quelques bons romans bien vivants et un dictionnaire anglais-allemand étaient au nombre des ouvrages qu'il spécifiait.

Un sergent de l'armée d'occupation écrivait que les livres qu'on avait reçus de l'Association avaient été installés au club du régiment et qu'on les prêtait pour une semaine chaque. Il ajoutait qu'ils avaient amené avec eux une bibliothèque complète de Douglas dans l'Arizona, d'où venait leur corps, mais qu'ils avaient dû la laisser en arrière, quand ils étaient entrés en action à Château-Thierry, car il leur avait fallu se débarrasser de tout excédent de poids pendant huit mois de lutte et d'endurance. « Et les livres arrivent juste à point, comme nous sommes dans une petite ville où il est impossible d'acheter quoi que ce soit à lire. »

Un colonel du génie exprimait ses remerciements pour les services rendus par une bibliothèque qui fournissait des livres techniques comme ceux qu'il avait demandés sur la construction des égouts et l'utilisation de leurs eaux. Beaucoup d'hommes parlaient avec enthousiasme du service que ça leur avait rendu, se trouvant dans des villages isolés et dans un pays étranger, pendant une longue période d'attente, d'avoir à leur disposition des livres récents sur des sujets d'une grande diversité.

« Il est de la plus haute importance à ce moment critique que les soldats soient amplement pourvus de bons livres. Vous avez beaucoup fait dans ce but », écrivait un aumônier militaire en février 1919. « Je

voudrais que vous pussiez voir les hommes examiner et dévorer les livres », disait-on dans une autre lettre. « Je suis sûr que cela vous indemniserait plus que largement pour votre œuvre magnifique. »

La description ci-après de l'état de choses au Mans, due à la plume de Miss Esther Johnston, donne une bonne idée du rôle des bibliothèques dans la vie des camps d'outre-mer : « La journée d'une bibliothécaire dans un camp en France comprend toutes les besognes, depuis la fourniture des derniers poèmes imagistes jusqu'au raccommodage des sacs. Elle voit depuis le matin jusqu'à dix heures du soir un défilé continu d'hommes trempés, fatigués, ennuyés, inconsolables, qui songent tristement au pays — d'hommes qui souffrent d'une dépression soudaine dans leur tension et d'un manque d'occupation pour l'esprit. Ici au Mans viennent toutes les divisions, sauf celles de l'armée d'occupation, en rentrant au pays, et elles ont à y séjourner plusieurs mois. Les soldats reçoivent de parents bien intentionnés des lettres dans lesquelles on leur demande pourquoi ils restent en France, alors que la guerre est finie. « On t'attend depuis que l'armistice est signé. » Imaginez l'effet de lettres de ce genre sur des hommes qui grillent d'impatience de rentrer chez eux et que la routine militaire du temps de paix ennuie aux larmes, qui se rendent compte que leur famille et leurs affaires ont maintenant plus besoin d'eux que l'armée.

« Le soir, je regarde par la fenêtre une cour boueuse où des hommes attendent en file à la porte de la cantine et des salles de lecture et de correspondance. Beaucoup

viennent de points éloignés de la zone et pour célébrer la permission qu'ils passent hors du camp ils couchent ici sur la pierre. Ils entrent dans notre petite salle de lecture toute encombrée, toute enfumée, aussi nombreux qu'ils peuvent, pour y trouver un refuge, de la chaleur et l'oubli de leur vie monotone.

« Des livres ! Nous n'en avons pas vu depuis que nous avons mis les pieds dans les tranchées ! Nous n'avions pas même le temps d'y penser, mais il est terrible d'en être privé maintenant que la lutte est terminée. » Beaucoup, la plupart en fait, sont restés sans quoi que ce fût à lire et ne s'en sont guère aperçus jusqu'à présent. Avec quelle avidité, quelle concentration totale de l'esprit, ils se plongent de nouveau dans les romans, les revues, les ouvrages techniques, dans tout ce qui parle d'autre chose que de la guerre. « La guerre est finie » et nous ne voulons plus rien lire qui la rappelle, quoique nous en parlions la plupart du temps.

« Ce soir il fait bon lire, la pluie fine et froide au dehors accroît le sentiment de bien-être et de sécurité que font naître les bûches rouges. Les pipes et les cigarettes répandent dans la salle un voile bleu de fumée et il y a la radiance du feu et le lustre du houx dans la potiche posée sur la cheminée. L'endroit est tranquille, car le fanfaron, qui voulait que tout le monde s'intéressât à ses exploits, a été réduit au silence, un lecteur lui ayant fait entendre sans ambages que, pour le moment du moins, la majorité préférerait lire — plus tard peut-être préférerait-elle parler.

« Le soldat qui est à gauche de mon pupitre est indigné. Il couve sa rage un moment, il se démène sur sa chaise, puis elle éclate tout à coup et il me dit à demi-voix : « Regardez cette *Saturday Evening Post*, les annonces et les histoires ! A qui revient la jeune fille au dernier chapitre chaque fois ? Au type qui a les molletières vernies. Pourquoi les dessinateurs ne se rappellent-ils pas qu'il y a quelques mâles parmi les simples soldats ? J'ai beau parcourir toutes les revues et tous les journaux, il n'y a aucune chance pour l'homme de la pâte commune ? » Ce soldat est un gamin de l'Ouest, trop jeune, d'après tous les règlements, pour entrer dans l'armée, mais il est passé par Château-Thierry, l'Argonne et l'hôpital, et il déteste ne jamais gagner au dernier chapitre.

« Il y a près de moi un entrepreneur qui n'a pas levé le nez de dessus son livre pendant toute cette tirade. C'est un gros homme, plutôt trop âgé pour la conscription, et il vient de passer par une période de dépression avant qu'on lui ait demandé de faire le cours d'architecture à l'école du camp. Maintenant il prépare ses conférences et fait ses calculs à l'aide d'un traité d'architecture qui, grâce à Dieu, est arrivé juste à point dans le dernier envoi de livres. Sa face lourde était presque animée comme il expliquait : « Ceux même qui n'ont pas l'intention de devenir entrepreneurs ont l'intention de se marier à leur retour, et ils veulent s'y connaître un peu en ce qui est des maisons. Alors ils viennent à l'école. »

« Il y a un jeune homme qui vient lire chaque soir



LE SIÈGE EN EUROPE DU SERVICE DE GUERRE
DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES
10, rue de l'Élysée, Paris



LE SERVICE DU COURRIER AU SIÈGE DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES
A PARIS

des romans de l'Ouest, quoique, une partie du temps, il reste assis sur sa chaise longue à regarder le feu d'un air de parfaite béatitude. C'en est un qui n'a pas de foyer où retourner aux États-Unis — qui n'a jamais connu de foyer — et il trouve ici de quoi lui en tenir lieu. Voici douze ans qu'il vit par ses propres moyens (il n'en a que vingt maintenant), et il se vante d'une seule chose, c'est d'écorcher une mule aussi bien que qui que ce soit au Texas ! Il lit des romans de l'Ouest pour rester dans l'atmosphère de ce genre de vie, et il regarde avec un dédain non dissimulé les hommes qui se plaignent des privations qu'ils endurent ici.

« Deux professeurs se remettent à leurs travaux de droit et de journalisme et s'efforcent d'oublier leur nomination toute récente au grade d'officier, qui a été rapportée deux jours après la signature de l'armistice. Il y en a deux autres qui font dix-huit kilomètres le samedi pour venir lire l'ouvrage de Burdick sur les biens immeubles (« Real Property »), qui leur fournira ce dont ils ont besoin pour préparer leurs cours de la semaine prochaine. La première fois qu'ils sont venus, nous n'avions pas un seul ouvrage de droit à leur offrir, mais quand on s'en fut procuré plusieurs, ils manifestèrent leur reconnaissance avec effusion et passèrent leur permission à les lire.

« Il y a ici ce soir le cuisinier de la compagnie, qui accueille de timides grimaces les plaisanteries qu'on fait sur ses plats. Il témoigne sa reconnaissance pour un vieil exemplaire de l'*All-Story Weekly* en envoyant à la bibliothèque un plat formidable de sa pièce de

résistance pour la soirée. Il n'avait pas l'habitude de lire avant de venir en France, mais je suppose qu'il sera enclin à faire un tour dans les bibliothèques à son retour aux États-Unis.

« Un homme vient juste de venir chercher des histoires amusantes pour chasser de son esprit les pensées funèbres. Il appartient à une musique dont la principale fonction est de jouer à cinq ou six enterrements tous les matins. « Cela vous porte sur les nerfs », dit-il, « de savoir comment ces gens-là se sont tirés de l'Argonne et de Saint-Mihiel pour être enlevés par la grippe en attendant de rentrer chez eux ! » Je lui donne les histoires les plus gaies que je puis trouver, vu son métier mélancolique. Mais arrive un autre grave visiteur. C'est le photographe officiel des enterrements, et il désire que je choisisse parmi ses photographies celles qu'il faut envoyer aux familles.

« Un jeune sous-lieutenant entre. Il a perdu toute notion de son importance, car il retourne chez lui demain et il veut me montrer le service de table en vraie dentelle de Bretagne qu'il a acheté pour sa mère. Il le tient de manière à ce que chacun puisse le voir, et demande non sans inquiétude à la bibliothécaire « s'il ne s'est pas fait empiler en payant cela 190 francs ».

« Plusieurs de ces hommes, dont un certain nombre de ceux qui étaient ici aujourd'hui, rejoignent leurs divisions en rentrant de permission. Ils reviennent de Saint-Malo, de Tours, de Nice, de Cannes ou de Chamonix, et c'est pour beaucoup la première occasion qu'ils ont eue d'apprécier la beauté d'un pays où ils



Cliche Committee on Public Information

TRAIN-HOPITAL EN FRANCE

Où l'on voit l'importance de la lecture au cours des longs voyages

n'avaient encore vu que misère et que boue. Maintenant, ils veulent connaître ses traditions davantage, lire « Tartarin », the « Hunchback of Notre-Dame » (le Bossu de Notre-Dame), « Les Misérables », « Old Touraine » (La Touraine ancienne), the « Hill Towns of France » (les villes françaises sur des collines), la Vie de Napoléon. Nous sommes loin d'avoir assez d'histoires de France, de grammaires, de livres français. Comme on l'a dit, « la meilleure réclame pour une chose, c'est de taper dessus », et tel est le résultat de quelques-unes des critiques adressées à la France. On peut taper dessus, et la plupart des soldats le font, mais ils veulent connaître le pays davantage, et nous sommes lamentablement pauvres à cet égard. »

Les services rendus par l'Association des Bibliothèques Américaines aux soldats, à Saint-Aignan, pendant l'hiver de 1918-19 ont été décrits dans un rapport par un sergent qui était du nombre des 1.200 élèves-officiers disséminés dans ce vaste camp.

En raison de la pénurie de bois, on ne permettait pas de faire de feu pendant le jour et il n'était pas bien agréable, en conséquence, de rester assis dans les baraques. Comme les bougies étaient interdites et que toute la lumière provenait de deux lanternes fumeuses suspendues aux poutres, il était impossible de lire pendant les longues et tristes heures d'obscurité des jours d'hiver. Pour toute conversation, on grommelait contre les privations du moment et l'on faisait courir des bruits sans fondement, mais invariablement décourageants pour l'avenir. On entendait un élève déclarer

que « ça lui était égal de vivre comme du bétail, mais que le sort du bétail était préférable parce que les animaux ne parlaient pas ».

Les baraques de l'Y. M. C. A. étaient pleines à étouffer d'hommes qui attendaient debout leur tour d'acheter quelque chose et qui causaient bruyamment, tandis que les baraques des Chevaliers de Colomb étaient prises avec exagération par des correspondants zélés et loquaces.

Comme les élèves-officiers étaient exempts de détachement et de corvées, le temps leur pesait tout particulièrement. Le seul recours du correspondant consistait à prendre des livres sous son bras et à marcher jusqu'à ce qu'il se fût réchauffé, puis à s'asseoir par terre et à lire jusqu'à ce qu'il eût froid et enfin à marcher de nouveau pour se réchauffer. Il n'y avait de livres que dans le tas des objets sauvés. Chaque matin il essayait d'extraire d'un monceau de vieux habits, de détritiques et de papiers quelque livre ou magazine qu'on avait jeté. Quand le temps était à l'orage — et il pleuvait ou neigeait tous les jours — il faisait environ deux milles pour se rendre jusqu'à un hangar où l'on remisait des pics et des pelles. Là il lui était loisible de lire en paix, quoique d'une manière intermittente, parce qu'il devait s'arrêter souvent pour battre la semelle avec vigueur afin de rétablir sa circulation.

Quand on sut que l'Association des Bibliothèques Américaines avait ouvert une baraque, la bonne nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et ce devint bientôt le rendez-vous de tous les élèves-officiers.

Là se trouvait réalisé le désir qu'on ressentait depuis longtemps, d'avoir un endroit propre, ordonné, tranquille où lire et penser. La salle était chaude, confortable et bien éclairée. Il y avait des rideaux aux fenêtres et des affiches agréables sur les murs. Les derniers journaux illustrés et les derniers périodiques américains se trouvaient en grand nombre sur les tables. Une vaste collection de livres « qui en valaient la peine », comprenant beaucoup d'ouvrages récents d'histoire, de sciences et de littérature, était en circulation constante et il y avait aussi une importante bibliothèque à consulter sur place. La salle était présidée par deux Américaines dont l'influence se faisait sentir dès le moment où l'on ouvrait la porte. Les hommes entraient sans bruit et parlaient à mi-voix, la politesse innée revenant à la surface avec la considération pour les sentiments d'autrui ; la vigilance sympathique de ces deux femmes transformait complètement l'atmosphère.

A n'importe quelle heure du jour et surtout le soir, la salle était remplie au maximum de sa contenance, qui était d'environ cent cinquante places. L'auteur de cette relation déclare que pour lui, comme pour beaucoup de ses semblables, auxquels les affaires n'avaient accordé que trop peu de loisirs pour la lecture, c'était un véritable régal et qu'il s'en souviendra toujours avec une vive reconnaissance.

CHAPITRE VI

LE PRÊT DES LIVRES PAR LA POSTE

En septembre 1918 le général Pershing accorda la franchise pour la poste militaire à tous les colis postaux de l'Association des Bibliothèques Américaines, ce qui rendit possible l'établissement d'un service postal direct en faveur des membres du corps expéditionnaire américain. L'Association des Bibliothèques Américaines fut également autorisée à travailler de concert avec les formations militaires et à munir d'une bibliothèque celles dont le commandant en faisait la demande et consentait à détacher un homme pour prendre soin des livres.

Dès qu'on sut qu'on pouvait bénéficier des services de bibliothèques, des demandes individuelles de livres affluèrent de tous les côtés et de tous les rangs de la hiérarchie militaire. Tout d'abord le soin de la correspondance fut confié à deux personnes, M. Stevenson et un commis, mais son extension rapide et continue exigea un personnel de plus en plus nombreux, jusqu'à ce qu'il y eût en constant travail une pleine salle de dactylographes, de secrétaires et de bibliothécaires compétents. On recevait par centaines, chaque jour,



DANS UN ABRI EN FRANCE



BIBLIOTHÈQUE AUXILIAIRE DANS UN ÉTABLISSEMENT DES CHEVALIERS DE COLOMBE

des lettres demandant tout ce qui existe sous le soleil et l'on faisait en hâte des paquets de livres qu'on prêtait pour un mois.

La signature de l'Armistice fut suivie d'un déluge de demandes concernant surtout les ouvrages instructifs. Pendant le mois de janvier 1919 plus de deux mille cinq cents individus furent servis et le nombre total des volumes expédiés fut de 33.603. Le 27 février M. Stevenson écrivait ce qui suit à la Direction à Washington :

« Les demandes de lectures de toute espèce atteignent un chiffre formidable, et il vous intéressera sans doute de savoir qu'en conséquence de l'annonce que nous avons fait paraître vendredi dernier dans les *Stars and Stripes*, notre courrier d'hier contenait au moins douze cents lettres demandant des livres particuliers. Je m'attends à ce que ce déluge continue et nous nous efforçons d'agrandir notre service de correspondance de manière à y faire face sans retard. »

Quoique les romans populaires aient une grande circulation, un nombre considérable de demandes émanent de lecteurs sérieux qui désirent se tenir au courant de leurs occupations respectives dans la vie civile, se retremper dans les choses qui leur étaient familières avant la guerre, ou apprendre ce qu'ils peuvent sur quelque sujet qui les intéresse. La liste suivante fait ressortir la variété des livres et des sujets qu'on demandait : la biographie de Darwin ; l'aquarelle ; les éléments du dessin ; « Jean Christophe à Paris » ; l'art du croquis ; « Dynasts » de Hardy ; « Mysticism and Logic »

de Bertrand Russell ; l'agriculture (le sujet le plus couru peut-être) ; la comptabilité ; les poèmes de Lamartine ; les « Lettres d'Héloïse et d'Abélard » ; l'électricité ; un livre en russe pour un russe instruit ; un livre de cuisine ; la peinture du paysage ; la revue *System* ; l'industrie textile en Europe ; les tarifs des transports par chemin de fer ; la grammaire française ; la trigonométrie ; l'ébénisterie ; l'instruction religieuse ; les légendes du Rhin ; les explosifs ; les pièces de Molière et le « Holy Roman Empire » de Bryce. On désire beaucoup de manuels et d'ouvrages techniques. On a acheté des centaines de mille de volumes pour satisfaire aux demandes d'arithmétiques élémentaires et avancées, de mathématiques supérieures, de grammaires, de livres sur la chimie et la physique, l'architecture, le dessin linéaire, l'agriculture et l'élevage des volailles.

Un soldat écrivait : « Je joins une fiche pour répondre à une offre dont je désire bénéficier. Je voudrais avoir un livre sur l'élevage des pores et un sur la culture du coton. Si vous n'avez que l'un des deux, envoyez à la place un livre sur la préparation des terres pour l'irrigation, ou quelque autre ouvrage d'agriculture pouvant intéresser quelqu'un qui a l'intention de s'établir dans le sud-ouest des États-Unis. A vrai dire, je ne connais pas un traître mot d'agriculture et pense qu'à lire ce qu'on écrit sur ce sujet, je pourrai être suffisamment découragé pour ne pas céder au mouvement pathétique en faveur du « retour à la terre » qui est d'actualité. Si vous n'avez rien qui corresponde à la description ci-dessus, envoyez n'importe quoi qui vous paraisse inté-

ressant, excepté « la Théorie de l'Infanterie ». En ma qualité d'ingénieur ambulant des mines, à présent mobilisé, je me sens la nostalgie du pays de temps en temps et des lectures de cette espèce satisfont un besoin sans faire grand mal. »

Un autre soldat demandait des livres sur la typographie et des ouvrages élémentaires sur le dessin à vue, qui, disait-il, lui seraient grandement utiles pour le retremper dans sa profession civile qui était la publicité.

Une annonce parue dans les *Stars and Stripes* amena une demande de livres pouvant être utiles à des chefs du mouvement aux chemins de fer. On désirait des ouvrages sur le corps des tanks, les décisions de la « Interstate Commerce Commission » ou des commissions des chemins de fer des différents Etats, l'histoire des chemins de fer en Nouvelle Angleterre, ou quoi que ce soit qui pût aider un homme chargé du transit industriel à résoudre les problèmes se rattachant à des classifications officielles.

« Notre bataillon du « Signal Corps » a quatre livres à lire à ses moments perdus », lisait-on dans une autre lettre. « C'est un appel qui vient de Macédoine, aussi veuillez l'entendre et nous envoyer quelques livres nouveaux, de niveau universitaire, sur la géologie de la région du Rhin, la sociologie (Ross, si possible) ou l'Astronomie de Moulton. Si l'on ne peut rien avoir de tout cela, envoyez n'importe quoi, excepté « Robinson Crusoe » ou « Frank Merriwell ».

La reconnaissance dont témoignent de nombreuses

lettres est un encouragement et un plaisir constant. Un commandant de la police militaire, en accusant réception de plusieurs romans qu'il avait spécifiés, écrivait que le matin même un colonel lui avait demandé où il se procurait d'aussi bonnes lectures.

Un aumônier déclarait que les cinquante livres qu'on lui avait envoyés avaient aidé les hommes à combattre la nostalgie et la tristesse, alors qu'ils étaient au front dans la pluie, le froid et la boue.

« Avoir ces livres m'est plus précieux que je n'ai de mots pour l'exprimer », telle était la phrase d'un simple soldat. Un autre disait : « Je ne connais pas de plus belle œuvre que la vôtre qui consiste à placer de bons livres entre les mains des hommes pour lesquels ils sont une compagnie, un stimulant pour leur courage et une galerie de visages d'autrefois. »

Un simple soldat qui écrivait pour remercier l'Association des Bibliothèques Américaines de lui avoir fourni le traité de vitesse pour la sténographie de Gregg, disait qu'il ne croyait pas le moins du monde qu'il y eût en stock un livre sur le sujet qui l'intéressait, et que, plus il y pensait, plus il était sûr que la Direction avait dû écrire en Amérique pour cela ; il n'en était que plus reconnaissant.

« Veuillez accepter mes remerciements pour votre prompte réponse à ma demande de livres », lisait-on dans une autre lettre. « On les a reçus, lus et rendus. Je suis particulièrement reconnaissant pour les « Personal Recollections of Joan of Arc » (Souvenirs personnels sur Jeanne d'Arc) de Mark Twain. J'ai été de



BIBLIOTHÈQUE AUXILIAIRE (CASERNES VANCOUVER)



LE GRAND ROLE DES JOURNAUX ET DES REVUES DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP

longues semaines en billet de logement dans la région de Domrémy, Mawey, Burey, Neufchâteau et Vaucouleurs, et tous ces villages me sont familiers. Je suis à présent à Toul où Jeanne d'Arc eut pour la première fois maille à partir avec le clergé. »

Un commandant de mitrailleuses d'infanterie en rendant un exemplaire de « Salesmanship » (l'art de la vente) de Maxwell déclarait qu'il l'avait trouvé très intéressant et demandait un autre ouvrage sur le même sujet.

Un simple soldat qui rapportait un livre avec du retard s'excusait ainsi : « Je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je l'ai prêté à un ami qui, à son tour, l'a prêté à un copain. Je vous remercie bien des fois de votre dérangement. Je n'aurais pas pu choisir moi-même sur les rayons un meilleur livre que celui que vous avez envoyé. »

Les pertes résultant du service fait par la poste étaient incroyablement peu nombreuses et les bibliothécaires disaient que le pourcentage de celles qui étaient dues à la faute des soldats était négligeable. Ils citaient le cas d'hommes marchant d'un poste à un autre pendant la guerre et portant des livres en plus de leur équipement pendant des jours et des jours, en attendant qu'ils pussent trouver un endroit pour les renvoyer par la poste. Ils montraient encore un télégramme adressé par un jeune soldat soucieux d'observer les règles, mais qui désirait garder son livre deux semaines de plus et demandait s'il pouvait le faire. Une réponse télégraphique vint le rassurer immédiatement.

Un sergent qui écrivait pour s'excuser de n'avoir pas rendu un exemplaire de « Favorite Poems » exposait qu'il l'avait reçu le 26 octobre 1918, alors que son régiment était au front au nord de Verdun. « Vous vous rappellerez probablement, Messieurs, qu'au moment où le livre est arrivé, l'action était plutôt chaude par là-bas et que nous refoulions les Allemands. J'ai perdu tous mes objets personnels, comme il était trop fatigant de les porter pendant une avance comme celle que nous faisons, et votre livre est resté dans l'un des abris par là-bas. J'espère que d'autres soldats y auront pris autant de plaisir que nous, mais j'ai été fâché de ne pas pouvoir tenir ma promesse de le renvoyer, et j'espère que vous l'aurez reçu par une autre voie. »

Un soldat consciencieux écrivait que le livre qu'on lui avait prêté ne valait pas la peine qu'on le rendît à la bibliothèque, attendu que, comme il était en train de le lire, étendu sur une couchette près du front, une balle était venue le traverser. « Si vous croyez qu'il y ait négligence de ma part, je suis prêt à payer pour le dommage », ajoutait-il en guise de conclusion.

Un soldat qui rendait quatre livres déclarait que « When a Man Marries » était entre les mains d'un officier et serait rendu par un courrier ultérieur. « Chaque livre », disait-il encore, « a été lu par au moins huit personnes différentes ».

« Les revues ont toujours le plus grand succès auprès des hommes, et si vous pouvez nous en envoyer quelques-unes à l'occasion, on en sera très heureux », écrivait de Griselles un lieutenant d'infanterie.

L'officier qui administrait un poste isolé en France écrivait pour remercier d'une collection de livres qu'on lui avait envoyée pour ses hommes. « Me rendant compte des avantages qu'une collection de bons livres courants peut procurer à un détachement sevré, comme nous le sommes, de toute autre espèce de distractions », disait-il, « je ferais volontiers les frais d'une bibliothèque en cet endroit, et si je puis faire quelque chose pour encourager à agir, j'espère que vous vous adresserez à moi ».

Un aumônier écrivait : « Dans les bois solitaires et mélancoliques de Nonsard, où nous sommes encore campés, ces livres sont un véritable bienfait pour les soldats. Plusieurs officiers voudraient lire de nouveau « Le Paradis Perdu » de Milton. Puis-je en demander un exemplaire, quand cela vous sera possible ? »

Un soldat appartenant au Corps Sanitaire écrivait qu'il était chargé d'une bibliothèque à Flavigny dans la Côte-d'Or. Il avait été bibliothécaire-adjoint au Camp Zachary Taylor et, lors de son transfert, au Corps Sanitaire, il avait écrit à la Direction à Paris pour avoir des livres. Il avait fait un casier convenable au cantonnement du corps dans un vieux casino. Il était presque toujours vide et les hommes attendaient leur tour pour avoir des livres. La nouvelle de l'arrivée des livres s'était répandue à travers le bataillon dans le village, et le bibliothécaire recevait des demandes d'ouvrages sur tous les sujets. Il rapportait que chaque homme emportait en France un livre de la Bibliothèque du Camp Dix et beaucoup lui avaient dit qu'ils dési-

raient garder les livres, mais qu'ils avaient dû s'en défaire en même temps que de leur équipement, quand ils avaient monté à l'assaut à Saint-Mihiel et à Grand-pré. « Là les soldats sont véritablement affamés de lecture et dévorent toute chose lisible qui est en vue ».

Un soldat écrivait de l'hôpital d'une base dans la Gironde qu'il avait reçu l'ordre de rentrer aux États-Unis, mais qu'il désirait assurer la Direction à Paris qu'il serait l'un de ses nombreux champions une fois chez lui. « Au cas où il y aurait une autre campagne pour ramasser des fonds comme la campagne des Œuvres de Guerre Réunies, vous pouvez être sûr que je ferai de la réclame à l'Association. »

« Il nous est impossible de conserver ces livres à la bibliothèque, comme les soldats et les officiers viennent les demander sans arrêt », écrivait un capitaine en accusant réception de plusieurs paquets de livres et de magazines.

Un aumônier, qui avait fait connaissance avec le service au Camp Jackson et au Camp Sevier et avait manipulé les livres de l'Association pendant sa traversée, écrivait de France combien il était heureux de découvrir que l'Association était de nouveau à l'ouvrage. « Nous sommes ici dans la boue », disait-il, « mais ces livres rendront de merveilleux services. Merci mille, mille fois ! »

Il écrivait plus tard : « Depuis ma première lettre on m'a confié environ sept cents soldats dans deux autres villages occupés par le régiment. Je tirerai le meilleur parti d'un autre lot de cent vingt-cinq livres et de toutes

les revues sur lesquelles je pourrai mettre la main. Mon bibliothécaire mène les choses rondement et il n'a jamais manqué en quoi que ce soit de donner toute satisfaction selon ses ressources, de sorte que les hommes ont tout ce qu'on peut raisonnablement demander dans ce camp, mais ils ont grand besoin de quelque chose pour occuper leurs loisirs dans leurs cantonnements. Comment peut-on s'attendre à ce que des hommes qui cherchent à tuer le temps ne jouent pas et ne se livrent pas à d'autres sottises ? Envoyez-moi tout ce que vous pourrez le plus tôt possible. J'ai maintenant à m'occuper de cinq villages et de quelque deux mille hommes. L'officier qui nous commande et les autres officiers sont prêts à me donner toute l'aide nécessaire pour la manipulation de ce que vous m'enverrez pour les soldats. Je vous rendrai ce que vous voudrez qu'on vous retourne, dès que nous aurons fini de nous en servir ; vous n'avez qu'à ouvrir l'écluse et à laisser entrer le courant. »

Un autre aumônier témoignait la satisfaction qu'il avait de découvrir des livres d'histoire et d'enseignement civique dans l'envoi qu'on lui avait fait, comme on désirait s'instruire en ces matières. Il ajoutait qu'il ne connaissait rien, en ce qui est de la vie sociale, à l'exception des facilités accordées pour écrire des lettres, qui fût plus apprécié, tant par les officiers que par les soldats, que la possibilité de lire. En ce moment précisément, il avait besoin de courtes pièces ou d'opérettes pour amateurs et disait que même le vieux et fidèle « Box and Cox » serait reçu avec plaisir.

Un autre encore déclarait qu'il n'avait aucune difficulté à gérer la bibliothèque en faisant appel à l'honneur des soldats : « Les livres ont été le principal facteur qui ait préservé l'esprit des hommes de la stagnation et qui ait répandu le bon esprit et le contentement dans la monotonie de leur vie présente. »

La bibliothécaire de l'hôpital de Newport News en Virginie, écrivait ce qui suit à la Direction à Washington : « Un jeune homme qui revenait de France la semaine passée est venu me dire : « Je désire vous exprimer — et je voudrais que tout membre de l'Association des Bibliothèques Américaines pût le savoir — combien nous avons apprécié ses services. Je suis moi-même étudiant en architecture et comme j'allais partir pour un camp de repos, j'ai écrit à la Direction à Paris pour demander trois livres sur l'architecture, dont j'avais grand besoin. Je les ai reçus en moins d'une semaine et en entrant au camp de repos, j'ai découvert deux des mêmes livres ainsi qu'un bon choix de romans et d'ouvrages techniques. Partout où je me suis trouvé en France, sur le transport pour en revenir et dans ce camp, j'ai été frappé tout particulièrement de l'excellence et de la variété des collections. » Pendant son séjour ici qui ne dura pas plus de deux ou trois jours, il lut une histoire de l'Europe et deux des meilleurs livres nouveaux sur la guerre. »

LES DEMANDES DE LIVRES

Chaque jour offrait à la Direction à Paris de nouvelles occasions de tirer parti des livres fournis par la

générosité du peuple américain pour les soldats et les matelots qui attendaient en France leur libération. Mais l'excellence même de l'œuvre rendait les stocks insuffisants, comme chaque demande à laquelle on donnait satisfaction en provoquait d'autres. Malheureusement, la collection de livres ordinaires, surtout de romans, qui avait d'abord été constituée par les dons du public, fut bientôt réduite à tel point qu'on ne put satisfaire aux demandes qu'en partie, quoique l'Association achetât à New York, à Paris et à Londres d'énormes quantités de romans, de voyages et de biographies des meilleurs auteurs tant américains qu'anglais. Beaucoup de livres sur les deux millions et quart qui ont été envoyés outre-mer se sont naturellement usés ou perdus en raison des contingences de la guerre et des transports.

Chaque rapport reçu à Washington du personnel d'outre-mer pendant l'hiver de 1918-19 insistait sur les besoins. « Les demandes de livres sont incroyablement nombreuses et les ressources insuffisantes », câblait M. Stevenson le 16 janvier. Le 13 février, il écrivait ce qui suit :

« Vous serez désolés d'apprendre que pendant les dix derniers jours nous n'avons pour ainsi dire pas eu de livres à distribuer. Nous avons acheté quinze mille exemplaires de romans de la collection Nelson ici à Paris et nous les préparons à toute vitesse, mais cela ne pourra, naturellement, que boucher un trou. Les demandes d'ouvrages divers n'ont jamais été aussi nombreuses qu'en ce moment et nous devons nous

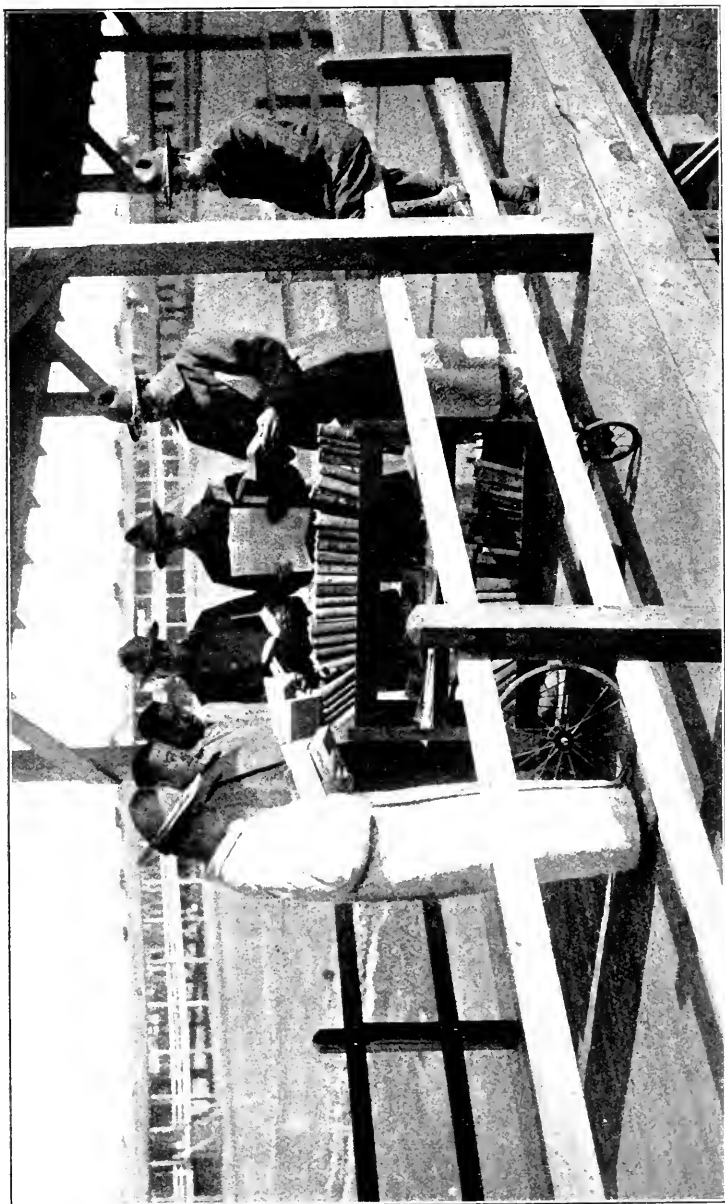
efforcer d'y faire face par tous les moyens. Nous avons été bien déçus d'apprendre que le résultat de votre tournée de décembre n'avait pas été satisfaisant. Je suis convaincu que vous continuerez à lancer votre appel dans les villes les plus importantes des États-Unis et que vous tâcherez de faire entendre aux gens du pays là-bas qu'ici les soldats ont à présent plus besoin de livres que jamais. Ce n'est que dans six mois, un an peut-être, que nous oserons nous relâcher dans nos efforts à ce sujet. »

Dans un cablogramme adressé au Ministère de la Guerre, le Général Pershing demandait qu'on fît tout le possible pour activer l'envoi des livres, comme on en avait grand besoin.

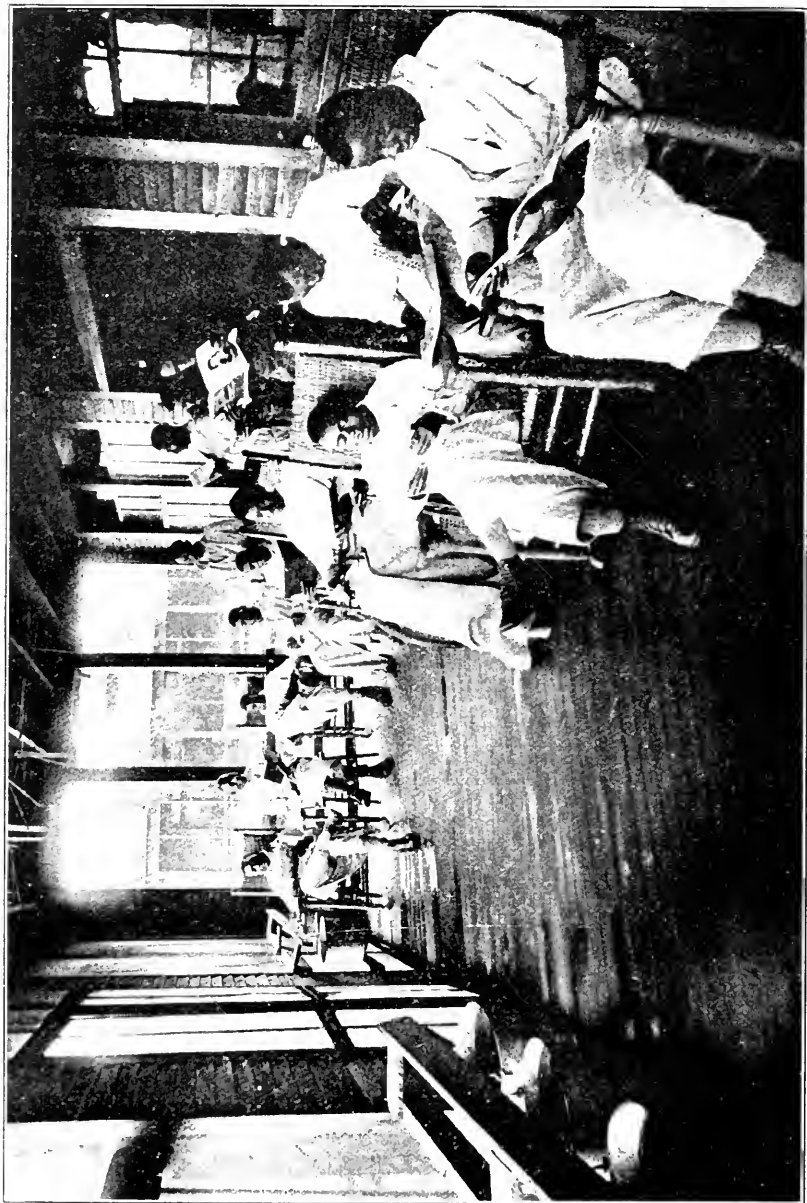
Le cablogramme suivant parvint le 16 février au Dr Herbert Putnam, Directeur Général du Service de Guerre des Bibliothèques, qui vint en France en janvier pour régler des questions qui se rattachaient à la conduite de l'œuvre outre-mer : « Faites tout le possible pour stimuler les dons de livres et de revues. Les besoins n'ont jamais été aussi grands qu'à présent. Il faudra au moins un million de plus de romans et de livres divers pendant les six prochains mois pour maintenir le bon moral de l'armée. »

Le bibliothécaire à Brest rapportait qu'au début de mars il s'en fallait largement de plus de sept mille volumes qu'on pût satisfaire aux demandes répétées des quelque soixante-dix mille hommes qui se trouvaient dans ce district.

Au Mans, où se trouve le plus grand camp en France,



SOLDATS CONVALESCENTS A L'HOPITAL DU CAMP BOWIE



HOPITAL DU CAMP LOGAN, TEXAS

Les soldats de couleur étaient amplement pourvus de lectures

puisque c'est là le centre d'embarquement américain, il y a de deux cent mille à trois cent mille hommes sur un territoire de deux cent soixante kilomètres carrés. « Ce qu'on a de livres fait peine à voir », écrivait le bibliothécaire. « On est loin d'avoir ce qu'il faut et les demandes affluent de tous côtés. Des soldats qui ont été dix-huit mois sans voir de livres, qui ont été dans les tranchées et au front avant de venir endurer la monotonie et la boue du camp du Mans sont encore privés de livres. Leurs officiers demandent des caisses de livres, alors que ce qu'on peut leur offrir de mieux, ce sont des paquets de deux ou trois... J'espère qu'il y aura un roulement continu par la suite.

« La raison de ces explications dont la rédaction a été interrompue de nombreuses fois par des soldats boueux, fatigués et ennuyés, est que nous avons entendu parler d'une baisse dans l'envoi des livres d'Amérique. Je crois que c'est probablement inexact, car on fait courir toutes sortes de bruits, mais vous savez ce qu'il en est, et s'il est question de cesser les envois de livres, je sais que vous ferez entendre une vigoureuse protestation. »

Une lettre reçue plus tard d'une personne attachée à la Croix Rouge au Mans exprimait l'opinion que l'on avait plus besoin de livres que jamais dans le corps expéditionnaire américain. Avec l'agitation causée par la fin de la guerre, et tout entraînement militaire étant désormais sans objet, on peut seulement s'attendre à ce que les hommes soient nerveux et las des contraintes, et à ce que dans un pays dont ils ne parlent pas la langue

et ne comprennent pas les habitants, l'impatience et le manque d'égards pour les droits des autres se développent fatalement. « Nous pourrions utiliser un million de livres en France juste en ce moment », disait-elle, « et je suis sûre que si les gens de chez nous se rendaient compte, comme nous, de ce que la situation a de sérieux, nous n'aurions aucune peine à le trouver. Nous ne voulons pas que nos soldats détruisent la bonne réputation qu'ils se sont faite. »

« Nous n'avons que lamentablement peu de chose en quelque genre que ce soit pour répondre au chiffre énorme des demandes », écrivait par ailleurs le bibliothécaire de la bibliothèque centrale du Mans. « Il faut réserver pour la consultation sur place la plupart des ouvrages, en dehors des romans, en raison de leur emploi constant dans la salle et du manque de duplicatas. La plupart des soldats ne peuvent fatalement faire un usage suivi des livres dont ils ont besoin, comme ils habitent très loin et que leurs permissions sont trop courtes pour qu'ils puissent passer beaucoup de temps ici, malgré la situation centrale de cet établissement. C'est pour ces hommes, surtout ceux qui se trouvent dans des localités adjacentes, et de petits camps isolés, qu'il nous faut davantage de livres — des livres de toute sorte, mais surtout des ouvrages techniques et de bons romans. Pendant ces mois critiques, nous aurons besoin de tous les livres amusants, instructifs et absorbants que nous pourrons nous procurer, pour faire face à un besoin et à une responsabilité. »

« Il nous faut de plus en plus de lectures amusantes »,

déclarait-on dans une autre lettre écrite de France. « Le bruit court que la tournée de décembre n'a pas rendu beaucoup, mais les soldats qui s'en remettent à l'Association des Bibliothèques Américaines ne doivent pas croire que l'on a cessé de s'intéresser à eux ; c'est pourquoi chacun espère qu'on mettra une énergie nouvelle à s'assurer des dons de livres pour ceux qui attendent leur retour dans leurs foyers. »

En mai 1919 on avait si bien satisfait aux besoins d'outre-mer qu'on put reporter son attention sur l'agrandissement des bibliothèques à bord des transports militaires. Pour fournir des livres en quantité voulue et pour faire face aux nombreux remplacements que nécessitait l'usure des livres sur les navires, on céda au service des transports plusieurs milliers de volumes enmagasinés dans les bureaux d'expédition ou rendus disponibles par la fermeture des camps.

CHAPITRE VII

LES BIBLIOTHÈQUES A BORD DES NAVIRES DE GUERRE ET DES TRANSPORTS

Le commandant d'un destroyer a déclaré qu'à son avis la besogne la plus utile qui ait été accomplie par les sept organismes dépendant de la Commission des Camps d'Entraînement a été le dépôt de livres et de revues à bord des vaisseaux. Il est difficile de s'imaginer, dit-il, combien de fois chaque bout de papier est lu et relu durant les voyages de long cours, il n'est jusqu'aux journaux datant de plusieurs années que les hommes n'accueillent avec plaisir, comme une diversion pour leurs pensées, qui, en dépit de tout ce qu'on peut faire, tendent à se concentrer de plus en plus en elles-mêmes. Ce jugement a été confirmé par diverses personnes appartenant à l'Y. M. C. A. qui ont collaboré à un service naval.

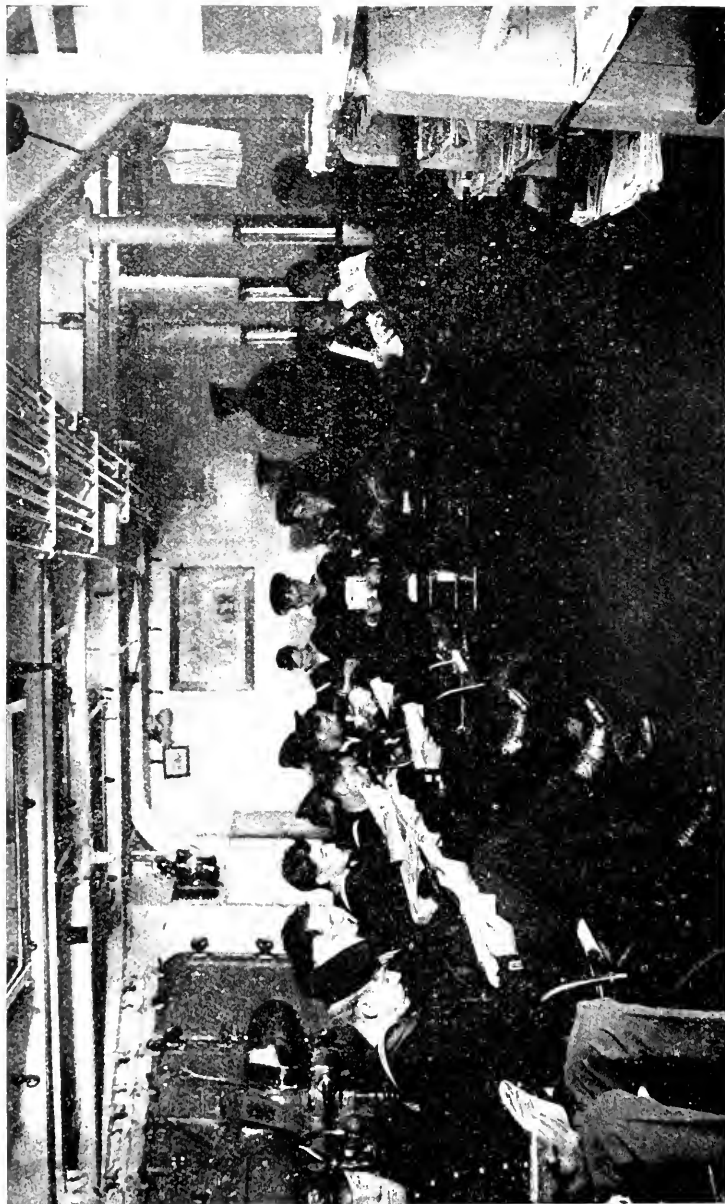
La plupart des représentants du Service de Guerre des Bibliothèques qui ont travaillé dans les camps de l'armée et de la marine et ont eu ainsi l'occasion de faire des comparaisons entre les uns et les autres, conviennent que les matelots sont encore plus amateurs de lecture et apprécient ce qu'on leur procure davantage



Cliché Underwood & Underwood

OFFICIERS DE LA MARINE AMÉRICAINE LISANT DANS LE CARRÉ D'UN DESTROYER EN MER

Tous les objets mobiles sont attachés de manière à rester en place



Cliche C. S. Navy Dept.

ÉQUIPAGE D'UN NAVIRE DE GUERRE DANS SA SALLE DE LECTURE

que les soldats. Cela s'explique facilement, vu qu'à bord les moyens et les occasions de se distraire sont nécessairement limités. D'un autre côté, les longues croisières qui offrent de nombreux loisirs sont une excellente occasion pour se distraire en lisant et aussi pour s'instruire. Les hommes sont avides d'avancement et dès qu'il s'en offre des occasions, ils ne manquent pas d'en profiter.

Une lettre écrite par un matelot américain « quelque part en Méditerranée », en août 1918, est significative à cet égard. Par sa mère, l'Association des Bibliothèques Américaines avait appris qu'il désirait des livres et s'était efforcée de satisfaire à ses besoins. En accusant réception du paquet, il écrivait : « Vous ne pouvez imaginer combien je vous suis reconnaissant. Nous n'avons pas de livres ici. C'est une nouvelle base américaine et il n'y a encore rien de fini... Les livres sont excellents. Je n'aurais pas pu en choisir moi-même qui me convinssent mieux. Je suis mécanicien et si vous envoyez des livres de nouveau, veuillez en mettre un sur les moteurs à vapeur et à turbines. »

Pendant la campagne des Œuvres de Guerre Réunies, un jeune matelot venant de Portland dans l'Oregon se présenta à la baraque de l'Association et regarda les livres avec tant d'intérêt que la bibliothécaire lui demanda s'il avait trouvé des livres de l'Association dans la Marine. Il répondit avec chaleur qu'il en avait trouvé sur plusieurs transports, sur un navire de guerre et même sur des destroyers et qu'ils avaient été le plus grand des bienfaits. Il avait passé sept mois dans

la mer du Nord et en vue des côtes d'Irlande et avait trouvé son métier plutôt terne. « Les matelots aiment les livres, pour sûr », lui affirma-t-il.

Un soir, vers six heures, deux matelots se présentèrent au bureau d'expéditions de Newport News, portant un sac de toile.

« Est-ce que c'est ici le Service de Guerre des Bibliothèques ? » demanda l'un. On lui répondit affirmativement.

« Eh bien », dit-il, « nous sommes à la recherche de cet endroit depuis notre arrivée à Glasgow. Pouvons-nous avoir des livres pour notre équipage ? » Il sortit alors de sa poche un morceau de papier de piètre apparence et montra une liste de livres avec une en-tête comme celle-ci : « On va faire un effort pour avoir des livres par le Service de Guerre des Bibliothèques. Écrivez le titre des livres que vous voulez sur ce papier. »

Il y avait des titres de toute espèce sur la feuille et la liste avait empiété sur la page suivante : Arithmétique ; « The Little Shepherd of Kingdom Come » ; Jesse James ; « Graustark » ; « Seamanship » de Knight ; un livre sur la rhétorique, etc... Comme il se faisait tard, on lui demanda s'il voulait venir prendre les livres le lendemain.

« Non », dit-il. « Nous levons l'ancre à la première heure demain matin et il nous a fallu obtenir une permission spéciale pour venir ici ce soir, — nous avons demandé où était cet endroit à tous les passants et nous ne l'avons découvert qu'aujourd'hui même. Voyez-vous, nous avons trouvé l'une de ces gravures à Glasgow

dans un ouvrage qui parlait des livres que les soldats et les matelots pouvaient se procurer, mais personne à bord ne savait où les trouver ; finalement, j'ai écrit à une de mes anciennes institutrices dans l'Oklahoma — elle est dans l'un de ces comités de guerre pour dames — et elle m'a dit d'aller à l'Y. M. C. A. où l'on pourrait peut-être me renseigner. Je suis donc allé à l'Y. M. C. A. dans la ville où nous avons débarqué, et ils ne savaient pas ; aujourd'hui nous avons été aux bureaux de l'Y. M. C. A. et nous en arrivons juste en ce moment. » Il ajouta, en montrant le sac de toile : « Nous avons amené ce sac pour les emporter. »

« Mais vous ne pourrez jamais porter ce sac rempli de livres jusqu'à votre bateau, c'est à des milles et des milles d'ici ! » lui dit-on. « Vous avez à prendre trois tramways et deux transbordeurs, puis à marcher près d'un demi-mille. »

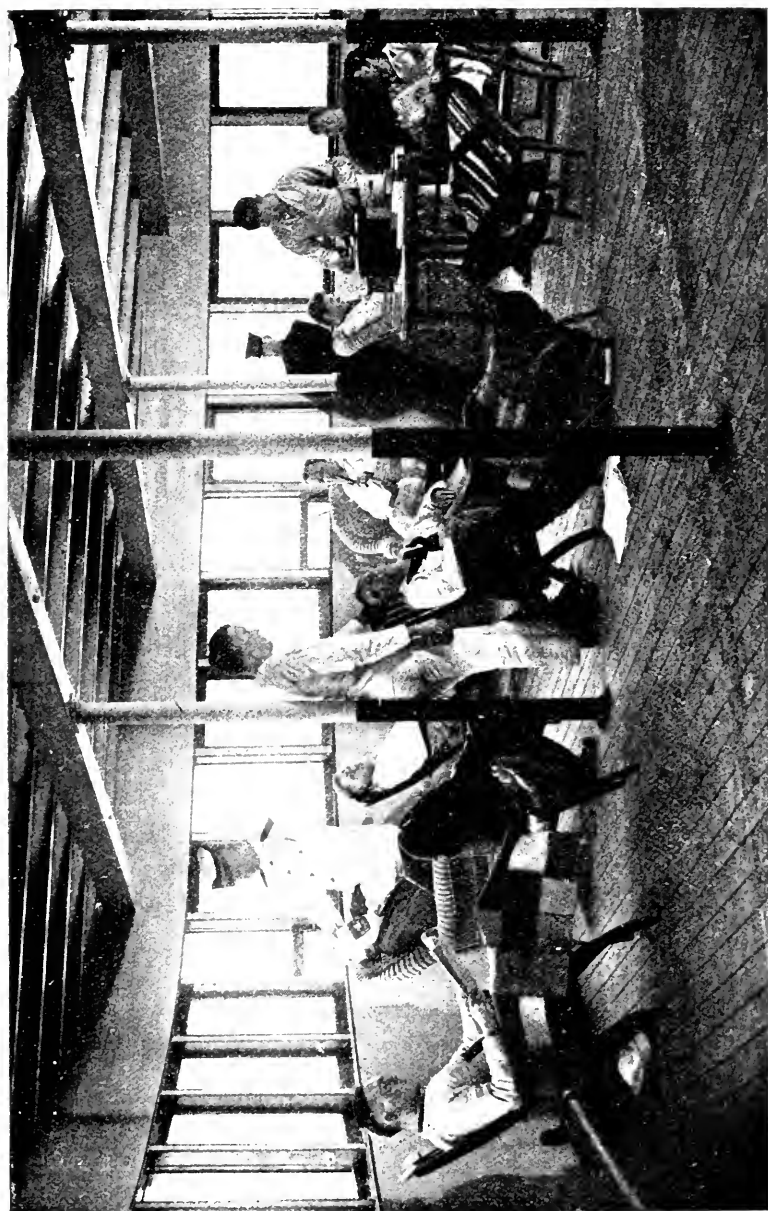
« Nous le savons bien. C'est par ce chemin-là que nous sommes venus — ça n'est rien. Vous ne savez pas comme nous sommes forts et nous rencontrerons peut-être des camarades. Pardi ! ils se dilateront quand ils nous verront arriver avec tous ces livres ! »

Pendant ce temps, la compagnie était en quête des Zane Grey et des Jesse James, et finalement la brouette du bureau d'expéditions fit le voyage, les deux matelots assis sur leur sac de toile et montrant le chemin. Deux mois plus tard on les revit armés d'un sac postal et d'une autre liste et ils échangèrent leur première collection avec grand orgueil et beaucoup d'assurance. Ils avaient appris le chemin de Glasgow.

Dans les prisons de la flotte, la majorité des détenus reprennent du service. Tant qu'ils sont en prison, ils ne peuvent s'acheter des livres, mais beaucoup font bon usage des bibliothèques des prisons. On cite le cas d'un homme qui était sorti de la Prison Navale de Portsmouth, dans le New Hampshire, avec une mention déshonorante et qui en un an devint le sous-officier le plus élevé en grade de l'armée des États-Unis. D'après l'aumônier, son succès était dû incontestablement aux études et aux recherches qu'il avait faites en prison.

Quoiqu'on ait peu parlé des bibliothèques instituées par le Ministère de la Marine, les bibliothèques à bord des navires ne sont pas une nouveauté. Il en existait bien des décades avant que l'Association des Bibliothèques Américaines eût été conçue. Robert W. Neeser dans son ouvrage intitulé « Landsman's Log », qui présente un grand intérêt pour tout civil qui s'occupe des vaisseaux de guerre, a écrit ce qui suit sur ce sujet : « C'est la Marine Américaine qui a été la première à introduire cet usage, et la première bibliothèque de bord a été placée sur le vieux vaisseau de ligne *Franklin* aux environs de 1820. Peu de facteurs ont contribué davantage au cours des dernières années à élever le niveau des engagés, à améliorer leur caractère et leur conduite et à augmenter leur satisfaction, que ces bibliothèques bien constituées qu'on trouve maintenant à bord de nos bâtiments. »

Pour l'Association des Bibliothèques Américaines, le problème qui se posait était en conséquence de com-



SALLE DE LECTURE A BORD D'UN NAVIRE-HOPITAL



A BORD DU "TRANSPORT-MERCURY"

Cliché Liéut. W. A. Nightingale

On voit en bas à gauche une caisse de livres de l'Association des Bibliothèques Américaines

pléter et non de fournir une seconde fois les ressources existantes du Ministère. On trouva plusieurs moyens pour y parvenir. Tout d'abord, on pouvait fournir des livres aux sous-marins de course, aux patrouilleurs sous-marins, aux dragueurs de mines, etc. Si la Marine s'est montrée libérale envers les bibliothèques des grandes unités de la flotte, elle n'a pas fait de provision pour les bâtiments plus petits, vu que sur ces bâtiments il y a peu de place pour mettre sous clé et garder ces livres — procédé qui est en vogue, parce que le Trésorier-Payeur est personnellement responsable des livres qui lui sont confiés. De toute manière la vie à bord de ces bâtiments est le plus souvent monotone et l'on fait grand cas des livres et des magazines. Charles H. Brown écrit dans un article sur ce sujet : « Prenez par exemple le cas d'un homme à bord d'un patrouilleur, couché paresseusement au sein de la mer cinq jours de suite. Par moments il écoute attentivement, tous les sens tendus à leur dernière limite, si l'on n'entend pas le moteur d'un sous-marin invisible. Ensuite, il observe un camarade qui écoute à son tour. Il ne voit rien qu'un bateau par hasard ; son métier est sans diversité et il n'y a aucune distraction pour calmer ses nerfs. Si vous étiez à la place de cet homme, n'accueilleriez-vous pas avec plaisir quoi que ce soit qui vous ferait sortir pendant quelques heures de ce ronflement assourdissant et changerait le cours de vos idées, ce qui est indispensable à la vie normale ? Alors imaginez-vous à bord d'un bâtiment de moins de quarante mètres de long allant du canal d'Ambrose en France au premier tour,

puis revenant et repartant de nouveau sans divertissement aucun, la seule chance d'émotion dépendant de l'apparition d'un périscope allemand. Ne tomberiez-vous pas d'accord avec le sous-officier qui déclarait que les livres lui avaient presque sauvé la raison ? Si cela ne suffit pas, essayez seulement pendant une heure de repérer à une distance de trois mètres la pointe d'une aiguille sur un mur blanc, en sachant qu'une aiguille non aperçue peut causer la mort de centaines d'individus et vous accabler du souvenir éternel que vous en êtes responsable. »

Les nombreuses bases et stations d'aviation navale, qui, par suite de l'expansion rapide de la Marine, sortirent pour ainsi dire de terre en une nuit, offraient un autre champ d'action. Ces bases étaient petites, comparées aux camps de l'armée. La plupart n'avaient de baraques ni de l'Y. M. C. A., ni des Chevaliers de Colomb. Elles étaient souvent situées dans des endroits inaccessibles, loin des gares et des centres urbains. Les hommes étaient instruits et énergiques. Les officiers s'intéressaient à eux et étaient tout disposés à les aider. Dans certains cas ils exprimèrent même l'intention de payer pour certains livres dont les hommes avaient besoin. Comme on pouvait s'y attendre, les bibliothèques qui eurent le plus de succès étaient celles dont les officiers du lieu assumaient personnellement la surveillance.

Il y avait également des bibliothèques dans les camps plus importants que la guerre avait fait naître comme la Naval Training Station à Pelham Bay Park, le

Receiving Ship à New York, les casernes du City Park et bien d'autres à travers le pays. Tantôt comme à Pelham Park, la bibliothèque était installée dans un bâtiment spécial ; tantôt on atteignait les hommes par l'intermédiaire de l'Y. M. C. A., des Chevaliers de Colomb, de la Croix Rouge ou de l'aumônier.

On fournissait des collections de livres aux navires de ravitaillement qui n'étaient pas, en général, pourvus de bibliothèques par la Base de Ravitaillement de la Flotte. Beaucoup de ces navires étaient petits, les équipages allant de cinquante à trois cents hommes. Ils n'avaient pas la vitesse des grands vaisseaux et certains mettaient quatre semaines à faire chaque voyage. Il était d'autant plus désirable d'avoir de quoi lire. Que les livres aient été bien accueillis, c'est ce qui ressort du fait que presque toujours au voyage de retour, l'un des officiers tenait à se mettre en rapports avec les bureaux de l'Association des Bibliothèques Américaines et à échanger les livres. Souvent il demandait des ouvrages spéciaux — presque jamais des romans — que les hommes désiraient. C'étaient des volontaires qui faisaient fonction de bibliothécaires à bord de ces bâtiments, cette charge revenant d'habitude à l'homme qui s'intéressait le plus aux livres. La plupart du temps c'était l'opérateur du télégraphe sans fil, parfois le médecin ou bien encore l'officier chargé des vivres ou le garde-magasin.

On avait primitivement eu l'intention de laisser de l'autre côté de l'Océan les livres placés à bord pour servir aux troupes en France, mais on s'aperçut vite

que c'était impraticable. Les équipages désiraient trop vivement conserver les livres pour le voyage de retour. En outre, les docks en France étaient si encombrés que l'on ne pouvait décharger régulièrement les envois placés sur le pont. C'est pourquoi l'on prit des dispositions pour l'installation de bibliothèques permanentes qu'on pouvait échanger au port d'attache, quand on le désirait. Cependant quelques-uns des envois placés sur le pont parvinrent de l'autre côté de l'eau et y constituèrent le noyau de bibliothèques. On voit avec quel enthousiasme on les recevait dans la lettre suivante écrite à l'Association par l'officier d'administration d'un camp : « J'ai grand plaisir à vous remercier de l'aimable cadeau d'une caisse de livres que vous avez fait aux hommes du 302^e régiment de débardeurs. Grâce à l'obligeance des hommes du vaisseau des États-Unis *El Occidente* nous avons reçu des livres ce matin. Je vous assure que les soldats les regardent comme une grande réjouissance et qu'ils leur feront passer bien des heures qui auraient pu être terriblement monotones sans cela. Des cadeaux comme cela tendent à faire mieux comprendre le fait que les gens de chez nous pensent toujours à leurs enfants qui sont ici et font pour eux tout ce qui est en leur pouvoir. Je puis également ajouter que les livres sont la pierre angulaire d'une bibliothèque qui, nous l'espérons, procurera de bonnes et saines distractions aux soldats du régiment. »

On envoya encore des livres à une escadre de soixante-cinq bâtiments de ravitaillement qui croisait dans les eaux européennes et dont beaucoup transportaient du

charbon de Cardiff à Brest et à d'autres ports français de débarquement et d'embarquement.

Naturellement, le Service de Guerre des Bibliothèques songea en premier lieu à fournir des livres et des magazines aux vaisseaux et aux camps qui n'étaient pas pourvus par ailleurs et ce n'est qu'après le retour à son port d'attache de l'escadre qui avait opéré dans les eaux d'Europe, qu'on fit un effort systématique pour découvrir de quelle sorte de lectures, s'il y avait lieu, on pouvait avoir besoin sur ces bâtiments en plus des bibliothèques fournies par la Base de Ravitaillement de la Flotte.

L'Association des Bibliothèques Américaines pouvait rendre service, pour deux raisons, en fournissant des livres à ces vaisseaux de guerre et à ces croiseurs, bien qu'ils en fussent déjà pourvus proportionnellement à leurs effectifs. La première était qu'en ce qui était du Service de Guerre des Bibliothèques, il n'y avait pas de restriction au point de vue de la responsabilité financière personnelle. Les aumôniers avaient souvent besoin de livres pour l'infirmerie ou pour les différentes parties du navire où les hommes avaient l'habitude de se rassembler, mais ils ne pouvaient utiliser à cet effet les volumes fournis par la Bibliothèque de Ravitaillement de la Flotte, vu que le trésorier-payeur ne voulait pas courir la chance d'en perdre.

La seconde raison était qu'on pouvait se procurer bien plus rapidement des ouvrages techniques particuliers par l'intermédiaire du Service de Guerre des Bibliothèques que par la voie régulière ; on avait ainsi

envoyé certains livres pour répondre à des demandes durant l'année 1918. Pendant que la flotte était dans le port de New York on visita les vaisseaux et on consulta les aumôniers au sujet des livres qu'il fallait. Partout l'on demanda certains livres ou certaines revues. Il est intéressant de noter que c'était le « World Almanac » qu'on demandait avec le plus d'insistance. On en acheta soixante exemplaires pour les diverses unités de la Flotte pendant les trois jours qui précédèrent son départ.

Ce qu'il y eut de plus encourageant ce fut le nombre de lettres reçues pour demander un service supplémentaire. Celle de l'aumônier du *Wyoming* est typique. Elle exposait que le seul exemplaire des « Wrinkles in Practical Navigation » du Capitaine Lecky qu'on eût à bord était très demandé et que deux exemplaires de plus ne seraient pas de trop. Il ajoutait que plusieurs hommes et officiers lui avaient demandé s'il ne pourrait pas leur faire avoir quelques exemplaires du dernier livre de l'amiral Jellicoe.

L'aumônier du *Kentucky* écrivait que quelque temps auparavant il s'était procuré une centaine de livres « extra » par l'intermédiaire du bureau d'expéditions de Newport News. Ils avaient servi deux fois leur compte depuis qu'on les avait placés à bord et beaucoup d'entre eux tombaient littéralement en morceaux. Il tenait à exprimer ses remerciements tout en demandant une seconde donation.

On s'était tellement servi, ajoutait-il, des quelques ouvrages techniques qu'il y avait parmi les romans

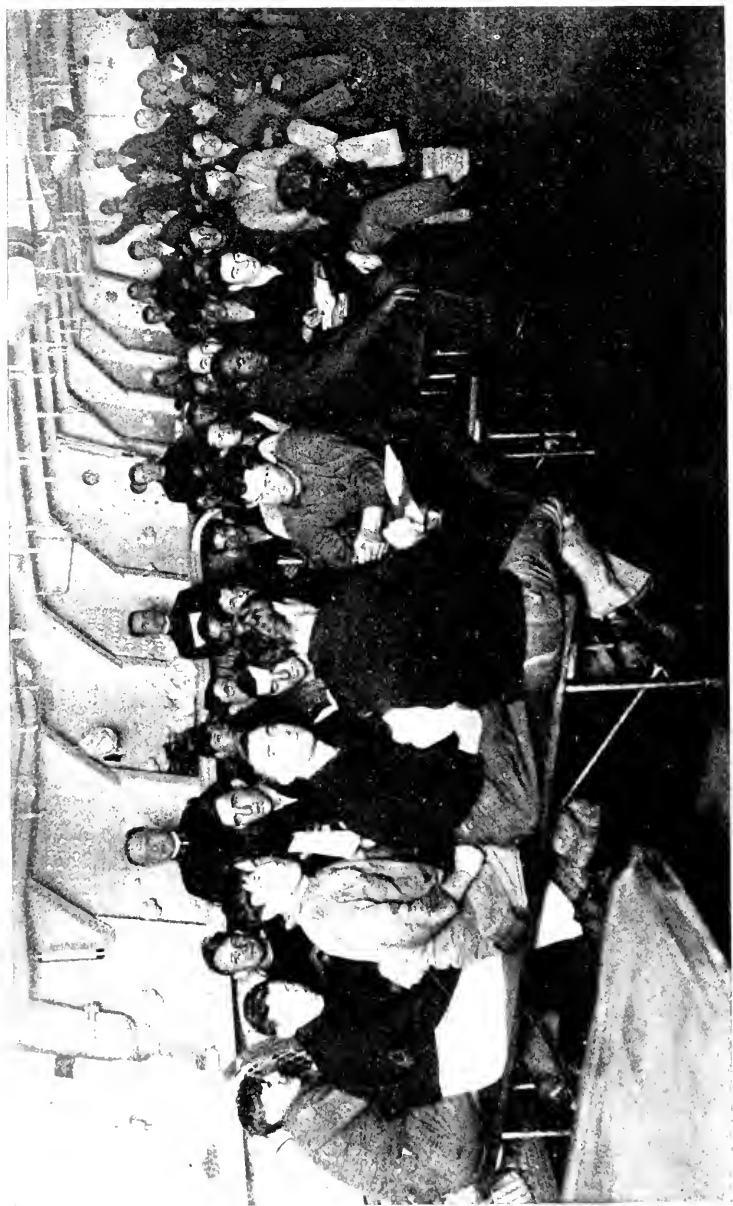
et les nouvelles, qu'il en désirait d'autres pour pouvoir donner aux hommes qui étudiaient en vue de leur avancement dans leurs parties respectives, des manuels récents qui fussent véritablement susceptibles de leur être utiles. Il joignait à sa lettre une liste de livres sur la médecine et la garde des malades pour ceux qui étudiaient ces matières sans appartenir au Service Médical. On demandait encore des ouvrages techniques pour une classe d'électriciens navals et des livres sur la télégraphie sans fil pour une classe de radiotélégraphie. A son avis, ce dont on avait le plus besoin, c'était de manuels de mathématiques supérieures, de géométrie plane et sphérique, de trigonométrie, d'algèbre et d'arithmétique. « Nous avons un certain nombre de sujets qui étudient en vue de devenir officiers et le besoin qu'ils ont de ces livres est impérieux », ajoutait-il.

Les résultats obtenus dans la Flotte pendant son séjour dans le port de New York rendirent nécessaire l'extension du service, et, avec l'approbation chaleureuse de la Commission des Camps d'Entraînement, un représentant de l'Association des Bibliothèques Américaines fut envoyé en mars à la baie de Guantánamo, à Cuba, où la flotte était rassemblée pour les manœuvres de printemps, en vue de se rendre compte de l'œuvre qui avait été déjà accomplie, de fournir certains livres demandés, et d'aider l'officier chargé du bien-être des matelots à répartir les livres entre les différentes divisions auxquelles appartenaient les unités. Il y avait aussi beaucoup de navires de la Flotte qui,

étant rassemblés dans les eaux cubaines, ne s'étaient pas trouvés dans le port de New York et n'avaient pas été pourvus.

Cette tentative fut couronnée de succès. On eut des livres à sa disposition à un moment où la demande était élevée. L'espace restreint dans lequel se trouvaient un grand nombre de vaisseaux et la situation commode des bureaux de l'Association permirent à chaque officier que cela intéressait de s'y rendre en personne et de choisir les livres désirés dans le stock disponible. En recevant les demandes d'ouvrages spéciaux, en produisant les récents ouvrages techniques sur la marine et en échangeant et en faisant circuler les livres, le représentant de l'Association des Bibliothèques Américaines assumait pratiquement les fonctions de bibliothécaire de la Flotte. Quoique les exercices athlétiques battissent leur plein, qu'on embarquât des vivres, qu'on fit des tirs à la cible et que plusieurs vaisseaux fissent du charbon, on répondit de tous côtés au message du chef d'état-major qui appelait l'attention sur ce service. En cinq jours, on fournit à soixante-dix vaisseaux près de quinze mille volumes comprenant dix sept cents volumes autres que des romans.

Les besoins variaient suivant la nature des vaisseaux. Comme les navires de guerre avaient déjà des bibliothèques techniques bien fournies, il leur fallait surtout des romans, et ceux de l'Association firent l'affaire. Ainsi qu'un homme le disait : « Quel que fût celui qui avait choisi ces livres, il avait évidemment eu l'intention qu'on les lût une fois à bord ». Toutefois, l'on montrait



UNE CLASSE A BORD D'UN NAVIRE DE GUERRE (L'ARKANSAS)

un vif intérêt pour les ouvrages techniques et l'on demandait beaucoup d'histoires d'Amérique, de livres sur la diplomatie et l'enseignement civique américains, de manuels d'algèbre, de trigonométrie, de calcul et de physique. Le « World Almanac » et une nouvelle histoire de la guerre mondiale faisaient fureur. On répartit environ mille ouvrages techniques et six mille romans entre sept vaisseaux de guerre à l'usage de dix-neuf mille trois cents hommes.

Pour les destroyers, le problème se présentait différemment. La quantité de livres qui leur est allouée est bien moindre que pour les vaisseaux de guerre et l'espace disponible pour une bibliothèque y est très restreint. Il est impossible d'établir une bibliothèque régulière à bord. Ce qu'il leur faut, c'est un petit nombre de livres facilement accessibles, qu'on puisse échanger contre une nouvelle collection chaque fois qu'on touche au port. La moyenne des pertes résultant de la libre disposition des livres est peu de chose en comparaison du plaisir et du service que cela procurait.

Sur une liste de magazines approuvée par l'Association, chaque destroyer fut invité à faire le choix de dix abonnements et la plupart tinrent à profiter de cet avantage. Il est évident qu'on ne peut guère installer de bibliothèque à bord des sous-marins, ce qui ne les empêchait pas de tous désirer des livres. Ils voulaient surtout des ouvrages techniques — sur les moteurs Diesel, l'architecture et la mécanique navales et tous les nouveaux livres touchant les progrès récents en matière de sous-marins et l'emploi des sous-marins à

la guerre. Chacun reçut en outre quarante romans environ, choisis par l'équipage lui-même parmi la collection exposée au bureau. De plus un bon choix de romans et un certain nombre d'abonnements à des revues étaient adressés au navire d'attache pour servir non seulement à son équipage, mais encore à ceux des sous-marins.

On donna des livres aux bâtiments de ravitaillement et de réparations. Les navires de course de seconde catégorie qui avaient été déjà pourvus échangèrent une ancienne collection contre une nouvelle.

A la Station Navale, cinq cents hommes environ, y compris les équipages des navires de course, des remorqueurs, des chalands, des navires de l'inspection des vivres et des bâtiments auxiliaires, les hommes à l'hôpital fixe et au dépôt de charbon, une compagnie d'infanterie de marine pour fournir les gardes et le personnel de plusieurs stations de télégraphie sans fil tellement isolées qu'elles sont parfois trois mois de suite sans communication avec le restant du monde, tous ces hommes font appel à la bibliothèque centrale dans le bâtiment consacré à la récréation. Il s'y trouvait environ trois cent cinquante livres. On prit des mesures pour y établir une bibliothèque d'au moins mille volumes et pour favoriser le développement d'une succursale à l'usage des points les plus éloignés.

Cinq cents romans furent envoyés au terrain de récréation de Deer Point, où l'on se propose d'établir une bibliothèque beaucoup plus importante, à l'usage non seulement de l'infanterie de marine qui y stationne,

mais encore des milliers de matelots qui viennent à terre pour se rendre aux champs athlétiques et aux terrains de récréation de la Flotte.

L'expérience a démontré qu'en quelque endroit que de grosses unités de la Flotte soient réunies, il y a lieu de faire fonctionner une bibliothèque, particulièrement de pratiquer l'échange des livres pour les bâtiments de petite taille qui ne peuvent emporter une collection considérable. Il en résulte que l'établissement de bureaux d'expéditions en divers endroits aux soins de bibliothécaires qui mettraient le service en train, le stimuleraient et en auraient la direction, un bon système pour se procurer des ouvrages spéciaux avec un minimum d'attente et de paperasserie, et par-dessus tout l'adoption du système du libre accès aux livres en faveur des hommes, beaucoup plus satisfaisant comme résultat que celui de la stricte responsabilité financière et des armoires fermées à clé, contribueraient grandement à améliorer le service des bibliothèques du Ministère de la Marine actuellement en existence.

LE SERVICE A BORD DES TRANSPORTS

Les bureaux d'expéditions de l'Association des Bibliothèques Américaines à Hoboken, New York, Brooklyn, Newport News, Boston et Charleston ont pourvu plus de cent cinquante transports de bibliothèques permanentes à l'usage des troupes revenant de France. Quand le navire entre au port en Amérique, on remplace la collection et l'on met à bord un nouveau

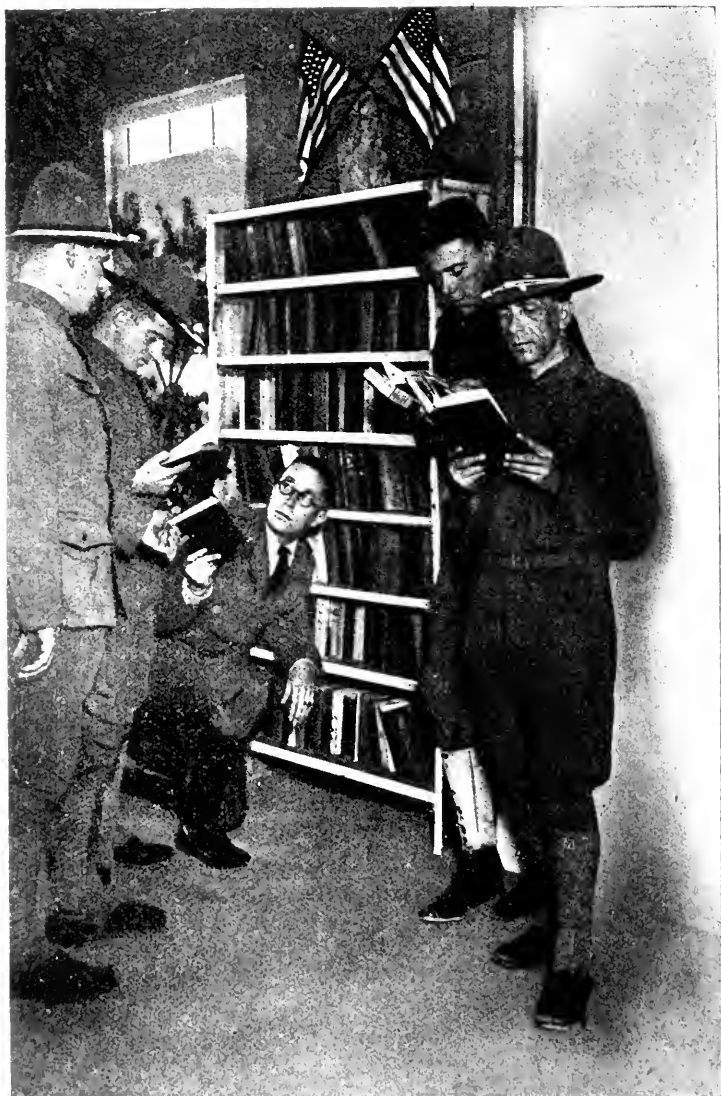
stock de magazines pour le prochain voyage. Tout d'abord on fournit les livres à raison d'un pour quatre hommes, mais la demande était si considérable qu'on s'aperçut bientôt qu'il fallait doubler et même tripler la proportion. Les officiers demandaient un livre par homme. Les livres se sont montrés d'un grand secours pour diminuer l'ennui et les privations du voyage et maintenir la tranquillité et la satisfaction parmi l'équipage. On rapporte qu'une fois qu'un transport non pourvu de bibliothèque avait été immobilisé pendant cinq jours, le besoin de lecture se fit tellement sentir que les hommes découpèrent et se partagèrent un vieux journal de Boston et une ancienne revue. A la fin de l'internement, plusieurs d'entre eux pouvaient réciter mot à mot les annonces pour le savon à barbe, la pâte dentifrice et les grands magasins.

La plupart du temps c'étaient les secrétaires de l'Y. M. C. A., les aumôniers ou quelque officier du navire qui prenaient soin des livres. Cependant l'essai qu'on fit de les confier à des bibliothécaires professionnels eut un tel succès que le Service de Guerre des Bibliothèques résolut de placer un bibliothécaire à bord de chaque transport contenant au moins quatre mille hommes.

Les constatations du premier bibliothécaire à bord d'un transport, M. H. H. B. Meyer, de la Bibliothèque du Congrès, présentent naturellement un intérêt tout spécial. Il rapporte que six jours après que le *Mongolia* qui transportait 4.400 hommes eut quitté la France, chacun des 1.700 livres de l'Association était en main. « Les hommes avaient soif de lire. Dès qu'ils



BIBLIOTHÈQUE DU « WAR CAMP COMMUNITY SERVICE »
A NEW YORK



CONSEILS AU LECTEUR

Il fallait aider de nombreux soldats à choisir leurs livres

furent embarqués à Saint-Nazaire et eurent découvert la présence d'une bibliothèque, j'eus une file d'hommes rangés en bataille devant ma fenêtre pendant plusieurs jours. »

Ce qu'on demandait le plus, c'étaient des histoires de l'Ouest et des romans d'amour écrits par des auteurs américains. Venaient ensuite les ouvrages sur l'agriculture ; les livres sur la mécanique s'enlevaient rapidement et l'on recevait des demandes spéciales visant des ouvrages sur la fabrication des chaudières, l'apiculture et la navigation. Le goût de la poésie — Longfellow, Tennyson, Whittier, Service, Kipling et Poe — était répandu d'une manière étonnante. Un homme demandait Masefield, un autre Dante, un troisième Omar Khayyam. Ruskin et les « Essais » d'Emerson avaient plusieurs lecteurs. Shakespeare était populaire, surtout « Macbeth », « Hamlet », « Romeo et Juliette ». Un Italien lut tout ce que la collection contenait de Shakespeare, à savoir cinq pièces. Les revues distribuées sur le pont la première après-midi passèrent de main en main pendant le restant du voyage.

Chaque livre trouvait un lecteur. « J'étudiais mes hommes avec soin », dit M. Meyer. « Je savais que les livres de la bibliothèque avaient été bien choisis et qu'il existait un lecteur pour chacun en puissance. Pour ce qui est de certains livres je n'eus pas un succès complet du premier coup. « Blithedale Romance » d'Hawthorne, par exemple, me fut rapporté deux fois. Le premier lecteur vint au bout d'une demi-heure en disant que c'était « trop lent ». Le second le garda un

peu plus longtemps, mais le rapporta finalement sous prétexte que c'était trop « noble ». Mais le troisième se trouva le lecteur voulu. Il le garda deux jours et le rendit en déclarant que c'était le plus beau livre qu'il eût jamais lu. Il demanda encore de l'Hawthorne. »

Pendant les deux derniers jours du voyage on se précipita au bureau pour rendre les livres, mais on continua à lire jusqu'au moment même où le vaisseau entra au port. Quand les livres se trouvèrent de nouveau rassemblés, on constata que les hommes en avaient pris soin et qu'on pouvait les retrouver tous pour ainsi dire.

Un autre bibliothécaire de transport, M. Henry S. Green, qui s'embarqua à New York sur le *Matsonia*, dit qu'avant que le navire fût passé devant la statue de la Liberté, un membre de l'équipage était déjà venu emprunter un exemplaire des « Rhymes of a Red Cross Man » (Poésies d'un homme de la Croix Rouge) de Robert Service. La circulation au cours du voyage d'aller fut de vingt à quarante livres par jour, empruntés surtout par l'équipage qui comptait quatre cents hommes.

Au retour il fallut souvent employer deux hommes pour donner les livres et faire les fiches assez vite pour empêcher l'encombrement au guichet. En deux jours on distribua plus de trois cents livres, et plusieurs lecteurs demandaient un livre par jour. Le roulement des livres les plus populaires était excessivement rapide ; certaines fiches portaient jusqu'à huit timbres à date pour les dix jours pendant lesquels on avait distribué des livres.

A la fin du quatrième jour qui suivit le départ de Saint-Nazaire il ne restait pas plus de deux cents livres sur les rayons, des classiques pour la plupart. Un jour le bibliothécaire déposa sur la planchette qui se trouvait sous son guichet environ vingt volumes de Dickens, Scott, Thackeray, Eliot, Ward, James, Howells et Hawthorne. Un homme du *Montana* vint demander quelque chose par Jack London, Zane Grey, B. M. Bower, Rex Beach ou G. B. Mac Cutcheon. Quand on lui eut dit que tous les ouvrages de ces auteurs étaient en main, il examina le rayon des classiques, déclara que c'était une triste collection et demanda une magazine.

On réclamait quelques ouvrages techniques, mais le but de la plupart des lecteurs était simplement de se distraire. Les hommes venaient en majorité des États situés au-delà du Mississipi et désiraient des livres d'auteurs américains traitant de la situation présente aux États-Unis, surtout des histoires de vie au grand air et d'aventures.

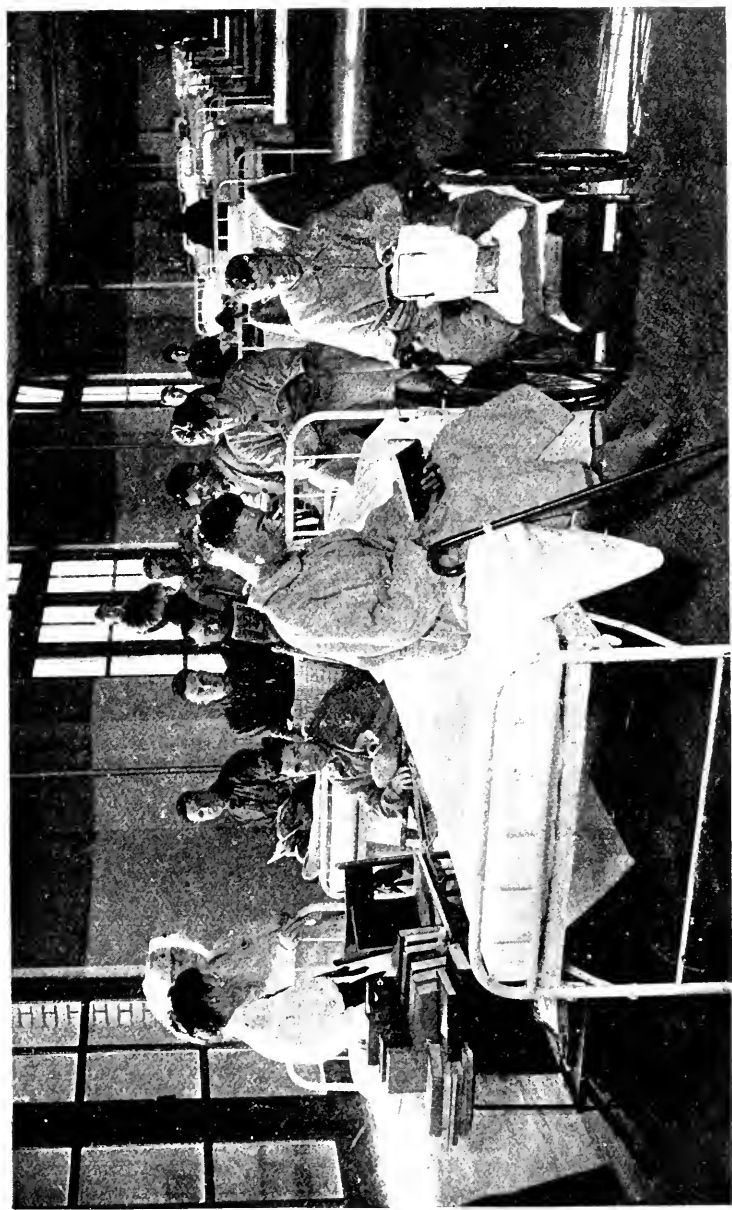
Un secrétaire de l'Y. M. C. A. qui avait fait cinq voyages d'aller et retour sur le *Matsonia* et qui avait pu observer ce que faisaient les soldats, déclarait au bibliothécaire qu'à son avis les hommes à bord consumaient trois fois plus de livres au moins qu'au cours d'aucun de ses précédents voyages. Il ajoutait que, soit que les livres y fussent ou non pour quelque chose, on jouait beaucoup moins que d'habitude.

Le choix du local à bord des transports présentait de grandes difficultés et sa solution exigeait le déploiement d'une grande ingéniosité. Sur le *Matsonia*, la

cabine assignée à l'Association des Bibliothèques Américaines était partagée par les jeunes hommes qui avaient la garde des films pour le cinématographe qui fonctionnait le soir en divers endroits du navire et il fallait fermer la bibliothèque deux ou trois heures par jour pendant qu'on préparait les films. Mais comme les opérateurs du cinématographe consentaient toujours à donner un coup de main, quand il y avait affluence pour demander des livres, le mélange des livres et du cinématographe eut d'assez bons résultats.

Sur un autre bâtiment qui ramenait 6.000 hommes, l'espace réservé à la bibliothèque était en partie occupé par le dispensaire de l'Armée. Un arrangement très simple évita le désordre et permit de se livrer aux deux besognes à la fois : ceux qui venaient chercher des remèdes prenaient la file à babord tandis que ceux qui voulaient des livres suivaient un passage délimité par une rampe à tribord.

Dans un autre cas il n'y avait pas de point central disponible pour faire la distribution, mais on imagina un système pour tourner la difficulté. Deux caisses de livres, contenant à peu près soixante-dix volumes, furent déposées dans chacune des grandes chambrées et une boîte dans chacune des petites. Dans chaque subdivision on choisit un homme pour prendre soin des livres et recevoir les demandes de ceux qui désiraient des ouvrages techniques et autres livres que des romans. Les volumes de ces catégories étaient rangés dans une cabine fermant à clé au troisième pont inférieur, et à onze heures du matin, le représentant de



BIBLIOTHÉCAIRE APPORTANT DES LIVRES A L'HOPITAL DE DÉBARQUEMENT
AU GRAND CENTRAL PALACE A NEW-YORK



Cliché Underwood & Underwood

TYPE DE POUSSETTE A LIVRES EN USAGE DANS LES HOPITAUX

l'Association des Bibliothèques Américaines s'y installait en permanence pour pourvoir ceux qui désiraient des lectures sérieuses. On eut vite fait de repérer l'endroit et de nombreux soldats se présentaient à l'heure fixée. Il y en avait un qui venait tous les jours et avant la fin du voyage parvint à se procurer, un par un, huit livres sur l'agriculture. Bien qu'on eût ainsi réussi à se tirer d'affaire, la pratique convainquit le bibliothécaire qu'un point de distribution accessible aux lecteurs était réellement nécessaire, et avant de quitter le navire à New York, il obtint du commandant la promesse qu'on ferait installer un compartiment en planches pour la bibliothèque sur l'un des ponts-promenades.

L'Association ne plaçait pas seulement des livres à bord des bateaux de troupes, elle distribuait encore des journaux au moment où les soldats s'embarquaient en France et, quand c'était possible, elle fournissait des journaux américains le jour même où le navire entrait au port de l'autre côté de l'Océan. Les journaux de l'endroit étaient heureux d'offrir leur coopération à l'Association et ils tiraient fréquemment des éditions spéciales à distribuer aux hommes au moment de leur débarquement. On peut imaginer aisément quel accueil on faisait aux journaux qui contenaient « pour de bon » des nouvelles du pays.

CHAPITRE VIII

LES BIBLIOTHÈQUES DES HOPITAUX MILITAIRES AMÉRICAINS

Dans la salle d'un vaste hôpital militaire où l'on soignait les commotions résultant de l'explosion des obus, je rencontrai un jeune homme qui faisait un peu de sculpture sur bois. Son visage avait une expression qui invitait à la conversation.

M'arrêtant près de lui, je lui dis : « Combien de temps y a-t-il que vous êtes ici ? » « Oh ! Oh ! à peu près un an », bégaya-t-il. « Quand je suis ar-rivé, je ne pou-ouvais pas pa-arler du tout. Main-aintenant je pa-arlé assez bien ». « C'est vrai », lui dis-je en mentant effrontément. « Mais, dites-moi, êtes-vous marié ? »

« N-non », dit-il. « J'a-allais rentrer en Da-akota pour é-épou-ser une jeu-eune fille, mais un No-orvégien a-a pris m-ma place ».

« C'est bien triste, mais vous devez vous rappeler que tout nuage a sa bordure d'argent. »

« Oh-oh ! » reprit-il avec la plus grande sérénité. « Ça-a m'est égal. Je-e crois qu'il m'a-a rendu un fa-ameux s-service ! »

Quelques instants plus tard un jeune homme arrêta.

mon attention. C'était le vrai portrait de la mélancolie. Il tenait sa tête dans ses deux mains et considérait le plancher. Après avoir hésité quelque peu, je m'approchai de lui et lui offris une cigarette. Il manifesta une légère animation et accepta.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici ? » demandai-je.

« Je n'en sais rien », répondit-il d'un air distrait.

Dans l'espoir de surmonter son apathie, je m'enhardis à lui demander encore : « Quelle est la dernière chose dont vous vous souveniez avant votre arrivée ici ? »

Son visage s'illumina à l'instant et il me fit une description intéressante de l'avance dans laquelle il avait été frappé.

Tout en écoutant, je me demandais si son cas n'était pas de ceux qui seraient sensibles à l'influence égayante de quelques bonnes magazines illustrées. Les médecins prescrivent souvent la lecture de livres qui écartent de l'esprit la pensée de la guerre, et un choix de lectures vivantes et variées rend souvent de grands services.

C'est à ces pauvres garçons anéantis qu'un poète pourrait dire :

Vous ne saurez guère qui je suis, ou ce que je veux ;
Mais je serai pour vous la santé quand même
Et je filtrerai et tonifierai votre sang.

Quand un soldat a été emporté du champ de bataille, son esprit revoit les spectacles d'horreur qui l'ont frappé. Ce qu'il lui faut le plus, c'est quelque chose qui puisse lui faire oublier le passé — et sans doute aussi l'avenir

qui l'attend. Lorsque les affres de la douleur se sont calmées, l'un des pires supplices de la vie d'hôpital est l'ennui de la réclusion. Un bras en morceaux ou une jambe infectée peut vous clouer au lit pendant des mois sans que vous ressentiez aucune douleur. Pour le blessé, le principal problème est de passer sa journée. L'enthousiasme de la vie n'est pas très vif chez lui et le découragement le guette. C'est à ce moment qu'un jeu, un album ou un livre peut lui être le plus utile en lui permettant de vivre comme il est dit dans sa chanson favorite : « Empaquetez vos chagrins dans votre vieux sac et ayez le sourire, le sourire, le sourire. » Un bon roman peut changer ses idées et le sauver de « l'hôpitalite ». Un pauvre garçon qui était étendu depuis des semaines à l'hôpital du Camp Zachary Taylor avec des poids attachés aux jambes ne s'arrêtait de lire que pour manger. « Vous m'en avez choisi un bon », répétait-il à la bibliothécaire. « Pendant que je lis j'oublie que je souffre. »

Les romans valent parfois mieux que les majors. Pendant la Guerre Civile quelqu'un qui visitait un hôpital militaire à Washington entendit l'un des blessés causer en riant du Président Lincoln qui était venu à l'hôpital peu auparavant et avait égayé les blessés de quelques-unes de ses histoires. Le soldat paraissait de si bonne humeur que le visiteur lui dit : « Vous devez n'être que très légèrement blessé. » « Oui », répartit le gai luron, « très légèrement, j'ai perdu une jambe et je perdrais l'autre assez volontiers pour entendre d'autres histoires du vieil Abraham ».

Les bibliothèques des hôpitaux se sont constituées aux États-Unis grâce à quelques bibliothécaires de camp qui envoyèrent des collections de livres aux hôpitaux dépendant des camps auxquels ils étaient attachés. Dans certains de ces camps, les livres étaient confiés à un aumônier, à un secrétaire de l'Y. M. C. A. ou à un fonctionnaire de la Croix Rouge ou du service de Santé ; mais comme les collections provenaient de dons de valeur variable et que le personnel avait d'autres besognes absorbantes, les résultats furent loin d'être satisfaisants. En février 1918, on résolut d'établir des bibliothèques pour les hôpitaux d'une manière systématique. On obtint du Bureau du Chirurgien Général et du Ministère de la Marine les renseignements relatifs au nombre et à l'importance des hôpitaux. Il était également nécessaire de connaître les dispositions du médecin-chef et de la Croix Rouge à l'égard des bibliothèques. On pria donc les bibliothécaires de camp de se concerter avec les majors au sujet de l'établissement d'une bibliothèque à l'hôpital de base et du choix d'un bibliothécaire. A la suite d'entrevues personnelles avec les médecins-chefs de plusieurs hôpitaux généraux, on obtint l'autorisation d'installer des bibliothèques. Tous les hôpitaux militaires avaient besoin de livres, mais tous n'avaient pas besoin de bibliothécaires, certains parce que l'aumônier y suppléait ; d'autres télégraphiaient qu'on en envoyât un immédiatement. Après s'être rendu compte de ce que pouvait faire un organisateur de bibliothèque compétent, le médecin-major de Williamsbridge fut si troublé à l'idée de rester sans

bibliothécaire qu'il télégraphia à la Direction : « On réclame un bibliothécaire compétent dont on a besoin. »

Il fallait une grande diversité de livres pour pourvoir aux besoins des blessés dans les hôpitaux et des convalescents dans les maisons de la Croix Rouge. Naturellement ce que lit le malade dépend de l'individu. Si c'est un homme instruit, il lui faut d'abord un bon roman, une histoire policière, un récit d'aventures ou quelque chose d'amusant. Rex Beach, Zane Grey et O. Henry sont très en vogue. Au bout de quelques jours il demande quelque chose de plus substantiel. La poésie, l'histoire présentée d'une manière attrayante, la biographie, les voyages et les livres sur la guerre sont très demandés. Les malades qui ont le goût et la possibilité de l'étude demandent de l'algèbre, de la géométrie, des livres de lecture, des manuels de sténographie, des livres sur les méthodes commerciales, le droit, la médecine et une infinité d'autres sujets. S'il y a beaucoup d'illettrés dans le camp, il faut absolument un bon nombre d'abécédaires et de livres de lecture faciles.

On a souvent besoin de livres en langues étrangères. Un soldat russe démobilisé apporta à un bibliothécaire une vieille magazine russe toute usée. « On me l'a donnée chez les Sœurs Grises », dit-il, « et j'ai été si content de trouver quelque chose en russe que je veux la laisser ici pour quelque compatriote. » Un chef de salle à l'Hôpital du Camp Upton demanda à un rabbin de regarder un blessé juif qu'il trouvait plutôt bizarre — voire l'esprit dérangé — parce qu'il se cramponnait

avec tant de ténacité à un vieux journal. Après enquête le rabbin découvrit que le pauvre jeune homme était complètement ahuri, car il ne pouvait ni parler ni lire l'anglais et il n'avait rien eu à lire de dix jours qu'un vieux journal yeddish. Il se trouvait que c'était un étudiant et qu'il était presque hors de ses esprits par suite de l'impossibilité où il était de s'exprimer. Le rabbin vint rendre visite au bibliothécaire de camp qui, bien qu'il n'y eût que peu d'hébreu et de yeddish sur les rayons, put procurer au malade quelque chose de convenable et faire pour lui ce que les médecins n'avaient pu faire.

On a essayé de diverses méthodes pour distribuer les livres. Dans certains hôpitaux la bibliothécaire est pourvue d'un véhicule qui ressemble à une table à thé avec roues caoutchoutées silencieuses ; elle le pousse à travers les salles, s'arrêtant à chaque lit pour permettre à tous les malades de faire leur choix avant qu'elle s'éloigne. Là où ces poussettes n'ont pu être employées, on s'est servi de sacs à provisions et de voitures d'enfants.

Une bibliothécaire d'hôpital avait fait imprimer de petites cartes, indiquant les heures d'ouverture de la bibliothèque et engageant à y venir, et elle les distribuait comme elle allait de place en place à travers le camp et l'hôpital.

Beaucoup de bibliothécaires comprirent qu'on pouvait mieux connaître les besoins des blessés et des malades en fait de livres en abandonnant le système qui consistait à transporter un choix de volumes à

travers les salles, pour adopter celui de s'asseoir à côté de chaque lit avec un calepin et de causer avec le malade du genre de livres qui lui convenait. Tout d'abord, à ce que rapportait une bibliothécaire, les hommes se montrèrent peu communicatifs et les progrès furent lents ; peu à peu, cependant, à force de patience et de tact, elle les habitua à l'idée de causer livres avec elle en toute liberté.

« Maintenant, quand ils me voient arriver, mon calepin à la main », ajoutait-elle, « ils se rejettent sur leurs oreillers le plus majestueusement possible, comme s'ils avaient le monde entier pour faire leur choix. Et ils font leur choix parmi le monde entier des livres, sur une échelle qui n'est pas sans me déconcerter. Je crois aussi qu'ils prennent autant de plaisir à notre causerie sur les livres qu'aux livres mêmes.

« L'autre jour, je me suis arrangée pour pouvoir entrer dans une salle qui m'avait été interdite pendant près d'une semaine par suite de la grippe. Quand j'apparus à la porte, les hommes qui étaient à l'extrémité la plus rapprochée de la salle poussèrent tous ensemble une sorte de soupir de soulagement qui parvint comme une musique à mes oreilles. Ils s'écrièrent en chœur : « Enfin, la voici ! Voici la dame aux livres ! » Plus avant dans la salle un très jeune homme m'accueillit les larmes aux yeux à proprement parler. « Je suis resté étendu ici pendant des jours et des jours à souhaiter que vous veniez », dit-il. »

« Ce à quoi aspire la bibliothécaire d'un hôpital de base, c'est à mettre tout le monde à la lecture », dit



LE BIBLIOTHÉCAIRE ET SON ORDONNANCE EN TOURNÉE A L'HOPITAL DU CAMP DE VENS

Les soldats demandaient souvent des ouvrages techniques pour se tenir au courant de leur profession



DES LIVRES POUR DISTRAIRE LES MALADES A L'HOPITAL DU CAMP MEADE

Miss Miriam Carey, surveillante des hôpitaux du district du Sud-Est. « De manière à savoir comment procéder, on visite les lits un par un et sans hâte. Quand les soldats ont fait connaissance avec la bibliothécaire et la considèrent comme une camarade, ils n'hésitent pas à lui dire ce qu'ils désirent lire — bien au contraire. Après l'une de ces visites de chevet elle peut leur faire connaître ce qu'il leur faut lire, s'ils ne sont pas fixés à ce sujet. Pour satisfaire aux besoins des soldats malades, on doit non seulement leur remettre les livres directement, mais encore faire connaissance avec eux. Après cela la bibliothécaire et son aide éprouvent la plus grande satisfaction qu'elles puissent ressentir dans leur travail, celle de voir chaque homme dans la salle, un livre, un album, ou une magazine à la main. »

Un bibliothécaire d'hôpital attaché au Fort Oglethorpe rapportait qu'on demandait à chaque patient qui était capable de lire, mais ne pouvait se rendre à la maison de la Croix Rouge, quelle espèce de chose il aimerait lire. On inscrivait son nom, sa salle et le numéro de son lit sur un calepin où l'on indiquait ce qu'il désirait. Au cours de l'après-midi même, les chefs de salle envoyaient chercher les livres et les distribuaient dès leur arrivée. Le désavantage de ce système était que les hommes n'avaient pas la satisfaction d'avoir sous les yeux une certaine quantité de livres, parmi lesquels choisir. Il occasionnait encore une assez grande perte de temps ; parfois les chefs de salle oubliaient d'envoyer chercher les livres et, à moins de s'intéresser personnellement à la chose, ils ne faisaient pas toujours parvenir

le livre voulu à l'homme voulu. Vu la grande distance entre la maison de la Croix Rouge et de nombreuses salles, il n'était pas possible à l'homme détaché au service de la bibliothèque d'emporter assez de livres pour sa tournée. Par la suite, on trouva commode de charger la voiture de la bibliothèque dès le matin et de faire aller celui qui était désigné pour la conduire à travers les salles avec la bibliothécaire en emportant des brassées de livres prises à la voiture. De cette manière, on pouvait faire circuler un nombre de volumes double et les hommes obtenaient ce qu'ils demandaient. Comme le disait un soldat, « il est fameux de voir les livres et les magazines qu'on désire sans avoir à penser à ce qu'on veut avant de le demander ».

« Je passai mon premier dimanche au camp à l'hôpital de base », écrivait le bibliothécaire du Camp Upton. « Nous obtînmes du Major Whitham la permission de distribuer des livres dans les salles et dans les baraques des infirmiers. Cela nous obligeait à porter les livres à une distance assez considérable sur des pilotis et la terre brute. Nous fabriquâmes une sorte de caisse à bras en clouant deux longs manches de bois sur les côtés d'une caisse d'emballage. Quand nous entrions dans une salle, on nous prenait généralement pour des infirmiers amenant un nouveau sujet. Mais quand le chef de salle criait que nous avions des livres à la libre disposition de tous ceux qui en désiraient, il s'en suivait une avance générale de peignoirs dans notre direction. Notre marchandise était accueillie avec faveur, comme les soldats avaient le plus grand désir

de lire. Nous comptons établir un poste d'échange à l'hôpital auxiliaire, quand il sera terminé. »

M^{me} Alice Hegan Rice, qui contribua à l'établissement de la bibliothèque de l'hôpital du Camp Zachary Taylor, a donné un compte-rendu intéressant de ce qu'elle y a vu. L'hôpital était à un mille et demi de la bibliothèque du camp ; il n'y avait rien de prévu pour avoir des livres dans les salles et aucun moyen de les transporter d'une salle dans une autre. Pour remédier à cet état de choses, on fabriqua un casier à livres d'un mètre dans chacune des cinquante-huit salles de l'hôpital, la bibliothèque de camp ayant consenti à donner dix volumes pour chaque casier. On se servait d'une carte de vivres, empruntée au mess des officiers, pour la distribution des livres. Mais comme les seuls malades qui pouvaient se lever avaient accès au casier à livres, il devint nécessaire d'établir une bibliothèque ambulante d'une espèce unique. On remplit des paniers de livres dont le titre était apparent et on les transporta de salle en salle et de lit en lit. « J'aurais voulu que vous vissiez avec quelle avidité on se jetait dessus », écrivait M^{me} Rice en décrivant l'une de ces tournées à travers l'hôpital. « En partant il ne restait que deux livres sur la table, et les deux salles offraient un tableau qui vous aurait amusé. Chaque soldat qui était capable de s'asseoir dans son lit était plongé dans son livre personnel. »

Certains croyaient qu'on montrait les livres pour les vendre et offraient de les payer, car là comme dans les bibliothèques de camp, l'idée de fournir gratui-

tement des livres était une nouveauté pour beaucoup.

Tout d'abord, de nombreux patients regardèrent les livres qu'on leur offrait d'un air de suspicion en disant : « Non, je n'ai pas l'intention de lire. » D'autres restaient assis dans leur lit à attendre l'arrivée de quelques volumes. Un homme qui disait par condescendance à la bibliothécaire lors de sa première visite : « Oh ! je ferai tout aussi bien de le lire pour vous faire plaisir », se vanta par la suite d'avoir lu plus de livres à l'hôpital qu'il n'en avait encore jamais lu de sa vie : en attendant son rétablissement, il avait lu six volumes. Un virginien à la voix enrouée demanda à la bibliothécaire si elle avait entendu parler d'un livre intitulé « La Case de l'Oncle Tom ». Dans la même salle, un Italien demanda « l'Enfer » de Dante et « Romola » de George Eliot.

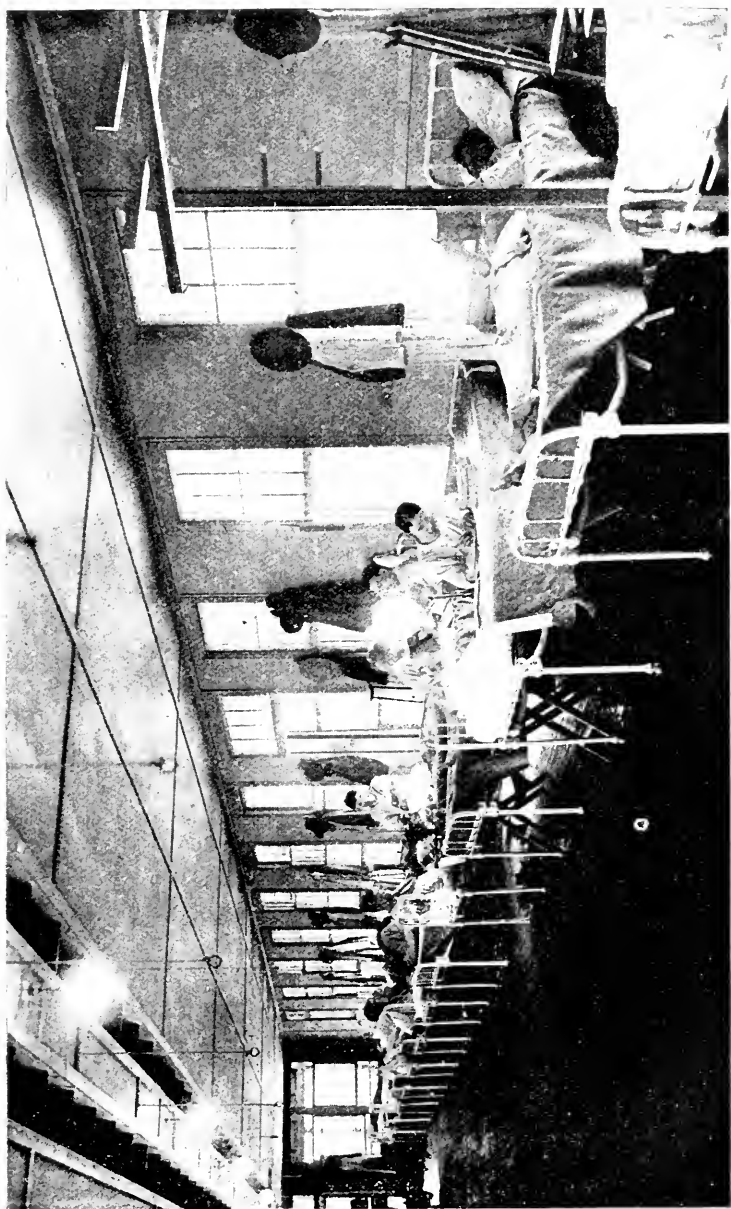
Un autre Italien à l'hôpital du Camp Zachary Taylor ne connaissait M^{me} Rice qu'en sa qualité de membre de la Croix Rouge. Quand il eût appris qu'elle était auteur, il vint à elle et lui dit : « J'apprends que vous écrivez un livre. »

« Oui, mon ami, j'ai écrit plusieurs livres. Qu'avez-vous à m'en dire ? »

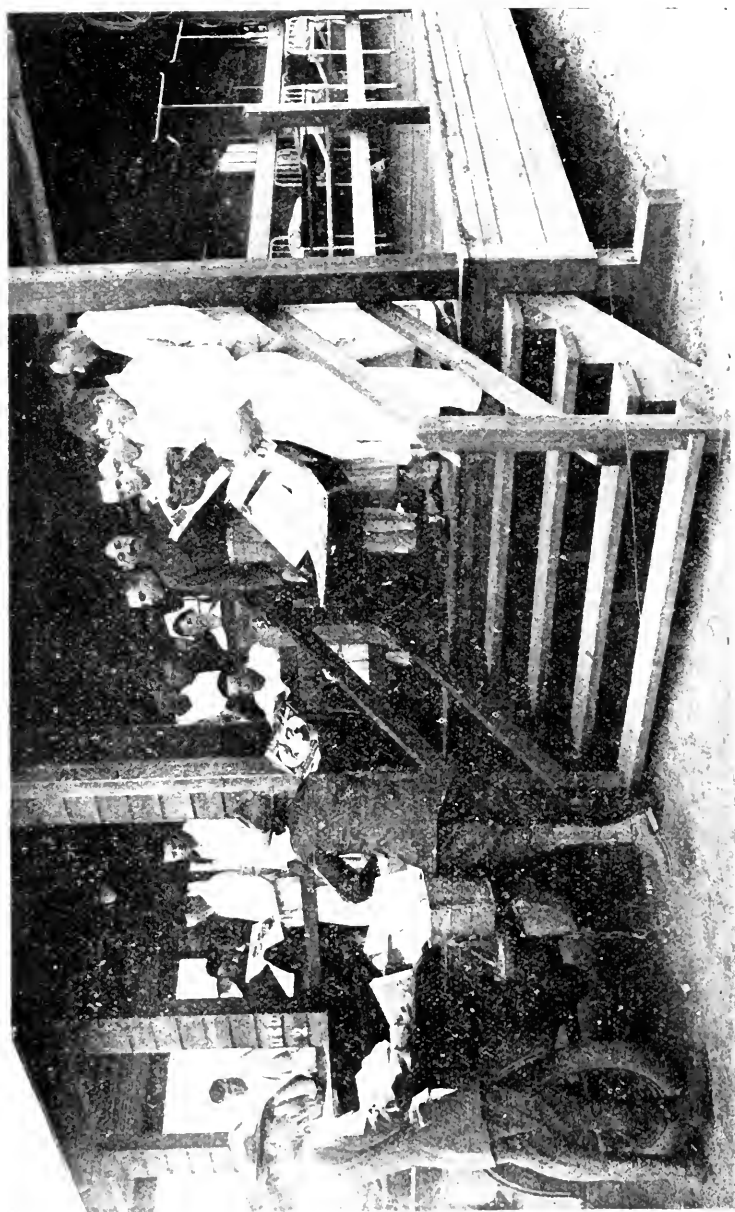
« Voudriez-vous, s'il vous plaît, me dire si l'on peut les envoyer à une jeune fille ? »

« Ma foi, je l'espère », répondit-elle. Le pauvre garçon essayait de trouver un livre américain qui pût intéresser sa fiancée.

Une bibliothécaire attachée à une maison de la Croix Rouge se rendit au chevet d'un homme qui savait parfaitement qu'il n'avait aucunement besoin de lire.



UNE SALLE DE L'HOPITAL DU CAMP MAC CLELLAN



CAMION DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHEQUES AMÉRICAINES
ARRÊTÉ DEVANT L'UNE DES SALLES DE L'HÔPITAL DU CAMP KEARNY

Il était bourru et presque méprisant, mais ayant découvert en lui un certain sens humoristique à l'état latent, elle lui envoya un « Penrod » de Tarkington en lui faisant dire que, s'il avait jamais été petit, elle était certaine que ce livre l'amuserait. La prochaine fois qu'elle visita cette salle, l'homme n'était que sourires. Il n'avait jamais pris autant de plaisir à aucun livre qu'à celui-là — c'était ce qu'il avait lu de plus étonnant, dit-il en lui demandant de lui en envoyer un autre.

Un soldat s'avançait vers un groupe qui entourait d'un air absorbé la voiture aux livres dans une salle d'hôpital militaire. « Je voudrais pouvoir m'intéresser à un livre. Mais je ne peux pas, je n'ai jamais pu. » Cependant il s'attardait. Finalement, il saisit un livre sur le jeu de dames. « Dites, Mademoiselle la Bibliothécaire, est-ce que je peux prendre ça ? Si je pouvais battre mon paternel aux dames en rentrant chez nous, je m'estimerai quitte de ces semaines d'hôpital. »

En parcourant les salles on rencontre à la fois la comédie et la tragédie. Il est probable que la plupart des personnes attachées à des bibliothèques dans ce pays-ci partageraient le sentiment d'une américaine, qui travaillait pour la Croix Rouge dans un centre sanitaire en France. Elle écrivait qu'il était facile de faire du bon travail dans un hôpital en planches, comme on avait seulement besoin d'avoir la douceur de Moïse, la sagesse de Salomon, la générosité de la reine de Saba, la force de Samson, la longévité de Mathusalem, le sociabilité du bon Samaritain et la diplomatie de Machiavel.

« Vous n'aurez pas de peine à disposer de vos livres », disait un soldat à Miss Ola M. Wyeth à ses débuts à l'hôpital du Camp Wadsworth. « Quand j'y étais, nous étions dévorés d'envie d'avoir une magazine vieille de six mois. »

Après une visite aux salles, il ne lui restait plus que deux livres. Un homme les prit et les rendit en disant : « Je n'aime pas les livres écrits par des femmes. »

« Mais F. Marion Crawford n'est pas une femme. »

« Bon, mais si ce n'est pas une femme, qu'est-ce que c'est ? »

Quand on l'eut assuré du sexe de l'auteur, il prit le livre et se renfonça pour s'y complaire.

Un autre jour, un patient lui dit : « Donnez-moi une véritable histoire d'amour. » Tous les hommes se mirent à rire, mais quand la bibliothécaire fut à leur chevet, la plupart dirent : « J'en veux un comme celui qu'a demandé le camarade. »

Une autre fois, un homme refusa un livre. La bibliothécaire passa au lit suivant. « De quoi est-ce qu'il parle ? » demanda son occupant. C'était « Bambi » de Marjorie Benton Cooke. « Oh ! », dit la bibliothécaire à tout hasard, « c'est l'histoire d'une jeune fille qui épousa un homme sans qu'il ait eu à donner son avis en la matière ».

« Ça fera l'affaire. C'est précisément mon cas. Je vais le prendre. »

Là-dessus, l'homme qui avait refusé le livre s'écria : « Laissez-moi le lire d'abord » et la bibliothécaire les laissa se disputer pacifiquement à qui aurait le volume.

Il est très fréquent de voir un homme refuser un livre jusqu'à ce qu'il voie son voisin le prendre ; cela éveille son intérêt et il en demande un pour lui.

Les hommes qui préfèrent des lectures sérieuses sont souvent d'un type particulier. Miss Wyeth rapporte une agréable conversation qu'elle eut sur des questions littéraires avec un jeune homme remarquablement bien renseigné, qui l'impressionna si favorablement qu'elle s'enquit de son identité. A sa grande surprise elle apprit que c'était un ancien lutteur.

« Vous n'avez aucune idée de ce que cela semble bon de voir quelqu'un qui n'est pas en uniforme », disait un malade à la bibliothécaire de l'hôpital du Camp Cody. « J'aime à vous voir dans ce costume rose », disait un Syrien à la même bibliothécaire, qui rapportait ces commentaires en écrivant à la direction et demandait si elle devait porter son uniforme dans la soirée.

Beaucoup de blessés désirent absolument emporter un livre à la salle d'opération. On ne sait pas toujours exactement pourquoi. C'est peut-être parce qu'ils se sont intéressés à une histoire et ont peur de ne plus la retrouver en revenant du chloroforme, ou bien encore parce qu'ils désirent simplement avoir un objet familier à la main.

Un homme qu'on ramenait à sa salle après avoir été opéré sortit momentanément de l'influence de l'éther comme la poussette à livres de la bibliothèque croisait son brancard.

« Allons ! » cria-t-il d'une voix faible, « est-ce que vous m'avez apporté ce livre ? » Il s'endormit l'instant

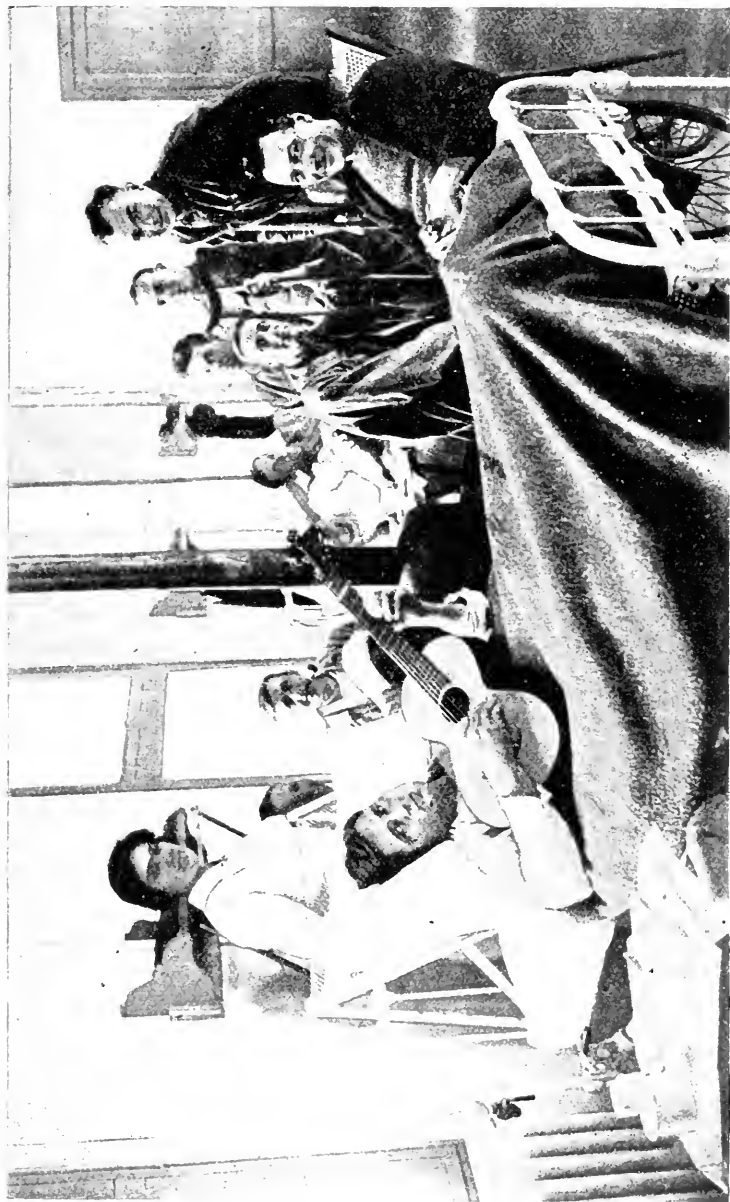
d'après et ne se réveilla que plusieurs heures plus tard. Il n'avait parlé que par un phénomène de sub-conscience et il n'en avait aucunement mémoire quand il revint à lui.

La bibliothécaire de l'un des hôpitaux maritimes se faisait un devoir d'être là, sur demande spéciale, quand les blessés sortaient du sommeil anesthésique après une opération. Elle ne savait pas, disait-elle, si c'était là besogne de bibliothécaire ou non, mais l'expression de plaisir sur leur visage, quand ils voyaient qu'elle avait tenu parole et était bien là, méritait les quelques minutes qu'il fallait pour accourir au coup de téléphone de l'infirmière en chef.

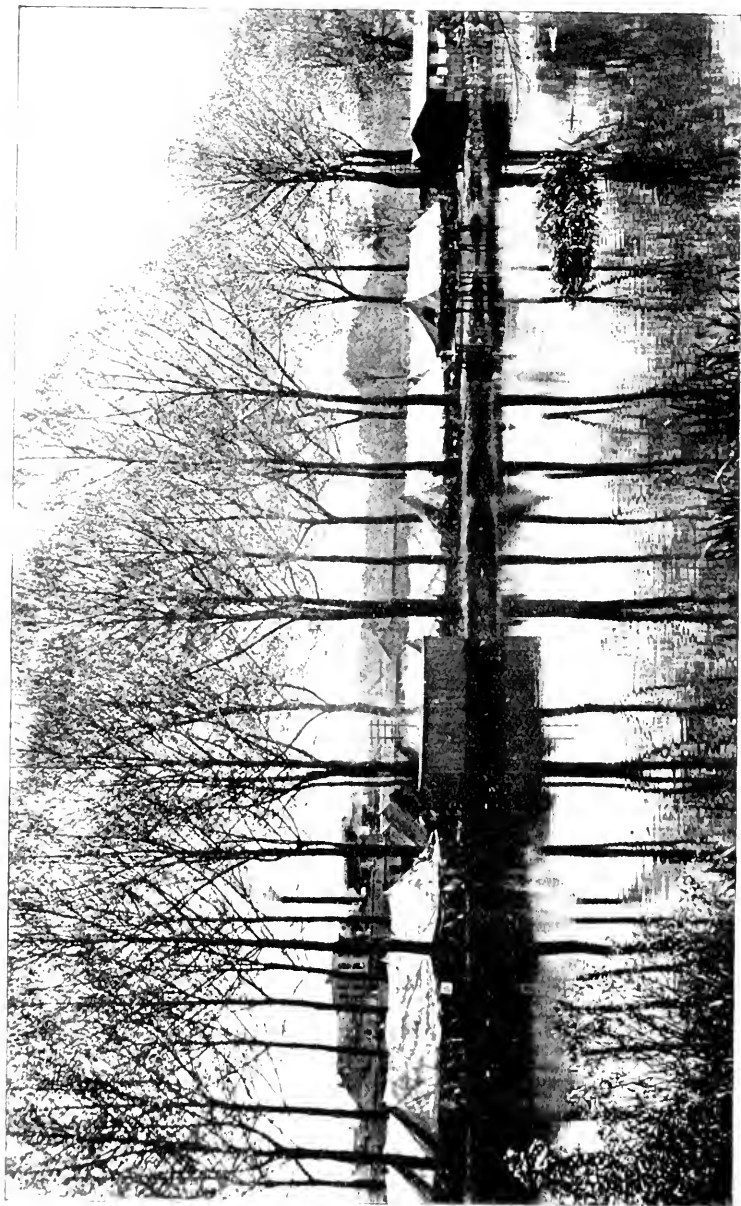
Une autre bibliothécaire, à qui l'on avait défendu de porter des livres dans aucune salle par suite de la grippe, s'aperçut qu'elle pouvait distraire quelques-uns des malades en jouant aux dominos, au double solitaire, ou à quelque autre jeu.

La bibliothécaire de l'hôpital général à Lakewood dans le New Jersey, déclare qu'il y avait souvent moyen d'intéresser les hommes aux livres en leur faisant la lecture à haute voix.

Un homme qui avait les yeux bandés riait dans sa barbe en lisant Richard Harding Davis — oublieux un moment de ses souffrances et de sa solitude qui, avouait-il, « l'obsédaient tout le temps qu'il était seul ». Trois hommes qui avaient le moral assez bas et la gorge assez cuisante après l'opération des amygdales tenaient « Barnabetta » de M^{me} Helen R. Martin ; celui qui avait le plus de facilité à s'exprimer expliqua qu'il



L'HOPITAL AMÉRICAIN N° 6 EN FRANCE



HOPITAL DE CAMPAGNE EN FRANCE

avait commencé à lire ce livre un soir et qu'il le trouvait excessivement drôle. Il se demandait si la bibliothécaire aurait le temps d'en lire un chapitre ou deux. Il était sûr que les camarades en seraient contents, et, de plus, « ils étaient si fatigués de se regarder les uns les autres ».

Un jeune nègre de la Caroline du Sud qui se sentait soudain bien abandonné demanda à la bibliothécaire si elle connaissait le livre intitulé « Pilgrim's Progress ».

« Oui », répondit-elle, « il y a bien longtemps que je ne l'ai lu. J'aimerais à le reprendre ».

« Alors, je voudrais bien vous l'entendre lire tout de suite », dit-il, en ajoutant comme ils le font tous, « si vous avez le temps ».

Ils virent donc Christian sortir sain et sauf du Bourbier du Désespoir cet après-midi. On laissa ensuite le livre sur sa table comme il disait que sa femme allait arriver le lendemain et qu'elle voudrait bien lui en lire un passage. Après cela le malade et la bibliothécaire firent de nombreuses parties avec Appolyon et d'autres, au grand amusement du chirurgien du service qui disait : « Vous êtes en train de le perdre. Ce garçon fait le malade chaque fois qu'il vous voit venir avec ce livre. »

Les blessés aiment à se sentir indépendants. « Il y en a deux dans des chaises roulantes », écrivait une bibliothécaire, « l'un qui a perdu les deux jambes, l'autre qui n'en a plus qu'une, et ils passent la plus grande partie de la journée près des livres qui sont

placés de manière à ce qu'ils puissent les prendre sans avoir à écarter les autres. L'un d'eux m'a dit l'autre jour : « Je n'avais encore jamais compris jusqu'à présent la place que peuvent tenir les livres dans la vie d'un homme. J'aurais perdu l'esprit si je n'avais pu me servir de ces livres ».

Un jeune homme appelait sa chaise roulante sa « Ford » et refusait l'aide de la bibliothécaire, l'assurant que sa machine avait une mise en marche automatique.

Une lettre de Miss Grace Shellenberger, la bibliothécaire de l'hôpital du fort Des Moines, adressée au Service de Guerre des Bibliothèques et exposant la situation au moment où la grippe était venue compliquer les choses, fait voir d'une manière typique quelle était l'attitude des soldats vis-à-vis de la bibliothèque. Quand le planton venait balayer et épousseter à six heures trois quarts du matin, il trouvait d'habitude trente hommes ou plus qui attendaient devant la porte. Comme il n'y avait pas de place pour tous, on cédait le pas à celui qui avait des béquilles ou à celui qui était dans une chaise roulante. Parfois ceux qui marchaient avec des béquilles prenaient la précaution de téléphoner pour être sûrs de trouver un endroit où se reposer après avoir fait l'effort d'aller jusqu'à la bibliothèque. Quand ils arrivaient, ils étaient souvent si fatigués qu'ils s'endormaient la tête sur la table. Ils s'éveillaient au bout de quelques minutes et se mettaient à lire.

Il arrivait parfois aux blessés de recourir à une petite stratégie pour pouvoir entrer. Si l'on trouvait

que quelqu'un en prenait trop à ses aises à la bibliothèque, on venait le prévenir qu'on le demandait au téléphone ou au bureau du prêt — et celui qui apportait le message s'empressait de s'emparer du siège vacant. Mais un soir que la bibliothécaire entendit trois hommes projeter de mettre en branle le signal d'alarme en cas d'incendie pour faire évacuer la bibliothèque, elle estima qu'il était temps d'intervenir. « Mais, Mademoiselle », répondirent-ils en guise de défense, « nous n'y avons encore jamais été, et ça nous semble l'endroit le plus agréable de tout l'établissement ». « On étendit les règlements », déclare Miss Shellenberger, « et ces garçons qui venaient d'outre-mer s'assirent sur le plancher ».

On découvrit le message suivant sur le bulletin de rentrée d'un livre donné à l'Hôpital Maritime de Chelsea par la Commission des Bibliothèques du Massachusetts :

Chers Amis,

Nous sommes si reconnaissants de ce qui a été fait pour nous. Envoyez d'autres livres, encore et toujours plus.

Un matelot qui sortait de l'hôpital offrit à la bibliothèque un volume de la Série des Hommes d'État Américains qu'il avait acheté pour lui pendant son séjour. Il déclara que cela lui avait tellement plu qu'il désirait le laisser pour un autre pauvre type. Il était dans la Marine depuis plusieurs années et avait passé par dix-sept hôpitaux en différentes parties du monde. Il aimait beaucoup les livres et préférait la lecture à

toute autre espèce de distraction. Il souhaitait qu'on établît une bibliothèque dans tout hôpital maritime américain. Il fit également de grands éloges des livres placés sur les navires de troupes.

La bibliothécaire de l'hôpital de base du Camp Dix relate l'aventure d'un simple soldat qui avait passé par de fortes émotions lors du torpillage du *Ticonderoga* par un sous-marin allemand. Il croyait, comme le reste du monde, que lui et les vingt et un autres matelots qui étaient avec lui dans l'unique canot de sauvetage qui s'échappa étaient les seuls survivants, quand on lui remit un numéro du *New York Times* qui annonçait que deux lieutenants de ce malheureux navire venaient de débarquer à New York ; il semblait probable qu'ils avaient été sauvés par le sous-marin allemand et gardés à son bord jusqu'à la reddition de la Grande Flotte deux mois plus tard.

Non contents de canonner les canons et les canoniers qui étaient sur le pont du *Ticonderoga* qui s'était trouvé séparé de son convoi, les Allemands avaient lancé des obus pendant plus de deux heures, pour blesser le plus grand nombre d'hommes possible, avant d'envoyer la torpille fatale. Ils avaient ainsi détruit tous les canots de sauvetage à l'exception d'un seul, qu'ils attachèrent à leur sous-marin. Ils se mirent alors en devoir de submerger ce dernier. Au moment où le canot allait sombrer, la corde cassa. Les vingt-deux hommes furent sauvés. Ils restèrent quatre jours à la dérive en pleine mer avec une cuillerée d'eau par jour pour toute ration avant d'être recueillis par un

transport britannique et rapatriés à New York.

« Vous auriez cru que le matelot H. ne voudrait plus entendre parler de la mer », dit la bibliothécaire, « mais la jeunesse américaine sait se reprendre. Il découpa soigneusement dans le *Times* le récit du sauvetage de son lieutenant et avec un sang-froid parfait il demanda une bonne histoire de mer. Parmi plusieurs que je lui fis voir sur la voiture aux livres, il choisit « *Captains Courageous* » de Kipling et trouva ce livre absolument satisfaisant. »

CHAPITRE IX

LES LIVRES POUR LES BLESSÉS ET LES MALADES

Un hôpital militaire comprend généralement trois espèces de salles : celles de chirurgie, celles de médecine et celles de psychiatrie. Ces dernières sont réservées principalement à ceux qui ont été ébranlés par des explosions d'obus et dont les uns sont devenus sourds, les autres muets, et les autres incapables de marcher. Le pourcentage des guérisons est considérable, particulièrement parmi les sourds et les muets ; ceux dont les nerfs locomoteurs ont été affectés doivent apprendre de nouveau à marcher. En ce qui est du traitement de ces cas délicats, les médecins-majors sont les premiers à reconnaître la valeur thérapeutique de gravures et de livres intéressants. D'ordinaire, les soldats dont le mental a été troublé aiment les livres qui leur étaient familiers avant la guerre. Parfois un livre de voyages rappellera des jours heureux. C'est ainsi qu'on rendit joyeux un jeune homme qui disait aimer l'Angleterre en lui remettant « *The Spell of England* » (Le charme de l'Angleterre). Un jeune soldat à l'air égaré choisit « *Vagabonding down the Andes* » (Vagabondages dans les Andes) qui lui rappelait un voyage dans l'Amérique

du Sud. Plusieurs de ceux qui sont le plus gravement atteints ne sont sensibles qu'à de gais albums de gravures. Un jeune homme de couleur qui disait qu'il n'avait rien, mais qu'il était « simplement las de vivre », garda le même album plusieurs jours de suite, oubliant, à en tourner et à en retourner les pages, sa jambe perdue et l'égarément de son esprit.

Une bibliothécaire d'hôpital écrit avoir rencontré deux malades faisant les cent pas sous la véranda d'une salle de psychiatrie. En réponse à une offre de récits de cowboys, d'histoires de détectives et de romans nouveaux, l'un d'eux dit : « Si je pouvais m'asseoir et lire un livre, je serais heureux », et il reprit sa promenade de long en large. Plus tard elle rencontra de nouveau ces mêmes malades et persuada à l'un d'eux de prendre un exemplaire de « Beaucoup de bruit pour rien », l'assurant qu'il n'aurait pas à déployer une grande concentration d'esprit puisqu'il connaissait déjà cette pièce. Il prit le livre et signa d'une main tremblante. Un homme qui avait dit qu'il savait bien qu'il ne pourrait plus jamais lire, que la dernière chose qu'il avait lue était un article de magazine sur la vie dans les tranchées, était cependant disposé à essayer de lire « Over the Top » d'Empey. La bibliothécaire apporta un exemplaire de l'ouvrage au chef de salle, qui promit d'en avoir soin et de le donner à ce soldat, s'il pensait que cela ne l'émotionnerait pas trop en lui rappelant ses propres impressions de tranchées.

Une bibliothécaire d'hôpital, qui traversait un jour une salle de psychiatrie, remarqua un nouveau malade

au chevet duquel un garde était assis et qui était dans un état pitoyable par suite d'une blessure qu'il s'était faite lui-même. Le garde, à qui elle demanda s'il ne voulait pas un livre ou une magazine, répondit qu'il ne savait pas lire. La bibliothécaire proposa de lui apprendre. Elle lui apporta un abécédaire et comme elle commençait la première leçon, le malade ouvrit les yeux et lui dit : « Laissez-le moi. Je vais l'aider. » L'occasion de rendre service à un autre fut ainsi un moyen de ranimer l'intérêt du blessé pour la vie. Il est vraiment caractéristique que ces deux hommes qui avaient besoin l'un de l'autre se soient rencontrés de cette manière dans un hôpital militaire. Le garde illettré devint très attaché à son malade qu'il appelait l'instituteur. Quand la bibliothécaire le revit quelque temps après et s'enquit de ses progrès, la réponse qu'elle reçut ne fut pas très réjouissante : « Je n'avance pas très bien, Madame. L'instituteur a été transporté dans une autre salle. »

Un malade très déprimé gisait dans son lit, les yeux tournés du côté du mur. Depuis des semaines nul n'avait pu le tirer de sa léthargie. Enfin la bibliothécaire de l'hôpital trouva moyen de lui adresser la parole :

« Ne puis-je pas vous apporter quelque chose à lire ? »

« Non, je ne me souviendrais plus de rien une fois la nuit passée, même si je lisais. »

« Alors essayons quelque chose qu'on n'ait pas besoin de retenir. Avez-vous jamais lu de la poésie ? »



LE TABLEAU QU'ON VOYAIT TOUTS LES JOURS SOUS LE PORCHE DES SALLES
DE L'HOPITAL AUX CASERNES VANCOUVER



Cliché Paul Thompson

SALLE DE LECTURE DE L'HÔPITAL N° 1 A NEW-YORK

« Oui, j'aimais bien Kipling autrefois. »

« Connaissez-vous sa « Road to Mandalay ? »

« Oh ! oui et sa « Gunga Din ». Je puis essayer de m'y remettre. »

Dès ce moment, ce fut un homme transfiguré. Il commença à s'intéresser non seulement à la lecture, mais à ce qui l'entourait et à la vie elle-même.

Pour le neurologue, les livres, comme les drogues, se divisent en stimulants et en déprimants. En règle générale, il faut aux blessés des romans qui finissent bien. Une infirmière anglaise parle d'un feuilleton qui déprima un de ses malades tout un jour, parce que l'héroïne mourait. « Je voudrais ne l'avoir jamais lu ! » s'écria-t-il. « Je m'étais mis à aimer cette jeune fille et si je pouvais en trouver une un peu comme cela quand je serai remis et capable de sortir, je l'épouserai, si elle voulait bien de moi. » D'un autre côté, une histoire qui finit bien n'est pas fatalement un stimulant pour un malade déprimé, qui peut être tenté de comparer son sort misérable à celui du trop heureux héros. Toute tragédie n'est pas, non plus, un déprimant. Un ouvrage sérieux peut être d'une lecture plus favorable pour un nerveux que quelque chose de plus léger — il peut se sentir un nouveau courage et une ferme résolution d'être de nouveau le maître de son destin en lisant les luttes d'un autre contre des circonstances adverses.

Les albums que l'on a fabriqués à travers tout le pays pour les soldats blessés et malades et qu'on a expédiés des bureaux de l'Association des Bibliothèques Américaines ont rendu des services inappréciables. Cinq

mille albums fournis par les *Daily News* de Chicago furent remplis par les habitants de cette ville de nouvelles, de gravures, d'anecdotes et de mots humoristiques découpés dans les périodiques. Le bibliothécaire du Camp Mac Arthur écrivait qu'il avait emporté cinquante de ces livres à l'hôpital de base et qu'il les avait distribués lui-même. Il avait également porté à la salle d'isolement quelque cinquante romans en vogue qui étaient trop usés pour être mis en circulation d'avantage. Les hommes se pressèrent autour des tables où étaient placés les livres. Ils faisaient des remarques de ce genre : « Ça c'est mon affaire », ou « Voilà un livre bien épatant », ou « Je veux que vous sachiez combien nous apprécions ces livres ». On détruit naturellement ces livres, quand la salle a fini de les lire, mais comme dit le bibliothécaire : « Le dernier service qu'ils ont rendu en est un bon. C'est ce qui donne le courage de travailler dix ou douze heures par jour sept jours par semaine et de souhaiter qu'on soit deux au lieu d'un seul. »

Dans les hôpitaux, comme dans les camps, la fin subite de la guerre accrut considérablement la demande de livres sur des sujets techniques ou professionnels. Un bibliothécaire d'hôpital qui distribuait de petites feuilles attirant l'attention sur certains des métiers et des occupations sur lesquels on avait des ouvrages disponibles, décrit comme il suit le résultat de ses observations :

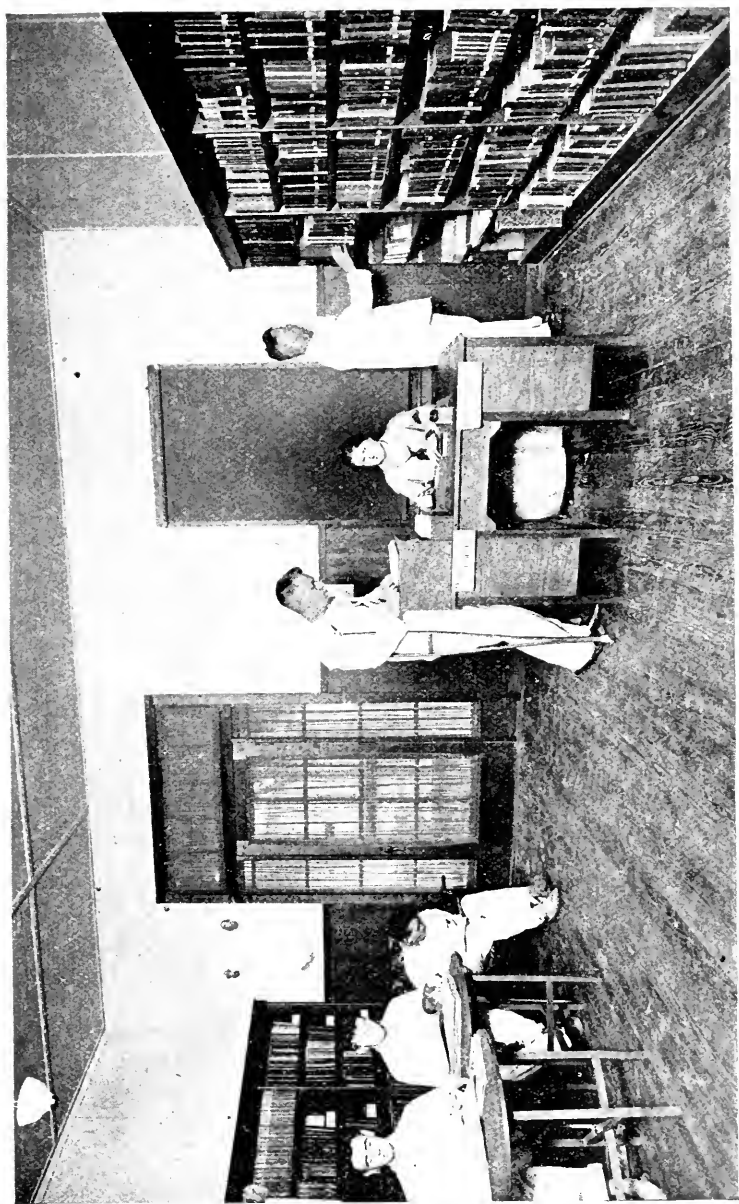
« Je résolus de distribuer les listes de chaque côté

des salles en montant et en descendant avant le passage de ma voiture à livres et à magazines, comme j'estimais qu'ainsi chaque soldat aurait la possibilité de prendre connaissance du contenu de la circulaire avant l'arrivée des livres. Presque avant d'avoir le temps de retourner à ma voiture, je reçus une avalanche de questions de jeunes vétérans boîteux : « Où est-ce qu'on trouve les livres dont on parle là-dedans ?... Je désire quelque chose sur les camions automobiles... J'étais teneur de livres autrefois ; je veux apprendre quelque chose d'autre à présent. » Le doigt empressé d'un ouvrier des chantiers navals de Portland se tendait vers le mot « Constructions navales ». En fait, des doigts empressés désignaient chaque article concret de cette liste depuis « Automobiles » jusqu'à « Fabrication des Outils ». Avant de quitter cette première salle on m'avait consulté sur toutes les professions, depuis la prise des vues cinématographiques jusqu'à la mécanique dentaire. Je sortis tous les ouvrages techniques de la voiture à livres, en notai une douzaine d'autres qu'on demandait et conclus que l'Association des Bibliothèques Américaines avait inauguré quelque chose qu'il faudrait mener jusqu'au bout, quand même cela exigerait tous les dollars de la Trésorerie des États-Unis — et aussi que toutes les bibliothèques publiques, depuis Podunk jusqu'à Wahoola auraient à se réveiller pour faire face aux demandes de la Nouvelle Amérique, quand les soldats rentreraient chez eux. »

LES BIBLIOTHÈQUES DANS LES HOPITAUX EN FRANCE

Avant même qu'on eût organisé des bibliothèques dans les hôpitaux en France, le besoin de livres et de magazines s'y faisait grandement sentir. Voici un extrait d'une lettre envoyée en Amérique par une sténographe attachée à un hôpital de la Croix Rouge Américaine :

« Il est presque impossible de se procurer des publications de quelque sorte que ce soit, comme je m'en suis aperçue à regret en essayant de trouver des lectures pour nos soldats, même en recourant à Paris la semaine dernière, grâce à un employé de la Croix Rouge qui y allait pour affaires. Sur une liste de cinquante volumes (non pas nouveaux, mais classiques ou en vogue) et revues courantes, j'obtins cinq des volumes les moins désirables et deux magazines américaines de septembre — ce qui était cependant une trouvaille, comme l'une d'elles était l'*Atlantic Monthly*, que j'aimerais à lire moi-même, mais comment le cœur ne m'aurait-il pas manqué en voyant un pauvre homme, plus âgé que la plupart des soldats et à présent bien impotent, sauf en ce qui est de la tête et des mains, dédaigner les livres qui avaient trouvé accès à notre salle et demander quelque chose qui fût vraiment digne d'exercer ses « mâchoires intellectuelles » et dont les regards affamés m'avaient suivie de sa chaise au bord de la route toutes les fois que j'étais passée par là depuis le premier jour que je lui avais parlé et promis d'essayer de lui procurer



BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL DU CAMP MAC ARTHUR



BIBLIOTHEQUE INSTALLEE DANS LE BATIMENT DE LA CROIX ROUGE
A L'HOPITAL WALTER REED A WASHINGTON

quelque chose qui lui plairait. Je l'ai trouvé alité, mais content, et je crois qu'il avait lu tous les mots, d'une couverture à l'autre. Il disait qu'il ne la connaissait pas auparavant, mais qu'il pensait que c'était la meilleure magazine qu'il eût jamais lue. A vrai dire, *Godey's Ladies' Book* aurait pu le frapper de la même manière dans des circonstances similaires, mais naturellement je fus heureuse d'avoir trouvé quelque chose qui pût l'intéresser et l'aider à passer le temps d'une manière un peu moins monotone. »

« Nous nous sommes enquis de ce qu'il y avait à lire par ici », écrivait la bibliothécaire de l'hôpital du fort Des Moines. « Les hommes qui sont revenus en août accusaient un grand besoin de livres. Un capitaine nous dit qu'ils avaient un petit casier à l'hôpital et que les malades lisaient et relisaient les volumes. Ils entendirent parler d'une bibliothèque de prêt à domicile de livres anglais dans le village et quatre officiers envoyèrent une ordonnance chercher des livres. Ils payèrent un droit de cinq francs pour pouvoir emprunter un livre par semaine. Le capitaine disait qu'ils ne faisaient pas long feu non plus : « J'en ai lu un dans l'après-midi, un dans la soirée, un le lendemain matin et la provision s'est trouvée épuisée. »

Une infirmière de la Croix Rouge qui envoya chercher des livres pour sa salle parle d'un beau jeune homme, si grièvement blessé qu'il devait rester couché à plat ventre et qui lui montra la seule distraction qu'il avait eue en six semaines : c'était une feuille de la partie *annonces* d'une magazine répandue. Il pouvait

lui dire le nombre de mots qu'il y avait sur chaque page et sur les deux ; puis le nombre de lettres, le nombre d'*i*, le nombre de *m* et ainsi de suite. Il fut aux anges quand elle lui donna un livre à lire à la place.

La besogne d'un visiteur officiel des blessés et des malades américains dans les hôpitaux français est décrite comme il suit par M. Burton E. Stevenson, représentant en Europe du Service de Guerre de l'Association des Bibliothèques Américaines : « Il y a un grand nombre de nos soldats qui, atteints de maladies contagieuses, sont assez bien pour lire, mais ne se remettent que très lentement et au milieu de gens qui ne savent pas l'anglais ou guère. Un pauvre garçon (et je suppose qu'il y en a d'autres) est dans une sorte de cage isolante en verre. Eh bien, c'est à ces hommes-là que sont destinés ces livres. La bibliothécaire les distribue et en fait l'échange, quand la nature de la maladie le permet, et elle en prend soin d'une manière générale. Je lui ai dit de me prévenir quand elle aurait besoin de livres et je veillerai à ce qu'elle n'en manque pas. »

Pendant l'automne de 1918 Miss Mary Frances Isom, déléguée de l'Association des Bibliothèques Américaines, entreprit une enquête approfondie au sujet des besoins des différents hôpitaux en France et l'on établit des bibliothèques dans beaucoup des grands centres sanitaires.

A Mesves, que Miss Isom visita vers la fin de novembre, il y avait douze hôpitaux de base en pleine marche et un grand camp de convalescence. Il y avait en tout une population de plus de 26.000 hommes y

compris le personnel. Tout le camp n'était qu'une mer de boue jaune et collante. Les salles construites en béton étaient souvent humides et froides. Jusque vers le 1^{er} novembre il n'y avait eu aucune espèce de distraction pour les convalescents, en dehors des petites auberges des villages voisins. La réaction qui suivit l'armistice avait amené un relâchement dans la discipline et dans la conduite des soldats. « L'oisiveté avait quelque chose de tragique », dit Miss Isom. « Nombreux étaient les soldats qui me disaient : « C'est le moment le plus pénible de la guerre que cette attente. » Je n'aurais jamais cru qu'il pouvait y avoir au monde tant de malheureux garçons souffrant du mal du pays. Du blessé couché et horriblement mutilé jusqu'à l'homme du service armé dans le camp de convalescence, chacun désirait rentrer chez soi — et avoir quelque chose à faire. Je demandai un jour à un groupe d'hommes qui étaient assis autour du poêle si des livres leur feraient plaisir. « Des livres », s'exclamèrent-ils. « Est-ce qu'un poisson n'aime pas l'eau ? »

« A Mesves, la première semaine fut difficile vraiment, et j'ai acquis une nouvelle dose de sympathie pour le commis voyageur, le garçon de recettes et le réformateur social. Pour tirer le meilleur parti des bibliothèques, on doit les installer dans les baraques de la Croix Rouge, et il a fallu quelque diplomatie pour persuader aux dames directrices qu'une addition apparente à leurs soucis multiples rendrait véritablement service. »

On ne put retrouver qu'une petite partie des livres envoyés au début de l'automne, encore étaient-ils sous

les comptoirs des cantines et dans les magasins des hôpitaux — non entre les mains des malades.

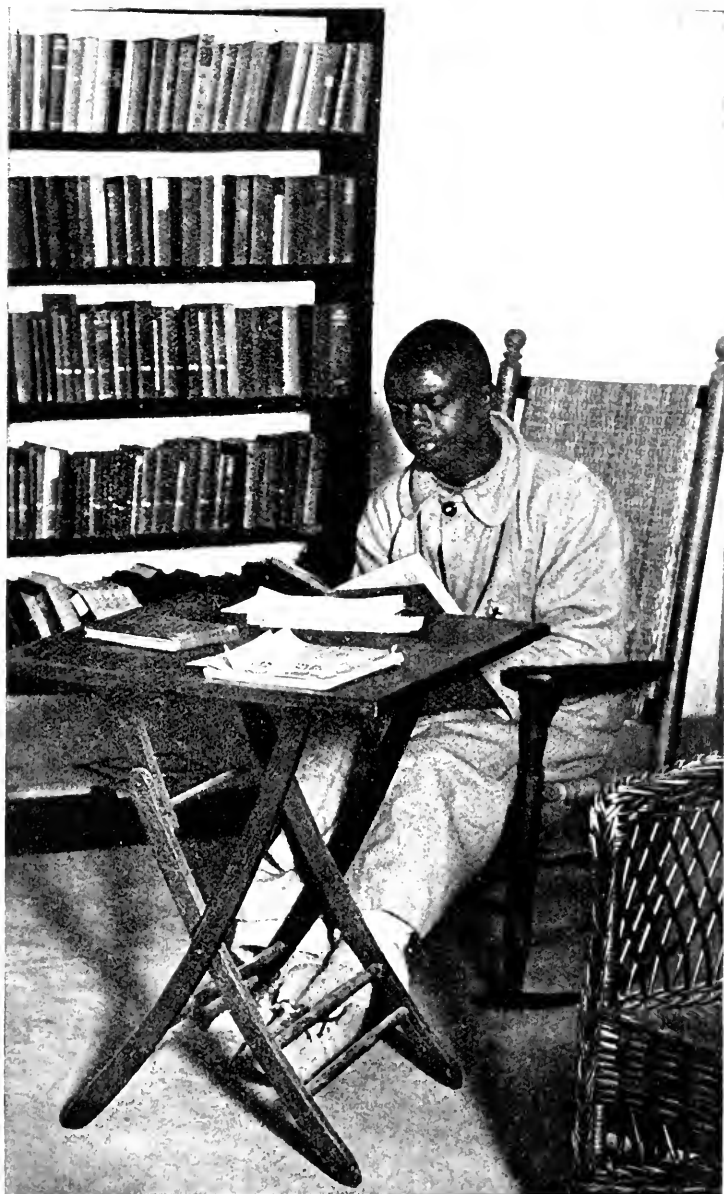
Dès qu'il arrivait des livres de Paris, on les répartissait entre les différents hôpitaux, suivant le nombre de malades qu'il y avait dans chaque. Toutes les fois que c'était possible, on les plaçait dans une petite chambre derrière la scène de la baraque et bientôt les baraques rivalisaient à laquelle aurait la bibliothèque la plus agréable. Dans un hôpital il y avait déjà une bibliothèque en fonction dans la salle des entrants, sous la direction de l'aumônier. Dans plusieurs cas, le seul arrangement possible consistait à placer les livres à la cantine et à servir les soldats au comptoir. On plaça provisoirement une bibliothèque dans la lingerie d'un des services et Miss Isom dit qu'elle se rappelle être restée assise une heure sur une pile de pyjamas à distribuer des livres à une longue file de malades qui allait d'un bout à l'autre de la salle et ne se raccourcissait jamais. Au camp de convalescence on installa la bibliothèque dans la salle de récréation des soldats. Elle fut confiée à un engagé sous la surveillance de la directrice de la Croix Rouge. Le but qu'on se proposait était de mettre les livres entre les mains des soldats le plus tôt possible.

On distribua approximativement 8.000 volumes pendant le mois que Miss Isom passa à Mesves, et qu'elle décrit comme lui ayant valu le travail le plus intéressant et le plus reconfortant de toute sa vie. « Je ne sais pas ce qui m'émouvait le plus », disait-elle, « de jeter les yeux sur l'une des petites bibliothèques et à



TENTE BESSONNEAU B. U. P.

L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES A L'ŒUVRE SOUS LA TENTE
A L'HÔPITAL DE SAINT-DENIS, FRANCE



Cliché Underwood & Underwood

SOLDAT CONVALESCENT A L'HOPITAL DE DÉBARQUEMENT.
GRAND CENTRAL PALACE, NEW-YORK

travers le nuage de fumée d'apercevoir les soldats serrés les uns contre les autres, chaque siège occupé, tranquilles comme des moutons, chacun avec un livre, ou de rester debout à l'extrémité d'une longue ligne de lits et de voir les livres installés devant les blessés qui ne pouvaient se servir de leurs mains, tous heureux, tous ravis dans un autre monde où ils oubliaient pour le moment leurs souffrances et leur nostalgie. L'une des infirmières me disait : « Quand je revins dans la salle après dîner, au lieu de trouver de jeunes hommes chagrins et bougons, pleins d'ennui et misérables, presque chaque blessé était assis dans son lit, heureux comme un roi. C'était mieux qu'un bon dîner. »

Miss Isom visita également Nevers, Mars-sur-Allier, Dimon, Beaune, et Allerey, organisant partout des bibliothèques et distribuant de nouvelles provisions de livres. Des visites semblables au Mans, à Angers, Nantes, Savenay, Saint-Nazaire, La Rochelle, Bordeaux et Périgueux pendant janvier et février 1919 démontrèrent de quelle importance il était de développer et d'étendre l'action des bibliothèques.

Quand on évacua les hôpitaux, on rapporta les livres à Paris. Un grand nombre, cependant, étaient usés ou avaient disparu.

Des militaires de tous grades, depuis les officiers supérieurs jusqu'aux simples soldats, exprimaient le plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir l'occasion de lire. Ils désiraient vivement se remettre au courant de leur profession ou de leur métier, et on demandait continuellement les derniers livres et périodiques sur la

mécanique, l'agriculture, les automobiles et l'électricité. On demandait également des manuels de français et d'espagnol. Enfin il fallait un grand nombre de poèmes, d'essais, d'histoires de France, d'ouvrages sur l'architecture française, de traités de dessin, de cartes, de pièces de théâtre, de livres sur le minéralogie, la géologie, les mathématiques, de livres en italien et de livres en allemand pour les prisonniers blessés.

« Je ne puis trop faire l'éloge de l'envoi de livres et de magazines », écrivait de l'hôpital de base n° 8 au front un simple soldat qui avait été attaché précédemment à la Bibliothèque Publique de New York. « Par exemple, l'une des magazines que vous avez envoyées est restée dans une salle où il y avait 109 blessés ; elle passa de l'un à l'autre, et quand elle parut ne plus servir, on l'envoya dans une autre salle qui comptait le même nombre de lits. Un tout petit peu d'arithmétique fait voir pour quelle somme modique on procurait à chaque homme un grand plaisir. Et en réalité le plus grand plaisir n'était pas la distraction que procurait la magazine, mais cette grande pensée reconfortante qu'au pays, tant collectivement qu'individuellement, on se rendait suffisamment compte de notre situation et s'intéressait assez à nous pour nous donner ces petites choses d'une si grande influence. »

Un jeune conducteur d'ambulance américain gisait sur un lit d'hôpital à Paris, l'épaule fracassée. Il était encore très faible, mais susceptible de distraction. Son infirmière, une jeune américaine, s'arrêta à son chevet

et, comme elle remarquait une amélioration, elle lui dit en souriant :

« Que puis-je faire pour vous ? »

« Voudriez-vous me faire la lecture à haute voix ? »

« Certainement », dit-elle de bon cœur. « Qu'est-ce qui vous plairait — qu'est-ce qui vous plairait le plus ? »

Il sourit.

« Si », reprit-il, « si vous aviez seulement une nouvelle de Booth Tarkington. »

Un grand blessé qui était dans l'un des principaux hôpitaux en France, ayant entendu parler de la visite d'une femme dont il avait lu un roman dans une importante magazine anglaise, demanda qu'elle lui fit la faveur de lui accorder quelques instants de conversation. « Je ne crois pas m'en tirer ce coup-ci, Madame », lui dit-il. « J'ai déjà passé deux fois par l'hôpital avant celle-ci, — mais je voudrais vous remercier d'avoir écrit cette spirituelle histoire. Elle m'a égayé un peu et m'a fait voir qu'il y a quelque chose de bon dans la souffrance. »

Parmi les anecdotes qui parvinrent à la Direction, il y en avait une sur un jeune soldat qui avait les deux bras fracassés et qui, regardant d'un œil d'envie le gros panier de livres qui passait dans la salle, s'écria : « Je voudrais bien un livre, mais je ne peux pas tourner les pages. » « Je vais le dresser dans la position voulue et votre camarade tournera les pages », dit la bibliothécaire. Les yeux du jeune homme dansèrent : « Je vais inventer quelque chose ! », s'écria-t-il. « Je parie que je pourrai tourner les pages avec une baguette ou

un crayon que je me mettrai entre les dents ! » Et la bibliothécaire le laissa se livrer à cet exercice, comme si c'était la chose la plus amusante du monde.

La directrice trouvait qu'il y avait tant à faire pour les soldats dans les hôpitaux, qu'elle désirait avoir plus de livres et plus d'assistance, mais, quand elle se sentait découragée, elle se rappelait ces paroles d'un blessé à Mars-sur-Allier, qui la réconfortaient : « Madame », disait-il, « avant l'arrivée des livres je ne pouvais que compter les briques du mur jour après jour ». « Depuis combien de temps êtes-vous ici, mon garçon ? » « Trois mois ! »

CHAPITRE X

LA BIBLIOTHÈQUE DE GUERRE BRITANNIQUE

La nuit qui suivit la déclaration de guerre, Madame H. M. Gaskell se demandait, éveillée dans son lit, comment elle pourrait le mieux se rendre utile au cours de la lutte imminente. Le souvenir de l'impression profonde qu'avait produite sur elle un livre qu'elle avait lu durant une maladie récente lui fit comprendre de quelle importance il serait de procurer de quoi lire aux malades et aux blessés. Dinant quelques jours plus tard avec des amis, elle parla de cette collaboration possible aux services de guerre, ce qui détermina Lady Battersea à prêter à cet effet sa somptueuse résidence de Marble Arch. Lord Haldane, qui était alors ministre de la guerre, donna l'approbation gouvernementale à ce projet, et Sir Alfred Sloggett, chef du corps médical de l'armée anglaise, le sanctionna officiellement. A peine l'œuvre s'organisait-elle que l'Amirauté demanda si la nouvelle institution consentirait à fournir la Marine, les matelots bien portants comme les malades. Le frère de Madame Gaskell, M. Beresford Melville, offrit avec enthousiasme sa collaboration et son appui financier.

Le premier appel de la guerre fut une demande de livres, et les journaux se firent un plaisir de publier gratuitement les lettres qui réclamaient des lectures pour les malades et les blessés. A la surprise des organisateurs, il arriva non seulement des paquets, mais des tombereaux de livres. Des rayons improvisés montèrent rapidement jusqu'au plafond des pièces du rez-de-chaussée, puis, franchissant le vaste escalier, remplirent trois immenses chambres et encombrèrent les corridors. Les employés bénévoles, surchargés de travail, ne purent faire face à cette avalanche de dons. Le Dr Hagberg Wright, de la Bibliothèque de Londres, fut sollicité et lorsqu'il se présenta à Marble Arch et vit cette multitude de livres, il résolut de faire appel à ses collaborateurs. Il se mit à la besogne avec cinq d'entre eux. On dut louer des fourgons vides pour recevoir à la porte le rebut, dont le volume était considérable, car bien des gens avaient profité de l'occasion pour se défaire de piles encombrantes, tout en s'attribuant le mérite d'une bonne action. De vieilles revues religieuses arrivaient par dizaines de mille pour être chargées sur-le-champ sur des voitures de déménagement. On recueillit cependant plus d'un million de livres bien choisis, comprenant des éditions rares d'auteurs de premier ordre. On mit ces dernières à part pour les vendre, et l'argent qu'on en retira fut employé à l'achat des livres les plus utiles. Tandis qu'une partie du personnel ouvrait les paquets, une autre expédiait des boîtes de livres bien choisis à de petites bibliothèques permanentes dans les hôpitaux de l'armée et de la marine, d'après les listes

établies par l'Amirauté et le Ministère de la Guerre.

Les hôpitaux permanents furent dotés d'une bibliothèque avant l'arrivée des blessés et, au fur et à mesure que s'étendit la zone de guerre, la bibliothèque suivit. On mit des annonces dans les journaux américains et canadiens, et il en résulta que de nombreux éditeurs envoyèrent des dons fort appropriés d'outre-mer. D'innombrables colis de livres arrivèrent de l'Afrique du Sud, d'Australie, de Madère, des Iles Canaries et de la Nouvelle-Zélande. Les éditeurs anglais se montrèrent prodigues. Un d'entre eux envoya à lui seul six cents exemplaires superbement imprimés de six des meilleurs romans de la langue anglaise, reliés en bougran lavable bleu et rouge foncé. La Société Biblique Anglaise et Étrangère donna quatre-vingt mille exemplaires de petits évangiles kaki, imprimés sur papier mince et à la couverture ornée de la Croix Rouge ou des couleurs britanniques.

En novembre 1914, l'Amirauté demanda à l'œuvre de la Bibliothèque de Guerre de fournir les marins de la flotte de la mer du Nord, à raison d'un livre par homme. Non seulement cela fut fait, mais des caisses de livres furent envoyées à tous les gardes-côtes des Iles Britanniques, des Iles Shetland et Orkney et de la côte ouest de l'Irlande. Quand les bibliothèques de camp furent instituées par Sir Edward Ward et M^{me} Anstruther, pour les soldats valides des camps et des tranchées, les fondateurs de la Bibliothèque de Guerre se mirent en rapports avec les instigateurs du nouveau service et convinrent d'une division du travail. La besogne

offrait un champ d'une si vaste étendue qu'on décida de réserver la Bibliothèque de Guerre aux « inaptes » de l'armée et de la marine, tandis que la nouvelle organisation s'occuperait des « aptes ». Ce plan réussit fort bien, mais hélas ! suivant les paroles de Mme Gaskell « tandis que les ailes de l'immense champ de bataille s'étendaient, les dons de livres diminuèrent. Nous étions désespérés. Les journaux, remplis d'autres appels, ne pouvaient insérer les nôtres gratuitement, et l'argent, aussi, était devenu fort rare. Pendant ce temps, le nombre des hôpitaux en France avait doublé. Celui des malades à Lemnos, Malte, Gallipoli et en Égypte s'accroissait de manière alarmante ; on avait à télégraphier, prier, implorer pour obtenir des livres. Nous avions le cœur bien gros ». Le secours vint, grâce à l'intervention de M. Herbert Samuel, alors directeur général des Postes, qui, après avoir visité les camps et connu la vie des tranchées, décida que le service des Postes collaborerait à cette œuvre en envoyant gratuitement aux dépôts les livres pour les soldats.

On demanda alors à la Croix Rouge et à l'Ordre de Saint-Jean de rattacher la Bibliothèque de Guerre à leur organisation. En octobre 1915, ces sociétés y consentirent et, de plus, endossèrent la responsabilité financière de l'entreprise ; les promoteurs de cette dernière s'engageant en retour à fournir de livres leurs hôpitaux, ce qui demandait beaucoup plus de deux cent mille livres et revues par an.

Alors qu'à Gallipoli les lits s'emplissaient rapidement de blessés et de malades, un télégramme arrivait de



Cliché Underwood & Underwood

PYRAMIDE DE LIVRES

Erigée devant la Bibliothèque Publique de New-York



REVUES POUR LES SOLDATS (ARSENAL DE WATERTOWN — MASSACHUSETTS)

temps en temps au siège de l'œuvre : « Envoyez vingt-cinq mille livres sur-le-champ, bonne impression. » La veille, Malte avait peut-être câblé pour dix mille volumes. Les demandes augmentaient par sauts et par bonds. Aucun hôpital en Angleterre ou à l'étranger n'adressait d'appel sans recevoir le nombre de livres indiqué. On envoyait chaque mois des milliers de livres et de revues en Afrique Orientale, à Bombay, en Mésopotamie, en Égypte, à Salonique et à Malte. Tous les quinze jours, des colis parvenaient aux hôpitaux en France et au service sanitaire sur la Manche. Vers la fin de la guerre, la Bibliothèque de Guerre fournissait approximativement 1.810 hôpitaux en Grande-Bretagne, 262 en France, 58 hôpitaux maritimes et 70 navires-hôpitaux. On garnissait à neuf les bibliothèques des navires-hôpitaux de transport à chaque voyage.

Les hommes qu'avaient affaiblis la typhoïde et la dysenterie étaient totalement incapables de tenir des livres et il leur fallait, à la place, des gravures. M. Rudyard Kipling avait prévu ce besoin et demandé à l'œuvre de fournir des albums de fort papier brun remplis, mais non bourrés, de vues. Son idée fut aussitôt adoptée. On fit ces albums de grandes feuilles pliées trois fois, formant des livres de seize pages, d'environ quarante centimètres sur trente, et liées ensemble au dos par un nœud de ruban clair. Une gravure en couleurs attrayante était collée à l'extérieur. A l'intérieur, les pages étaient remplies de gravures amusantes en noir et en couleurs, parsemées de bons mots, d'anecdotes et de très courtes histoires extraites des journaux

humoristiques anglais. De courts poèmes furent jugés susceptibles de combler les vides. On inséra également des cartes postales comiques. Les gravures étaient toujours placées juste devant les yeux des malades pour qu'ils n'eussent pas à retourner l'album pour les voir, car beaucoup étaient trop faibles même pour soulever la main et devaient attendre la venue d'une infirmière pour savoir ce que la page suivante leur réservait. Les fabricants bénévoles de ces albums étaient invités à se souvenir qu'ils étaient destinés à des hommes, non à des enfants. Un public généreux en fournit un grand nombre, qui rendirent des services inappréciables. De nouveaux albums étaient donnés aux navires-hôpitaux à chaque voyage. Un jeune soldat, qui venait d'avoir la fièvre typhoïde, vint à la Bibliothèque de Guerre, à son retour d'Égypte, et on lui demanda de regarder autour de lui et de dire ce qu'il aurait préféré pendant sa convalescence : « J'étais trop fatigué pour lire », répondit-il, « mais j'aurais donné n'importe quoi pour avoir l'un de ces albums ». Des convalescents de cette espèce étaient susceptibles de s'amuser à des jeux, c'est pourquoi la Bibliothèque de Guerre institua un rayon de jeux. On réclamait sans interruption des cartes, des dominos, des jeux de dames et de bons jeux de patience, même avec quelques pièces en moins. Tout ce dont on pouvait faire un paquet plat était accepté.

Les livres demandés par les soldats allaient d'historiettes à deux sous à Shakespeare et aux « Cent meilleurs poèmes ». Les romans captivants et dramatiques

étaient en grande faveur, et l'on accueillait avec délices toutes les bonnes histoires de détectives. Les éditions à cinquante, soixante-quinze centimes et un franc étaient précieuses en raison de leur format commode et de leur bonne impression. Pour la même raison, des pièces séparées de Shakespeare rendaient plus de services que les œuvres complètes, attendu qu'un livre trop gros ou trop sombre paraît aussi menaçant au lecteur qu'une longue côte à un cycliste — la vue seule l'en fatigue. Jack London, Rudyard Kipling, William Lequeux, Conan Doyle, W. W. Jacobs, Rider Haggard, Alexandre Dumas et Robert Louis Stevenson étaient du nombre des auteurs favoris.

On demandait souvent des livres relatifs aux arts et métiers. « J'ai reçu le livre que vous m'avez si aimablement envoyé sur les appareils à gaz et je vous en remercie infiniment », voilà ce qu'écrivait un homme qui avait fait une demande spéciale. « Il traite de tout ce qu'on peut désirer savoir sur le sujet. Je suis sûr que cela me sera d'une grande utilité au jour où je serai démobilisé. »

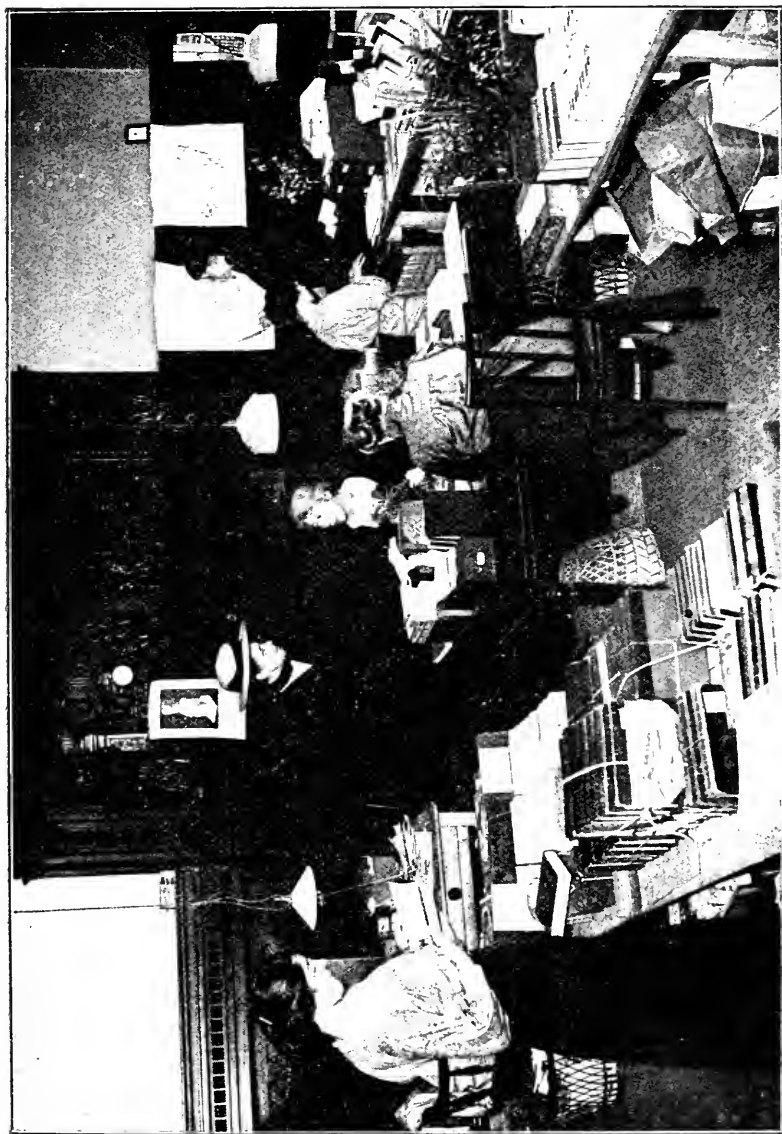
Les cartes, telles que les cartes populaires de la guerre, étaient fort bien reçues, les blessés aimaient à suivre les opérations de leur lit et goûtaient les cartes comme un voyageur aime à feuilleter un Bædecker, avec ses réminiscences continuelles d'excursions et d'aventures.

Les officiers demandaient les nouveaux romans à six francs et toutes sortes de biographies secondaires, que Robert Louis Stevenson appelle « les bavardages

héroïques ». « Garibaldi et les Mille » de Trevelyan, « Béatrice d'Este » de Miss Cartwright, et les « Portraits et Croquis » d'Edmund Gosse étaient très populaires. On acclamait également les livres de voyages de toute nature, ainsi que les éditions les plus maniables de Thackeray, Dickens, Edgar Poe, Kipling et Meredith. Les revues étaient très appréciées, tant par les malades que par les hommes bien portants. Un auteur représente les officiers d'un mess qui, après avoir dévoré leurs lettres, venues avec un grand retard, s'enfoncent dans leurs sièges, étendent leurs jambes lasses sous la table et, le cigare à la bouche, se plongent dans la lecture du *Spectator* ou du *Tatler*, suivant leur grade et leurs goûts littéraires.

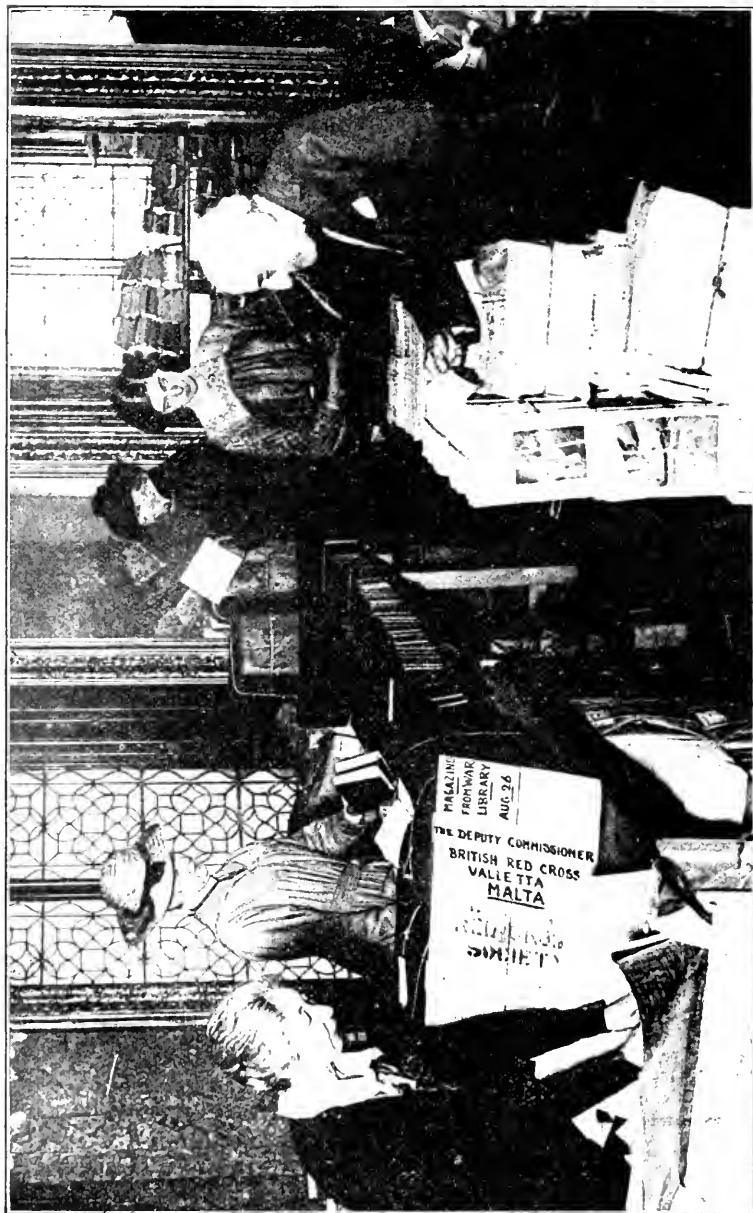
Les directeurs de l'œuvre étaient encouragés dans leurs efforts par les innombrables lettres qu'ils recevaient de tous les points de l'immense zone de guerre. « Je ne sais comment nous ferions pour vivre sans vos livres », écrivait un soldat blessé ; « j'attends que mon copain ait fini le sien pour m'en emparer », écrivait un autre. « Nous n'avons pas de livres », tel était le cri d'un groupe de blessés isolés en Égypte. « Tout ce que nous avons trouvé à lire ici consiste en un morceau de la page d'annonces d'un journal que nous avons ramassé dans le désert, et nous y avons vu que vous envoyez des livres aux malades et aux blessés. Veuillez nous en envoyer en toute hâte. Les mouches sont terribles. »

Un officier chargé d'un hôpital d'évacuation décrit la grande joie du camp quand il distribua le contenu d'un colis aux blessés. Chacun eut quelque chose à lire



Clélie Topical Press

SUÈGE CENTRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GUERRE BRITANNIQUE, SURREY HOUSE,
MARBLE ARCH, LONDRES



Cliché Topical Press

LA CROIX ROUGE ANGLAISE ET L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM
FOURNISSAIENT DES LIVRES ET DES MAGAZINES

PAR L'INTERMÉDIAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE JÉRUSALEM

et, pendant de longues heures, la monotonie de la vie d'hôpital fut rompue. Un roman populaire broché durait rarement une semaine. Les hommes le cachaient de peur qu'on ne le leur prît. On se le passait subrepticement de couche en couche, ou on le gardait en poche comme un trésor qu'on a trouvé. Quand il était littéralement réduit en miettes, on ne manquait pas de recevoir une demande pour un autre roman du même auteur, auteur sans doute inconnu de nos bibliothécaires, mais des ouvrages duquel plus de douze millions d'exemplaires ont été tirés au dire de l'éditeur. D'après une revue anglaise, Nat Gould est en Angleterre le plus populaire des auteurs contemporains et, parmi ceux du passé, Alexandre Dumas est le seul qui lui fasse concurrence. Son éditeur, M. John Long, rapporte que les premières troupes américaines étaient à peine à leur poste en France qu'un Tommy chuchota mystérieusement : « Hé ! avez-vous un Nat Gould ? » « Nous n'en fumons pas en Amérique », répartit le Yankee, « mais je puis vous donner une Fatima ! » « Bah ! Nat Gould n'est pas une cigarette, c'est le plus grand auteur anglais vivant ! »

En janvier 1917 on ouvrit une Section de Livres Nouveaux, sous les auspices de la Bibliothèque de Guerre. Pour avoir les locaux voulus, les chambres des domestiques et les écuries de l'hôtel de Lady Battersea furent utilisées. On remplit chaque pièce d'une espèce particulière de lectures : romans, voyages, religion, revues. Un rapport récent établit que dans un mois, on acheta soixante-dix-sept mille livres nouveaux et quatorze

mille revues. Cette partie importante et délicate de l'œuvre était confiée à une Américaine, Miss Knoblock, la sœur de l'auteur dramatique.

En raison de la rareté du papier en Angleterre, les éditeurs ne pouvaient pas exécuter toutes les commandes adressées par la Bibliothèque de Guerre et Mme Gaskell entreprit une visite de porte en porte dans les villes anglaises.

Les services devaient être sérieusement organisés pour éviter des erreurs fâcheuses, car un colis destiné à un hôpital d'officiers sur la Riviera ne devait pas être envoyé à un hôpital de simples soldats en Mésopotamie. « Les personnes chargées du choix doivent avoir des sympathies intellectuelles », dit Mme Gaskell, « et des sympathies humaines ». A un hôpital général il faut envoyer un paquet contenant des morceaux choisis de prose et un gros colis de séries populaires. Souvent en maniant les livres pour les envoyer à destination, je songe à l'étrange compagnie qui voyage vers un destin encore plus étrange. Nick Carter, Mark Twain, la Bible, le Coran, Wordsworth, Macaulay, les journaux illustrés s'en vont côte à côte, pour être lus par qui ? Tout ce que nous savons, c'est que ces braves gens trouvent une aide et une consolation dans la lecture, car ils nous le disent et demandent de nouveaux livres. La souffrance, la lassitude, la solitude, la dépression, la faiblesse, la peur de la mort, la plupart d'entre nous ont connu l'une ou l'autre. Mais ces cœurs héroïques les connaissent toutes à la fois, et qui plus est, parfois la crainte d'être réduit à l'inaction pour toute



Cliché Topical Press

L'EMBALLAGE DES LIVRES DESTINÉS AUX SOLDATS (SURREY HOUSE, LONDRES)



IL FALLAIT AUSSI DES LIVRES POUR LES INFIRMIÈRES
ET LES VISITEURS

sa vie. Seuls, les livres peuvent la leur faire oublier quelques minutes, une heure peut-être. Je ne puis demander des livres avec de telles pensées sur le cœur ; ce sont *eux* qui en demandent, et sûrement *ils* n'en demanderont pas en vain ».

L'Armistice accrut la demande de livres d'une manière considérable. « Les malades et le personnel n'ont plus l'excitation de la guerre », écrit M^{me} Gaskell, « et il est difficile de tenir tête à la soif de lectures de toutes espèces ». On demande surtout des livres techniques relatifs aux professions et aux métiers. Pour faire face à ces besoins, le Ministère de la Guerre a établi un plan d'éducation dans tous les centres d'armée, comportant un officier chargé de l'instruction dans tout hôpital de plus de mille lits et une petite bibliothèque pour son usage auprès des malades.

Quoiqu'il ne soit plus nécessaire d'envoyer chaque semaine des livres à Salonique, en Égypte et à Bombay, des envois réguliers sont nécessaires à Constantinople. En février 1919, on avait déjà envoyé plus de trente mille volumes à l'expédition dans la Russie du Nord, dont l'appétit pour la lecture semble insatiable. A la demande de la Bibliothèque de Guerre, l'Association des Bibliothèques Américaines choisit et acheta, pour le compte de la Bibliothèque de Guerre, deux mille livres américains, qu'on expédia en Sibérie de San Francisco. La Croix Rouge, qui se rend compte des besoins considérables de l'heure actuelle, a continué à prêter son assistance à l'œuvre.

« La guerre a révélé combien d'actes dans notre

conduite habituelle reposent sur l'instinct naturel », disait le poète lauréat dans une adresse à Oxford en faveur de la Bibliothèque de Guerre. « Chacun de nous, quand il est harassé ou dans la détresse morale, cherche un adoucissement à ses souffrances dans la distraction de l'esprit, et notre commun remède est un livre d'histoires. Le grave évêque Butler déclare que nos pensées ne sont jamais aussi oisives que lorsque nous lisons. Il ne voulait pas parler de la lecture de ses sermons. Il voulait dire, je suppose, que, lorsque nous pensons véritablement, nos pensées s'engendrent d'elles-mêmes dans notre esprit, ce qui, vu l'examen intense et conscient que nous en faisons, est une opération laborieuse — comme nous le voyons aisément quand nous nous efforçons de la pratiquer, car elle apparaît alors comme la plus fatigante de toutes nos énergies. Mais quand nous ne faisons que lire (sans étudier), les pensées nous sont fournies de l'extérieur ; et l'esprit reste immobile et pour ainsi dire dans un repos semblable à celui du corps sur un lit ou un canapé.

« Or cette sorte de distraction mentale a prouvé son efficacité dans les conditions les plus pénibles, même à l'article de la mort. Des livres d'une lecture facile sont donc un réconfort important pour le soldat et sont également nécessaires aux blessés, dont l'état constant de souffrance et de faiblesse exige autant la distraction que l'angoisse, le péril continuel et la tension d'esprit des tranchées ; aussi faut-il fournir des livres en quantité illimitée. Il est inutile de faire de grandes distinctions entre eux : certains sont évidemment pré-



LIVRE QUE VENAIT DE QUITTER UN JEUNE OFFICIER
POUR FAIRE UN RAPPORT DANS UN ABRI



British Official Photograph

« QUEL LIVRE LISEZ-VOUS ? »

férables, d'autres moins appropriés, mais leur différente valeur artistique les assortit aux diverses catégories de lecteurs, tandis que leur valeur morale est sans importance ; elle ne compte pas plus que la moralité d'un conte de fées captivant pour un jeune enfant.

« Les lectures plus sérieuses constituent une autre espèce qu'on demande de plus en plus. Cette demande provient en partie de ce que les derniers enrôlements se sont faits dans une classe différente de celle des premiers ; il y a dans les hôpitaux plus d'étudiants ou d'hommes dont la guerre est venu interrompre la vie intellectuelle ; et les hommes de cette catégorie, quand leur état physique ne le leur défend pas, sont portés à retourner à leurs occupations préalables, et profitent de leurs loisirs forcés pour poursuivre leurs études. Par exemple, les hommes qui viennent d'au delà des mers ont l'esprit plus curieux et plus pratique que les gens de la Métropole, et il leur faut des manuels, des livres de références, des traités scientifiques, etc.

« Toute interruption forcée de la vie coutumière, telle qu'une longue convalescence à la suite d'une maladie grave, occasionne généralement une activité toute particulière de l'esprit. Cet état semble créer un sol fertile pour des impressions nouvelles et durables. C'est pour un esprit adulte le meilleur moment de semailles, et les livres sérieux que nous pouvons envoyer seront des graines de froment pour des champs tout préparés. Nous devons être en mesure d'y pourvoir largement.

« Mais puisqu'il n'est personne qui, se trouvant en

contact direct avec un blessé — un homme couché dans un hôpital avec une jambe fracassée et ayant besoin d'un livre pour le réconforter — puisqu'il n'est personne qui, au contact immédiat d'un homme ainsi éprouvé, ne serait disposé à lui donner n'importe quel livre en sa possession, qu'ai-je besoin d'en dire davantage ?

« Et combien de mes livres personnels sont des biens inemployés ! Des livres que j'ai achetés parce que je savais que je devais les lire et ne les lirais pas à moins de les posséder, et que pourtant je n'ai pas encore lus ! Si ces livres peuvent être utiles, je dois m'en séparer. Que ce soit un acte de charité ou un devoir, il dépasse notre imagination — car il ne s'est jamais trouvé de semblables circonstances — et il faut lui attribuer une portée et une importance nationales.

« Charles Darwin avait l'habitude de lire chaque semaine, d'un bout à l'autre, la revue scientifique intitulée *La Nature*, y compris les délibérations des Sociétés Savantes et les mathématiques qu'il ne pouvait comprendre, parce que, disait-il, il jugeait que c'était là une discipline utile pour le rappeler au sentiment de ses propres bornes intellectuelles. Ces hommes ont également besoin de connaître leur ignorance, de se rendre compte de l'immensité du champ du savoir, de l'antiquité et de la difficulté des problèmes qui leur paraissent si nouveaux et si simples. S'ils ont la ferme volonté d'apprendre, ce qui est le cas pour un grand nombre, ils progressent sur ce chemin. Car, lorsque la soif de la Sagesse a été une fois éveillée, elle ne saurait être étanchée facilement. »

CHAPITRE XI

LES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP BRITANNIQUES

Les Bibliothèques de Camp doivent leur origine au désir des Anglais de se préparer de toute manière à l'arrivée de leurs frères d'outre-mer qui venaient grossir les rangs de l'armée impériale. Les divers contingents devaient camper dans la plaine de Salisbury, endroit merveilleusement choisi pour une concentration et comme terrain d'exercice, mais n'offrant aucun moyen de récréation. Le colonel Sir Edward Ward, ancien Sous-Secrétaire d'État permanent à la Guerre, reçut de Lord Kitchener la mission de s'occuper des contingents coloniaux. Sir Edward suggéra, entre autres choses dont les troupes avaient besoin, l'établissement de bibliothèques. Il fut approuvé par le Ministère, et Mme Anstruther se mit à la tête de ce service. Par la voix de la presse on fit appel au public, en vue d'obtenir des livres et des revues pour faire moins sentir la monotonie des longues soirées d'automne et d'hiver aux soldats campés dans la plaine de Salisbury, et les trente mille livres demandés furent promptement recueillis. L'association des éditeurs envoya un don considérable d'ouvrages appropriés. A leur réception, les livres et

les revues étaient triés et revêtus d'une étiquette indiquant qu'ils étaient la propriété de la bibliothèque d'outre-mer.

Quand on eut appris que les contingents australiens et néo-zélandais ne débarqueraient pas en Angleterre, mais en Égypte, il devint nécessaire de séparer les livres destinés aux Canadiens de ceux destinés aux Australiens et aux Néo-Zélandais. Des tentes spéciales, munies de rayons grossiers et de tables, furent dressées dans les camps des soldats canadiens. A l'arrivée du contingent, les aumôniers se chargèrent de la garde et de la distribution des livres. Le désir des donateurs était qu'on accordât aux hommes toute facilité pour en obtenir communication et qu'aucune restriction ne fût apportée. Les formalités étaient fort simples : chaque homme écrivait lui-même sur un registre le titre de l'ouvrage emprunté, la date de l'emprunt et apposait sa signature. Quand on rapportait le livre, on effaçait ces indications. « Nos peines ont été récompensées selon nos espérances », écrivait Sir Edward. « Le soldat d'outre-mer est un lecteur insatiable, et nous avons eu le plaisir d'apprendre que nos efforts en vue d'éclaircir les soirées monotones avaient été grandement appréciés. »

Des quantités considérables de livres et de revues furent envoyées aux Australiens et aux Néo-Zélandais en Égypte. On jeta alors les bases d'une entreprise beaucoup plus vaste : la création de bibliothèques pour les camps de territoriaux et ceux des armées nouvelles à travers tout le Royaume-Uni. Les troupes étaient

cantonnées dans des camps et des stations détachées loin des villes et des distractions saines, et ces hommes avaient le même besoin de bonnes lectures que les soldats de Salisbury Plain. Un grand magasin vide, gracieusement prêté par le représentant de l'armée belge à Londres, fut garni de rayons et de tables ; on fit, en outre, un nouvel appel au public par la voix de la presse, par lettres aux gouverneurs et autres autorités des différentes régions, aux maires et encore une fois aux éditeurs. On envoya des circulaires à tous les généraux et chefs d'unités, pour les informer que la nouvelle entreprise leur procurerait des livres et des revues dans la proportion d'un pour six hommes de leur effectif, moyennant une rétribution minime destinée à couvrir les frais d'emballage et le salaire des manutentionnaires.

Au début, les dons de livres furent considérables, mais avec le succès, le nombre des demandes émanant des troupes de toutes les régions du Royaume-Uni augmenta au point qu'il fut nécessaire de rechercher de nouvelles sources où l'on pût encore puiser. C'est alors qu'on s'aperçut que les hommes dans les tranchées et dans les camps de convalescence et de repos au front avaient un besoin de livres et de revues plus urgent même que les troupes de l'intérieur. « Quand on sait », déclare Sir Edward, « que dans les tranchées un quart seulement des hommes sont à proprement parler de service pour la surveillance de l'ennemi, tandis que les trois autres quarts sont cachés au fond des tranchées et n'ont pour tout point de vue que quelques mètres

carrés de terre, on comprend sur-le-champ qu'il leur soit indispensable de posséder des moyens de se distraire durant les longues et pénibles heures d'attente ». C'est pourquoi l'on organisa un système grâce auquel on put envoyer chaque mois des caisses de livres à chaque unité du corps expéditionnaire, le nombre de volumes étant proportionné au nombre d'hommes, à raison de deux cents livres par bataillon. On constitua également des ballots à l'usage des hommes employés dans les trains et le service des transports.

Par la suite, on fit de tous les bureaux de poste du pays des dépôts collecteurs pour les Bibliothèques de Camp. Les personnes désireuses d'envoyer des livres ou des cartes aux soldats et aux matelots n'avaient qu'à les remettre sans adresse, sans timbre et sans emballage au guichet de n'importe quel bureau de poste, qui les expédiait franco aux quartiers généraux. Certaines revues allèrent même jusqu'à imprimer sur leur couverture un avis à cet égard, invitant le lecteur, après avoir pris connaissance du numéro, à l'envoyer aux troupes en le remettant sans frais au bureau de poste le plus proche. Le personnel des postes s'intéressait vivement à cette institution et, quoique fort réduit, se faisait de l'envoi à destination des objets qui lui étaient confiés une question d'honneur personnel.

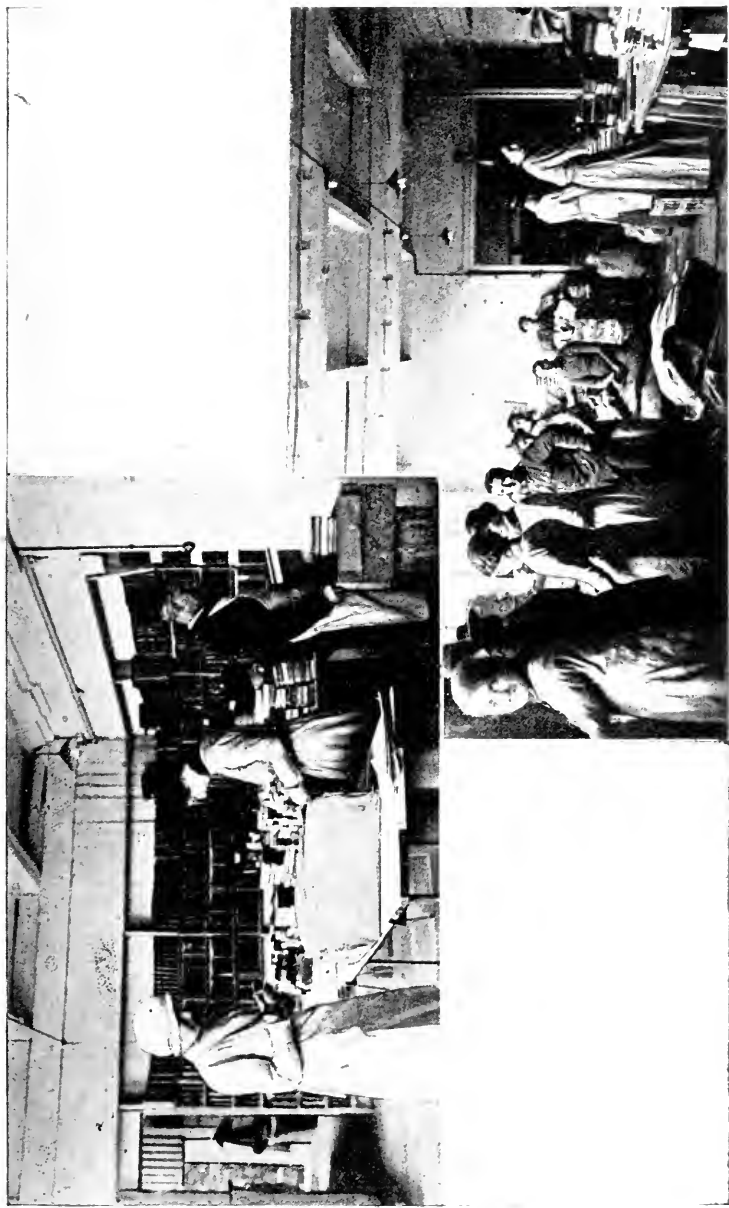
Une partie des ouvrages ainsi rassemblés était attribuée, dans une proportion déterminée, à la Chambre de Commerce de Londres, à l'Association des Matelots Britanniques et Etrangers, à la Croix Rouge britannique et à la Bibliothèque de Guerre de l'Ordre de Saint-

Jean. La plus grosse portion revenait aux bibliothèques de camp, qui requéraient à elles seules soixante-quinze mille articles par semaine pour pourvoir aux besoins minimum ordinaires des différents théâtres de la guerre, et dont les promoteurs ne demandaient qu'à prendre ce que le public voudrait bien donner en sus. C'est surtout pendant l'hiver que les demandes de « quelque chose pour lire » dans les camps d'entraînement et de repos ainsi qu'au front dépassaient de beaucoup les disponibilités. « Je me rends parfaitement compte », écrivait Sir Douglas Haig, « de l'importance des livres de lecture pour les hommes qui ne sont pas en ligne, ont des loisirs et peu d'occasions de se procurer par eux-mêmes quoi que ce soit de ce genre. Je n'ai pas besoin d'insister sur les droits des blessés ou des convalescents. Il existe l'œuvre des Bibliothèques de Camp, qui a pour but de recevoir des livres et des revues pour les distribuer à nos matelots et à nos soldats. Les demandes sont considérables et augmentent continuellement avec l'accroissement de nos forces de l'autre côté de la mer. C'est pourquoi j'écris cette lettre, pour demander à tous ceux qui chez nous avaient l'habitude d'acheter des livres et des revues par le passé, de continuer généreusement à le faire, en plus grand nombre s'il se peut, et, après les avoir lus et en avoir tiré profit, de les faire parvenir non moins généreusement à l'œuvre des Bibliothèques de Camp qui les fera circuler parmi les troupes ».

Le système de distribution était le suivant : tout commandant de camp en Angleterre ou à l'extérieur,

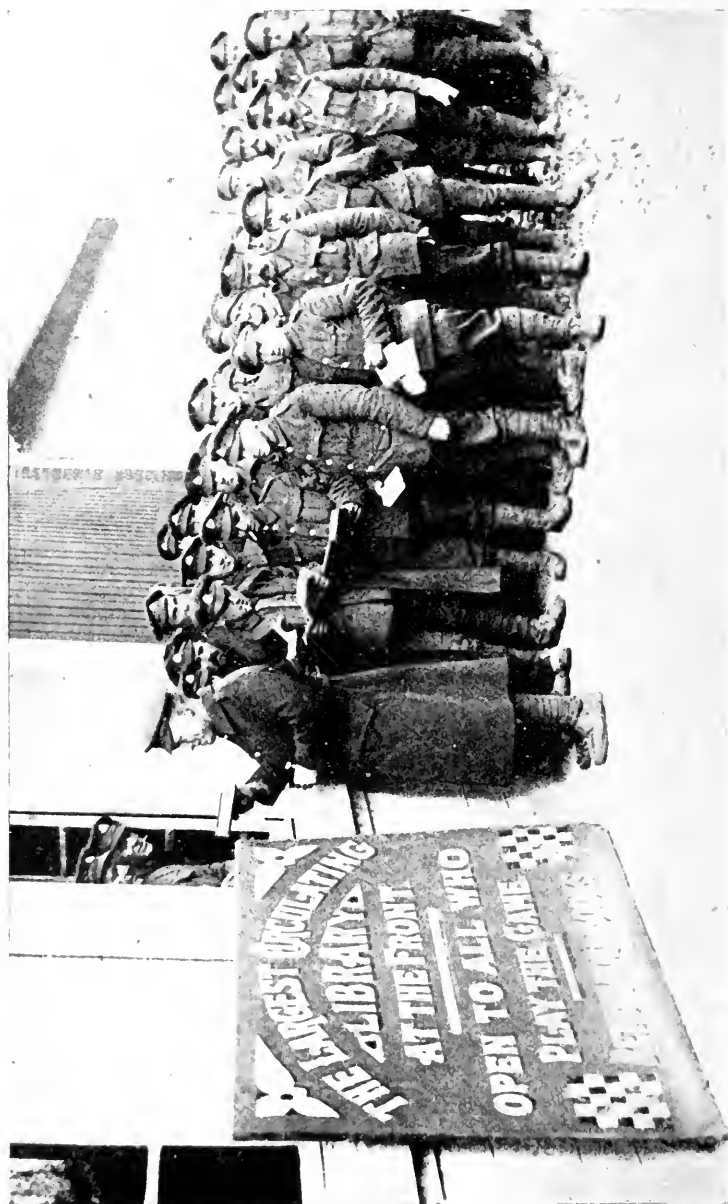
qui désirait constituer une bibliothèque de prêt pour ses hommes, pouvait s'adresser à l'œuvre des Bibliothèques de Camp pour obtenir des livres reliés. Ceux-ci étaient étiquetés et expédiés par caisses de cent, à raison d'un livre pour six hommes. On faisait sur demande des envois aux salles de récréation régimentaires. Comme aucune demande n'était nécessaire, on envoyait automatiquement tous les mois des caisses ou des ballots de livres et de revues à toutes les unités des forces expéditionnaires de Grande-Bretagne, de la Méditerranée et de l'Inde. Des expéditions mensuelles de revues approvisionnaient les bases à l'usage des hommes qui s'entraînaient pour le front. Des aumôniers de tous cultes recevaient sur leur demande en tous les points du théâtre de la guerre soit une caisse par quinzaine, soit un ballot par mois pour les distributions. On accédait à toutes les demandes de lectures amusantes émanant des prisonniers de guerre, et de vastes bibliothèques furent constituées dans la plupart des camps de prisonniers en Allemagne.

Pour considérables que fussent les envois hebdomadaires provenant de la générosité et des sympathies du public, les organisateurs de l'œuvre se rendaient compte qu'en vue de faire face à toutes les demandes, les disponibilités devaient s'accroître considérablement, et le personnel chargé de la distribution des livres exprimait l'espoir que le public, qui avait si généreusement soutenu l'œuvre dans le passé, ajouterait non seulement à ses propres largesses, si possible, mais encore inciterait les autres à y collaborer et prendrait l'habitude de



A LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP A LONDRES

Cette œuvre a envoyé quatorze millions d'articles aux soldats britanniques



British Official Photograph

LA QUEUE POUR LES LIVRES A L'ARMÉE BRITANNIQUE

remettre son surplus de livres et de revues au bureau de poste de sa localité. On donnait, en outre, au public, l'assurance que, quelques jours seulement après la réception des livres au guichet de n'importe quel bureau de poste, ils étaient entre les mains de combattants à l'intérieur ou au loin, sur terre et sur mer, dans les camps et les hôpitaux.

Marie Corelli ayant donné plusieurs centaines de ses livres, on exprima le désir que d'autres auteurs suivissent cet exemple et fissent don d'exemplaires de leurs romans à l'usage des troupes. Naturellement, il arrivait des livres qu'on ne pouvait envoyer : des revues datant de 1846, des « Conseils aux mères » ou « Comment couper un corsage », « Méditations parmi les tombes », et même un vieil annuaire des téléphones ! La direction ne savait que faire d'un baril de harengs rempli de sermons et d'un paquet de lettres d'amour compris dans un don par erreur. On demanda à ceux qui s'intéressaient à l'œuvre de ne pas envoyer de livres de couture, ni de guides pour les bains de mer.

Un coup d'œil jeté sur les centaines de lettres adressées à la direction suffit à lever tous les doutes au sujet de la manière dont les hommes recevaient les livres qui leur étaient destinés. « Enfouis dans un abri en ruines, le temps passe très lentement, et sa monotonie est agréablement rompue par quelques revues des vieux parents au coin du feu », écrivait un officier du front. « Les hommes demandent tous des revues d'avant-guerre. Il est bon de s'extraire de là pour un bout de

temps ». Une lettre de France apportait ce message : « Votre dernier colis de livres est arrivé juste pour la relève après une attaque aux gaz, et il n'y a rien de tel qu'un livre pour dégager l'esprit de ce qu'on a vu et enduré ».

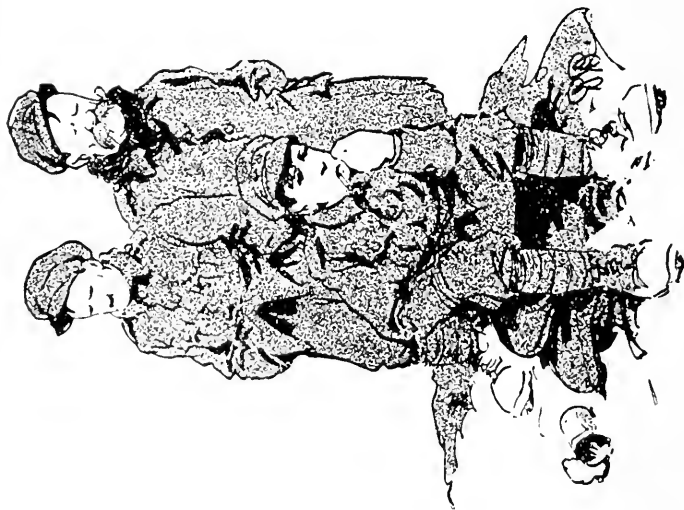
« On va sans doute nous accorder une baraque en guise de salle de récréation, où il y aura des casiers faits de boîtes de lard par nos pionniers pour contenir vos dons », annonçait un autre officier. Les troupes là-bas quelque part attendaient avec impatience les wagons du ravitaillement qu'on savait contenir des caisses de livres. « Les camarades n'avaient jamais été aussi heureux de toute leur vie que lorsque je leur ai dit que j'avais des livres pour eux », voilà comment s'exprime un caporal. Même son dans une lettre d'officier : « La plupart des hommes étaient couchés ou assis sans avoir rien à faire. Quand je leur eus dit que j'avais une boîte de livres à prêter, tous m'entourèrent en un instant comme une meute de chiens de chasse, et en moins d'un instant chacun eut un livre — du moins tant qu'il y en eut. Ceux qui n'avaient pas été assez vifs tentaient de se faire faire la lecture à haute voix par les plus prompts. Cela vous aurait fait plaisir de voir combien les hommes ont été heureux de recevoir les livres. ... Pourrions-nous en avoir davantage, autant que vous en avez de disponibles ?... »

Les lettres de remerciements abondaient de toutes les parties du monde. Un sergent-major écrivait de Gallipoli qu'il considérait comme de la plus haute importance « de donner aux hommes une occu-



D'après Punch

Par suite du manque de livres au front, les soldats anglais
en étaient parfois réduits à conter des histoires

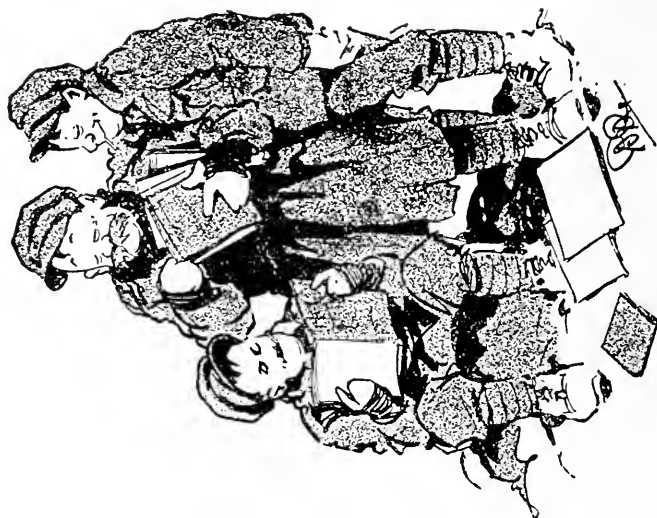


OH 'ELL!

NOTHING TO READ

Ah! zut!

Il n'y a rien à lire



'ELLO!

SOMETHING TO READ

SKETCH BY BAIRNSFATHER IN THE *BYSTANDER*

Hé! Hé!

Quelque chose à lire

Croquis de Bairnsfather dans le *Bystander*

pation dans cette monotone guerre de tranchées ».

A Salonique, les soldats demandèrent une histoire grecque, comme leur intérêt pour la question avait été éveillé par les trésors de l'antiquité qu'ils avaient mis au jour en creusant leurs retranchements. « Nous aurions grand plaisir à avoir quelques livres sur la Syrie et la Palestine », déclare un aumônier. « Je ne puis me procurer moi-même que fort peu de livres — et pas un sur les Croisades, si ce n'est celui du Dr Stewart sur la Terre Sainte. Mes hommes sont avides de renseignements. J'ai envoyé chercher des livres qui ne sont pas arrivés. Je serais tout disposé à payer pour n'importe quel ouvrage sur l'un des sujets indiqués. Les difficultés du transport se sont fait sentir. Au Caire, je n'ai pas pu me procurer de guide pour la Syrie, ni de livre sur les Croisades, soit en anglais, soit en français. Cependant la vie dans le désert, ou plutôt dans la nature sauvage, favorise les qualités réceptrices de l'esprit et la méditation des choses supérieures. »

Une nouvelle création de l'œuvre des Bibliothèques de Camp fut celle de bibliothèques de prêt pour les prisonniers de guerre britanniques en Allemagne, en Autriche, en Hollande, en Suisse, en Bulgarie et en Turquie. Les paquets comprenaient beaucoup de romans modernes, ainsi que des romans de quelques-uns des meilleurs auteurs classiques. On envoyait également des ouvrages de biographie, de voyages, d'histoire et de poésie, des revues, de la musique et des cartes à jouer. On écartait tout ce qui avait trait à la politique internationale actuelle, ou aurait pu fournir des ren-

seignements à l'ennemi ou lui paraître injurieux. On faisait de nouveaux envois de temps en temps pour parer à l'usure des livres et pour accroître les bibliothèques en contenance et en matières. Là où il y avait un camp considérable avec un certain nombre de camps de travailleurs en dépendant, on s'arrangeait pour que le bibliothécaire du camp central pût recevoir des colis spéciaux à distribuer aux seconds. Dans la mesure du possible, on prenait les demandes individuelles en considération, et l'on envoyait des paquets à tout prisonnier qui demandait des livres spéciaux. En règle générale, les autorités allemandes donnaient toutes facilités pour la réception et la distribution des livres. Au début on eut beaucoup de mal à atteindre les prisonniers en Turquie et en Bulgarie, mais au fur et à mesure que les communications devinrent plus faciles, les accusés de réception des livres parvinrent régulièrement au siège de l'œuvre des Bibliothèques de Camp.

La missive la plus émouvante qu'ait reçue l'œuvre est une note écrite au crayon sur un morceau de papier collé à la cire à cacheter sur la page intérieure d'un numéro de journal. La voici :

« Avec les meilleurs vœux ».

« Je ne suis qu'un petit garçon de dix ans. J'espère
« que ce livre plaira à celui qui l'aura. Mon père est
« disparu, depuis le 25, 26 septembre 1915, à la bataille
« de Loos. Je me demande s'il tombera entre les mains
« de quelqu'un qui a été à cette bataille et pourrait
« nous donner des renseignements à son sujet. »



Cliché Committee on Public Information

AU FOYER DES SOLDATS

M. Clémenceau disait qu'à son avis une œuvre de ce genre était indispensable à la victoire



Affiche par Edgar Wright

LES LIVRES DANS LES TRANCHÉES

Au-dessous était écrit le nom du père du petit garçon, le numéro de son bataillon, le nom de son régiment et son adresse civile. On fit des recherches, mais sans résultat. Le père du petit garçon était du nombre de la grande armée de héros qui avaient donné leur vie pour leur pays.

CHAPITRE XII

LES BIBLIOTHÈQUES DE L'Y. M. C. A. BRITANNIQUE

« Jusqu'au commencement de la guerre », a écrit M. Mac Kenzie dans le *Daily Mail* de Londres, « la moyenne des citoyens considérait l'Y. M. C. A. (Association Chrétienne de Jeunes Gens) comme une œuvre anodine, dirigée par des messieurs d'un certain âge, et ayant pour but de sermonner la jeunesse. Ce jugement était absolument injuste, cependant il est certain que l'Y. M. C. A. n'avait jamais eu l'occasion de se montrer pleinement avant la guerre. C'est alors qu'elle fut à la hauteur des circonstances. Elle ne fait guère de sermons à l'heure qu'il est. Elle a trop de services à rendre ». C'est en raison de ces services que l'œuvre sortit subitement d'une obscurité relative pour devenir d'une importance nationale. « Inappréciable en temps de paix, mais indispensable en temps de guerre », voilà de quelle manière Lord Derby en a défini le caractère.

Dès le début même de la guerre, l'Association envoya un flot ininterrompu de livres et de revues à ses baraques en Grande-Bretagne et au delà des mers. Pendant deux ans, elle adressa ses appels par la voie des Bibliothèques de Camp, mais lorsque les besoins de livres s'accrurent

dans de telles proportions qu'aucune œuvre seule ne put y faire face, l'Y. M. C. A. résolut de faire une campagne à ce sujet par ses propres moyens. Le rez-de-chaussée de l'immeuble où étaient installés les nouveaux bureaux des services commerciaux et des transports de l'Y. M. C. A. fut réservé à cet effet, et un nombreux personnel volontaire féminin entreprit de trier, d'emballer et d'expédier les livres. M. et M^{me} Ernest Rhys mirent toute leur énergie à organiser à Londres des jours aux livres par quartiers. Le siège national de l'œuvre adressa des appels, insistant sur le besoin de recueillir des milliers de livres et de revues chaque semaine à l'usage des soldats dans les camps et au front, et réclamant de toutes parts un envoi continu de livres affranchis à la direction des transports ou à l'un des bureaux de l'Y. M. C. A. à Londres.

Au début, le public se montra généreux, mais les dons diminuèrent progressivement. En conséquence, on envoya des prospectus en février 1917 pour demander des romans d'auteurs cotés ; des livres d'histoire, de biographie et de voyages ; des manuels de science ; des livres religieux ; des journaux illustrés ; de bons livres de toute espèce, mais ni gros, ni lourds, ni démodés. On attirait particulièrement l'attention sur le besoin d'éditions de poche des romans. On pria le public de donner des livres auxquels il tenait lui-même, et on le prévint par circulaire de la prochaine visite du représentant de l'œuvre. « Nous comptons que vous voudrez bien mettre de côté une demi-douzaine ou davantage de vos auteurs favoris », disait la Présidente du Comité

Auxiliaire des Dames. « Vous ne regretterez jamais ce petit sacrifice en faveur de nos soldats qui servent leur pays. »

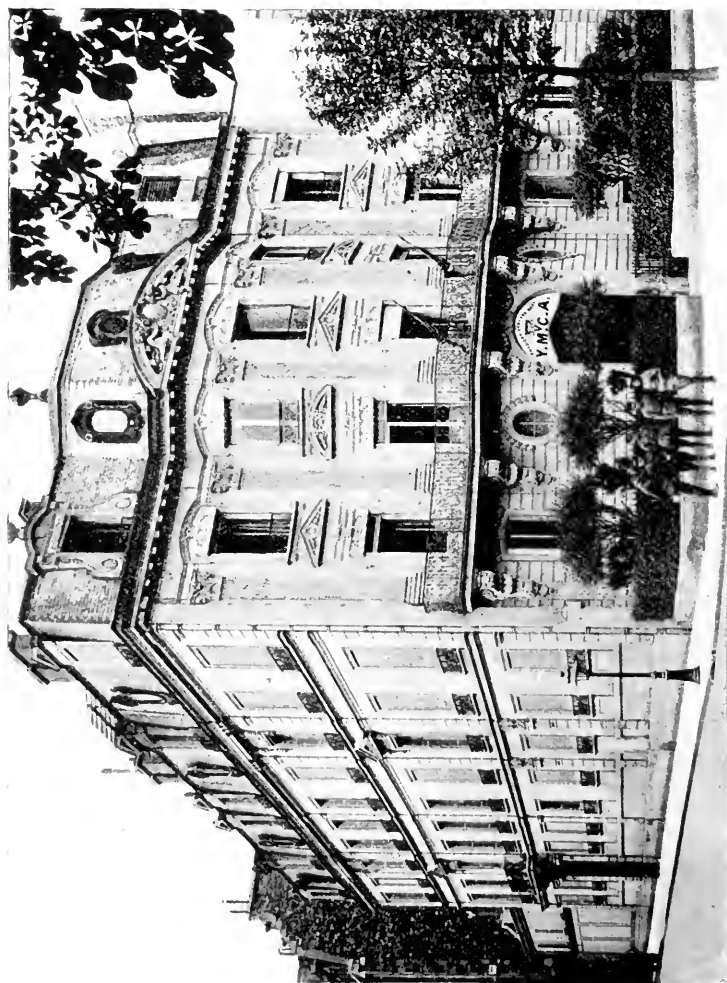
On distribua des affiches ainsi conçues : « Mobilisez vos livres. Déposez vos livres favoris, romans, ouvrages sur la guerre, ou revues courantes, au dépôt le plus proche de l'Y. M. C. A., ou envoyez-les au Bureau des Livres, 114, Tottenham Court Road. Ils sont indispensables à nos soldats au loin, aux bases, et dans les tranchées. »

Des thés et des réceptions à livres, où chaque visiteur devait apporter un volume ou plus, eurent de fructueux résultats. Des appels particuliers adressés aux grands corps commerciaux, tels que les banques, les compagnies d'assurances, eurent un succès considérable ; près de vingt mille livres furent recueillis grâce aux sollicitations des divers établissements bancaires. Dans certaines régions, on organisa des jours à livres pour l'Y. M. C. A., qui rapportèrent, à l'aide des Boy Scouts ou de quêtes faites dans les tramways, des milliers de volumes. Divers clubs littéraires de l'œuvre rassemblèrent et envoyèrent également une provision par semaine ou par quinzaine au Service des Bibliothèques à Londres. On encouragea l'envoi d'argent, comme on avait fait des arrangements pour des achats avantageux avec des éditeurs et les maisons qui tiennent les bibliothèques des gares. L'une de celles-ci fournissait des exemplaires d'occasion des meilleurs romans dans des éditions convenables au tarif de sept francs cinquante la douzaine.



Cliché Brown Brothers

UNE SOCIÉTÉ DES NATIONS EN RACCOURCI REGARDANT
DES VUES DE LA GUERRE DANS UNE REVUE AMÉRICAINE



SIÈGE DE L'Y. M. C. A. AMÉRICAINE A PARIS

Ce qui prouve que ces efforts pour fournir des livres aux baraques, aux abris le long des tranchées et aux hommes partant pour le long voyage en chemin de fer jusqu'aux lignes, étaient bien accueillis, ce sont les nombreuses lettres reçues à la direction.

Un membre de l'Y. M. C. A. écrivait : « Il n'y a rien de meilleur qu'une bonne collection de journaux illustrés pour mettre d'aplomb les nerfs d'un régiment de jeunes soldats se rendant au front pour la première fois. Cela les fait sortir de leur propre pensée et les préserve de l'agitation. »

Un soldat écrit des tranchées : « Nous restons assis dans nos abris et ne pouvons que penser. Je me demande si vous ne pourriez pas envoyer par ici des livres et des revues. »

En Égypte, un soldat qui réclamait de quoi lire disait qu'il n'était pas étonné que les enfants d'Israël eussent murmuré en faisant la même route !

Le personnel à Salonique rendait compte que les troubles cérébraux allaient en augmentant en raison de la stagnation intellectuelle, et qu'une bonne provision de livres de toute espèce était l'un des meilleurs préventifs contre le déséquilibre mental.

« Nous ne pourrions jamais recueillir assez de lectures pour les longues heures de voyage dans les trains français », écrivait un des agents de l'Y. M. C. A. en France. Un livre de quinze sous donné à un soldat qui montait dans le train pour se rendre au front fut non seulement lu par chaque homme de la section, mais, le soldat ayant été blessé, fut emporté par lui à l'hôpital, où il

fut lu par tous les malades de la salle. A présent qu'il en est rentré en possession, le soldat se propose de le garder pour le restant de ses jours.

Il arrivait souvent qu'on fractionnait les revues fournies aux troupes pour les faire circuler, et il n'était jusqu'au papier d'emballage imprimé dans lequel arrivaient les paquets qui ne fût déplié et parcouru en guise de lecture. L'Y. M. C. A. se rendit compte que si elle pouvait mettre la main sur les milliers de revues et de romans à soixante-quinze centimes abandonnés dans les cercles, les wagons de chemin de fer et les maisons particulières, des bataillons d'hommes pourraient être mis en mesure d'oublier pendant quelques moments les fatigues, les risques et la monotonie du service actif.

* Les bibliothèques générales comprenaient des romans, des ouvrages de poésie, de voyages, de biographie, et des essais. Pour les « Chambres de Recueillement » il y avait des bibliothèques religieuses qui contenaient les écrits d'auteurs comme Saint-Augustin, Kempis, Bunyan, Robertson, Spurgeon, de même que les meilleurs ouvrages des dix dernières années en matière de religion. Pour pourvoir à ce dernier besoin, on fit remarquer que les diverses organisations culturelles pourraient rendre des services pratiques aux soldats en constituant des bibliothèques de cette nature.

L'Y. M. C. A. ayant repris le travail dont était chargé précédemment le Conseil Littéraire des Forces Combat-tantes, dont la tâche particulière avait été de fournir des livres d'enseignement à l'armée, il lui incombait donc

de doter d'ouvrages de cette nature les baraques où se faisaient les conférences et les cours. Il ne fallait pas tant des livres de classe que des monographies modernes, sérieuses, et présentées sous une forme intéressante. De cette manière, les hommes pouvaient réviser les conférences qu'ils avaient entendues et satisfaire leur appétit littéraire fraîchement stimulé.

Un officier qui commandait une école d'instruction militaire en France écrivit à la direction pour demander une bibliothèque de cette nature et envoya une liste du genre de livres qu'il désirait mettre à la disposition des élèves-officiers pendant la première période de leur instruction. « Tout cela me porte à espérer », écrivait-il pour conclure, « que vous serez à même de rassembler des livres de l'espèce que nous voudrions, sérieux, mais ni trop longs, ni trop indigestes pour des esprits dés habitués de l'étude par la vie des tranchées ».

Le champ d'action de ce service fut élargi au printemps de 1918, quand le Comité Universitaire de l'Y. M. C. A., dont le Révérend Yeaxlee était secrétaire, fut chargé de l'enseignement aux armées dans la zone des lignes de communication en France. On établit sur le champ un projet d'ensemble, comprenant des dispositions au sujet des bibliothèques. Le Dr Richard Wilson fut nommé bibliothécaire du Comité. Il eut la direction non seulement des services à Wimborne House, mais encore de la fourniture des livres d'enseignement et de littérature en général pour toutes les bibliothèques et tous les cours de l'Y. M. C. A. Peu après, Salonique, l'Égypte, l'Italie, la Russie et la Mésopotamie, de même

que les camps à l'intérieur, furent compris dans le plan d'enseignement, et le service des bibliothèques du grand organe social revêtit un nouvel aspect.

La ligne de conduite du Secrétaire de l'Enseignement et du Bibliothécaire fut de procurer les meilleurs livres là où l'on en avait besoin et l'on eut fortement recours aux fonds du Conseil Central, qui soutenait le nouvel organe avec générosité et enthousiasme. Au cours des sept mois qui suivirent la nomination du Dr Wilson, on dépensa une somme qui n'atteignait pas moins d'un million deux cent cinquante mille francs pour l'achat de nouveaux livres, tant sur des questions générales que d'enseignement, tandis que les travaux fructueux de Wimborne House se poursuivaient et s'étendaient.

Sir Henry Hadow, qui était à la tête de l'Armstrong College à Newcastle-on-Tyne, fut nommé directeur de l'enseignement dans la zone des lignes de communication, et après deux mois de service, fut remplacé par Sir Graham Balfour, le cousin et biographe de Robert Louis Stevenson et le directeur du Comité de l'Enseignement du Staffordshire. Le professeur Findlay, l'éducateur bien connu de l'université de Manchester, devint Directeur à Salonique, et l'abbé Alexander Hill fut nommé, un peu plus tard, directeur de l'enseignement pour la zone de l'intérieur. Comme on pouvait s'y attendre, les demandes adressées au service des bibliothèques s'accrurent rapidement, et l'on s'efforça de pourvoir les nouvelles équipes d'instituteurs non seulement des manuels nécessaires, mais encore des ouvrages plus considérables et plus coûteux destinés à la pour-

suite des études après les cours. La partie récréative du service des bibliothèques fut entreprise dans le but de fournir des lectures d'un genre plus léger, qui pussent cependant compléter les efforts des maîtres. Fort heureusement, les hommes qui étaient à la tête de ces travaux avaient une conception très large et très humaine « de ce saint mot » éducation.

Une liste officielle de manuels d'enseignement fut dressée par les membres du Comité Universitaire. On l'avait jugé nécessaire, du fait que les hommes allaient d'un camp à l'autre, et que l'enseignement était sujet à de graves interruptions si l'on ne se servait pas des mêmes livres dans toutes les classes de l'Y. M. C. A. L'enseignement portait sur l'instruction civique, l'anglais basé sur l'étude de la Bible et de Shakespeare, les mathématiques dans toutes leurs branches, les sciences, principalement celles d'un caractère pratique et expérimental, le français et les autres langues vivantes, la philosophie, la psychologie, les sciences commerciales et les différentes branches de la technologie. Les livres qu'on envoyait aux classes étaient d'une variété surprenante, allant d'un manuel de boucher ou de savetier à un traité sur quelque point abstrus de philosophie.

Les élèves offraient la même diversité. A un bout de l'échelle, il y avait l'homme dont l'esprit vient d'être éveillé par le choc de la guerre, et à l'autre, le licencié en quête de quelque recherche neuve en vue du doctorat. Plusieurs soldats profitèrent de leur présence à Salonique pour étudier l'archéologie grecque à cet effet. On donnait assistance à tous, mais les sympathies du biblio-

thécaire allaient surtout aux masses parmi lesquelles certains étaient d'un âge avancé et commençaient seulement à se servir de leurs facultés intellectuelles qui étaient restées inemployées en temps de paix ; aux hommes qui se proposaient de retourner, si la vie leur restait, vers une existence nouvelle et un monde plus large de pensée et d'action. C'était là que se trouvaient les grandes possibilités sociales de l'Y. M. C. A.

« C'est maintenant un véritable plaisir que de faire le tour de nos baraques et de trouver des bibliothèques respectables en voie de formation. Tous nos chefs parlent avec enthousiasme des services que vous rendez », écrivait Oliver Mac Cowen de la direction de l'Y. M. C. A. en France.

Un chef de baraque, écrivant également de France, rapportait que les revues et les livres n'étaient pas lus seulement dans la baraque, mais emportés aux cantonnements et passés de main en main. Dans les camps d'isolement, on décrivait les livres comme un envoi du Ciel.

Un autre accusé de réception était ainsi conçu : « Les hommes ont accueilli avec une joie reconnaissante cette preuve d'intérêt et de sympathie de la part de l'Y. M. C. A. Dès que j'ai défait les ficelles, j'ai été entouré d'une foule de soldats qui voulaient voir quels livres j'avais. Je vous suis extrêmement obligé de l'envoi d'ouvrages aussi modernes ».

CHAPITRE XIII

L'ŒUVRE BRITANNIQUE POUR L'ENVOI DE LIVRES (D'ENSEIGNEMENT) AUX PRISONNIERS DE GUERRE

Peu après l'ouverture des hostilités, trois Anglais, prisonniers dans le camp improvisé que constituaient les baraques dépendant du champ de course de Ruhleben, près Berlin, écrivirent à leurs amis en Grande-Bretagne, pour leur demander de leur envoyer des livres pour s'instruire.

L'un des destinataires était M. (à présent Sir) Alfred T. Davies, secrétaire perpétuel de la section galloise du Conseil de l'Instruction Publique. Cette demande l'impressionna tellement que non seulement il y satisfit sur-le-champ, mais encore il se mit en campagne pour organiser un système d'envois de livres en faveur de tous les prisonniers de guerre britanniques internés en Allemagne. Son appel en vue de recueillir des livres, vieux ou neufs, rencontra un accueil favorable, mais comme la condition sociale des prisonniers allait de celle de professeur de faculté à celle de jockey, ce n'était pas une mince besogne que de trouver des livres appropriés aux différents goûts et aux différentes capacités. Cependant, l'organisation du Service de

l'Enseignement dans les Camps, et un second appel au public, sanctionné par le Président du Conseil de l'Instruction Publique, rendirent possible l'envoi à Ruhleben, au cours de la première année, d'environ neuf mille volumes, qui fournirent aux deux cents conférenciers et à leurs élèves, tirés du nombre des quatre mille civils qui étaient internés à cet endroit, une bibliothèque appréciable où puiser.

Avec l'approbation du Ministère des Affaires Étrangères, on entreprit des démarches pour étendre aux prisonniers d'autres camps le service qui s'était montré si bienfaisant à Ruhleben. Des enquêtes menées par les légations britanniques à La Haye, Copenhague et Berne, et par les ambassades des États-Unis à Berlin, Vienne, Sofia et Constantinople suscitèrent des demandes des divers camps de prisonniers en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Turquie, en Bulgarie et en Suisse. Toutes ces demandes obtinrent satisfaction à l'aide des livres rassemblés au siège du Conseil de l'Instruction Publique.

Comme on ne permettait pas aux particuliers d'envoyer des livres aux prisonniers auxquels ils s'intéressaient, l'Œuvre des Livres était le seul intermédiaire par lequel le public anglais pouvait être sûr que ses parents ou ses amis, prisonniers en Allemagne, obtiendraient les livres qu'ils avaient demandés. Les deux censures allemande et britannique tenaient cette œuvre pour responsable de ce qu'elle expédiait. Naturellement tous les livres sur la guerre étaient éliminés. Dans certains camps, dès qu'un livre contenait des allusions à



LA MORNE EXISTENCE DES PRISONNIERS DE GUERRE

D'après un croquis de Raemackers



Cliché Brown & Dawson

DANS CERTAINS CAMPS DE PRISONNIERS LE COIFFEUR
FOURNISSAIT DES JOURNAUX ILLUSTRÉS A SES CLIENTS

l'Angleterre ou aux Anglais en tant que champions de la liberté, il était fortement mutilé ou complètement interdit ; souvent des cartes étaient arrachées des livres. On ne pouvait envoyer qu'un petit nombre de revues, comme la plupart contenaient des articles sur la guerre. Les livres publiés dans les pays neutres avaient infailliblement leur dos déchiré par suite de la recherche des lettres ou autres objets prohibés, et parfois ils subissaient de sérieux retards. Mais en général les livres arrivaient en temps raisonnable, d'ordinaire dans un intervalle allant de quatre ou cinq semaines à deux mois, et en dépit de toutes les difficultés l'œuvre réussit à pourvoir les hommes de ce qu'ils voulaient.

On distribuait des formules sur lesquelles les prisonniers pouvaient indiquer leurs désirs, et à l'arrivée de celles-ci au bureau central (au Musée de South Kensington) on regardait promptement les titres et on expédiait les livres demandés. On y joignait une carte postale sur laquelle le destinataire pouvait marquer si le livre lui convenait ou non. Environ soixante-dix pour cent des cartes renvoyées exprimaient la satisfaction. On gardait une table par fiches, qui contenait une fiche pour chaque individu qui avait jamais demandé un livre, avec l'indication de la nature de sa demande ; cela fournissait un indice quant aux besoins du prisonnier, en cas qu'il ne fût pas suffisamment explicite dans ses demandes ultérieures, ce qui arrivait fréquemment. Un registre des demandes par ordre chronologique, quelque chose comme le livre des acquisitions d'une bibliothèque, servait de guide supplémentaire

relativement à la date des demandes et à celle des envois de Londres. Ces renseignements personnels étaient nécessaires pour plusieurs raisons. Dans beaucoup de cas, l'Œuvre des Livres était la seule source d'information pour les amis et les parents anxieux d'avoir des nouvelles de l'arrivée des livres. En outre, dans leur vif désir d'en recevoir, les prisonniers écrivaient souvent à différentes personnes, puis, s'ils n'avaient rien reçu dans le temps qu'ils jugeaient raisonnable, ils écrivaient aux mêmes personnes de nouveau. Toute cette correspondance était communiquée à l'Œuvre et les renseignements détaillés permettaient d'éviter les doubles emplois.

En ce qui concerne le choix des livres, le personnel peu nombreux et en majorité volontaire se reposait sur les éditeurs, sur l'avis des rédacteurs des périodiques traitant de sujets techniques, sur celui des sections spéciales des universités, d'un membre de l'administration du Musée Britannique qu'on pouvait atteindre par téléphone, et sur celui des sociétés et des particuliers.

Parmi les principaux sujets sur lesquels on désirait des livres il y avait l'agriculture ; l'art (y compris la peinture à l'huile et l'aquarelle, le pastel, le dessin et la perspective, l'imprimerie et la lettre) ; l'architecture ; les atlas ; l'aviation ; la biographie ; la langue celtique (gaëlic et gallois) ; la céramique ; le commerce ; la finance et la banque ; les dictionnaires et les grammaires (anglais et autres, surtout italiens, espagnols et russes) ; les encyclopédies ; la profession d'ingénieur dans ses

différentes branches ; la science forestière ; les métiers ; l'hindoustani ; le fer et l'acier ; le droit ; les phares ; la religion musulmane ; la musique de différentes espèces ; l'histoire naturelle ; la navigation ; les pompes ; la littérature russe ; les télégraphes et téléphones ; la vente et les voyages.

On recevait des demandes bizarres, telles que celles des « Pierres de Vénus », des « Œuvres de Pluton » et du « Français simplifié par Victor Hugo ».

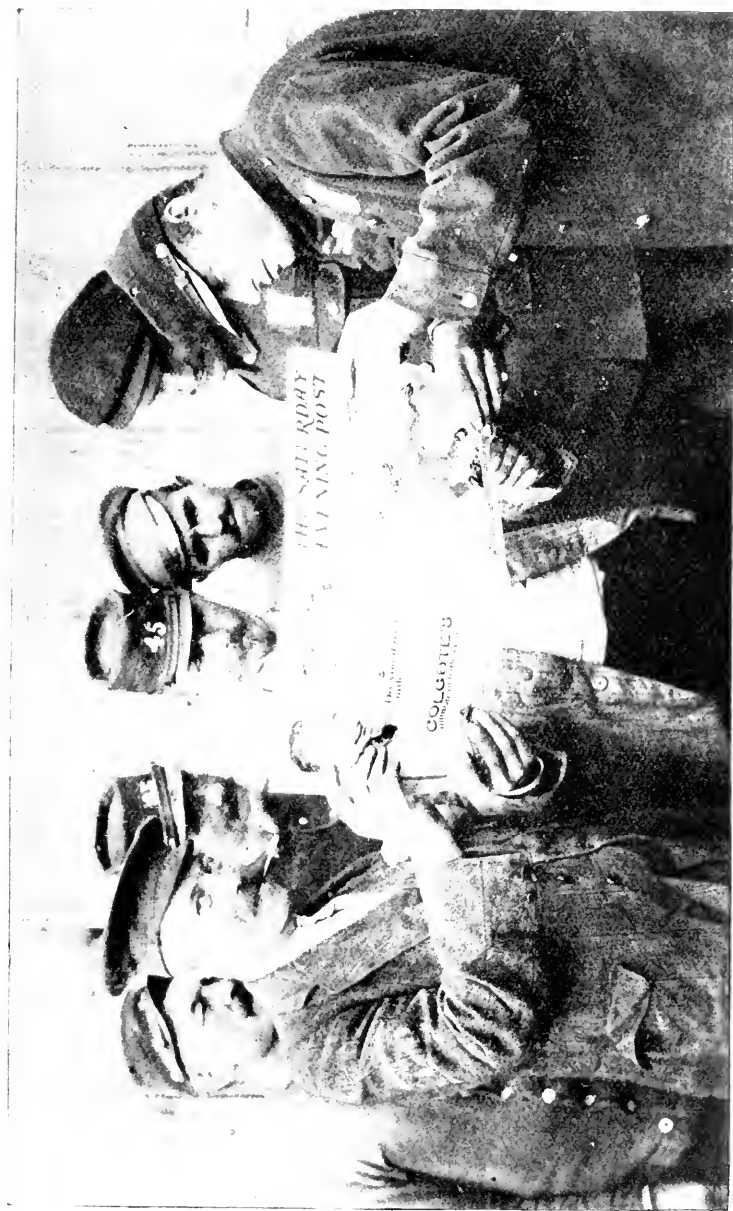
Le but de l'œuvre était de protéger les prisonniers de guerre anglais internés dans les pays ennemis ou neutres contre toute déchéance intellectuelle et de leur aider à racheter le temps de leur captivité 1° en leur procurant des livres d'étude ; 2° en assurant la reconnaissance par les universités et autres jurys de leurs études pendant leur internement ; 3° en leur permettant d'utiliser leurs loisirs forcés de manière à être mieux armés après la guerre pour la bataille de la vie. On dit qu'il y a eu 6.700 œuvres de guerre et 160 œuvres pour les prisonniers de guerre, mais seulement une œuvre ayant pour but de fournir des livres d'étude aux prisonniers de guerre. Ainsi l'Œuvre des Livres ne faisait double emploi avec aucune autre œuvre de guerre.

L'enseignement qu'on donnait au Camp de Ruhleben s'adressait à trois catégories d'individus : 1° ceux dont l'internement avait interrompu les études en vue des examens d'entrée des facultés, des divers grades universitaires, ou des examens nautiques du Conseil de Commerce ; 2° ceux qui étaient déjà entrés dans une car-

rière commerciale ou libérale ; 3^o ceux qui se livraient à des études par simple amour du savoir.

« Ce sera une surprise pour beaucoup », disait Sir Alfred Davies en 1918, « que d'apprendre que quelque 200 conférenciers et maîtres, et quelque 1.500 élèves, répartis en neuf sections d'études (arts, langues, sciences, navigation, connaissances de l'ingénieur, musique, etc.) ont travaillé assidûment dans le camp, et que parmi ces victimes civiles de la Grande Guerre, il se fait peut-être autant de travail sérieux qu'en peut prétendre n'importe quelle université de l'Empire Britannique aujourd'hui ».

Un progrès intéressant fut réalisé grâce à un arrangement qui permit aux prisonniers fréquentant les cours d'assurer à de certaines conditions la reconnaissance de leurs efforts à leur retour dans leurs foyers. Le Conseil de Commerce, qui accueillit cette idée avec enthousiasme, se montra disposé, en calculant la période de travail nécessaire à l'obtention d'un brevet de compétence, à tenir compte d'un certificat d'études faites durant l'internement, rédigé sur une formule spéciale. Cette formule, à l'usage des camps, fut établie après avoir consulté divers jurys et corps professionnels, dans le but d'obtenir et de conserver des renseignements authentiques sur les études faites par n'importe quel prisonnier d'un camp. On espérait que ce diplôme pourrait assurer aux prisonniers un avantage matériel, lorsque viendrait pour eux le moment de reprendre leurs occupations interrompues par la guerre. C'est ainsi qu'un homme qui désirait devenir capitaine,



PRISONNIERS FRANÇAIS, ANGLAIS ET RUSSES DÉGUSTANT UNE REVUE AMÉRICAINE



Stichting Bronn & Dreesen

COURS DANS UN CAMP DE PRISONNIERS

second, ou ingénieur de première ou de seconde classe dans la marine marchande, patron ou aide d'un bateau de pêche, et qui était prêt à consacrer quelques heures par jour à des études suivies dans un camp où l'on donnait un enseignement systématique sur la navigation et le matelotage, pouvait faire compter ce travail en vue de ses diplômes.

Le 14 novembre 1914, le Camp de Ruhleben ouvrit sa propre bibliothèque, composée de quatre-vingt-trois livres, envoyés par l'ambassadeur des États-Unis, M. Gerard et par M. Trink. D'après M. Israel Cohen ¹, « on pouvait se procurer des livres, des brochures et des cartes chez le libraire du camp (M. F. L. Musset) ; et sur les murs de nombreux box ou dans les corridors des écuries on voyait collées de grandes cartes des différents théâtres de la guerre, sur lesquelles on suivait le cours des opérations chaque jour. Beaucoup de prisonniers découpaient également dans leurs journaux les petites cartes qui illustraient le récit de campagnes particulières et les gardaient pour s'y reporter à l'avenir. Comme ces diverses publications devaient être commandées au libraire du camp et passaient entre les mains des autorités militaires, ces dernières pouvaient empêcher l'introduction de tout imprimé considéré comme dangereux ».

On recevait encore des livres de la Mission Maritime à Hambourg et de la Bibliothèque Mudie. En juillet 1915,

1. Le camp de Prisonniers de Ruhleben, ou le journal de dix-neuf mois de captivité, Londres, Methuen, 1917, p. 212. (The Ruhleben Prison Camp : A Record of Nineteen Months' Internment.)

il y avait deux mille revues anglaises et américaines, trois cents livres allemands, et cent trente livres français. En moyenne on prenait deux cent cinquante livres par jour. Comme il y avait un imprimeur dans le camp, on décida d'imprimer un catalogue. Les demandes qu'on faisait à la bibliothèque ainsi accrue étaient aussi curieuses que variées, mais on pouvait satisfaire à presque toutes en puisant sur les rayons. On demanda des livres en quarante-neuf langues et on les obtint. Les dictionnaires et les livres sur l'électricité étaient constamment en circulation. Quelqu'un désirait un livre sur l'agriculture tropicale, un autre prisonnier voulait un manuel sur le filage du coton et un troisième le « Siège de Constantinople » de Schlumberger. Un autre encore demanda par écrit, et obtint grâce à la générosité de l'éditeur, un superbe ouvrage sur « Les Tombeaux sculptés de Rome », sujet sur lequel il comptait écrire lui-même, une fois remis en liberté.

Vers la fin de la guerre, la bibliothèque de Ruhleben comptait huit mille volumes et une collection documentaire de deux mille. Holzmunden possédait trois mille volumes à la signature de l'armistice. « La bibliothèque », écrivait un prisonnier de ce dernier camp, « offrait des facilités spéciales aux officiers qui prenaient part aux séances d'un club oratoire, établi pour la libre discussion des sujets d'intérêt primordial et des problèmes susceptibles de se poser après la guerre ».

Plusieurs prisonniers envoyèrent de Döberitz une demande détaillée comprenant « la loi sur les locations agricoles, un traité sur les moteurs, la navigation pra-

tique, l'élevage des abeilles et l'ameublement (périodes et styles) ». Un soldat écrivait : « Nous travaillons dans des carrières avec des Français et je voudrais être en état de leur parler davantage. » Un marin : « Je parle assez bien le russe, mais non selon la grammaire. » Un instituteur avouait que « personne ne savait mieux que lui combien il déclinait ». Il demanda et reçut des livres de psychologie pédagogique, de façon à se remettre au courant de sa profession. Le but de cette institution était de procurer exactement à chaque prisonnier le livre ou les livres qu'il désirait ou dont il avait besoin sur n'importe quel sujet et dans n'importe quelle langue.

« Pas d'inondation », telle était la règle qu'on appliquait à la fois aux donateurs et aux destinataires, d'après Sir Alfred Davies. A l'appel « Alimentez-nous de livres », on joignait la demande d'envoyer d'abord une liste de livres, avec leur date de publication, afin que les directeurs de l'Œuvre du Livre pussent désigner ceux qui étaient susceptibles d'être utilisés. De cette manière, ils purent se protéger contre ceux qui voulaient nettoyer leur bibliothèque en se débarrassant de vieux romans et de vieux livres scolaires. En fait, ils reçurent une provision constante de livres historiques, techniques, géographiques et autres, susceptibles de rendre service, tous en bon état et beaucoup très récents. Une cartouche avec le nom du donateur et l'indication que le livre était dû aux bons offices du Conseil de l'Instruction Publique était insérée dans chaque volume.

« Il n'est pas douteux que, quand vous êtes plongé

dans la lecture d'un livre intéressant, vous avez des chances d'oublier votre situation et de vous croire un homme libre », écrivait un prisonnier de guerre anglais à un ami de Londres. *Captivorum animis dent libri libertatem.*

Un prisonnier, désespéré de la monotonie de sa captivité, écrivait « qu'il allait devenir fou, s'il ne recevait rien à lire », et son cas en éclaira beaucoup d'autres. Pour appuyer la demande de livres ou d'argent de Sir Alfred Davies, un correspondant adressa au *Times* de Londres un appel en faveur des prisonniers de guerre britanniques. « Vous avez nourri, vous nourrissez leur corps », disait-il. « Aux prisonniers en Allemagne vous envoyez le pain dont ils ont grand besoin, de même que des sardines, du jambon, des confitures, de la pâte dentifrice, des revues et autres objets de luxe qu'ils apprécient vivement. Mais les prisonniers ne se nourrissent pas seulement de pain, et un pot de marmelade ou une histoire captivante par Pierre ou Paul ne peut pas combler le vide. Il leur faut une nourriture pour l'esprit, de même que pour l'estomac et l'imagination, et ils ne peuvent s'en passer, sans que leur esprit s'affaiblisse... Il ne faut pas que les mois ou les années de captivité soient du temps perdu. Leur malheur peut même tourner à leur avantage (comme d'autres malheurs causés par la guerre le prouvent chaque jour) grâce au système qui permet d'occuper les loisirs forcés à des études profitables... Il n'est pas seulement question d'entreprendre cette excellente cure de l'ennui qui consiste à se mettre une étude quelconque

sous la dent. Il faut plus encore que de permettre aux jeunes prisonniers d'achever leur éducation et de rester au même niveau que leurs émules plus favorisés. Le fer est entré dans l'âme de beaucoup ou de la plupart de ces hommes. Leur procurer les moyens d'un rude travail intellectuel, c'est peut-être faire davantage que de leur permettre de tirer quelque profit de leur malheur. Cela peut influencer sur toute leur attitude dans la vie, sur leur caractère et l'assiette future de leur esprit. Cela peut nous les rendre pleins de vitalité et de joie, et non aigris et désespérés ; cela peut conserver pour un travail heureux et plein d'espérance dans le monde ce qui, sans cela, aurait pu être irrémédiablement perdu. De toutes les œuvres qui existent pour venir en aide aux prisonniers, militaires ou civils, celle-ci est certainement la plus efficace ».

« Ce n'est pas seulement une source de distractions », écrit le Professeur Gilbert Murray. « Les distractions ont leur importance, sans doute, mais elles ne sont pas difficiles à trouver là où sont réunis un certain nombre de jeunes Anglais. L'Œuvre a pour but de procurer une occupation intéressante et utile à des hommes pour lesquels une telle occupation est une question de vie ou de mort. Il y a des milliers de nos compatriotes prisonniers qui peuvent affronter la mort et la souffrance avec une énergie presque incroyable, mais qui peuvent n'être pas capables de résister à la lente démoralisation de la captivité, sans but pour l'avenir et sans distraction pour leur faire oublier leur gamelle et leurs geoliers ».

Une lettre de félicitations signée par quelque quatre-vingts hommes de lettres fut présentée le 27 février 1917 au Très Honorable H. A. L. Fisher, membre du Parlement, Président du Conseil de l'Instruction Publique. Elle était ainsi conçue : « Que plusieurs dizaines de milliers de livres, dont les plus récents et les meilleurs dans les langues les plus diverses et sur un grand nombre de sujets — les arts, les sciences, la technologie, la navigation, le commerce et différentes industries — aient été recueillis ou achetés et distribués gratuitement aux destinataires sans grever aucunement les Finances Publiques, c'est là une œuvre si méritoire que nous ne pouvons permettre qu'elle reste ignorée de notre pays. Le fait qu'elle ne rentre pas dans les devoirs habituels d'un service de l'État, mais que c'est une œuvre non combattante d'un caractère propre et se rattachant à la guerre ; qu'elle a été fondée volontairement et conduite avec succès par des fonctionnaires civils et autres travailleurs volontaires, en plus de leurs fonctions ordinaires et en présence de sérieuses difficultés, ce fait ne sert à nos yeux qu'à rehausser sa valeur et à accroître notre reconnaissance, qui s'étend à la fois aux fonctionnaires et à leurs aides mentionnés ci-dessus, ainsi qu'au Conseil de l'Instruction Publique, qui, en fournissant le local nécessaire, a rendu l'entreprise possible ».

Il y a d'abondants témoignages en faveur de l'œuvre, qui proviennent des camps, des parents des prisonniers et de l'Armée aussi bien que de la Marine. Le bibliothécaire du Camp de Doeberitz écrivait que depuis le

début de 1915, ils avaient une splendide bibliothèque générale, mais qu'ils avaient manqué de livres d'enseignement jusqu'à ce qu'ils se fussent adressés à l'Œuvre des Livres pour les Prisonniers de Guerre Britanniques. Il ajoutait que depuis lors, le cas d'une demande restée sans qu'on y eût satisfait n'existait pas, quel que fût le genre de commerce ou d'étude qu'elle concernât. « Je puis vous assurer que plus d'un homme sortira de captivité plus instruit qu'il n'y était entré, grâce à votre système d'envois de livres », écrivait-on de Cassel.

En septembre 1917, on avait déjà pourvu 200 camps de livres, pour lesquels on avait reçu 6.500 demandes des prisonniers. Le nombre de colis envoyés pour y satisfaire s'élevait approximativement à 7.500, contenant 43.700 livres. Le stock de South Kensington montait en moyenne à 12.000 volumes au moins. Les dépenses s'élevaient à 250 livres sterling (plus de 6.250 francs) dont les cinq sixièmes représentaient les frais d'achat des livres.

En tout six cents camps et bases d'internement recevaient des livres en cinquante-deux langues, comprenant divers dialectes de l'Inde Orientale, le gaélic (irlandais et écossais), le chinois et le japonais, le maori et l'esperanto. Tous les livres ne provenaient pas de dons. Certains officiers avaient les moyens de les payer et les payaient, quitte à en faire cadeau par la suite à la bibliothèque du camp.

L'évêque Bury, qui visita le camp de Ruhleben à titre officiel, dit qu'on y étudiait tellement qu'il méritait

d'être appelé l'Université de Ruhleben. On peut se faire la meilleure idée du côté intellectuel de l'existence qu'on y menait par le volume qui a été édité par Douglas Sladen : « A Ruhleben, Lettres d'un prisonnier à sa Mère ¹ » (Londres, Hurst et Blackett, 1917). L'auteur de ces lettres est un jeune étudiant anonyme du nombre de ceux à qui l'on doit l'esprit qui régnait à Ruhleben. Deux jours après son arrivée au camp, il fut présenté à un petit groupe qui lisait « Le Rire » de Bergson dans les conditions les plus extraordinaires. Il enseigna le français à une classe mixte dont les élèves allaient d'un matelot à un étudiant avancé de l'Université d'Aberdeen. Il lut les pièces de Schiller avec quelques camarades et, à lui tout seul, vint à bout du « Theætetus » de Platon. Il enseigna également à quelques camarades les rudiments du latin et il avait même l'intention de faire faire du grec à l'un d'eux.

Quelques journaux de Londres parvenaient parfois à se glisser dans le camp. Comment ils y étaient entrés, on l'ignorait officiellement, mais les traces de pouces qu'ils portaient et leur apparence misérable après qu'ils avaient fait le tour du camp montraient avec quelle faveur on accueillait les nouvelles courantes du monde extérieur. M. Israel Cohen dit que jusqu'à avril 1915, la *Berliner Zeitung am Mittag* fut la seule source officielle d'information pour les nouvelles courantes. Les journaux dont on s'était servi pour envelopper les paquets envoyés aux prisonniers étaient rigoureusement

1. In Ruhleben ; Letters from a Prisoner to his Mother.

enlevés par les gardes au bureau des colis avant que ceux-ci fussent remis à leurs destinataires. Mais dans l'été de 1915, les autorités se relâchèrent et permirent la vente du *Berliner Tageblatt*, de la *Vossische Zeitung*, de la *Berliner Illustrierte Zeitung* et du *Woche*.

Les prisonniers publiaient une revue *Au Camp de Ruhleben* qui reflétait les fluctuations de leur pensée. Un loustic se moquait de ceux qui voulaient apprendre plusieurs langues à la fois. « Je ne suppose pas », disait-il, « qu'il y ait un seul homme dans le camp qui ne puisse vous demander comment vous vous portez, comment vous alliez hier, dans une demi-douzaine de langues, mais je doute qu'il y en ait plus de dix qui soient capables de dire ce qu'ils ont de détraqué en trois ». Le club oratoire discutait des sujets comme « une résolution portant que les camps de concentration sont un des côtés essentiellement rétrogrades de la guerre » ; « qu'il devait y avoir une taxe sur les célibataires » (l'assemblée décidant de bon cœur que le célibat était une taxe assez lourde en soi, vu qu'ils avaient vécu en état de célibat forcé depuis l'ouverture du camp) ; « qu'il fallait adopter le système métrique en Angleterre », résolution qui n'alla pas plus loin, faute de contradicteur.

L'Armistice souleva la question de ce qu'on pourrait bien faire des livres. On la résout en ce moment en repassant les livres qui arrivent des camps abandonnés à la Bibliothèque Centrale des Étudiants. C'est une institution établie depuis la guerre en vue de fournir des livres gratuitement pour des études complémen-

taires aux étudiants qui n'ont pas les moyens d'en acheter eux-mêmes et qui ne peuvent pas non plus en emprunter à une bibliothèque voisine. Dans certains cas, la Bibliothèque paie jusqu'au transport. On peut garder les livres trois mois, et si un groupe en demande un grand nombre, ce qui arrive souvent, il peut en obtenir autant qu'il en veut. La Bibliothèque Centrale vient encore en aide au Ministère de la Guerre en fournissant une partie des livres dont ont besoin les étudiants mobilisés qui suivent les cours du Gouvernement dans les territoires occupés.

CHAPITRE XIV

LES BIBLIOTHÈQUES DES HOPITAUX MILITAIRES BRITANNIQUES

Dans la plupart des hôpitaux britanniques, au cours des premières années de la guerre, il n'y eut pas d'organe spécial pour la conservation des livres attribués aux différentes salles. Les infirmières, surchargées de travail, faisaient ce qu'elles pouvaient pour les maintenir en bon état, mais il n'existait ni contrôle central, ni système d'échange entre les différents services. Une salle pouvait regorger de Nat Gould et manquer de Conan Doyle, alors que la voisine avait un excédent de cet auteur et présentait des demandes répétées de Nat Gould qu'on ne pouvait satisfaire. Le personnel était beaucoup trop occupé pour égaliser les choses.

C'est en août 1917 que Lady Brassey prit l'initiative d'établir un système de contrôle pour les bibliothèques. Elle visita en personne un certain nombre des principaux hôpitaux militaires du district de Londres et fit approuver un projet pour l'installation de bibliothécaires. On dressa la liste des livres qu'on trouva dans les différents hôpitaux et on les répartit entre les salles sur un pied d'égalité. On mit de côté les livres sans valeur ou déte-

riorés, et on les vendit comme vieux papier, au prix élevé de trois cent cinquante francs la tonne. On placarda des affiches et l'on envoya des circulaires dans le voisinage pour réclamer des dons.

« Les premiers pas dans l'organisation de bibliothèques pour les hôpitaux sont les plus difficiles dans la plupart des cas », m'écrivait Lady Brassey, « car on vous regarde avec suspicion comme une intrigante qui désire prendre pied dans un hôpital de campagne... Je ne blâme pas les officiers chefs de services, ni les infirmières-majors, sachant combien ils sont empoisonnés par les femmes qui offrent de venir en aide à nos chers soldats. Nos chers soldats, je ne l'ignore pas, voudraient le plus souvent voir ces dames bien intentionnées de retour chez elles, pour adoucir les expressions. Toutefois, après une petite conversation, les officiers se rendent généralement compte que je viens pour m'occuper des soldats, et non pas pour ma satisfaction personnelle. Ils commencent le plus souvent par me dire que dans cet hôpital en particulier les hommes n'aiment pas la lecture, ou bien qu'ils sont amplement pourvus. Je ne tiens pas compte de ces remarques et me mets à parler brièvement de l'effort de la Bibliothèque de Guerre. Généralement, on sonne alors l'infirmière-major, — dans certains cas pour se protéger, — dans d'autres parce qu'on commence à s'intéresser à ma proposition et voit que l'hôpital peut en tirer profit ».

Au Second Hôpital Général de Londres, à Chelsea, on donna à Lady Brassey le local d'une école vide

qu'elle garnit de casiers, de tables et de chaises. En plus des livres provenant de la Bibliothèque de Guerre, il y eut un grand nombre de dons de diverses sources. On fit un catalogue général de tous les livres par hôpital, et un catalogue particulier par salle. Au bout d'un certain temps, Lady Brassey se demanda si un catalogue particulier pour chaque salle était vraiment utile, comme les hommes qui étaient capables de se lever et de se promener pouvaient aller eux-mêmes chercher des livres, et que ceux qui étaient alités pouvaient être pourvus par le bibliothécaire ou quelques-uns des malades, qui ont la plus grande considération les uns pour les autres. « Il est étonnant de voir les livres que demandent les Tommies, de Sophocle à Nat Gould. Je ne dis pas que celui-ci ne soit pas plus demandé que celui-là. Nat Gould est très populaire, mais ils sont amateurs de bons auteurs à un haut degré, et quand un blessé se demande ce qu'il doit choisir, vous pouvez souvent lui persuader de tenter la lecture d'un ouvrage de qualité. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir les soldats entrer dans la bibliothèque de leur propre chef, chercher un livre à leur convenance et faire un brin de conversation. Les journaux illustrés font leurs délices. Les Bibles se prennent très facilement ».

Le Troisième Hôpital Général de Londres, à Wandsworth, fut ouvert en août 1914. Il contenait 2.000 lits, et c'était l'un des plus grands hôpitaux militaires de Grande-Bretagne. Dès le début, le médecin-chef et l'infirmière-major voulurent que l'hôpital laissât autant que possible un heureux souvenir dans l'esprit des

patients. Chaque jour de semaine, il y avait un concert auquel quelques-uns des meilleurs artistes de Londres prenaient part. Des boxeurs et des joueurs de billard professionnels donnaient des représentations, à la grande joie des blessés, et, pendant l'été, l'on organisait des épreuves athlétiques. On ne négligeait pas non plus le besoin de livres des hommes. Tandis que la plupart venaient de la Bibliothèque de Guerre, on recevait des dons importants de généreux éditeurs et d'auteurs amis. L'un des plus appréciés fut une grande caisse envoyée par M^{me} Ruydard Kipling. Il est inutile d'ajouter que tous les livres écrits par son mari, qu'elle contenait, furent enlevés des rayons dans les vingt-quatre heures.

Chaque salle possédait une bibliothèque à trois ou quatre rayons. Un catalogue de la bibliothèque tout entière, écrit à la machine et relié, était exposé en trois endroits différents de l'hôpital.

« Les éditions bon marché et commodes qui sont en faveur auprès des soldats ont des couvertures d'un usage limité », écrit M. W. Pett Ridge, bibliothécaire honoraire. « L'état dans lequel se trouve un roman d'un franc après un mois ou deux de circulation est souvent un compliment pour son auteur et un reproche pour le relieur. Je remarque que les romans de Jack London ont une vie courte et mouvementée. Les ouvrages de Meredith Nicholson, en raison de leur popularité, vont s'ajouter, à de fréquents intervalles, au tas de papier à jeter. Les charmants romans d'Alice Hegan Rice passent de main en main, chaleureusement

recommandés par leur dernier détenteur. Je me suis séparé, non sans regret, de ma propre collection des livres de M. Dooley et leur état présent peut les faire taxer de victimes de la guerre. Les soldats aiment Audrey et tout ce qui est sorti de la noble plume de Mary Johnston. Quant aux auteurs britanniques, les préférés sont ceux qui écrivent des livres d'aventures, ou qui ont traité aux sports, ou encore des livres qui ne sont pas dénués de sens humoristique. « De grâce », s'écrient la plupart de mes clients bleus, « n'allez pas surtout nous en donner un qui parle de la guerre ».

« Mon avis — qu'on le prenne pour ce qu'il vaut — est qu'il faut encourager le blessé à lire quoi que ce soit qui puisse le plonger dans une atmosphère de santé normale. S'il se voit transporté pour une heure dans un monde où les femmes sont bonnes (sans l'être trop) et parfaitement belles ; où les chevaux gagnent les courses par une demi-encolure ; où les héroïnes écrivent des pièces qui ont un succès immédiat et foudroyant ; où des oncles vont aux colonies sans autre motif que d'amasser des fortunes à laisser, juste au moment voulu, à de jeunes neveux méritants au pays natal, le lecteur est susceptible de partager la tâche des médecins et des infirmières, et de se résoudre à ne point perdre de temps pour se guérir. C'est un grand hommage qui revient aux écrivains, quand un soldat rapporte un de leurs livres en disant : « J'en prendrai un autre du même type, si vous voulez bien ! »

« Nos hommes d'outre-mer sont des amateurs de classiques. Je me figure que, par le passé, ils ont bien

souvent voulu lire Scott, Dickens, Thackeray et Jane Austen, mais qu'ils n'ont jamais pu en trouver à la fois le temps et l'occasion. Maintenant, grâce aux loisirs que leur impose la règle des hôpitaux, ils se mettent à l'œuvre avec ardeur. La semaine dernière, j'ai reçu un don superbe : la collection complète de Dickens dans l'édition de Gadshill — d'imposants volumes reliés en écarlate, un vrai plaisir pour les yeux et la main. Le précédent propriétaire — ceci est une question à régler entre son Créateur et lui-même — n'en avait pas coupé les pages ! Aujourd'hui, chaque volume porte les traces d'une attention soutenue. A l'occasion, nous pouvons nous arranger avec le Comité des Pensions de Guerre, pour obtenir des ouvrages techniques spéciaux à l'usage des hommes qui désirent poursuivre leur préparation à quelque carrière civile. Ça et là, on nous réclame l'un des classiques. De jeunes officiers demandent de la poésie, et n'en ont jamais assez ; ils lisent John Masefield, Henry Newbolt et Yeats. Dans mon for intérieur, je soupçonne plusieurs d'entre eux de se livrer à une expérience par ce moyen et d'essayer de mettre en vers les aventures et les sensations merveilleuses par lesquelles ils sont passés dans les Flandres. Je leur souhaite de tout cœur la meilleure chance dans leur nouvelle et difficile entreprise.

« Personnellement, j'ai connu pendant de longues années le plaisir d'écrire des livres ; je connais maintenant le bonheur qu'on peut éprouver à les faire circuler. Je signale cette découverte pour le bénéfice de mes collègues et contemporains en Amérique qui ont,

comme moi, dépassé l'âge militaire, sans être encore arrivés au moment où l'on se contente de croiser les bras et de ne rien faire. Le travail que je fournis au Troisième Hôpital Général de Londres, quelque minime qu'il soit, est une véritable joie pour moi. Je me félicite en toute sincérité de chaque moment que j'y consacre. »

Naturellement, les malades et les blessés n'étaient pas tous amateurs de livres. Il fallait en amadouer certains, qui n'avaient pas l'habitude de lire. M. Pett Ridge nous parle d'un homme qui demanda si l'on pouvait lui procurer « Vingt mille lieues sous les mers ». On trouva le livre et on le lui apporta. « Je suis bien heureux de l'avoir », dit le blessé, « je l'ai commencé il y a vingt ans. Quelqu'un me l'a chipé, quand j'en étais au milieu, et je n'ai jamais eu l'occasion d'en connaître la fin ».

« Oui — mais vous avez lu beaucoup de livres depuis, n'est-ce pas ? »

« Oh, non », répondit-il, « je n'en ai jamais ouvert d'autre ».

L'Hôpital Grove à Tooting fut adopté par une église baptiste du voisinage, qui lui donna pour commencer quinze cents excellents livres, nomma un bibliothécaire, puis, doublant son don de livres, fournit les casiers nécessaires et prépara un catalogue.

« Il faut se rendre compte », dit Madame Gaskell dans une de ses lettres, « que le soldat qui a été au front dans un tapage infernal, ne peut pas lire quelque chose d'un caractère trop sérieux, tout d'abord, même s'il

n'est pas blessé ; le cerveau ne peut supporter que des images, d'où le besoin de journaux illustrés, de contes à deux sous et d'histoires policières de Nick Carter. Elles sont d'un poids léger, le méchant y est toujours puni et la vertu triomphante, ou bien sa fin est si édifiante qu'on ne peut la regretter ! Il n'y a ni problèmes, ni intrigues psychologiques. A vrai dire, le roman tout nouveau, qui peint la vie telle qu'elle est et ne vous pose pas sur un sol ferme, n'a pas les faveurs de la masse. C'est un conte bien conduit qu'il faut à nos soldats, et tant mieux s'il est sentimental. Ils aiment Miss Ethel Dell et Marie Corelli, et Ouida est une grande favorite. »

Un malade déclarait au dépôt de la Société de la Croix Rouge à Gênes, en rendant un livre de Carlyle, qu'il n'y avait pas compris grand chose, et avertissait un soldat voisin d'éviter le choix de livres de ce genre. « C'est la seule espèce de livres que je lise en anglais », lui fut-il répondu, « je lis mes romans en d'autres langues ». En réalité, la diversité des demandes dans la bibliothèque d'un hôpital moderne exige une collection d'ouvrages de toute nature. Tel est particulièrement le cas des camps de convalescence et des hôpitaux de réadaptation, où les hommes se lassent vite de simples histoires. On hâte souvent leur rétablissement par des cours pratiques et des manuels du dernier modèle. Les hommes qui ont un métier ou une profession libérale accueillent avec joie les bons ouvrages relatifs à leur branche. Un avocat blessé et immobilisé pour longtemps par une fracture demanda le traité de Tarmon sur les

testaments, et la Bibliothèque de Guerre Britannique se fit un plaisir de le lui procurer.

La preuve que les soldats sont satisfaits de ces efforts tout spéciaux à leur égard est fournie par une lettre reçue à la Bibliothèque de Guerre Britannique et adressée « Aux personnes généreuses qui distribuent de quoi lire » :

« Nous pouvons ici nous procurer des livres — mais non de l'espèce particulière que je choisirais en ce moment. Pourriez-vous me faire parvenir du Kipling, s'il vous plaît ! A l'hôpital, je ne puis toucher de solde pour en acheter, et mes parents ne sont pas en état de m'en envoyer — mais je voudrais bien du Kipling. Ce serait un tel régal au bout de douze mois et demi passés en France dans une batterie d'obusiers de huit pouces.

« Je demande peut-être quelque chose qui coûte trop cher. Qu'on veuille bien m'excuser si c'est le cas. Il m'a semblé que vous pourriez peut-être connaître quelqu'un qui serait capable de me procurer ce que je désire.

« J'espère que vous ferez un effort — mes braves gens — si vous pouvez réussir, je vous en serai à jamais reconnaissant. Quand on est à l'hôpital, on apprécie les bonnes occasions bien davantage qu'à d'autres moments.

« Si vous voulez bien me faire savoir si vous pouvez m'envoyer du Kipling ou non, cela me tirera de mon incertitude. Alors, vous voudrez bien me le dire, n'est-ce pas ? »

La lettre suivante est d'un malade de l'Hôpital de Bramshott :

« Le livre que vous m'avez envoyé — ' Nombreuses Aventures ' — est arrivé pendant que j'allais mal — car mon bras droit m'a fait souffrir ces jours derniers. Ça va mieux maintenant et je suis enfin capable de vous écrire pour vous remercier de tout mon cœur — ' un cœur de soldat ' — pour votre obligeance.

« J'ai commencé à lire hier — n'ayant pas pu le faire avant — et les histoires me plaisent énormément. Merci aussi de m'avoir envoyé les livres si vite. Ça m'a tout réjoui — comme j'étais couché — d'entendre un copain me souffler à l'oreille : ' Un bouquin pour toi, l'artilleur '. Pensant que c'était vous qui l'envoyiez, j'ai résolu de me guérir au plus vite — car j'attends du Kipling depuis que je suis arrivé ici.

« Si vous le désirez, je passerai le volume à d'autres, quand je l'aurai lu. Mais je voudrais bien le garder pour moi — et le prêterais de bon cœur à tout copain qui voudrait le lire.

« Merci — merci pour de bon. Merci beaucoup encore une fois, vous avez fait la joie d'un Tommy. »

L'HOPITAL MILITAIRE D'ENDELL STREET A LONDRES

L'Hôpital militaire d'Endell Street à Londres est le seul de son espèce en Angleterre qui soit entièrement dirigé par des femmes. Au printemps de 1915, alors qu'on faisait des préparatifs pour la réception des blessés évacués du front, deux femmes de lettres bien connues,



Cliché Topyard Press

BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL MILITAIRE D'ENDELL STREET A LONDRES
DONT TOUT LE PERSONNEL ÉTAIT FÉMININ



Cliché Typical Press

SOLDATS ET INFIRMIÈRES EN LECTURE A L'HOPITAL MILITAIRE D'ENDELL STREET A LONDRES

Miss Elizabeth Robins et Miss Beatrice Harraden, furent invitées à servir de bibliothécaires honoraires. On leur demanda de rassembler des livres et des revues convenables, et d'engager les soldats à la lecture par des instances personnelles auprès d'eux. Leur tâche était de venir en aide aux soldats pendant les longues heures de maladie, en leur fournissant des lectures pour les intéresser et les amuser. Miss Harraden écrit, dans un article publié dans la *Cornhill Magazine*, que, dès le début, cela parut un projet intéressant, mais nullement aussi passionnant ni aussi réconfortant qu'il le fut en réalité. Cela prouve la vérité de la maxime que la lecture est pour l'esprit ce que la médecine est pour le corps.

Les deux femmes se mirent à l'œuvre en écrivant aux éditeurs de leurs amis, qui eurent la générosité d'envoyer de gros colis de romans, de voyages et de biographies, avec des centaines de revues. Des auteurs également leur vinrent volontiers en aide. Une bibliothèque imposante, offerte par une dame, fut placée dans la salle de récréation comme signe extérieur et visible de l'existence officielle d'une telle institution. D'autres rayons suivirent et furent bientôt remplis. L'hôpital s'ouvrit tout à coup, et les hommes arrivèrent du front, tandis que les bibliothécaires étaient encore occupées à la lourde besogne de trier et de mettre de côté de véritables monceaux de livres de toute nature et en tout état. Il faut avouer que certains des envois faisaient soupçonner que les donateurs s'étaient dit : « Voici une superbe occasion de nous défaire de nos

vieux tas de livres sales et encombrants ! » — et Miss Harraden ajoute qu'elle ne se rappelle pas avoir jamais été aussi sale, ni aussi indignée. Mais cette impression était effacée par la générosité et la compréhension des nombreuses personnes qui envoyaient des livres neufs, ou de l'argent pour acheter les volumes si désirés.

On décida de bonne heure de se passer de paperasserie. On laissait les rayons ouverts tout le temps pour encourager les soldats à y aller et à choisir eux-mêmes ce qui leur plaisait. Les bibliothécaires portaient des livres aux malades confinés au lit. Après diverses tentatives, Miss Harraden et Miss Robins répartirent les salles entre elles et firent des tournées, un calepin à la main, pour apprendre de chaque soldat s'il aimait à lire et, dans ce cas, quel genre de livres pouvait lui convenir. Cet examen mental devait se faire sans ennuyer les malades, car, dans certains cas, l'idée d'un livre était évidemment plus terrifiante que celle d'une bombe. On donnait alors du tabac au lieu de lecture, ce à quoi le plus souvent, le premier servait d'accompagnement naturel.

En leur apportant de quoi écrire et même en écrivant leurs lettres, en envoyant leurs télégrammes et câblogrammes, en mettant leurs paquets à la poste et en s'acquittant d'autres petits services, en plus de la fourniture des livres, les bibliothécaires se firent vite des amis des malades et se familiarisèrent avec leurs goûts et leurs préférences. « Nous nous fîmes un principe de ne nous épouvanter d'aucune demande, quelle qu'elle pût être », dit Miss Harraden, « et nous distri-

buions des livres français, japonais, sanscrits et espagnols avec la même impassibilité. Nous avions plusieurs blessés qui se préparaient à des examens, dont un Canadien qui allait finir son droit et un jeune homme qui se mettait en forme pour son immatriculation à Londres. Certains apprenaient la sténographie. D'autres lisaient des livres sur la banque. Plusieurs étudiaient la télégraphie sans fil, et l'un d'eux revint plus tard pour annoncer qu'il avait poursuivi sa préparation après avoir quitté Endell Street et venait d'obtenir un emploi. Nous recevions les journaux techniques hebdomadaires pour les soldats, et ils guettaient l'arrivée du leur avec une grande impatience. Probablement rien ne leur procurait plus de plaisir, comme cela leur semblait une attention personnelle ».

Pour s'assurer de la bonne distribution des journaux canadiens, fournis par la Croix Rouge Canadienne ou le « Canadian Pacific Railroad », on prenait la peine de rechercher de quelle ville était chaque Canadien. Les bibliothécaires s'occupaient de la même manière des Australiens et des Néo-Zélandais. S'il y avait un Danois ou un Suédois à l'hôpital, on écrivait à la légation de Danemark ou de Suède, pour demander des journaux à son intention et prier qu'on vînt le visiter. Pour un Roumain qui était dans de grandes inquiétudes sur le sort de ses parents, on put obtenir des renseignements directs au moyen d'un télégramme envoyé par le Ministre de Roumanie. Dès le début, les médecins s'intéressèrent à l'œuvre des bibliothécaires et leur recommandèrent les malades qui leur semblaient de-

mander une sympathie et une considération particulières. Il arrivait fréquemment que l'un des majors insistât pour que le soldat Jones fût spécialement pourvu, ou pour qu'on encourageât le caporal Smith à s'occuper l'esprit pendant le jour pour qu'il pût dormir pendant la nuit, — et permettre à ses voisins de dormir de même.

Très souvent un soldat demandait qu'on lui réservât un livre jusque après son opération, pour pouvoir se mettre à le lire aussi vite que possible et oublier la douleur.

Quelques sujets n'avaient jamais appris à lire ; c'étaient des mineurs, à une exception près. Certains, qui n'avaient pas l'habitude de lire, la contractèrent pendant leur séjour à l'hôpital ; beaucoup, une fois assez remis pour devenir externes, demandaient à pouvoir continuer d'aller à la bibliothèque. C'était un grand plaisir pour les bibliothécaires que de voir d'anciens malades entrer dans la salle de récréation et prendre eux-mêmes les livres avec les auteurs desquels ils avaient fait connaissance pendant leurs premiers jours d'hôpital.

En jetant un coup d'œil sur les calepins des bibliothécaires, on peut se faire une idée du genre de livres que choisissaient de préférence les blessés. La liste suivante, dressée en prenant les registres de demandes au hasard, mais les demandes à la suite les unes des autres, nous éclairera sur le résultat du pèlerinage de lit en lit à travers les différentes salles :

Un roman de Nat Gould.

Les régiments au front.

Les poèmes de Burns.

Un livre sur les oiseaux.

Les derniers jours de Pompéi.

Strand Magazine.

Strand Magazine.

Wide World Magazine.

The Spectator.

Un livre scientifique.

Review of Reviews.

By the wish of a woman (Marchmont).

Un roman de Rider Haggard.

Marie Corelli.

Nat Gould.

Rider Haggard.

Nat Gould.

Nat Gould.

Nat Gould.

Une bonne histoire policière.

Quelque chose pour rire.

Strand Magazine.

Un roman d'aventures.

Tale of two cities (Dickens).

Gil Blas.

Les poèmes de Browning.

Résurrection, de Tolstoï.

Sexton Blake.

Handy Andy (Lover).

Kidnapped (Stevenson).

L'île du trésor (Stevenson).

Un livre sur la culture des roses.
La fille de Montezuma (Haggard).
Le prisonnier de Zenda (Hope).
Les essais de Macaulay.
Le Nord magnétique (Robins).
Nat Gould.
Sexton Blake.
Les explosifs modernes à haute puissance.
L'aube (Haggard).
Les animaux sauvages.
Le dressage des chevaux.
La radiographie.

Les revues jouaient un grand rôle auprès des blessés, *The Strand*, *The Windsor*, *The Red*, *Pearson's*, *The Wide World*, et *John Bull*, que le soldat britannique regarde d'ordinaire comme une sorte d'évangile, étant le plus en faveur. La seule vue de la couverture familière de *John Bull* suffisait à mettre en gaité les nouveaux arrivants des tranchées ; même s'ils étaient trop mal pour le lire, ils semblaient désirer l'avoir près d'eux, pour le moment où leurs forces renaissantes leur permettraient de jeter un coup d'œil sur les pages. Certains soldats avaient une prédilection marquée pour certaines publications et ne voulaient voir que celles-là. Miss Harraden nous parle d'un homme qui s'en tenait exclusivement au *Blackwood's* et préférait un vieux numéro de cette revue au dernier numéro de n'importe quelle rivale à la mode. Un autre ne manifestait d'intérêt que pour la *Review of Reviews*, tandis qu'un troisième restait strictement fidèle au *Nineteenth Century*.

« D'autres ont demandé seulement de misérables feuilles de chou qu'on voudrait voir disparaître de la face de la terre. Mais, avec le temps, ces dernières ont été de moins en moins demandées et leur place a été prise par la *Sphere*, le *Graphic*, le *Tatler*, les *Illustrated London News*, et le *Sketch* — une preuve de plus qu'on accueille avec plaisir une littérature d'un ordre plus élevé, si on la met à la portée de tous. En ce qui nous concerne, cela nous a toujours été rendu possible par des amis qui nous ont envoyé des souscriptions pour des périodiques, tant mensuels qu'hebdomadaires, et par d'autres qui nous ont fait parvenir leurs anciens numéros par fournées, ainsi que par les éditeurs qui ne nous ont jamais manqué ».

L'expérience acquise sur le choix des livres à l'Hôpital Militaire laisse bien loin celle des secrétaires de la Bibliothèque de Guerre. On dut faire des recherches parmi un grand nombre d'histoires de détectives, comme de livres par Charles Garvice, Oppenheim et Nat Gould, car beaucoup de soldats ne voulaient se contenter de rien d'autre. Quelque mal que fût un blessé, l'idée seule d'un livre de son auteur favorisait un sourire sur sa face, et il murmurait peut-être : « Un Nat Gould — qu'on le garde pour quand j'irai mieux. »

Les hommes qui ne voulaient lire que de bons ouvrages n'étaient pas quantité négligeable le moins du monde. Si l'un lisait « Jockey Jack » de Nat Gould — un roman très en faveur — son voisin de lit était très probablement plongé dans Shakespeare, ou « The

Pilgrim's Progress », ou Shelley, Meredith, Conrad, ou bien encore un volume de l'Everyman's Encyclopedia. On prit six abonnements à la Bibliothèque Mudie, dont on tira grand parti. S'il se trouvait un malade particulier qui avait réellement la passion de la lecture et désirait tous les livres du jour, on prenait un abonnement à son usage et l'on changeait son livre aussi souvent qu'il le désirait. C'est de cette manière qu'un grand nombre d'hommes cultivés furent maintenus dans une atmosphère de satisfaction et de plaisir. Ils savaient apprécier cette marque de considération personnelle et usaient de leurs privilèges avec reconnaissance.

La curiosité poussa quelqu'un à rechercher pourquoi un lecteur, qui ne paraissait pas promettre grand chose, avait demandé « Les derniers jours de Pompéi ». On découvrit que c'était parce qu'il avait vu l'histoire au cinématographe. Il resta plongé dans le livre jusqu'à ce qu'il l'eût fini, puis le passa à son voisin, comme une véritable trouvaille. Un autre soldat, auquel le royaume du film avait fait connaître « Beaucoup de bruit pour rien » demanda non seulement cette pièce, mais encore plusieurs autres volumes de Shakespeare.

Les Néo-Zélandais et les Australiens recherchaient toujours des livres sur l'Angleterre. Ils demandaient également leurs propres poètes et des histoires de gardes-forestiers.

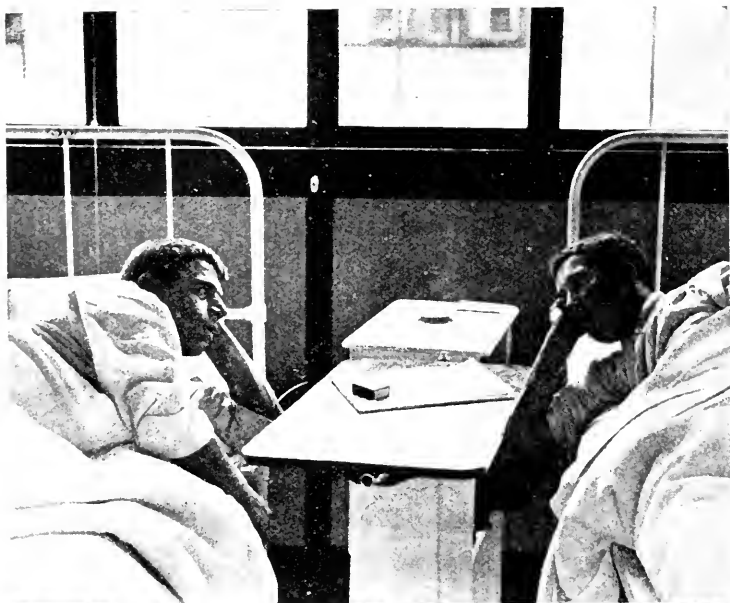
Quoique les bibliothécaires n'essayassent jamais d'imposer de bons livres aux soldats, ils s'efforçaient d'en avoir sous la main. Ils découvrirent que, lorsque les



Cliche Daily Mail

DEUX SOLDATS ANGLAIS DISCUTANT LES NOUVELLES A L'HOPITAL

Ceux qui y étaient allés désiraient se tenir au courant des opérations



British Official Photograph

SCÈNES D'HOPITAL

soldats s'étaient mis à une meilleure sorte de lecture, ils ne revenaient pas d'ordinaire aux inepties qui avaient jusque-là constitué leur unique domaine littéraire. Miss Harraden pense que la majorité des soldats lisent des sottises, parce que personne n'a pris la peine de leur dire ce qu'il faut lire. Robert Louis Stevenson a élevé de nombreux blessés de cet hôpital jusqu'à une plus haute sphère de lectures, d'où ils se sont mis à regarder leurs favoris de naguère avec une pointe de dédain. De bien des manières « L'Ile du Trésor » a été une découverte pour les soldats et un bienfait incommensurable pour les bibliothécaires.

« L'un des côtés les plus encourageants de notre travail », déclare Miss Harraden, « a été de former le goût de ces jeunes gens de dix-huit ou dix-neuf ans, souvent très jeunes pour leur âge, très ouverts à toute saine influence, au cœur honnête et simple. Ils ont renoncé avec joie à leurs horribles petites niaiseries mal imprimées, pour adorer les auteurs qu'on leur avait fait connaître — Henty, Strang et Kingston, puis Stevenson, Dumas et Dickens. Ce fut un immense plaisir de s'occuper d'eux et de savoir qu'on avait implanté dans leurs esprits la joie des bons livres. Plusieurs sont revenus ou ont écrit pour faire savoir que leurs habitudes de lecture allaient bon train et qu'à présent ils achetaient des livres pour leur compte.

« Nous avons reçu de nombreuses visites et d'innombrables lettres de lecteurs de jadis. Il nous est souvent parvenu du front des lettres d'inconnus qui avaient entendu parler de la Bibliothèque par leurs camarades

et s'étaient enhardis jusqu'à écrire pour demander un livre, ou prier les bibliothécaires de leur acheter des livres, ce pour quoi ils ont infailliblement envoyé de l'argent. Nous avons envoyé plusieurs ouvrages techniques de cette manière. »

Des livres d'un commerce courant, qui avaient suscité l'intérêt général, étaient généreusement fournis par les éditeurs, qui s'efforçaient de donner non seulement des ouvrages classiques, mais encore des livres d'actualité touchant la guerre. On demanda beaucoup de livres sur les aéroplanes, les sous-marins et la télégraphie sans fil, avant même que les sujets techniques eussent éveillé l'attention, et les ouvrages traitant des animaux sauvages et de leurs mœurs furent toujours en grande faveur.

Un jour on demanda aux bibliothécaires un livre particulier sur les explosifs à haute puissance. Ils hésitèrent à dépenser plus de vingt francs pour satisfaire un seul individu, mais en soumettant le cas au médecin de ce service, ils reçurent le conseil d'aller de l'avant et d'acheter non seulement ce livre-là, mais encore tous les autres livres spéciaux qui semblaient nécessaires. Cela donna l'idée de savoir exactement à quels sujets s'intéressaient les soldats, quels étaient leurs occupations avant la guerre et leurs projets pour l'avenir. C'est ainsi que la besogne des bibliothécaires devint jusqu'à un certain point constructive — et par conséquent dix fois plus intéressante — d'autant qu'elle servait à préparer les hommes à leur retour à la vie active.

Il arriva des demandes sur les aéroplanes, l'architecture, l'ébénisterie et les vieux meubles, la chimie organique et inorganique, les mines de charbon, le dessin et la peinture, l'électricité, la mécanique en ses différentes branches, le jardinage, le service forestier, les langues, la météorologie, la musique, la fabrication du papier, l'imprimerie, les sous-marins, la science vétérinaire, la fabrication des violons. Un soldat de la Nouvelle Écosse, dont le père avait pour profession la salaison des poissons, demanda un livre sur ce sujet, désirant connaître les méthodes anglaises et obtenir tous les renseignements possible là-dessus, avant d'être renvoyé chez lui. Un livre sur la vaisselle de Sheffield, prêté à l'hôpital par un antiquaire, fut une véritable providence pour un soldat infirme, qui avait été marchand de seconde main avant la guerre et qui considéra comme une véritable chance qu'un tel livre se fût trouvé sur son chemin, comme les notes abondantes qu'il put prendre devaient lui rendre des services inappréciables par la suite.

« L'expérience que nous avons acquise », conclut Miss Harraden, « tend à démontrer qu'une bibliothèque, organisée et dirigée par des gens qui ont quelque connaissance des livres, peut devenir une institution très utile dans un hôpital, soit civil, soit militaire, et le moyen de procurer non seulement de l'amusement et de la distraction, mais encore une éducation précise — amorcée naturellement et non complète. Cependant, pour obtenir des résultats satisfaisants, il semble qu'une collection de livres de toute espèce constituée

avec soin soit insuffisante. Il faut encore un bibliothécaire actif, pour fournir l'initiative qui manque fatalement, vu les circonstances, et dont la tâche consiste à visiter les salles, à étudier le tempérament, les dispositions et les possibilités des malades, et par suite à découvrir par un contact personnel ce qui est susceptible d'éveiller, de rendre service, de stimuler, d'élever — et de guérir. »

CHAPITRE XV

LA LECTURE DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS

« L'une des plus grandes misères de la vie du prisonnier et l'un de ses aspects les plus démoralisants », a dit le Professeur Gilbert Murray, « est le vide et l'inutilité de l'existence au jour le jour. Ce que j'ai appris, tant des prisonniers évadés que de ceux qui ont visité les camps d'internement, revient presque toujours au même : les hommes qui remplissent leurs journées à l'aide de quelque occupation utile s'en tirent sains et saufs ; ceux qui ne peuvent pas le faire, d'une manière ou d'une autre, se laissent abattre ou tombent. Les occupations doivent avoir un but ; elles ne doivent pas simplement servir à passer le temps, comme de jouer aux cartes ou de faire les cent pas dans une cour de prison ; elles doivent comporter quelque élément d'espérance, de progrès, ou de préparation à l'avenir. Un homme qui s'efforce d'apprendre une langue étrangère pour pouvoir parler à un camarade de prison est à l'abri des pires dangers de la captivité ; un électricien qui poursuit l'étude de l'électricité est sauvé ; un étudiant qui se met en mesure de passer ses examens, un artisan qui cherche à se perfectionner dans son métier, un artiste

qui fait du dessin ou de la peinture, un instituteur qui travaille pour mieux posséder son sujet — tous ceux-là se protègent contre le poison infectieux de la captivité. »

Les témoignages établissant la véracité de ces paroles abondent et les preuves du désir très répandu chez les soldats emprisonnés dans les camps de profiter de toutes les occasions imaginables pour lire et étudier se trouvent de tous côtés. D'après le contre-amiral Parry, de la marine britannique, un grand nombre de prisonniers de guerre furent sauvés d'un sérieux affaiblissement mental parce qu'ils avaient la possibilité de consulter des ouvrages sur l'astronomie nautique, la navigation, le matelotage et des sujets s'y rattachant, qui avaient pour eux un intérêt particulier.

Le professeur Sir Henry Jones, de l'Université de Glasgow, écrivait que son fils, interné à Yozgad, en Turquie d'Asie, après la chute de Kut-el-Amara, avait essayé de se faire le mieux possible à son sort en écrivant des chansons, un drame d'amateur, et un livre juvénile, en collaboration avec un autre officier. L'arrivée de quelques livres de droit, envoyés par la direction du « British Prisoners of War Book Scheme », lui permit de poursuivre sa préparation au barreau anglais.

Un professeur à la section italienne de l'école du camp de prisonniers de Ruhleben estimait qu'on y apprenait plus d'italien qu'aux universités de Londres, d'Oxford et de Cambridge en temps normal.

Un sergent-major anglais, emprisonné à Minden, put obtenir une grammaire et un dictionnaire russes, et il

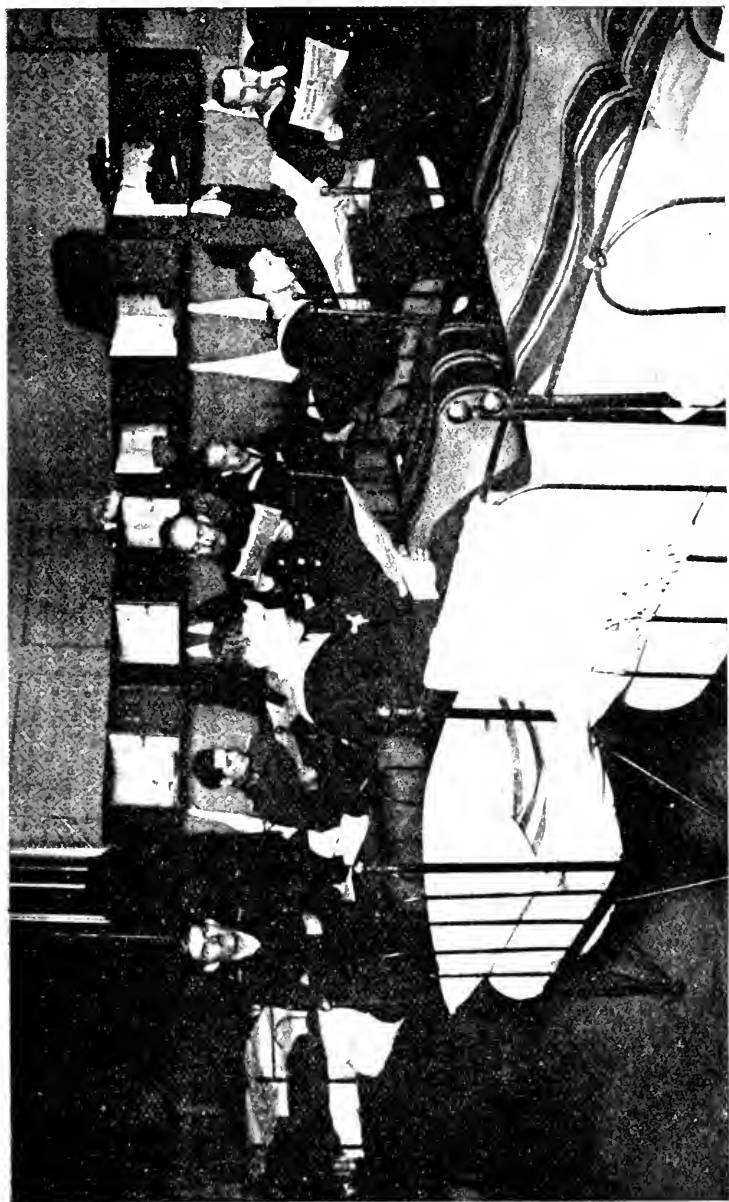
déclara qu'il avait appris à lire, à écrire et à parler le russe à peu près convenablement. Il énuméra différents livres qui pourraient lui servir, tout en se bornant à laisser le choix à la direction du « British Prisoners of War Book Scheme. »

Des centaines d'écoles furent entretenues dans les camps de prisonniers des armées combattantes par les soins de l'Y. M. C. A. américaine. Parmi les foules de prisonniers non seulement des milliers et des milliers de jeunes gens de douze à vingt ans, mais des hommes plus âgés tout aussi bien, avaient soif de s'instruire, et des professeurs d'université, des pasteurs, des ingénieurs et d'autres membres des professions libérales étaient tout disposés à faire des cours dans leurs branches respectives. Il était indispensable d'avoir des livres pour faire la classe, et l'on demandait une infinité de textes et de manuels. Pour répondre à ces besoins, des milliers de volumes furent fournis par l'Association des Bibliothèques Américaines, à laquelle l'Y. M. C. A. avait passé pour ainsi dire tout son service des bibliothèques. On ne peut trop estimer le résultat obtenu dans les camps de prisonniers ; pour tous c'était l'espérance et la joie, pour quelques-uns, peut-être, la vie et la raison même.

Le comte L..., prisonnier dans un camp russe, demanda une bonne histoire américaine, et le secrétaire de l'Y. M. C. A. lui apporta « Black Rock ». Le comte déclara ce roman l'un des meilleurs qu'il eût jamais lu et demanda au secrétaire de lui en envoyer dix autres de la même espèce « après la guerre ». Ayant eu

l'occasion d'aller à Pétrograd quelques jours après, l'homme de l'Y. M. C. A. acheta des livres de Ralph Connor, Gene Stratton Porter et Jack London, et il les donna au comte. Jamais autres volumes ne furent lus avec plus de plaisir. On les offrit par la suite à la bibliothèque de la prison, où ils eurent grand succès. On envoya plus tard d'autres livres de ce genre à la prison.

Le secrétaire d'une Y. M. C. A. américaine dans un camp russe de prisonniers emprunta un Coran et les autres livres nécessaires aux Musulmans, pour lesquels il organisa un service religieux. Un autre secrétaire, écrivant des prisons de guerre de Sibérie Orientale, rapportait que les Allemands et les Autrichiens passaient une grande partie de leur temps à étudier. Comme il fut tout d'abord impossible de se procurer des livres dans une autre langue que le russe, les écoles de la prison ne furent munies pendant un certain temps que de manuels russes. Ces derniers furent traduits pour leurs camarades par les prisonniers qui avaient une connaissance générale de cette langue. De nombreux prisonniers parlaient anglais ou français, et les plus avancés d'entre eux organisèrent des groupes d'étude, si bien que tous les camps eurent bientôt des écoles de langues d'une certaine importance. Quelques-uns des prisonniers apprirent quatre ou cinq langues durant leur captivité. L'espagnol commercial était particulièrement en faveur. Comme les écoles des prisons enseignaient tout, depuis l'alphabet jusqu'aux sujets littéraires et scientifiques du ressort des universités, certains hommes purent non seulement apprendre



Cliché Kadel & Herbert

PRISONNIERS ALLEMANDS INTERNÉS EN HOLLANDE

Diverses œuvres leur fournissaient des livres



ÉTUDIANT ALLEMAND PRISONNIER DANS UN CAMP
BRITANNIQUE EN FRANCE

Il lit un livre américain

un métier, mais encore faire un apprentissage de trois ans. Par la suite, des milliers de livres allemands arrivèrent à destination des prisonniers et permirent à beaucoup d'étudiants plus avancés de continuer leurs études interrompues par la guerre.

On conduisit en Hollande des milliers de prisonniers de guerre allemands, en échange de prisonniers britanniques. A ce que rapporte M. Isaac F. Marcossou, ils se mirent à l'étude du hollandais, de l'espagnol, ou de l'anglais, comme cela se pratiquait dans les camps de prisonniers en France et ailleurs. De cette manière, quoique empêchés de combattre désormais dans la guerre physique, ils se « préparaient à la guerre pacifique d'après la guerre ».

M. Will Irwin visita un camp de prisonniers dans le Sud de la France en décembre 1917 et il trouva un grand nombre d'Allemands studieux. « Les prisonniers étaient assis à des tables et plongés dans la lecture », écrit M. Irwin. « Au commandement grogné par un sergent, ils se mirent au garde à vous, puis, sur un geste de l'officier français qui m'accompagnait, ils se rassirent et reprirent leurs livres. Je circulai de table en table. Un ou deux lisaient des romans, un autre recopiait de la musique, le reste étudiait. Un grand Bavarois de bonne figure était chargé de la bibliothèque de prêt, qui comptait quelque quinze cents volumes. Il était, à ce qu'il m'apprit en excellent français, non seulement bibliothécaire, mais encore maître d'école. » Il était instituteur avant la guerre et, à présent, il enseignait à ses camarades de prison le français et les mathéma-

tiques. On donnait des cours d'anglais, d'espagnol, de dessin linéaire et de musique. Des hommes susceptibles d'enseigner d'autres matières venaient au camp de temps en temps et, pendant leur séjour, on organisait des classes où l'on apprenait les sujets dans lesquels ils s'étaient spécialisés. Des lettres de prisonniers français en Allemagne, vues par M. Irwin, montrent qu'on y faisait de même ; dès qu'ils avaient des loisirs et des maîtres, ils passaient leur temps à apprendre quelque chose.

Dans la prison militaire de Wesel, Wallace Ellison était enfermé dans une cellule de cinq pas de long et de deux pas et demi de large. Dans une poche, il trouva un bout de crayon, dans une autre quelques morceaux de papier hygiénique ; il se mit à l'ouvrage et transcrivit tous les vers et toute la prose qu'il avait confiés à sa mémoire, regrettant seulement de n'en avoir pas appris davantage.

Il se répétait des centaines de fois :

Maintenant je me lèverai et je partirai. J'irai à Innisfree
Et j'y bâtirai une petite cabane faite de terre et d'osier.

« Cela ne faisait rien que je ne puisse pas me lever et partir », disait-il. « Je devais trouver mon Innisfree un jour et cela me suffisait. J'essayais de me remémorer « Si » et « Gunga Din » de Kipling, « Un qui ne tournait jamais le dos, mais marchait la poitrine en avant » de Browning, « La Revanche » de Tennyson et quantité d'autres poèmes, trouvant dans tous une grande conso-

lation ». Deux vers de « L'Amour dans la vallée » de Meredith étaient souvent sur ses lèvres :

Celle que j'aime est difficile à joindre et à conquérir.
Difficile, mais quelle serait la gloire de la conquête si je pouvais
[la conquérir !

Le troisième jour de sa captivité, Ellison résolut de demander quelque chose à lire. En réponse à ses appels, le gardien apparut, accompagné d'une grande sentinelle qui se tint debout dans le corridor, le fusil chargé et la baïonnette au canon.

« Qu'est-ce que vous voulez ? », gronda le gardien.

Ellison lui répondit aussi poliment qu'il put qu'il serait heureux d'avoir quelque chose à lire. Le gardien le regarda stupéfait.

« Lire ! Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Oh, un journal ou un livre, — n'importe quoi. Vous n'avez pas le droit de me traiter de la sorte. Pour mettre les choses au pire, nous sommes seulement en prévention. On ne nous a pas jugés et aucune sentence n'a été rendue contre nous. »

Se penchant en avant, le gardien tapa de la main sur les murs blanchis de la cellule, et mettant son visage affreux désagréablement près de celui d'Ellison, il cria d'une voix rude, chargée de toute la haine qu'elle pouvait contenir :

« Il y a les quatre murs de votre cellule. Vous êtes prisonnier. Lisez-les ! »

La clé tourna deux fois dans la serrure et Ellison se trouva seul de nouveau. A son grand étonnement, le

gardien revint un quart d'heure après avec un livre allemand, plein de sang et de tonnerre, qu'Ellison lut avec grand plaisir. A partir de ce moment, cet homme, qui avait été brutal et grossier à l'égard des prisonniers, au delà de toute expression, essaya d'un air penaud de faire oublier sa conduite passée.

Après de longs mois d'emprisonnement, Ellison se répétait souvent la belle invocation de Sterne à l'Esprit de l'humour : « Aimable Esprit du doux humour, qui siégeas jadis dans la plume souple de mon bienaimé Cervantès ! Toi qui te glissais chaque jour à travers les barreaux de sa fenêtre et faisais du crépuscule de sa prison un radieux midi par ta présence, toi qui teignais sa petite cruche d'eau d'un nectar envoyé du Ciel, et qui, tout le temps qu'il écrivait les aventures de Sancho et de son maître, étendais ton manteau mystique sur son corps flétri et le protégeais de toute son ampleur contre tous les maux de sa vie, — descends ici, je t'en conjure ! »

Un Écossais, l'un de ceux de la « méprisable petite armée », parla à Ellison de sa tentative pour obtenir de quoi lire : « Monsieur, j'en ai gros sur le cœur de la manière dont j'ai essayé au camp de Dœberitz de me faire envoyer un journal anglais dans mes colis par ma femme. J'ai été longtemps avant de pouvoir tomber sur ce qu'il fallait lui dire dans mes lettres pour lui faire comprendre ce que je voulais, sans que la censure allemande pût rien y voir. A la fin, je lui ai écrit d'un air innocent : « Chère Marie — Je voudrais bien que vous puissiez me procurer les *bons moments* qu'Angus

Mackenzie vous procure chaque dimanche matin. » Angus Mackenzie est l'agent des journaux dans la ville que j'habite en Écosse et par *bons moments*, vous savez, je voulais dire les *Lloyd's Weekly News*. Mais voilà, Monsieur, j'ai reçu une lettre épouvantable de ma femme en réponse ! »

A un camarade de prison Ellison lut le poème de Kipling « De retour à l'armée, sergent », et il vit le visage de son compagnon s'épanouir d'admiration. « Nom de D..., c'est tout à fait ça ! » fut son commentaire. « C'était comme si beaucoup de ces soldats venaient juste de sortir des « Ballades de la Chambrée » ou des « Sept mers ». Ils avaient pour Kipling un respect qui touchait à la vénération. J'en ai conclu que les critiques qui prétendent que Kipling ne comprend pas la nature humaine — et il y en a beaucoup — ignorent tout simplement les types d'hommes que Kipling connaît si bien. »

« Oui, Ellison, je suppose que l'enfer est quelque chose de semblable », disait un camarade de prison. « Vous êtes obligé de vivre tout le temps avec un tas de gens que vous détestez, et d'auprès desquels il n'y a pas moyen de se sauver. L'enfer ne peut pas être pire que ça. »

« C'est juste », répondit Ellison, « mais avec cette seule différence : Si j'ai bien lu mon Dante, on ne peut échapper à l'enfer. Mais je crois que je trouverai le moyen de sortir d'ici. »

A la suite d'une tentative d'évasion, Ellison fut arrêté à Berlin et mis en cellule. Les livres étaient permis

aux prisonniers, et, quoique le choix en fût très limité, il trouva un adoucissement à son isolement dans « L'Histoire de la conquête du Pérou » de Prescott, « L'Autobiographie de Lord Herbert of Cherbury », le second volume de la « Vie de Gladstone » par Morley, « Le Parfait Pêcheur » de Walton, la première partie de « Don Quichotte » et le « Journal de Khartoum » de Gordon. Il put également se procurer par un camarade un certain nombre d'ouvrages tout récents d'aviateurs allemands, de commandants de sous-marins, d'officiers de marine et de correspondants de guerre, qu'il trouva excessivement intéressants.

Dans son livre intitulé « Prisonnier », le Lieutenant J. H. Douglas, du quatrième fusiliers à cheval canadien, nous donne d'intéressants aperçus sur l'avidité des prisonniers de guerre pour la lecture. Alors que chez certains, ce n'était qu'un moyen de passer le temps, c'était le salut pour d'autres. Deux de ses camarades étaient restés longtemps à l'hôpital et avaient quelques livres qui avaient échappé à la censure. Le pasteur allemand qui enterrait leurs morts leur avait donné un livre anglais intitulé : « La vie d'un vicaire ». Il y avait un tour de rôle pour tous les livres anglais qu'on faisait circuler à travers l'hôpital aussi vite que le permettait leur lecture. Le Lieutenant Douglas dit que si l'on avait eu un exemplaire du dictionnaire de Webster, on l'aurait dévoré d'une couverture à l'autre. Les prisonniers s'abonnèrent à la *Kölnische Zeitung*, et chaque soir après dîner, ils s'assemblaient autour de la table, tandis que l'un d'entre eux traduisait les

dépêches : « Nous sourions en lisant presque tous les jours que les Anglais avaient subi une *Blutige Schlag* (sanglante défaite) ». A l'exception du *Continental Times*, un journal pro-germain qu'on distribuait gratuitement aux prisonniers, ils n'avaient pas vu un journal imprimé en anglais depuis leur capture.

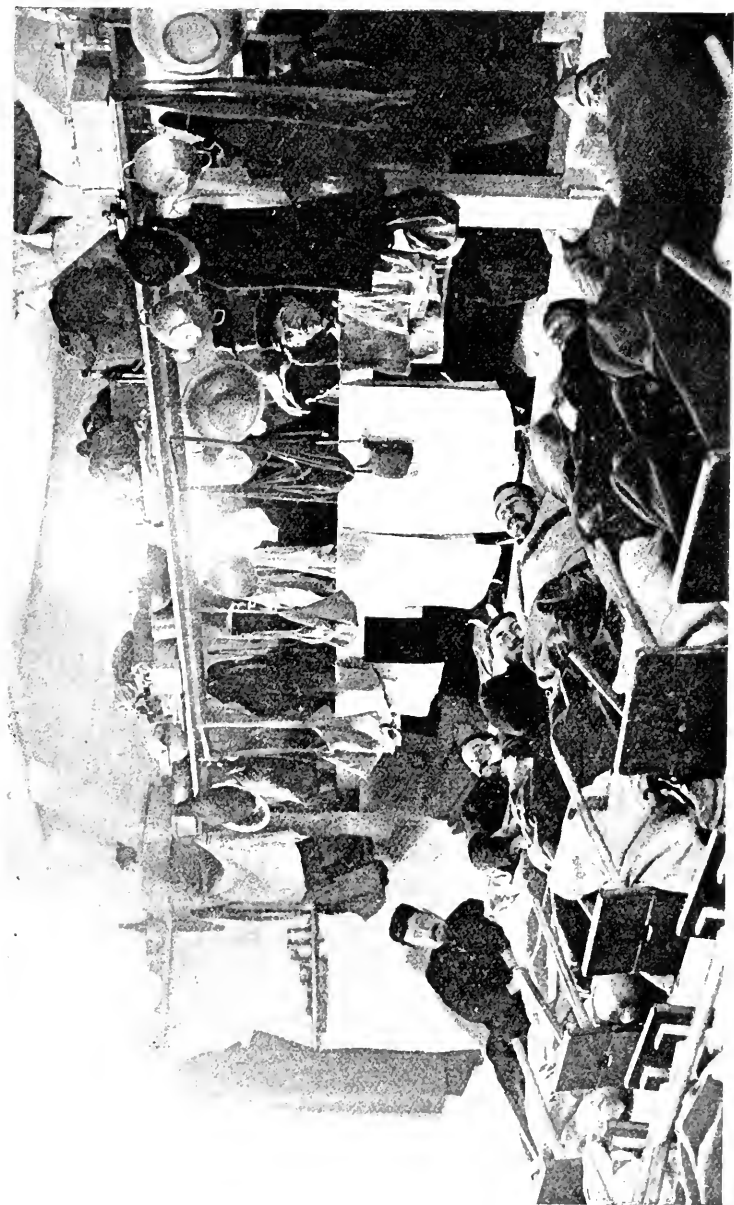
L'étude du français attirait beaucoup d'Anglais. Le lieutenant Douglas échangea des leçons d'anglais contre des leçons de français avec un capitaine français à l'hôpital. Ils trouvèrent moyen de se faire acheter des manuels en ville, et travaillèrent sérieusement deux heures par jour, — divisant également le temps entre les deux langues et s'assimilant la grammaire sans arrêt, à raison d'une leçon par séance. Tout d'abord, les explications se firent en allemand, comme c'était la langue que tous deux connaissaient le mieux. Par la suite, ils n'employèrent plus que la langue qu'ils étaient en train de travailler. Ils faisaient des exercices préparatoires à chaque leçon et ceux-ci étaient examinés et cotés aussi strictement que si c'eussent été des compositions d'examen. Tout cela faisait sembler les jours plus courts, et la connaissance du français qu'il avait acquise rendit plus tard de grands services au lieutenant Douglas, quand il fut transféré en Suisse, où lui et plusieurs de ses camarades de prison furent autorisés à se faire inscrire à l'Université de Lausanne, où ils suivirent des cours de mécanique et de littérature française.

Le capitaine français était un travailleur infatigable et, dès qu'il le put, il se mit à l'étude du droit au moyen

de livres commandés à Paris. Pendant un an et demi, il vécut presque seul et conserva la santé grâce à ses lectures arides. En désespoir de cause, il entreprit l'étude de l'allemand avec un infirmier. Il essaya même d'apprendre l'anglais à lui tout seul et fit des progrès remarquables.

En règle générale, les prisonniers prenaient un grand intérêt aux vieux journaux étrangers qui leur parvenaient. Pendant longtemps deux seulement — le *Times* de Londres et le *Temps* de Paris — furent autorisés dans les camps en Russie, restriction qui était faite pour épargner le temps des censeurs russes plutôt que par suspicion à l'égard des autres journaux anglais ou français. Non seulement tous les journaux allemands et américains, mais encore tous les journaux neutres étaient bannis. Ce n'est qu'après l'entrée en guerre de l'Amérique que l'on accorda aux prisonniers la permission de recevoir le *New York Times*. Lorsque quelques journaux anglais étaient introduits dans les camps de prisonniers, on choisissait quelqu'un qui savait bien l'anglais pour les traduire à haute voix, tandis que des groupes assis alentour restaient des heures de suite à écouter.

M. J. L. Austin, officier britannique qui fut emprisonné dans divers camps allemands au début de la guerre, a publié ses impressions de prison. Il dit qu'à leur arrivée à Torgau en Saxe, les prisonniers purent se procurer quelques livres anglais à la gare. Les officiers britanniques constituèrent une bibliothèque de prêt et l'on put trouver aisément les auteurs anglais et



Cliché Comité de Public Information

PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS A DARMSTADT

Lits improvisés



PRISONNIERS DE GUERRE LISANT APRÈS DÉJEUNER

français dans l'édition Tauchnitz. « Il ne manquait pas de lectures, mais les autres avaient tendance à emprunter vos livres avant que vous les eussiez achevés, et si quelqu'un perdait un volume emporté au dehors, il n'en avait pas d'autre à donner en échange. Mais, en dépit de certaines irrégularités, le système fonctionnait convenablement ; on envoyait également aux officiers de nombreux livres de chez eux et ils arrivaient bien la plupart du temps. Il nous fut toujours permis d'introduire les journaux allemands, et pendant quelque temps, grâce à l'intervention d'un personnage haut placé, quelques numéros du *Times* et plusieurs journaux illustrés anglais se glissèrent dans le camp. Nous pûmes ainsi lire les dépêches de Sir John French jusqu'à la fin de la première bataille de l'Aisne, mais dans les autres camps où nous avons passé, il nous a toujours été impossible d'avoir des journaux anglais. Les journaux allemands ne contenaient dans l'ensemble que peu de renseignements, et chaque fois qu'il y avait quelque chose qui ressemblait à un revers allemand, on le publiait avec deux ou trois jours de retard, comme un bruit non confirmé venant de Londres, de Rome, ou d'ailleurs. Le plus grand nombre des journaux consistaient en articles contre l'Angleterre, et étaient, dans l'exposé de nombreux faits comme dans leurs expressions de haine, d'une lecture en quelque sorte grotesque et amusante. On n'essayait jamais, toutefois, de dissimuler la perte de navires allemands, et nous eûmes d'assez bons comptes rendus de la bataille d'Héligoland et de celle des Iles Falkland.

« Si les journaux britanniques étaient nettement interdits, il nous était permis d'acheter des publications allemandes qui étaient apportées chaque jour et vendues par une jeune allemande », voilà ce que rapporte H. C. Mahoney dans son ouvrage « Interné en Allemagne ». « En général les journaux allemands comprenaient le *Berliner Tageblatt* et *La Tante Voss* dont l'on préparait, d'après un bruit qui courait, des éditions spéciales pour notre édification personnelle ; mais je ne puis me porter garant de l'exactitude de cette allégation. La remise des journaux n'était pas très régulière, et comme la marchande avait une nombreuse clientèle, nous ne pûmes pas comprendre tout d'abord son indifférence commerciale. Par la suite, nous découvrîmes que tous les journaux étaient soumis à une censure sévère avant de pouvoir être introduits dans le camp, et que, s'ils contenaient une ligne au sujet d'un succès militaire anglais, ils étaient interdits. De cette manière, les autorités espéraient sans doute nous tenir dans l'ignorance des opérations britanniques, mais une fois que nous eûmes surpris la raison de l'absence des journaux, nous nous mîmes naturellement à mesurer les succès britanniques par les jours sans journaux. Comme le temps avançait et que le nombre de ceux-ci augmentait, nous conclûmes à juste titre que l'armée allemande était en train de recevoir une série de bousculades qui n'étaient pas de son goût. Par conséquent, en interdisant les journaux, les Boches allaient à l'encontre de leurs propres intentions. Bien que nous fussions quelque peu dans l'ignorance touchant

l'ampleur des succès britanniques, nous étions libres de spéculer à ce sujet.

« Un jour, un gros paquet de journaux fut apporté dans le camp et, à notre grand étonnement, on les distribua gratuitement aux prisonniers qui firent bientôt cercle. Se voir offrir par les autorités des numéros d'un journal tout frais de la presse était un phénomène de magnanimité qui nous abasourdit complètement, et notre joie s'accrut encore quand nous lûmes le titre : *Continental Times*. Supposant que c'était une édition continentale du grand quotidien britannique, nous nous emparâmes des numéros qu'on nous tendait avec une avidité joyeuse. Mais quand nous eûmes jeté les yeux sur le texte, quelle désillusion ! Le cri de rage qui s'éleva et les invectives que nous lançâmes aux quatre vents mirent en émoi jusqu'à la garde. Tout d'abord, nous crûmes que la vénérable Vieille Dame de Printing House Square avait perdu la tête, vu que le journal était bourré, du commencement à la fin, de propagande germanique d'un caractère incroyable et stupéfiant. C'était une manœuvre perverse, mais si peu habile qu'elle ne put que provoquer la raillerie. Mainte et mainte fois on amena dans le camp et l'on distribua cette feuille d'offensive ; mais ce nous fut toujours une occasion pour lui faire subir les pires traitements que nous pûmes imaginer. Ce qu'il en coûta aux autorités pour essayer de nous tromper de cette manière, elles seules le savent, mais ce fut un fiasco complet. En vérité, le Boche est d'une psychologie bizarrement trempée ».

Le député Ian Malcolm, dans ses « Tableaux de guerre, derrière les lignes », dit que, lorsqu'il visita certains camps de prisonniers, il eut l'occasion de faire disparaître certaines illusions et de démentir une grande quantité de racontars qui avaient constitué l'ensemble du texte de la *Gazette des Ardennes*, journal bi-hebdomadaire publié par les Allemands à Charleville « au profit » des prisonniers français. Les prisonniers dirent à M. Malcolm qu'ils l'achetaient toujours, quoique l'argent fût rare et qu'elle coûtât dix centimes, parce qu'elle contenait toujours tant de choses risibles. « Certainement, si tous les numéros étaient aussi inconsciemment comiques que ceux que j'ai vus dans ce train, les deux sous valaient la peine d'être dépensés. Plusieurs soldats me déclarèrent que les jours où ce distingué journal paraissait avec ses nouvelles imaginaires de défaites françaises et de désastres alliés dans le monde entier, des officiers et sous-officiers allemands avaient l'habitude de parcourir le camp et de demander aux prisonniers ce qu'ils en pensaient. Les Allemands qui, malheureusement, ajoutaient foi à tout cela, étaient horrifiés de voir leurs prisonniers se réjouir à l'extrême et refuser d'en croire un seul mot. Un autre journal d'une espèce aussi plaisante circule au profit des prisonniers anglais et s'appelle *The Continental Times*, journal pour les Américains en Europe, du prix de vingt-cinq centimes — et cher pour le prix. Je puis difficilement concevoir qu'aucun Américain sensé ait pu l'acheter, comme il ne contient guère que des reproductions de stupidités contre l'Angleterre (par des écrivains

anglais, si possible), des extraits de journaux comme le *Gaelic-American*, et de maladroites inventions en guise de nouvelles de guerre. Il est juste d'ajouter qu'il publie à présent quelques-uns des communiqués français et anglais ; mais il a attendu pour le faire qu'il eût prouvé par tous les moyens dans les numéros précédents que les renseignements émanant des Alliés n'étaient pas dignes de foi ».

Le capitaine Horace Gray Gilliland, parlant de la monotonie de la vie au camp de Munden, rapporte qu'aucun journal, ni périodique d'aucune sorte, pas même allemand, n'était permis aux prisonniers. Ils n'avaient « qu'un chiffon appelé *The Continental Times*, journal pour les Américains en Allemagne, — probablement le journal le plus scandaleux qui ait jamais paru et dont on devrait certainement tirer des numéros après la paix, numéros qui vaudraient bien une guinée chaque, je vous l'assure. Il n'y avait guère qu'une douzaine de romans anglais dans le camp, et aucun moyen de s'en procurer davantage ; par conséquent, pour se tenir l'esprit occupé, il fallait les lire et les relire ».

Le capitaine J. A. L. Caunter, du premier bataillon du régiment de Gloucestershire, passa plusieurs années à Crefeld comme prisonnier de guerre. A ce qu'il rapporte, les Allemands ne croyaient pas à leurs propres communiqués, et beaucoup de gens de la ville lisaient le *Times*. « J'ai effectivement entendu dire à un Allemand », déclare-t-il, « qu'il le lisait pour avoir des nouvelles de la guerre, — les journaux allemands ne contenant rien que des histoires entièrement favorables

à la Mère Patrie. Le Grand Quartier Général publiait chaque après-midi un rapport qui paraissait dans l'*Extra Blatt*, une feuille de papier jaune imprimée spécialement. Cet *Extra Blatt* était porté devant la prison par un vieux Boche, qui criait toujours la même chose — « lourdes pertes des Anglais, des Français et des Russes ». A la fin, après l'avoir entendu crier tous les jours pendant deux ans ou plus, les prisonniers commencèrent à s'enhardir, et on l'accueillit par des acclamations, qui grossirent de plus en plus, jusqu'à ce que le commandant eût ordonné au vieillard de ne plus passer et de ne plus fournir ainsi l'occasion aux prisonniers de se rire des communiqués du Grand Quartier. Les nouveaux arrivés au camp de prisonniers n'étaient presque jamais capables d'apprendre aux anciens quelque chose qu'ils ne connussent pas déjà par les journaux ».

M. Israel Cohen dit qu'à Ruhleben, les journaux anglais étaient strictement bannis, à l'exception du *Continental Times*, qu'on distribuait parfois gratuitement dans le camp, en vue de saper la loyauté des prisonniers anglais. « Mais, en dépit de l'interdiction militaire et des plus grandes précautions, nous pûmes, cependant, voir d'abord le *Times*, puis le *Daily Telegraph*, assez régulièrement. Les autorités militaires n'ignoraient pas que ces journaux parvenaient au camp, mais la façon dont ils arrivaient resta un mystère impénétrable. L'un des officiers, Rittmeister von Mützenbecher, eut même la galanterie de nous admirer pour l'habileté avec laquelle nous passions par-dessus

les règlements. Dans un petit discours prononcé en juin 1915, pour complimenter les acteurs qui avaient représenté « La bande mouchetée », il insista sur l'ingéniosité de Sherlock Holmes et dit : « Je crois que ce Sherlock Holmes ferait mieux de rester dans le camp jusqu'à la fin de la guerre. Il pourrait sans doute découvrir pour nous comment le *Times* pénètre dans le camp. A présent nous ne le savons pas, mais nous voudrions bien le savoir ! » Le prix payé pour un seul numéro du journal anglais par le prisonnier qui servait d'agent allait de cinq à dix marks, en raison des risques du métier, mais l'agent se faisait toujours un joli bénéfice, comme il prêtait le journal, au taux d'un ou deux marks par heure, à des groupes de camarades de prison. L'emprunteur ignorait le plus souvent qui était l'agent ; un inconnu lui apportait le journal et, ponctuellement, au bout du temps fixé, il venait le reprendre. Tous les efforts des autorités pour découvrir le mystère échouèrent, lamentablement. Une fois on envoya des soldats se glisser derrière les prisonniers qui lisaient des journaux assis sur la grande place, pour voir si certains de ces journaux étaient anglais ou français. Un soldat zélé opéra deux arrestations et conduisit ses prisonniers avec leurs journaux au bureau militaire, escomptant une punition pour ces derniers et une récompense pour lui-même. Mais un instant d'examen établit que l'un de ces journaux était *La Belgique*, publiée à Bruxelles sous la censure allemande, tandis que l'autre était le fameux *Continental Times*. Dans l'ensemble, cependant, les journaux anglais avaient peu de lecteurs attitrés,

comme le luxe d'un abonnement était un peu trop cher pour un camp de prisonniers. C'est grâce au même système ingénieux que des numéros du quotidien *Zukunft*, dans lequel Maximilien Harden attaquait son gouvernement, se frayèrent un chemin jusqu'à nos wagons-écuries et que je pus également lire à loisir ce remarquable exposé de la culpabilité allemande dans les origines de la guerre qu'est *J'Accuse*, dont la lecture est interdite en Allemagne sous peine d'amende et de prison ».

M. Percy L. Close, qui faisait partie de l'escadron de volontaires du 8^e fusiliers à cheval, fut pris par les Allemands dans l'Afrique du Sud-Ouest. Il a donné un compte rendu de la triste vie de prison à Marienthal et Gibeon. « Ceux qui étaient favorisés », dit-il, « avaient quelques revues et un ou deux romans à lire. Peu importait que la lecture fût de la dernière catégorie. Nous lisions n'importe quoi simplement pour lire ». Il ajoute que, juste avant sa délivrance, un des officiers avait sur lui à son arrivée à Tsumeb une édition hebdomadaire du *Times* du Cap. On se la passa de main en main, et c'est dans le « Calendrier de la Guerre » qu'il contenait, que les prisonniers purent prendre connaissance des principaux événements qui s'étaient déroulés pendant le temps de leur détention.

Dans son livre intitulé « Blessé et prisonnier de guerre », un officier échangé mentionne une soirée rendue mémorable par l'arrivée d'un colis de volumes de l'édition Tauchnitz qu'on avait permis aux prisonniers de commander. Il ajoute que sans doute, les éditeurs furent heureux de se défaire ainsi de leur stock d'au-



TENTE-BIBLIOTHÈQUE DANS UN CAMP ANGLAIS DE PRISONNIERS EN FRANCE



LES PRISONNIERS DE GUERRE
SE SONT TOUJOURS INTÉRESSÉS AUX JOURNAUX

teurs britanniques, comme après la guerre il n'y aurait vraisemblablement pas beaucoup d'acheteurs pour les ouvrages de cette collection.

En août 1915, un comité de quatre personnes fut convoqué à Londres par le Dr C. T. Hagberg Wright pour fournir des livres russes aux prisonniers de cette langue internés en Allemagne. Ce comité anglais, qui fut élargi en octobre 1916, travailla avec le comité russe en Hollande, par l'intermédiaire duquel il fut tout d'abord mis en rapport avec un grand nombre de camps.

Quelques specimens typiques de lettres reçues des prisonniers, tant civils que militaires, montreront quel accueil fut fait à ses efforts.

La première est d'une jeune volontaire, prisonnière à Havelberg, qui avait écrit pour demander un colis de nourriture : « Je suis étudiante, j'ai dix-neuf ans, et me voici prisonnière depuis deux ans et demi, mais ce que je désire, ce serait d'avoir quelques livres pour apprendre l'anglais ; veuillez me répondre si possible. »

Une autre vient d'un jeune soldat : « J'étais élève à l'Institut Oriental de Vladivostock, où j'étudiais le chinois et le japonais, et maintenant, après dix-huit mois de captivité, je m'aperçois que j'ai en partie oublié ces langues. Si c'était possible, je voudrais avoir quelque chose touchant ces deux langues, soit en russe, soit en français, pour me permettre de continuer mes études. »

Un lieutenant russe demanda quelques livres de juris-

prudence, tels que ceux dont on se sert aux cours de « notre Institut pour l'étude de la neurologie et de la psychologie ».

Un officier chargé de la bibliothèque du camp de Langensalza écrivait : « Notre camp est très grand, et l'on demande continuellement quantité de livres, surtout des livres scientifiques populaires, et des livres sur les questions sociales. »

« Quand on ne nous adressait pas des demandes particulières », disait le Dr Wright, « nous envoyions des livres de diverse nature. Pour les simples soldats, des livres de classe élémentaires et des manuels simples, des livres primaires de sciences, des livres sur l'agriculture, des ouvrages religieux et les œuvres des grands écrivains russes avaient été choisis. Pour les officiers, on avait réuni des ouvrages plus avancés, embrassant toutes les branches imaginables du savoir. On a également envoyé un grand nombre de grammaires et de dictionnaires et on en réclame continuellement. On a expédié environ cinquante grammaires et dictionnaires à Altdamm — mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'Océan, si l'on considère que de nombreux camps comptent plus de mille prisonniers. On s'est arrangé pour faire face, autant que possible, aux demandes de livres d'étude particuliers, mais dans quelques cas, on a eu de grandes difficultés à obtenir ce dont on avait besoin en Russie. »

Dans un rapport manuscrit supplémentaire, le Dr Wright, en exposant l'œuvre ultérieure de son comité, exprimait l'espérance que, quoi qu'on pût penser de

la révolution russe, on n'oublierait pas un seul instant que ces prisonniers souffraient pour la bonne cause, qu'ils avaient perdu leur liberté en tant que camarades de combat des Anglais.

On recevait de tous les camps de prisonniers en Allemagne et en Autriche des demandes de livres — et ceux qui les faisaient ne voulaient pas lire simplement pour tuer le temps ; ils ne se tournaient pas vers les livres comme vers un narcotique ou un amusement — ils voulaient *apprendre*. Ils organisaient des classes en vue d'alléger leur captivité en s'instruisant. Les prisonniers russes ne demandaient pas des romans, mais des livres scolaires russes, des grammaires et des dictionnaires de langues étrangères, des ouvrages d'économie politique ou sur l'histoire économique de l'Angleterre, des traités de mécanique, d'agriculture ou d'autres sciences appliquées. Du camp d'Altdamm, on réclamait une grammaire chinoise, des ouvrages de chimie, d'électricité et de métallurgie, une grammaire anglaise et un livre de lecture en cette langue. D'un camp près de Magdebourg, on demandait des livres russes de physique et de mathématiques.

Un prisonnier s'exprime ainsi : « J'écris pour vous dire que nous avons dans notre camp une bibliothèque et une école, mais nous avons grand besoin de manuels pour l'enseignement primaire et même plus élevé. Nous accepterions avec plaisir des livres en français, en allemand et en anglais, de même qu'en russe ».

De Parchim arriva une lettre en date du 26 octobre 1917 : « Plusieurs des maîtres qui enseignent dans les

écoles du camp ont l'esprit farci de pensées, de rêves et de projets au sujet du travail qu'ils entreprendront dans leur pays après la guerre. Nous comprenons tous que la question de l'enseignement populaire va se transformer d'une façon radicale par suite de la situation générale en Russie. On désire même se préparer un peu au travail qui s'annonce. L'école technique américaine, avec ses méthodes d'enseignement, est ce qui attire surtout notre attention. Autant que le temps nous le permet, nous étudions les livres que nous avons sous la main, dans lesquels on applique ces méthodes à l'Allemagne. Nous désirons vivement avoir quelques renseignements sur les écoles anglaises, qui semblent avoir de l'analogie avec les écoles américaines. C'est pourquoi je me décide à vous demander de nous envoyer des livres donnant une idée générale des méthodes et de l'administration des écoles anglaises, surtout élémentaires. Il est difficile de croire que vous puissiez trouver un ouvrage de ce genre en russe, surtout ayant pour but de nous renseigner à ce sujet. J'ai commencé à apprendre l'anglais, et j'espère que dans quelques mois je serai capable de comprendre cette langue. »

Des baraques des femmes à Havelberg, la doctoresse Marie Minkewitsch écrivait en date du 4 décembre 1917 : « Si possible, envoyez-nous des revues artistiques et musicales. Nous avons très peu de livres. »

De Plassenbourg, un lieutenant faisait la demande d'une histoire d'Angleterre et d'un dictionnaire russo-anglais. A Bischofswerda, un prisonnier disait qu'il avait besoin d'autres livres de sciences, qu'il s'était

intéressé à la psychologie expérimentale et qu'il désirerait aussi avoir un exemplaire des « Études sur les nuages » de Clayden. Le comité du camp de prisonniers de Czersk, à la demande de quelques médecins, demanda « Les maladies du cœur » de Mackenzie, et « Les maladies des enfants » de Hutchinson. Le comité de la bibliothèque du camp de prisonniers pour officiers russes à Burg, près de Magdebourg, exprimait au nom des lecteurs « ses sincères remerciements pour le soin continuel qu'on avait pris de leur envoyer la nourriture spirituelle dans la vie monotone du camp ».

CHAPITRE XVI

LES LETTRES DU FRONT

Les lettres des soldats montrent amplement combien le désir de lire s'imposait aux heures de loisir. « Les lettres du front d'un universitaire », écrites par Stephen H. Hewett, sous-lieutenant au régiment du Warwickshire, et publiées après sa mort, contiennent plusieurs passages qui mettent en évidence les goûts littéraires de l'auteur : « Dans les tranchées et au dehors, nous avons souvent l'occasion d'écrire des lettres et de penser. Au lieu de faire l'un ou l'autre, je constate que je dévore purement et simplement les livres, que je croyais avoir abandonnés pour le moment...

« Pourquoi est-ce que je suis assis ici comme une taupe, un journal sur la table et des chandelles pour m'éclairer, demandant seulement que je puisse vivre assez longtemps pour finir « L'assemblée des clans » ? J'ai souvent entendu dire, et maintenant je me rends compte parfaitement qu'ici l'on s'occupe surtout de manger et de dormir : mais, en ce qui me concerne, quoique nous ayons été bombardés aujourd'hui et que nous devions l'être demain et le jour suivant, j'ai encore grand soif de lecture. Cependant ce que j'ai à faire à

présent même d'un livre sur mon poète favori ou des bruyères du Dorsetshire (car je suis aussi plongé dans « *The Return of the Native* »), je ne puis l'imaginer en vérité...

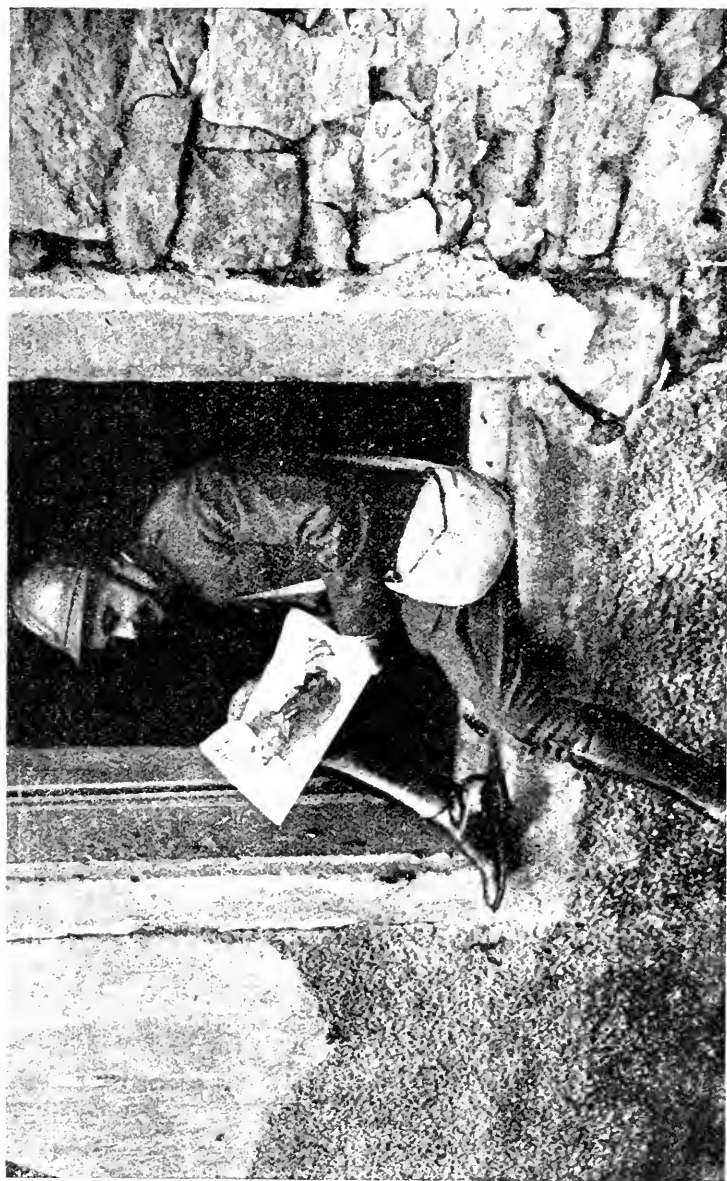
« Ce m'a été une grande joie pendant la quinzaine écoulée que la lecture de « *Lorna Doone* » que je n'avais pas encore lu, à ma grande honte, quoiqu'on puisse difficilement concevoir un plus beau livre, soit pour un enfant, soit pour un vieillard, soit pour n'importe qui. Je ne me rappelle pas qu'un livre m'ait jamais fasciné à ce point et je comprends parfaitement que tant de gens le relisent chaque année de leur vie. Le jeune commandant de notre compagnie, le capitaine Bryson, que j'aime et admire plus que personne, l'a lu vingt fois, et il n'a que vingt et un ans ! Je me rappelle avoir commencé le livre à huit ans, mais alors j'aimais mieux le jeu que la lecture. »

Un membre du premier contingent canadien écrivait à la maison, au printemps de 1915 : « Il y a une chose, à ce que je crois, qui serait très acceptable et ne reviendrait pas cher, ce serait la fourniture de lectures sous forme de vieilles revues ou de livres brochés et bon marché de toute espèce. Dans ce régiment-ci, les hommes sont souvent habitués à la lecture, et dans les cantonnements, par les longues soirées, ainsi que dans les tranchées, ils ont beaucoup de temps à eux et je sais qu'ils font fête aux livres, les rares fois qu'il s'en présente. On se les passe à la ronde jusqu'à ce qu'ils soient usés. Meilleur marché ils sont, mieux ils valent, car nous nous déplaçons souvent et l'on ne peut ajouter

ces affaires-là aux sacs qui sont déjà trop lourds. »

Les différents goûts littéraires des hommes du front sont mis en évidence par H. G. Wells dans son « Monsieur Britling ». Hugh écrivant à son père au sujet de la vie dans les tranchées s'exprime ainsi :

« Nous lisons, naturellement. Mais il ne pourrait jamais y avoir ici de bibliothèque assez grande pour nous satisfaire. Nous pouvons nous accommoder de toutes sortes de livres, mais je ne pense pas que le roman sensationnel ordinaire soit aussi en vogue qu'il l'était pour beaucoup en temps de paix. Certains abordent les lectures sérieuses de la manière la plus bizarre. Le vieux Park, par exemple, dit qu'il désire des livres à chiquer ; c'est qu'il est en train de lire une édition bon marché de « L'origine des espèces ». Il regardait jadis Florence Warden et William Le Queux comme les suprêmes délices de l'imprimerie. Je voudrais bien que vous pussiez lui envoyer « La Nature de l'Homme » de Metchnikoff, ou « La Morale de la Libre Pensée » de Pearson. J'ai le sentiment de construire son esprit fragile. Mais pas pour moi, papa. Rien de la sorte pour moi. Ces choses-là n'agissent pas de la même façon sur tout le monde. Ce que je désire ici, c'est un opium littéraire. Je désire quelque chose sur les faunes et les nymphes dans de vastes et basses clairières. Je voudrais lire « La Reine des Fées » de Spenser. Je ne crois pas que je l'aie lue, et cependant, j'ai une impression très distincte de chevaliers et de dragons, de sorciers et de dangereuses dames magiques se mouvant dans une sorte de décor de tapisserie préraphaélite, éclairés d'une



French Pictorial Service, N. Y.

UN FONCTIONNAIRE DE L'Y. M. C. A. S'ADONNANT A LA LECTURE PENDANT UNE ACCALAMIE



LES SOLDATS AMÉRICAINS NE MANQUAIENT PAS DE JOURNAUX

simple touche de lumière. Je m'accommoderais d'un Hewlett de l'espèce des « Forest Lovers », ou d'un Joseph Conrad dans sa serre de Kew. Et il y a un livre que j'ai vu une fois dans la chambre de quelqu'un à Londres. Je n'en sais pas le titre, mais il était de Richard Garnett, et il roulait tout entier sur des dieux qui se trouvaient dans la gêne, mais dans un décor pittoresque et ensoleillé — un décor sans acier ni poteaux, ni fils de fer — quelque chose à la manière des « Nuits Florentines » de Heine. Tout livre sur les dieux grecs serait le bienvenu, n'importe quoi sur les temples de pierre au ton d'ivoire, les mers pourpres, les coiffures rouges, les coffres de bijoux et les lézards au soleil. Je voudrais qu'il y eût une autre Thaïs ! Les hommes qui sont ici reçoivent une sorte de journal fait d'extraits littéraires qu'on appelle *The Times Broadsheets* ¹. Des bribes, mais en général de bons morceaux. Ils sont assez courts pour éveiller l'appétit, mais non pour le satisfaire. C'est plutôt un irritant — et l'on ne désire pas d'irritants. — Je croyais autrefois que la lecture devait être un stimulant. Ici, elle doit être anodine. »

La teneur générale de cette lettre supposée se trouve confirmée par les lettres véritables d'un membre américain de la Légion Étrangère, Henry Weston Farnsworth, mort de blessures reçues au front en septembre

1. Ces feuilles furent publiées par le *Times* de Londres « pour répondre au vœu des soldats dans les tranchées et des hommes de la flotte, désireux d'avoir la meilleure littérature possible sous une forme transportable ». Les passages ont été choisis par Sir Walter Raleigh. On a invité le public à joindre ces feuilles aux lettres qu'il adressait aux siens sur le front.

1915. Il écrivait à son père qu'il n'avait pas encore fini le livre de Cramb, mais qu'il pouvait voir comme il était bien écrit. « Je ne trouve pas qu'il nous rende les Allemands plus compréhensibles. Jusque-là où j'en suis, il les représente comme affolés et aveuglés par la jalousie. Je voudrais que Cramb eût pu vivre pour lire comment les Anglais et les Français se battent. »

Voici les confidences qu'il faisait à son frère : « Il est bon d'avoir des effets chauds et intéressant d'avoir des livres à lire. C'est bien évident. Mais quand vous revenez d'une garde de quatre heures dans une plaine gelée, avec de la boue jusqu'à la cheville, vous n'avez pas besoin de changer de chaussettes (car vous repartez une heure après), et de lire un livre sur la pensée allemande. Vous avez besoin de fumer et de boire du rhum chaud. Je dis cela parce que plusieurs fois l'on m'a averti qu'il y avait des paquets pour moi au bureau du trésorier-payeur. Y aller avec de semblables espérances et recevoir un livre tout sec et une paire de chaussettes propres, voilà de quoi susciter les jurons les plus épouvantables. Ne vous appesantissez pas là-dessus. Ce n'est amusant qu'à la surface. » Il déclare que « le seul ennui qu'il ait avec la poste » est que la revue *Life* qui lui causait beaucoup de plaisir a cessé de venir. Il lisait Charles Lamb, « *Pickwick* », Plutarque, quantité de romans français de maigre qualité et « *La Guerre et la Paix* » à maintes reprises, et il espérait que sa mère relirait aussi ce livre. A son avis, Tolstoï, plus encore que Stendhal même, parvient à rendre complètement la vie militaire. Il demande à sa

famille de lui envoyer de temps en temps un roman, soit français, soit anglais, qui leur semblera intéressant. « Les livres sont trop lourds à porter en marche. L'état de l'esprit allemand, Platon ou Kant, ne sont pas nécessaires pour le moment, et j'ai lu Milton, Shakespeare et Dante. » Dans une lettre écrite au moment où son unité s'attendait à donner d'un moment à l'autre, il note que son ami est très calme et lit le *Weekly Times*, y compris les annonces.

Un autre légionnaire de la même promotion que Farnsworth à Harvard, Victor Chapman, a laissé dans ses lettres, quoiqu'il ne fût pas à proprement parler un fervent des livres, la description de l'effet que lui produisait la lecture, alors qu'il servait dans le corps de l'Aviation Américaine. Il écrivait, en date du 14 mai 1915 : « Après vingt minutes, la fusillade se ralentit et nous nous mîmes à autre chose — moi à lire Lamb que je trouvais ennuyeux avant de tomber sur la « Dissertation sur le porc rôti ! » Quelques jours plus tard, il attaqua « L'Autocrate », mais il trouva qu'il avait tellement à lire pour obtenir un peu de nourriture, qu'il estima que ce n'était guère la peine de le faire.

Un légionnaire de ses camarades dit que Chapman « recevait presque tous les journaux et toutes les revues de Paris, sans parler des romans et des volumes de poésie. Un jour, il reçut aussi un livre d'Amérique. Chapman défit le paquet et s'enferma dans sa cabane ; quand il en sortit, quelques heures plus tard, il était joyeux et exhubérant, il avait lu d'une traite le livre anti-allemand que son père avait publié à New York

pour éclairer les gens de là-bas. « Ce livre était celui intitulé « Deutschland über Alles ou l'Allemagne parle », recueil de déclarations d'Allemands qualifiés en défense de la politique de guerre de la Mère Patrie. »

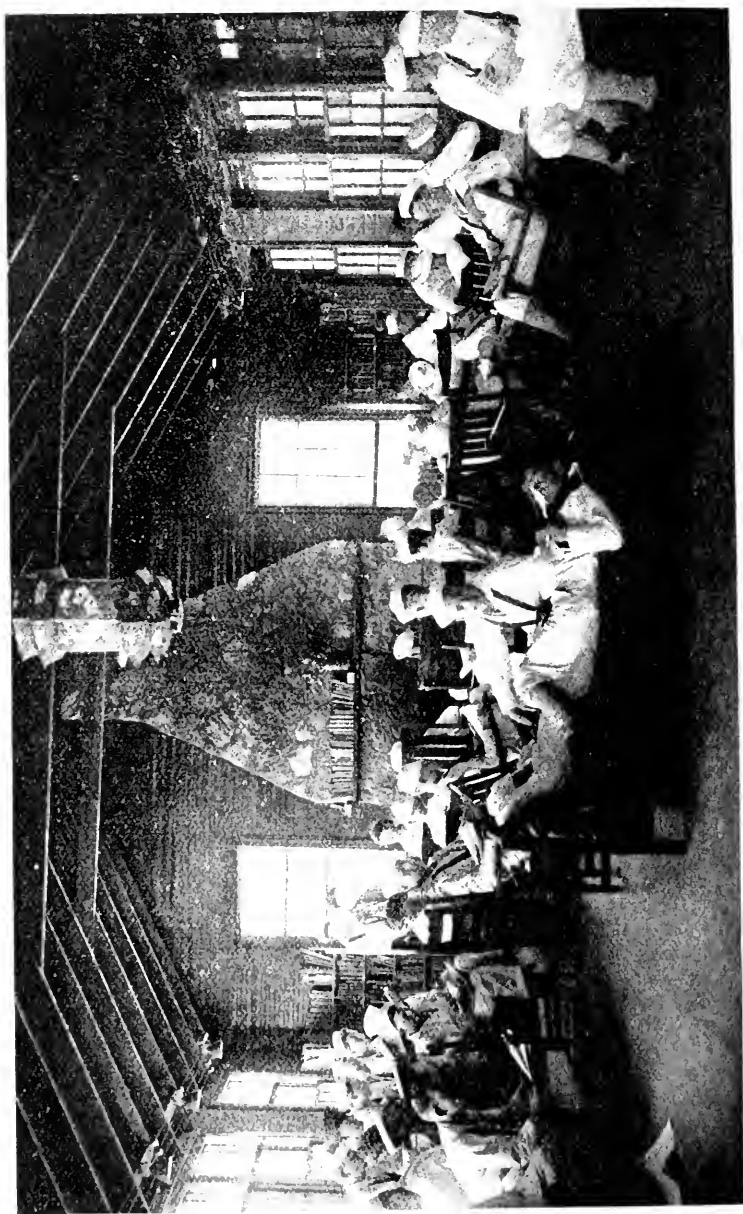
Chapman dit plus tard à son père qu'il considérerait ce livre comme essentiel, qu'il « avait vu une ou deux de ces remarques insensées, mais non la plus grande partie. J'espère qu'il se vend bien, car il montre parfaitement leur folie. J'ai encore relu mon Galsworthy ; un recueil de vers anglais composé par un français, mauvais pour le choix des poèmes, mais intéressant quand même ; une nouvelle d'Alfred de Vigny et vos « Scènes Homériques ». Quelques-uns des livres de Frise ont une fin bizarre et violente. A la porte de notre baraque, j'ai trouvé pour nettoyer les gamelles, les pages du « Robinson Suisse » en français ; tandis qu'hier, devant une autre baraque, j'ai trouvé des pages de « Quentin Durward » aussi en français. Cependant, les auteurs britanniques ne sont pas les seules victimes. Le troisième tome, intact sauf la couverture de derrière, des « Méditations de Saint Ignace » est placé sur le poêle pour allumer les pipes ! »

Dans une autre lettre, il raconte qu'il arrive à se distraire de la guerre en relisant les conditions d'admission à l'école dentaire de Harvard et en parlant d'examens avec un camarade qui songe à apprendre l'art dentaire à sa sortie de l'aviation. Il ajoute qu'il lit avec plaisir la *New York Tribune*, qu'on lui envoie fréquemment, comme elle le tient un peu au courant



LES CONTRASTES DE LA GUERRE

A peine avait-on pris la photographie supérieure que tout le monde dut courir à l'abri (bataille de Menin)



de ce qui se passe en Amérique, quand même elle est vieille de trois semaines à son arrivée.

« Les Lettres des Flandres » du Lieutenant A. D. Gillespie, étudiant d'Oxford, offrent quelques détails complémentaires intéressants en ce qui concerne la lecture sur le front.

L'auteur déclare qu'entre les repas, le sommeil et la correspondance, il trouve peu de temps pour lire, mais qu'il s'est arrangé durant ses premiers mois de service, de manière à achever « L'Enfer » du Dante, et il demande qu'on lui envoie de la maison son exemplaire du « Paradis Perdu » avec « La Fiancée de Lammermoor » de Scott, ou d'autres ouvrages de Scott dans une édition bon marché — « en un mot, n'importe quoi de substantiel, car je ne trouve pas que les romans à soixante centimes conviennent aussi bien à présent... Une *Sphere* ou un *Illustrated London News* m'intéresserait, ainsi que les hommes ensuite... J'ai à lire « Le Gant de Velours », de H. S. Merriman, mais jusqu'à présent, j'ai été occupé à creuser, manger et dormir... Merriman n'est peut-être pas très profond, mais il sait conter une histoire bien torchée, ce que beaucoup des romanciers psychologues du jour ne peuvent pas faire avec toute leur analyse de caractères et de sensations... Merriman parle du « bruit de sirène » de la balle, bruit sans lequel les soldats ne peuvent plus vivre une fois qu'ils l'ont entendu ! mais je ne crois pas que vous ayez à tirer des salves sous ma fenêtre pour me faire dormir quand je reviendrai à la maison...

« J'aurais voulu avoir des journaux français, mais

je n'ai pu trouver qu'un vieux *Matin* qui ne contenait rien que des traductions des journaux de Londres...

« J'ai mis la main hier sur un journal allemand ; il contenait un bref compte rendu d'un match de football à Berlin, et un journal français parlait de même d'un match à Paris l'autre jour. Mais ce qui m'intéressa le plus, ce fut de remarquer qu'ils donnaient, avec beaucoup de franchise et de précision, le rapport de l'Amirauté britannique sur les opérations d'un jour aux Dardanelles, si ce n'est qu'ils multipliaient le nombre de nos morts par quatre. Je sais cela, parce qu'il m'est arrivé de remarquer les chiffres, ce qu'avait fait également un autre officier subalterne. Cela montre bien quel est leur système dans tous leurs rapports. Ils disent de vérité juste ce qu'il en faut pour cacher leurs mensonges — ou, plutôt, ils disent autant de mensonges qu'ils pensent que leur public pourra raisonnablement en avaler...

« J'ai mis la main sur un livre de contes de Tolstoï. Ils ont quelque chose de charmant. Ils sont si spontanés et si simples ; et dans le même livre, il y a des croquis de Sébastopol pendant le siège, — lecture curieuse en ce moment, où nous faisons tout notre possible pour donner aux Russes ce pourquoi nous nous sommes battus il y a soixante ans afin de les empêcher de le prendre. Je les ai déjà lus en français, et je crois ne pas me tromper en disant qu'ils ne mentionnent pas une fois les Anglais — ce sont toujours les Français, et cependant, nous avons tous l'habitude

de croire que c'est nous qui avons fait toute la guerre de Crimée. »

Il écrit une autre fois :

« Je voudrais que vous me donniez pour mon anniversaire Gibbon dans l'édition Everyman's. Envoyez deux volumes à la fois ; je pourrai ainsi m'en défaire au fur et à mesure que je les aurai lus. Car, quoiqu'il faille du temps, des hommes et des vaisseaux pour forcer les Dardanelles, je pense qu'on va reprendre l'histoire de Constantinople là où on l'a laissée en 1455.

« La *Sphere* n'arrive plus maintenant. Cela ne me fait rien pour moi-même, car je puis toujours la voir au mess, mais, si vous la commandez, elle devrait venir, et les hommes pourraient être contents de la voir. Envoyez-moi deux exemplaires des « Réminiscences de la mutinerie de l'Inde » de Forbes-Mitchell (série Macmillan à un shilling). Il était sergent au 93^e et je me rappelle qu'à Sunderland deux exemplaires que j'avais donnés à ma section ont eu grand succès.

... Et si vous voulez m'en faire cadeau pour mon anniversaire, j'aimerais bien lire un livre qui vient de paraître « L'Épreuve du Feu » (Ordeal by Battle) de F. S. Oliver ; il écrivait souvent jadis dans la *Table Ronde*, que je n'ai pas vue dernièrement, soit dit en passant. Envoyez-moi le numéro courant et les suivants dès qu'ils paraîtront... J'avais l'habitude de la prendre régulièrement, mais j'ai peur d'en avoir manqué plusieurs trimestres depuis août dernier. »

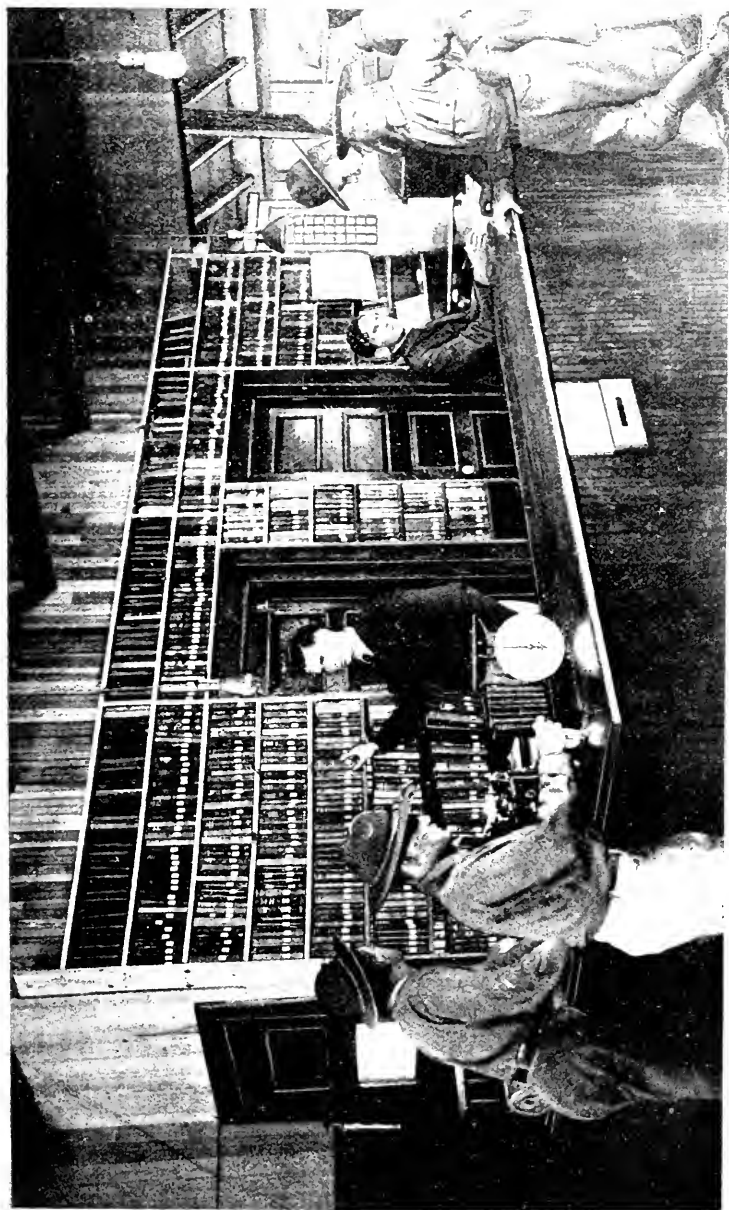
On a publié les lettres de feu Arthur George Heath,

du New College d'Oxford et lieutenant au Royal West Kent Regiment. Elles montrent qu'il était un bouquiste enragé. Il écrit de France qu'il est au mieux, mais qu'un peu de lecture lui ferait véritablement plaisir. « Si nous devons faire des travaux de tranchées, ça tombera à point », dit-il, « je voudrais avoir « L'esquisse générale de la guerre européenne » de Belloc, et si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je m'offre ce luxe, « Le Livre de Poésie Anglaise d'Oxford » du plus petit format que vous pourrez trouver... J'ai eu ici le temps de lire quantité de romans, la plupart très mauvais. Je me demande si Tourgueneff serait bon pour les tranchées?... Ne me conseillez pas de lire « La Guerre et la Paix ». Si l'on forme des projets aussi ambitieux, l'on est sûr d'être tué au milieu..!

« J'ai bûché « L'Histoire de la Guerre » de Buchan — six volumes et des noms sans fin que vous ne pouvez pas vous rappeler ! Cela vous donnera une idée des loisirs que nous avons ici en réserve, comparés à ce que c'était, et peut-être à ce que ce sera. « Le Livre de Poésie Anglaise d'Oxford » m'a fait tant de plaisir dans les tranchées. Ici je n'ai pas le temps de rien lire de long, un petit poème ça et là réchauffe les parties vitales, comme disait la vieille dame de son gin à l'eau. »

On trouve le paragraphe suivant dans une lettre écrite par l'auteur dramatique Harold Chapin à sa mère, lettre trouvée dans son portefeuille après sa mort :

« Des livres — oui, je désire un Browning de poche



BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS UN ETABLISSEMENT DE L'Y. M. C. A.
POURAU D'UNE BIBLIOTHEQUE



DISTRIBUTION DE REVUES DANS UN ÉTABLISSEMENT DES CHEVALIERS DE COLOMB

qui contienne tous les poèmes ! Peut-on trouver cela, je me le demande ? Naturellement, j'ai des poches de bonnes dimensions. Encore est-ce une commande d'importance. De toute manière, il me faut « Paracelsus » et « Hommes et Femmes » tout particulièrement. »

Dans une lettre antérieure adressée à sa femme, il avait demandé « La Revanche » et les discours du Roi Henry — « celui sur l'Angleterre et celui commençant par ces mots « Upon the King » et le discours du conducteur de char d'Euripide dans la traduction de Gilbert Murray. Grand Dieu, quelle est la pièce ? Je suppose que je dois m'en passer. Envoyez les autres tout de suite cependant. C'est vraiment important ».

R. A. L., l'auteur des « Lettres d'un brancardier canadien », parle à maintes reprises de la lecture sur le front :

« Quand je lis les revues américaines — ou plutôt les annonces — je suis malade du désir de revenir. J'ai trouvé quelques nouveaux contes de Penrod et aussi quelques-uns de Wallingford. Mon Dieu ! cela semble bon de lire de nouveau quelque chose de vivant ! J'ai mis la main sur un livre intitulé « Queed »...

« L'heure passée, j'ai lu le *Bystander*, le *Sketch* et de vieux journaux et je me suis rudement amusé...

« Quelle peut être la mentalité d'une personne qui rassemble, emballe et envoie à tant de distance du Canada un paquet de lectures pour les gars en France — qui consiste en *Literary Digests* datés de 1912 ? Je m'aperçois que quelqu'un l'a fait ici. Bizarre, n'est-ce pas ?...

« A propos, voudriez-vous voir s'il y a des livres sur les premiers secours dans les tranchées ? Il en faudrait qui aient été écrits depuis la guerre, naturellement. Les livres sur ce sujet qu'on vend d'habitude ne sont pas bons pour les lignes, comme ils ne tiennent pas compte des conditions dans lesquelles le travail doit se faire. Si vous trouvez quoi que ce soit qui puisse être utile, je voudrais bien l'avoir...

« J'ai pu mettre la main pour tout de bon sur une *Saturday Post*, contenant une histoire de Gardner. Les lectures ont été terriblement rares ici tout le temps. C'est une véritable veine que d'avoir une *Post* — quoique cela me donne toujours le cafard de regarder les annonces et autres choses... Tout est si différent, c'est comme d'aller en permission ; le fait que des gens peuvent avoir du confort et du luxe, être libres, vous frappe comme la commotion d'un obus. »

« Les livres sont assez nombreux ici d'une certaine manière et les emprunts m'en font avoir et perdre tout le temps », écrit un libraire anglais servant en France. « Tout ce que je recommande fait consciencieusement le tour du bataillon et j'entends fréquemment des remarques flatteuses, qui réchauffent le cœur d'un libraire. Les soldats peuvent lire d'excellentes choses, pourvu qu'on les leur mette sous les yeux. Ce fait m'ancre dans la croyance que les libraires font du bon ouvrage, quand ils vendent les meilleurs livres par amour du livre. J'ai été charmé récemment de constater un regain d'intérêt local pour Shakespeare, et j'ai suivi avec délices les progrès d'un sergent-major

dans la lecture d'Hamlet — son étonnement, son intuition de quelque chose de grandiose. Les officiers sont tous amateurs de nouveautés. J'ai perdu parmi eux un Swinburne et un Yeats, et j'ai persuadé à un autre qu'il s'y connaissait peu en fait de romans modernes, s'il n'avait pas lu « *Way of all Flesh* » (Le chemin de toute chair) de Butler ¹ ».

En commentant le même sujet, un autre libraire écrit : « Le résultat de ma propre expérience auprès des amis soldats que j'ai rencontrés est qu'ils ne sont que trop désireux de trouver des livres qui valent la peine d'être lus ; qu'ils préféreraient trouver une autre espèce de distraction plutôt que de perdre leur temps à lire des livres insuffisants. Une fois que j'avais donné à un homme un exemplaire des œuvres d'Arthur C. Benson, il me demanda par la suite une liste de bons auteurs d'essais. Le soldat n'était pas un aristocrate ; il appartenait à la catégorie de ceux qui ne lisent pas et était charpentier de son métier. Évidemment, ce dont les soldats ont le plus besoin, c'est d'un guide pour la lecture. »

1. « C'est étonnant comme ce livre impitoyable parvient à traverser toutes les frontières », disait Arnold Bennett, à propos d'une question qu'on lui faisait à Paris en 1915.

CHAPITRE XVII

LA PEINTURE ET LA POÉSIE

Après le service du dimanche matin à l'Y. M. C. A. du front, un officier, qui avait évidemment donné carrière à ses propres pensées, tandis qu'il était assis avec ses hommes, fit cette réflexion : « Savez-vous que cette heure a été une heure prodigieuse pour moi ? Ce n'est pas que le service lui-même m'ait ému d'une manière particulière, mais en prenant ma place, mes yeux sont tombés sur ce tableau. Il m'a reporté à la chambre des enfants chez nous, et tout le temps que j'ai été dans cette baraque, les souvenirs d'enfance et les saintes émotions du foyer se sont présentés à mon cœur. » Le tableau qui avait causé une si profonde impression était une gravure ordinaire d'après le tableau de Millais « Bulles de savon ».

L'idée de donner des gravures aux soldats était probablement neuve, même pour ceux qui s'intéressaient le plus au bien-être physique et moral des soldats. La direction de l'Y. M. C. A., toujours désireuse que baraque, grange, cave ou abri pût suggérer des pensées du foyer aux hommes qui s'en servaient, avait besoin de bonnes gravures pour ses salles de repos, car elle

connaissait l'influence silencieuse de ces accessoires sur tous ceux qui y passent quelques instants dans la lecture et la méditation. On avait également eu l'idée de distribuer aux soldats des gravures à placer dans leurs propres cantonnements, leurs mess et leurs abris.

On publia un appel en faveur de cette œuvre, dont voici un extrait : « L'exhibition de gravures grossières ou fâcheuses s'est répandue dernièrement, surtout parce qu'en beaucoup d'endroits, on n'en a que peu ou point d'autres à sa portée. Si vous pouviez passer un seul jour dans la désolation et la monotonie d'un champ de bataille moderne ou dans les déserts de sable où se trouvent nos troupes en Égypte et en Mésopotamie, vous comprendriez pourquoi n'importe quel bout de couleur, quoi que ce soit qui contienne de la vie humaine, est ramassé avec tant d'ardeur par le soldat. Cela maintient son imagination en mouvement. C'est pour lui un refuge contre un véritable naufrage mental et spirituel. C'est encore une raison pourquoi nous devrions lui envoyer ce qu'il y a de mieux et en grande quantité. Nous faisons un effort considérable pour expédier au moins vingt ou trente cartons, gravures en couleurs, dessins en noir et blanc, et reproductions en simili-gravure pour la décoration de chaque centre où nous sommes à l'œuvre. Nous espérons également nous faire une abondante réserve où puiser pour satisfaire chaque soldat qui désirerait une ou deux gravures pour son compte particulier. »

Des artistes, des conservateurs de musées, des chefs de maisons d'affichage et de publications d'art, des

éditeurs de revues populaires illustrées, des directeurs de chemins de fer et de messageries et de nombreux amis de toute catégorie répondirent à l'appel de l'Y. M. C. A. Ses chefs demandaient à ceux que cela intéressait d'organiser une tournée de porte en porte dans leur localité pour former une collection convenable. Les gravures non encadrées étaient considérées comme les meilleures et l'on donnait à la couleur la préférence sur le noir et blanc. Des dessins d'animaux, des scènes de chasse et de diligences, de jardin, de bois, de campagne, des marines et des paysages, des études de silhouettes, de têtes d'enfants, des reproductions des musées célèbres et des gravures humoristiques, furent rassemblés et envoyés en séries, ou dans des portefeuilles, de même que des collections de bonnes gravures tirées des revues d'art et des suppléments de Noël de périodiques bien connus. Les petites gravures convenaient aux abris et aux billets de logement, tandis que les plus grandes servaient dans les baraques et les salles de repos. On demandait aussi beaucoup de tableaux classiques ou modernes sur des sujets religieux. En fait, on envoyait tout ce qu'il y avait de bon dans son genre et tout ce qui pouvait rappeler aux soldats leur pays et leur foyer, particulièrement tout ce qui pouvait amener un sourire sur leur visage ou un rire sain sur leurs lèvres.

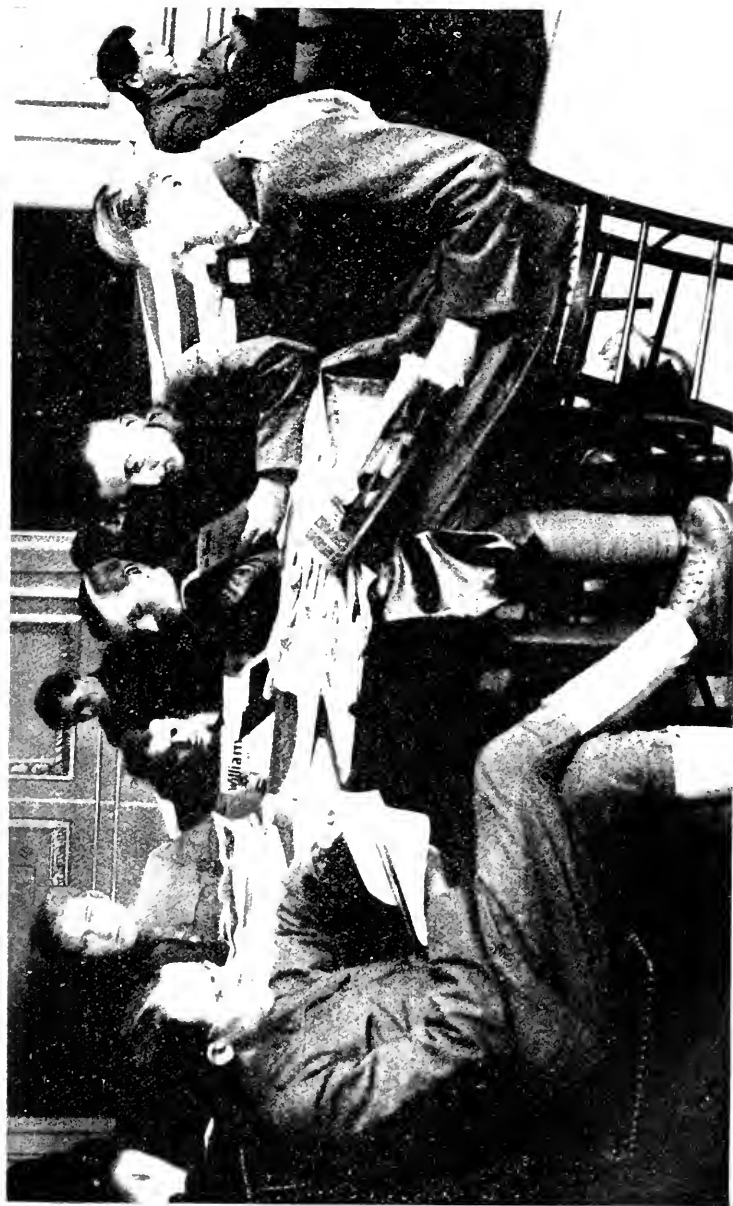
Le bibliothécaire du Camp Devens conçut l'idée de recueillir des gravures pour les salles de classe, et il écrivit à plusieurs collègues pour leur demander de découper, de monter et d'envoyer à la bibliothèque du

camp des découpures de revues appropriées. En une semaine, il rassembla plus d'un millier de gravures toutes montées, susceptibles de servir à l'enseignement et se rapportant à une grande diversité de sujets, comme l'artillerie, l'aviation, le camouflage, les moyens de communication (ballons, pigeons, signalisation, téléphone, télégraphie sans fil), les hôpitaux et les cuisines de campagne, le dressage des plans, le repérage, les transports et les travaux souterrains. Au lieu d'un classeur en règle, on mobilisa des boîtes d'emballage.

Les gravures ainsi rassemblées servirent surtout à des expositions, un drap vert étendu à l'une des extrémités de la bibliothèque constituant la surface de l'exposition. Les soldats qui entraient dans la salle étaient presque sans exception attirés par l'exposition et par les livres placés au-dessous. On remarquait deux simples soldats qui consacraient presque tous leurs loisirs du samedi à regarder cette collection changeante de gravures. Le dimanche, les soldats qu'avaient amusés les gravures amenaient souvent leurs visiteurs de la ville pour les leur montrer. Certains des officiers passaient un temps considérable à revoir la collection et à rédiger des notes sur les différents usages qu'on pouvait assigner aux gravures. On prêtait souvent pour accompagner les conférences des vues de tranchées, de réseaux de fil de fer, d'obstacles, et sujets de même nature. On demandait également beaucoup de cartes et de diagrammes. On avait même besoin de cartes postales représentant les différents fronts pour alimenter les radiosopes.

Le critique d'art, C. Lewis Hind, dans son livre « *The Soldier Boy* », raconte un incident qui démontre éloquemment l'effet produit par une bonne gravure. On représente chez lui en permission une jeune musicien, sous-lieutenant dans la Marine Royale, assis dans son cabinet de travail à Londres et contemplant une grande reproduction du « Cavalier polonais » de Rembrandt — « ce tableau inoubliable, un guerrier à cheval dans un paysage romantique, mais la mission de ce cavalier est le fruit de l'esprit et non de la chair : il marche pour le droit et non pour la conquête ». « Ce tableau me réconforte », dit le soldat musicien. « Je retourne ici pour le revoir. Sa mission ne peut faillir. Cette guerre m'a appris qu'un tableau peut avoir l'essence de l'immortalité et nous aider à voir la lumière par-delà les ténèbres du moment. »

M. Hind parle d'un autre soldat qui n'aurait pas demandé mieux que d'être un prédicateur par ses tableaux, mais qui n'avait pas de talent. Il avait fait une copie laborieuse du « *Sic Transit Gloria Mundi* » de Watts, et quand on lui reprochait d'avoir choisi un sujet aussi triste, il répondait : « Ce tableau m'a fait souvenir des choses qui ne meurent pas. » Par la suite, il mourut bravement lui-même pour son pays. Quand Hind vint faire une visite de condoléances à la mère du jeune homme, il revit l'atelier. En regardant dans son linceul le corps du guerrier mort, il songea à son ami, couché sous le sol de France. La mort me parut haïssable et la vie un horrible jeu de hasard. Dans le crépuscule grandissant, ce tableau gris devenait plus



International Film Service

SALLE DE LECTURE DU CLUB DES SOLDATS ET DES MATELOTS, 11, RUE ROYALE, PARIS



Cliché Braun Brothers

TROMPETTE LISANT A L'AIDE D'UNE LAMPE DE POCHE DANS SA TENTE

Un roman, une revue, un journal même étaient souvent la baguette de fée qui transportait loin de la guerre

gris encore. « Pourquoi l'aimait-il ? » murmura-t-il. Une présence plutôt sentie que vue lui fournit la réponse : « Lis les mots inscrits sous le guerrier » :

Ce que j'ai perdu, je l'ai eu.

Ce que j'ai sauvé, je l'ai perdu.

Ce que j'ai donné, je le garde.

A ceux qui n'ont pas approfondi la chose, la poésie peut sembler tenir aussi peu de place au front que la peinture. Mais James Norman Hall, dans son article sur « La Poésie à l'épreuve du feu » paru dans la *New Republic* de novembre 1916, raconte à ce sujet certaines aventures d'un de ses vieux camarades de classe, nommé Mason, qui s'était engagé dans l'armée britannique et était allé au front. Mason décrit son retour aux lignes sous une pluie d'automne à deux heures du matin. Son chemin passant par un boyau ancien rempli de près d'un pied d'eau, il tomba sur une petite sape qui semblait l'entrée d'un abri. A travers le fracas des obus, il entendit des voix. S'étant arrêté un moment pour écouter, il découvrit que quelqu'un faisait la lecture à haute voix. Telles étaient les paroles qu'il entendit :

C'est devant le seuil étoilé de la Cour de Jupiter
Que se trouve ma demeure, là où les formes immortelles
De ces radieux esprits célestes vivent dans la sphère
De régions suaves, où l'air est calme et serein ;
Au-delà de la fumée et de l'agitation de ce point obscur
Que les hommes nomment la terre et où avec des soucis ram-
[pants,
Confinés et tourmentés dans cette étendue d'épingle,

Ils luttent pour conserver une frêle et fiévreuse existence,
Sans égard pour la couronne que la vertu donne,
Après ce passage mortel, à ses véritables serviteurs
Parmi les dieux assis sur des trônes sanctifiés.

C'était de la poésie, « Comus » de Milton, à une pareille heure et dans de telles conditions ! Mason confesse que cette découverte l'affecta tellement qu'il se mit à pleurer comme un enfant. Mais, suivant ses propres paroles « Je pleurai seulement de joie. Vous dites que l'on avait besoin d'oublier qu'il existât une chose appelée Beauté dans le monde. Eh bien, je l'avais oublié. Ma vie d'avant-guerre était comme un vêtement abandonné et que j'oubliais avoir jamais possédé. La vie de soldat : tuer, être tué, creuser des tranchées et des tombes, me paraissait avoir duré toujours. Alors, en un clin d'œil — comment décrire un tel réveil ? — j'éprouvai ce que le vieux marin dut éprouver quand le corps de l'albatros glissa de son cou et tomba — comment tomba-t-il ? — « comme du plomb dans la mer ». Ce que j'essayais de vous expliquer est ceci : sans m'en apercevoir, j'avais perdu ma foi en toute beauté. Au cours de tous ces mois, j'eus vaguement conscience que quelque chose me manquait, mais je ne savais pas ce que c'était. Il m'est impossible de repenser à cette époque sans frissonner.

« Cette aventure marqua le commencement de ce que je pourrai appeler une nouvelle période dans mes aventures de tranchée. Les moments de dépression épouvantable dont j'avais pris l'habitude étaient définitivement passés, quoique mon genre de vie fût tout

aussi misérable qu'auparavant. La nuit, quand j'étais de garde, je me rappelais les bribes de poèmes que je savais autrefois par cœur. J'écrivis sur-le-champ à des amis de Londres, qui me préparèrent pour la tranchée une petite anthologie de mes poèmes préférés. Vous ne pouvez vous figurer de quel réconfort ils m'ont été. Je les ai soumis à l'épreuve du feu, et ils l'ont subie magnifiquement. »

Comme Hall manifestait de l'intérêt pour ce recueil, son ami lui tendit une brochure recouverte de papier maculé. Des feuillets détachés d'ouvrages de différents formats avaient été cousus ensemble pour faire un petit volume qui entraît sans peine dans la poche de sa tunique de soldat. Entre autres poèmes, il y avait « Kubla Khan », « Comus », « L'Ode sur le sentiment de l'Immortalité », toutes les odes de Keats et « La vigile de Sainte-Agnès », « Alastor » de Shelley, les « Volontaires de Londres » de Henley, et une sélection des sonnets du *xix^e* siècle éditée par William Sharp. Hall exprima sa surprise de voir plusieurs poèmes de Francis Thompson, qu'il n'avait jamais considéré comme un poète pour soldats. A son ami qui lui demandait pourquoi Thompson était compris dans ce recueil, en guise de réponse, Mason prit le volume et lut la première stance du « Coquelicot » :

Le Ciel toucha de sa lèvre le sein nu de la Terre
Et il y laissa son empreinte dans un coquelicot.
Comme une haleine de feu il surgit du gazon
Et le vent brûlant en fit de son souffle une flamme mouvante.

« Vous n'avez pas monté la garde tous les jours pour voir les coquelicots pousser dans le champ de la mort ! Nous n'avons pas besoin de poèmes de guerre dans les tranchées. Ce qu'il nous faut, c'est quelque chose qui chasse de notre esprit les horreurs de la guerre moderne, quand la tension se relâche. »

« Voulez-vous dire que vous tous qui êtes là-bas trouvez votre consolation dans la poésie ? »

« Certainement non. Je ne vous fais part que de ce qui me concerne personnellement. Mais vous seriez surpris d'apprendre combien d'autres soldats trouvent cela indispensable. Depuis l'aventure de cette nuit dans le boyau, je me suis livré à une enquête, avec discrétion naturellement, car il ne serait pas bon de faire savoir à certains hommes qu'on a des goûts si esthétiques. Dernièrement, j'ai fait la connaissance d'un sergent-major, dont l'expérience, pour légère qu'elle soit, corrobore merveilleusement les résultats de la mienne. Il me dit qu'une fois qu'il se croyait sur le point de tomber d'épuisement nerveux, il se rappela tout à coup ces deux vers de Shakespeare :

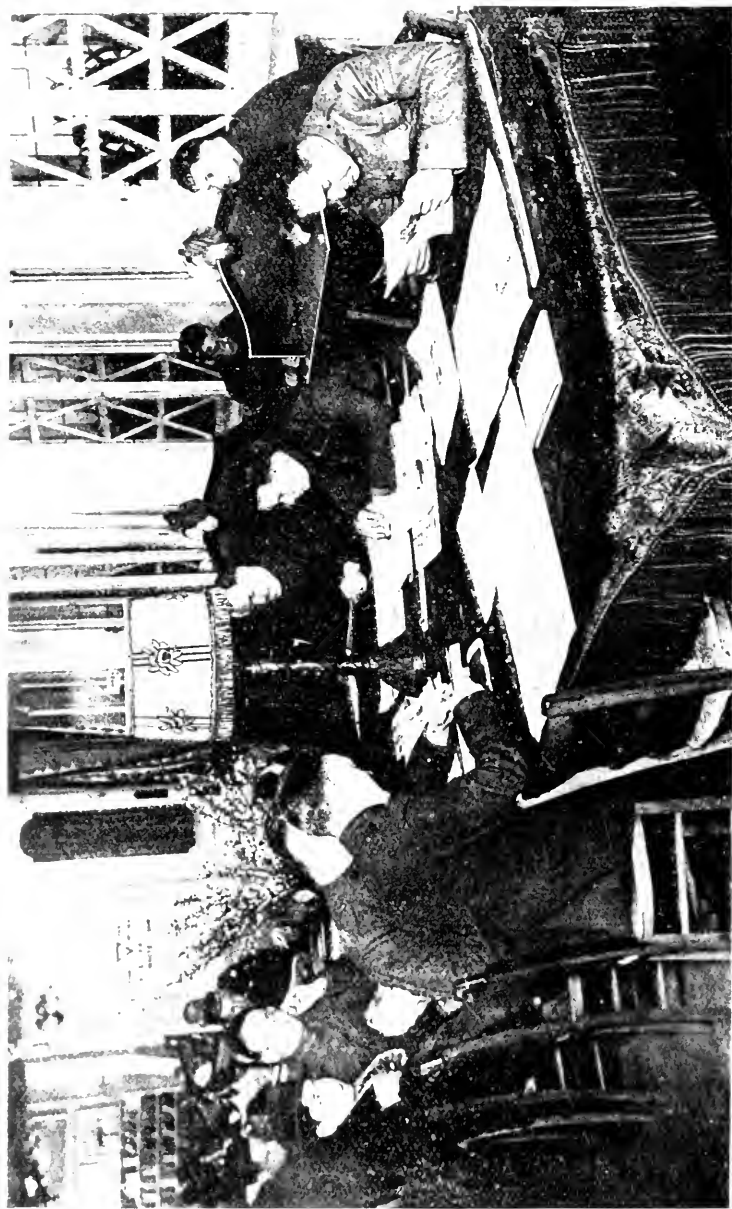
Les chandelles de la Nuit sont consumées, et le Jour jovial
Se tient sur la pointe des pieds au sommet brumeux des mon-
[tagnes.

Je puis m'être trompé dans cette citation, quoique je ne le pense pas. L'effet produit sur lui fut véritablement miraculeux, à ce qu'il rapporte. Pendant deux semaines, son bataillon, avait été continuellement en première ligne et avait souffert de lourdes pertes. La



L'UNION UNIVERSITAIRE AMÉRICAINE A PARIS

Club pour les étudiants fondé par plusieurs collèges et universités
d'Amérique, rue de Richelieu, Paris
(Actuellement transféré rue de Fleurus)



International Film Service

SALLE DE LECTURE DE L'UNION UNIVERSITAIRE AMÉRICAINE, RUE DE RICHELIEU, PARIS

A l'usage des étudiants mobilisés ou non qui se trouvaient en Europe pour la cause des Alliés

nuît, tous les sacs à terre du parapet avaient une apparence humaine convulsée. Car vous savez qu'on dépose sur le parapet les soldats qui sont tués dans la tranchée, en attendant qu'on ait la possibilité de les enterrer. Il était dans une mauvaise passe, mais ces deux vers le sauvèrent. Ils présentèrent à son esprit le tableau d'un endroit qu'il était sûr de n'avoir jamais vu, mais qui était d'une telle beauté qu'il en oublia l'horreur de la guerre. Ils devinrent pour lui comme un talisman, qui lui procurait précisément le soulagement dont il avait besoin aux heures de grande souffrance morale. Un autre camarade, un homme de ma compagnie, trouva ce soulagement à répéter le sonnet de Hood sur le Silence :

Il y a un silence là où il n'y a jamais eu de bruit,
Il y a un silence là où nul bruit ne peut être ;
Dans la froide tombe, sous la profonde, profonde mer,
Ou dans le désert immense où l'on ne trouve aucune vie.

« C'est l'un des plus beaux sonnets de notre langue, à mon avis ; mais imaginez un soldat se répétant ces vers sous le feu des obus ! C'est bizarre, n'est-ce pas ? »

« Bizarre ? Ce n'est pas le mot juste. Si tout autre que vous m'avait raconté cela, j'aurais dit que c'était fort peu probable. »

« Mon cher ami, cela provient de ce que vous n'avez jamais eu l'occasion de mettre la poésie à l'épreuve du ieu. Venez vous joindre à nous ! Cela vaut tous les dangers de découvrir par soi-même que la Beauté est la Vérité, la Vérité la Beauté. Oui », ajoutait-il, « Grand Dieu ! Cela en vaut la peine. »

« Le soldat matricule 940 », dans son livre « On the Remainder of our Front » décrit la pluie, la boue et la saleté des tranchées. « J'ai achevé « Le Sanctuaire Inviolable » et je ne puis sortir un autre livre, comme mon sac est épouvantablement fangeux... Tout était trop sale pour qu'on pût écrire, l'après-midi, je m'efforçais d'oublier ce qui m'environnait en me plongeant dans les complications de Browning, et entre les averses, je parvins à lire deux mille vers de « The Ring and the Book ».

Dans une lettre à sa mère, un sous-officier canadien, décrivant la nuit que sa tranchée fut bombardée, parle du terrible désir dont il fut saisi, après avoir vu mourir cinq de ses hommes, non seulement de faire le plus de mal possible à l'ennemi, mais encore de préserver à tout prix la vie de ceux qui restaient. S'élançant dans les différentes travées du secteur, il les exhorta à la patience et au sang-froid, les invectivant quand ils en manquaient, avec pour seule pensée, pour seule préoccupation, de les entretenir dans la fermeté, tandis que tout le temps les paroles suivantes de Kipling traversaient son esprit, bouscullaient la peur, la fatigue et tout instinct égoïste :

Si vous pouvez contraindre votre cœur, vos nerfs et vos
[muscles
A accomplir votre devoir, longtemps après qu'ils ont crié grâce,
Et ainsi tenir, quand il n'y a plus rien en vous
Hormis la volonté qui leur dise : Tenez !

Pour prouver plus amplement que la poésie a soutenu l'épreuve du feu, permettez-moi de citer quelques pas-

sages des « Lettres des Flandres » du Lieutenant Gillespie. Dans l'une de ces lettres à la maison, il parle d'une « fameuse épitaphe de Platon sur un ami qui mourut jeune, et qui roule sur le contraste entre l'étoile du matin et celle du soir. Shelley l'a ainsi traduite, à ce qu'il me souvient :

Tu étais l'étoile du matin parmi les vivants
Avant que ta pure lumière eût fui,
Maintenant que tu es parti, comme Hesperus, tu donnes
Une nouvelle splendeur aux morts.

Mais le texte grec est plus simple et meilleur. »

La veille de l'attaque dans laquelle il fut tué, Gillespie écrivait à son père une longue lettre qui se terminait ainsi :

« Ce sera une grande bataille, et même quand je pense à vous, je ne souhaiterais pas n'y pas participer. Vous vous rappelez « Le Guerrier Heureux » de Wordsworth :

Qui, s'il est appelé à confronter
Quelque moment terrible auquel le Ciel a lié
De grands résultats bons ou mauvais pour le genre humain,
Est heureux comme un amoureux et paré
D'une clarté soudaine comme un homme inspiré.

« Je ne pourrais jamais être tout ce que devrait être un guerrier heureux, mais cela vous fera plaisir de savoir que je suis très heureux, et quoi qu'il arrive, vous vous le rappellerez. »

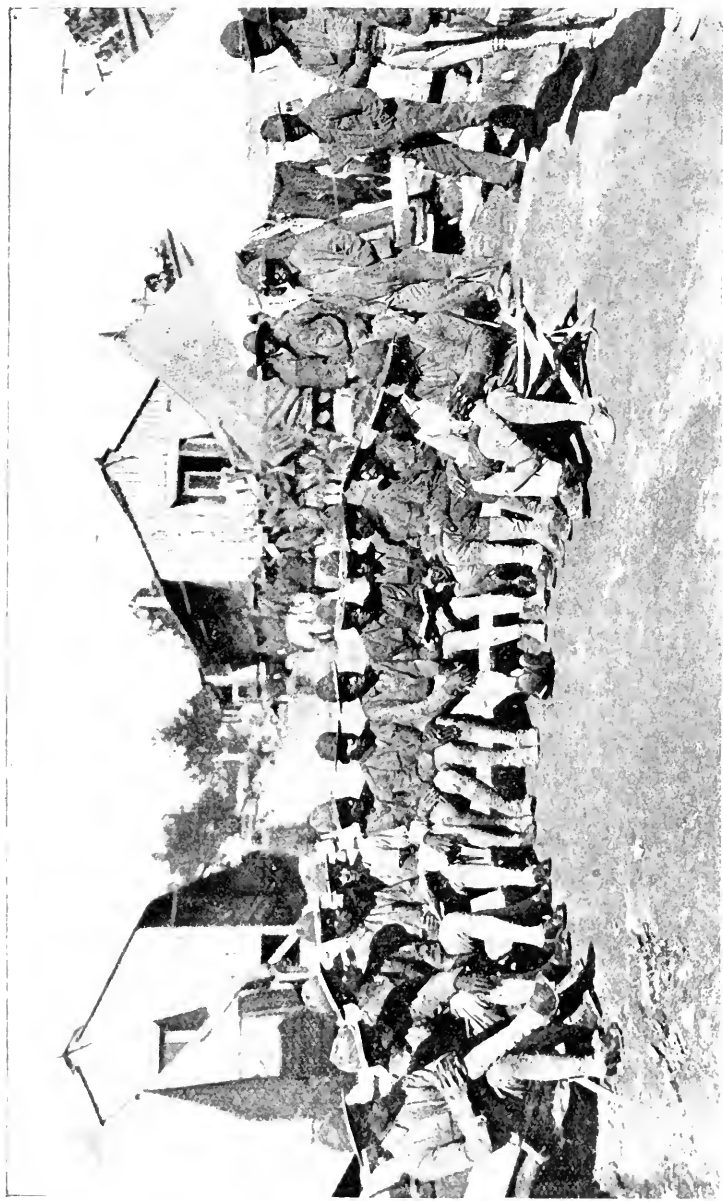
L'officier anonyme, dont on a publié les lettres à sa mère sous le titre « De l'abri au cantonnement », déclare qu'en ce qui est des soldats qui ont des traditions à

conserver, l'éducation et l'entraînement constituent une sorte d'armure :

Que vous gagniez ou perdiez le prix,
Luttez et soyez vainqueur si vous pouvez ;
Mais que vous tombiez ou que vous vous éleviez,
Plaise à Dieu que chacun de vous soit un gentleman.

« Nous pouvons n'en pas mener large pour un moment. Ça nous arrive parfois. Mais ça n'a pas d'importance. Le principal est de ne pas montrer que vous avez peur, et d'agir comme si vous n'aviez pas peur... A propos, il est plutôt curieux, n'est-ce pas que les hommes soient plus passionnément adonnés à la poésie que les femmes ? Il n'y a presque personne parmi nous qui n'ait quelque part, à portée de la main, son volume favori de poésie tout endommagé par l'usage. Kipling parcourt ce champ de bataille à pas de géant, et nous le portons dans notre poche en de petites éditions, mais j'ai rencontré une femme sur le champ de bataille — une mince et petite collection de, devinez qui ? — Ella Wheeler Wilcox ! »

« Entre nous seulement (n'en dites rien à mon lieutenant) », écrit un simple soldat du Camp Lewis, « je préfère de beaucoup m'asseoir pour lire un peu de Cymbeline, d'Hamlet, ou de Lear chaque jour, plutôt que de bâcher les stupidités de la théorie. Mes chers livres, dont j'étais fou avant de venir ici, me paraissent à présent plus précieux que par le passé. A vrai dire, je crois que cela m'a permis de conserver ma santé et ma bonne humeur, plus que n'importe quoi d'autre,



SOLDATS NÈGRES FAISANT LA LECTURE A LEURS CAMARADES ILLETTRÉS AU CAMP GORDON



Cliché Underwood & Underwood

BARAQUE DE L'ŒUVRE ISRAËLITE A NEW-YORK

d'avoir à l'occasion quelques heures de loisir pour m'asseoir et lire dans une bibliothèque confortable. Et je me suis aperçu, autant que cette constatation peut permettre d'en juger, que toutes les grandes œuvres de la littérature prennent un sens différent — plus grand, plus profond, plus beau que jamais auparavant. Cette terrible guerre a mille et une compensations qui ne se font jour que petit à petit, à mesure que le temps passe.

« Je ne sais ce qu'il en est des autres bibliothèques, mais dans la nôtre, il y a une collection de poésie qui sort tout à fait de l'ordinaire. Elle est relativement vaste et étonnamment bien choisie. C'est la dernière chose à laquelle je m'attendais, mais ce me fut une agréable surprise. En plus des poètes classiques, il y a des livres comme « Paolo et Francesca » de Stephen Philips, « Francesca da Rimini » de d'Annunzio, et un grand choix de poètes contemporains. Les romans prédominent, comme il le faut, dans une bibliothèque de ce genre, et l'on trouve la plupart de ceux des bons auteurs. Il y a cependant sur les rayons un grand nombre de curiosités en fait de romans — la plupart devraient être taxées de reliques — qui représentent, à ce que je suppose, les dons de patriotes bien intentionnés, mais peu avertis. Je suis constamment surpris par les titres nouveaux pour moi de ces volumes mystérieux. Laissez-moi vous assurer de tout mon cœur que, quoi que vous ou la bibliothèque dans laquelle vous travaillez puissiez faire pour les bibliothèques de camp, c'est un travail avisé et qui rend des services incontestables

aux hommes qui se trouvent aux armées. J'en sais quelque chose ! »

L'une des premières demandes formulées à un hospice de la Croix Rouge eut pour objet les quatrains d'Omar Khayyam. L'officier qui se chargea de faire venir les « Rubaiyat » pour y satisfaire s'imagina d'abord que le soldat en avait lu une citation dans quelque réclame pour cigarettes, mais il finit par découvrir qu'en réalité, il savait une grande partie du poème par cœur.

Un malade en traitement à l'hôpital du Camp Zachary Taylor fut très séduit par ces vers de W. E. Henley :

De la nuit qui me couvre,
Noire comme le Puits qui va d'un Pôle à l'autre,
Je remercie les dieux qu'il peut y avoir
Pour le don de mon âme qu'on ne peut conquérir.

.
Quelque étroite que puisse être la porte,
Quelque chargé de punitions que soit le rapport,
Je suis le maître de ma destinée,
Je suis le capitaine de mon âme.

Ce soldat ayant montré de l'intérêt pour Kipling, la bibliothécaire lui remit un exemplaire de « Si » qu'elle avait fait copier à la machine. Il le lut à plusieurs reprises et formula ce commentaire : « Ça n'est pas mal. Il y a là-dedans plus de raison que de rime. »

Après les romans, la poésie occupe un rang élevé dans la faveur des soldats, Kipling venant en tête et Robert Service le suivant de près. « Service a l'air de vous parler », disait un homme au bibliothécaire de l'hôpital du Camp Wadsworth, pour lui expliquer la raison du goût des soldats pour la poésie. « Je voudrais

bien avoir en moi assez de poésie pour vous remercier de ceci », disait un soldat américain à un collaborateur de l'Y. M. C. A. en France, qui lui avait prêté un exemplaire du recueil de poésies « Oxford Book of English Verse ».

Au cours d'une de ses tournées au Camp Doniphan, un vieux général sévère et résolu demanda au bibliothécaire « La Prière Parfaite » de James Whitcomb Riley. Il fallait de la poésie moderne à un homme qui avait évidemment des antécédents littéraires ; de la poésie à copier pour envoyer à sa femme à la maison, tel était le vœu d'un soldat, qui demanda par la suite s'il pourrait acheter un exemplaire de Longfellow pour l'emporter chez lui à sa démobilisation. Chose curieuse, c'est un bataillon de travailleurs nègres qui lut Shakespeare de la manière la plus suivie dans un certain camp.

En aidant à l'ouverture des colis de livres dans l'un des grands camps, un volontaire aperçut un exemplaire d'« Evangeline ». « Il y a bien longtemps que je n'ai pas lu ça », dit-il, et il emprunta le livre sur-le-champ. Quand il le rapporta, il eut ces mots pour commentaire : « Cela a été pour moi un véritable plaisir. »

Même la station d'hydravions de Montauk demandait des poèmes, particulièrement les poèmes marins de Kipling. Comme on lui demandait ce que des officiers de marine qui étudiaient l'aviation navale pouvaient bien trouver d'utile dans la poésie de Kipling, un officier répondit : « Tous ceux qui vont sur mer ont beaucoup de choses utiles à apprendre dans les poèmes de

Kipling. Ses poèmes marins sont un manuel. Un marin qui a fait le tour du monde peut prendre « La Chanson des Villes » et expliquer des choses qu'aucun terrien ne pourrait jamais comprendre. Un constructeur de vaisseaux ou un ingénieur de la Marine peut faire remarquer dans l'histoire intitulée « Le Bateau qui s'est découvert » bien des détails intéressants qui dépassent de beaucoup la portée d'un lecteur ordinaire. Kipling est le seul poète au monde qui comprenne la marine et les hommes qui la font. »

L'opinion d'une infirmière anglaise en France prouve plus amplement encore l'influence salutaire de la poésie aux jours tragiques de la guerre.

« Par ici, » peut-on lire dans le livre intitulé « De Cambridge à Camiers », « on n'a guère le temps de lire, cependant la poésie a repris quelque chose de son ancienne aptitude à consoler, raffermir et revivifier l'esprit. Quoique utiles aux malades, les romans sont ou trop absorbants, ou trop peu en rapport avec notre besoin journalière, et nous n'avons ni le temps, ni la force de lire des livres qui demandent une étude attentive. Mais durant les longues veilles, quand les blessés ou les malades dorment tranquillement autour de nous, ou quand nous ne sommes pas de service et que nous pouvons, étendues pour un moment sur la falaise parmi les œillets de mer et les grandes marguerites blanches, nous baigner dans le chaud soleil et la brise salée, c'est alors qu'il convient de sortir un mince volume de Rupert Brooke ou de James Elroy Flecker et de se livrer à la beauté qui n'est jamais vieille et ne lasse jamais. Pour

le dernier Noël, ma sœur m'a envoyé un volume de « Poésies Géorgiennes » qui est plein d'attraits pour des cerveaux fatigués. Il y a là « Musique » de Walter de la Mare et « Of Greatham » de John Drinkwater, pleins de souvenirs de la terre bien-aimée dont nous sommes momentanément exilées. Il y a l'inoubliable peinture de « Vagabond » de John Masefield. Mais je crois que j'aime mieux encore la chanson des « Portes de Damas » de James Elroy Flecker avec sa vision des quatre Grands Gardiens appuyés sur leur pique et des quatre routes qui vont l'une à Alep la Gaie, l'autre à La Mecque la Sainte, l'autre au désert de feu et la quatrième à la mer enchantée. Cependant, quelque puissante qu'en soit l'emprise, je me tourne plus souvent encore du côté du mince volume de Rupert Brooke « 1914 » et j'y trouve la consolation et un rafraîchissement spirituel. Il est plein de cette soif de beauté qui caractérise les autres poètes géorgiens, de cet enivrement pour tout rapide et vif émoi des sens, mais il a quelque chose de plus, la perception de l'âme de la guerre, qui l'élève au royaume du grandiose et du tragique. Plus qu'aucun autre poète de son temps, Rupert Brooke a interprété et personnifié l'esprit avec lequel nos soldats sont allés au combat — non pas par vain amour de bataille, ou désir de conquête, non en esclaves conduits au massacre par un tyran militaire, mais les yeux clairs et la main ferme, pleinement conscients de la joie de vivre, et de tout ce qu'ils abandonnaient cependant de leur libre volonté et sans peur. Pour nous qui avons si souvent à assister les mourants et à pleurer les morts, il nous est

bon de savoir avec quel visage d'ami la Mort est apparue à quelqu'un qui allait bientôt se trouver en sa présence. »

Au début de la guerre, un jeune Écossais avait souvent exprimé le désir que, s'il venait à mourir, on inscrivît sur sa tombe le « Requiem » de Robert Louis Stevenson. Quand il eut été tué, l'un des sergents dicta les vers de mémoire et les fit graver sur la croix qui surmontait le lieu de son dernier sommeil :

Sous le vaste ciel étoilé
Creusez ma tombe et laissez-moi mourir.
J'ai vécu joyeux et je meurs joyeusement,
Et c'est volontairement que je me suis couché.

Que tels soient les vers que vous graverez pour moi :
Il repose là où il désirait être,
Le matelot est de retour, de retour de la mer,
Et le chasseur est de retour de la colline.

CHAPITRE XVIII

LA BIBLE AUX TRANCHÉES

Avant la guerre, menant sa vie dépourvue d'aventures, l'Anglais ordinaire, déclare Donald Hankey, pouvait difficilement passer pour posséder la moindre philosophie, mais plutôt un code d'honneur et de morale basé en partie sur la tradition et en partie sur ce qu'il observait lui-même de la loi de cause et d'effet dans la vie de son entourage. Quand la guerre fut venue et qu'il se trouva dans les rangs, l'Anglais s'aperçut que cette philosophie bon enfant n'allait pas tout à fait de pair avec les sacrifices qu'on attendait de lui. Il lui fallut donc essayer de repenser. Mais ce n'était pas chose aisée. Il n'avait lu que bien peu d'ouvrages qui pussent lui servir à présent. Il pouvait tout juste se rappeler quelques phrases de la Bible, quelques vers d'Omar Khayyam et une phrase ou deux de syntaxe latine, entre autres celle-ci :

Dulce et decorum est pro patria mori.

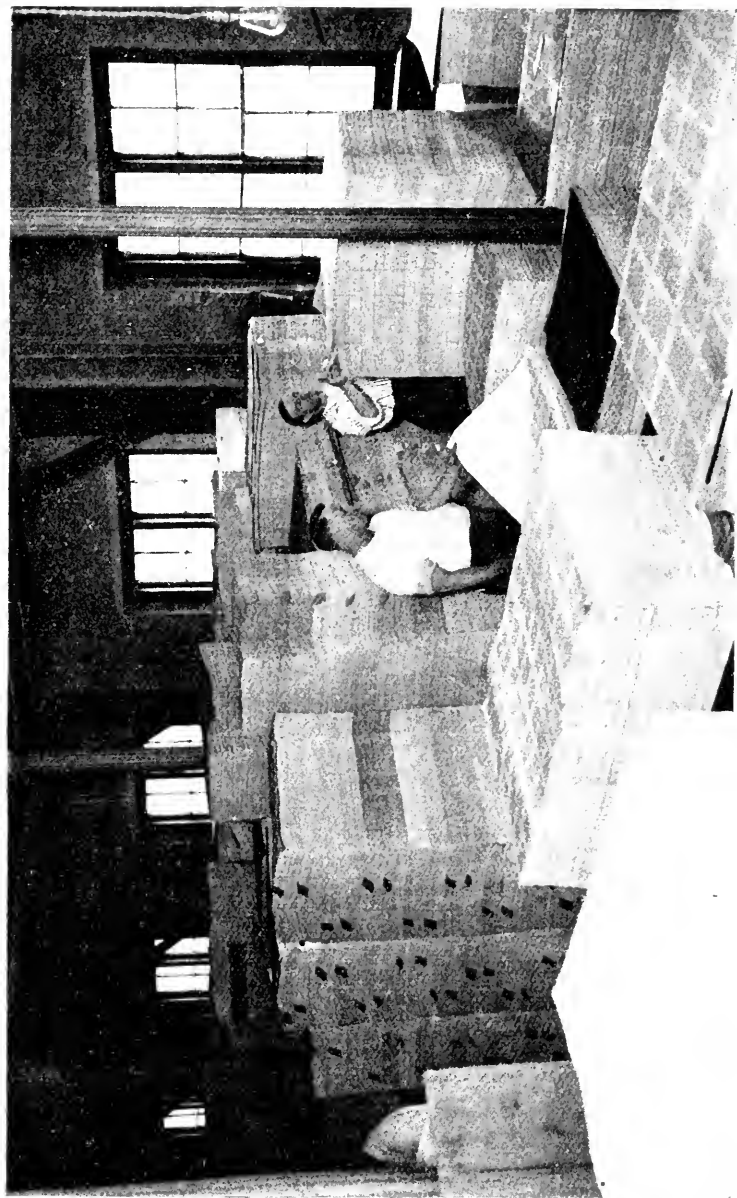
Mais quand il se trouva dans une tranchée de soutien, sous un bombardement intense, Omar, qui vivait avant l'époque des explosifs à haute puissance, lui fut d'un

maigre secours, et cela ne semblait pas beau jeu de se tourner vers la Bible, après l'avoir délaissée si longtemps. Sans pouvoir définir son état d'esprit, il hésitait entre le fatalisme et l'évangile de « la volonté dominante » et se sentait bien près de devenir le disciple de Nietzsche.

Pour démontrer jusqu'à quel point le dogme avait perdu son emprise sur l'esprit du plus grand nombre, le Révérend Neville S. Talbot, dans ses « Réflexions sur la religion au front », nous parle d'une chanson qu'il entendit souvent aux concerts improvisés que donnaient les soldats. Elle est intitulée : « L'Ours et le Prédicateur » et il la cite en s'excusant auprès de ceux qui sont prompts à se scandaliser. La chanson roule sur un pasteur nègre, qui, contre sa conscience, s'en fut à la chasse un dimanche et, à son retour, fit la rencontre d'un ours gris. S'étant réfugié en haut d'un arbre, telle est sa prière :

Seigneur, qui avez délivré Daniel de la fosse aux lions
Et Jonas du ventre de la baleine — et encore
Les trois jeunes Hébreux de la fournaise ardente,
A ce que rapporte le Livre Saint, [ours gris !
Seigneur, si vous ne pouvez me protéger, ne protégez pas cet

« Voilà », déclare M. Talbot, « l'épitomé d'une incrédulité à l'égard de la Bible qui fait de grands progrès. C'est la pire des critiques sous sa forme populaire la plus crue, et les hommes sont à sa merci. J'ai vu un mess d'officiers s'engager dans des débats sur la Bible avec un médecin écossais, sceptique, qui était d'une habileté supérieure. En tant que croyant, de la vieille



Cliche Paul Thompson

L'IMPRESSION DES BIBLES POUR L'ARMÉE ET LA MARINE

La Société Biblique Américaine en fournit un million à l'Y. M. C. A. pour les soldats et les matelots



Cliché Paul Thompson

L'EMBALLAGE DES BIBLES KAKI

On se proposait d'en donner une à chaque soldat

école, ils durent admettre qu'ils étaient à court d'arguments sans pouvoir s'en tirer d'une manière quelconque, comme une compréhension intelligente de la Bible le permet. »

Cela me fait penser au matelot pour lequel ces paroles du Livre de la Révélation « il n'y avait plus de mer » étaient une source de tourments insupportables. Quoique illettré, c'était un homme profondément religieux et un partisan du sens littéral, et la pensée d'un monde sans mer lui apparaissait comme presque intolérable. Il fallait croire à la Bible, mais qu'allaient devenir les matelots ?

Aucun des gouvernements belligérants ne mit obstacle, de propos délibéré, à la distribution de la Bible, et, d'après les rapports les plus récents, les bureaux de la Société Biblique Britannique et Étrangère étaient encore ouverts à Berlin, Vienne et Constantinople, les derniers endroits où l'on aurait pu le croire. La Société Biblique Nationale d'Écosse rapporte qu'en 1917, son bureau était encore ouvert en Hongrie, quoique son œuvre s'exécutât dans toute la détresse de la famine. La Société Biblique Britannique et Étrangère a distribué plus de sept millions de Bibles, Nouveaux Testaments et Extraits, non seulement parmi les troupes britanniques et alliées, mais même jusque dans les rangs ennemis. Durant cette guerre, sauvage entre toutes, qui mit en œuvre les méthodes les plus diaboliques et engendra des haines sans précédent, on a vu des prisonniers russes en Allemagne recevoir des Bibles

imprimées sur des presses allemandes, payées par des fonds américains et transmises par des intermédiaires britanniques. Les demandes des soldats bulgares dans les tranchées épuisèrent le stock de la Société Biblique Américaine à Sofia. De nombreux exemplaires des Saintes Écritures en chinois furent également envoyés de Shang-Haï aux travailleurs chinois en France.

La Société Biblique Américaine, qui avait cependant acquis de l'expérience en ce qui concerne la diffusion de la Bible pendant la guerre du Mexique, la guerre civile américaine, la guerre russo-japonaise, la guerre hispano-américaine et les récents désordres sur la frontière mexicaine, eut du mal à satisfaire aux besoins des troupes d'aujourd'hui.

Depuis l'entrée en guerre des États-Unis, la Société a publié dans ses éditions pour l'Armée et la Marine 2.231.831 volumes de l'Écriture Sainte. La plupart de ceux-ci étaient des dons gratuits faits aux aumôniers de l'Armée et de la Marine des États-Unis et destinés à la distribution aux troupes et aux comités de guerre de l'Y. M. C. A. Des prix spéciaux, souvent très inférieurs aux prix de revient, furent consentis pour tous les autres exemplaires. Le don spécial d'un million d'exemplaires du Nouveau Testament fait à l'armée et à la marine par l'intermédiaire de l'Y. M. C. A. fut réalisé en dépit des difficultés dues au combustible, aux transports et aux conditions climatiques dont le pays eut à souffrir pendant l'hiver de 1917-18. Les deux principaux problèmes qu'eut à résoudre la Société furent de se procurer les fonds nécessaires et

de satisfaire à des besoins grandissants. Il arrivait une foule de demandes de sources tout à fait différentes. Pendant des semaines, les presses de la Société marchèrent jusqu'à deux heures du matin.

Les volumes étaient expédiés aux troupes tout d'abord par l'intermédiaire des neuf Agences nationales de la Société dont la plupart firent des efforts tout particuliers pour les distribuer. Ensuite, on utilisait les sociétés auxiliaires, telles que les Sociétés Bibliques du Massachusetts et du Maryland. Enfin l'Y. M. C. A. avec laquelle la Société Biblique Américaine avait conclu un arrangement, faisait largement appel à ses propres ressources.

Les Directeurs de la Société estimèrent que chaque recrue de l'armée ou de la marine devait avoir l'Ancien Testament, ou l'Évangile, ou toute la Bible pour son usage personnel. Un certain nombre d'hommes étaient heureux de les recevoir et ne demandaient pas mieux que de les payer ; aux autres, il fallait naturellement les donner gratuitement. Dans l'un des forts du port de New York, avant que les hommes eussent été transférés dans des camps de concentration, cent cinquante soldats se présentèrent le même jour pour réclamer personnellement les Livres Saints.

Le Maréchal Foch écrivait : « La Bible est certainement la meilleure préparation que vous puissiez donner au soldat américain qui va se battre pour son idéal et sa foi magnifique. »

On comprit que le meilleur moyen de pourvoir le soldat d'une Bible ou d'un Nouveau Testament était

de faire envoyer ce livre par les gens de sa maison, de sa ville ou de son église. Beaucoup eurent soin de l'en munir avant son départ. La Société se servit de ces intermédiaires et fournit de Livres Saints un grand nombre d'individus, d'églises, d'écoles du dimanche et d'œuvres locales. Le service du Nord-Est de la « Society's Atlantic Agency » de Pensylvanie, ramassa 400 dollars dans les églises de Scranton pour acheter des Bibles aux soldats de la ville et de la région. A l'usage particulier des troupes du Maryland, la Société Biblique du Maryland commanda 10.000 exemplaires des Saintes Écritures contenant une lettre du Président Wilson écrite à la demande de son Président, le Dr Goucher. La Société du Massachusetts fit insérer une lettre du Gouverneur de cet État dans ses livres et en donna des milliers à ses troupes. La Société Biblique de New York ayant pour rayon d'action la ville et le port de New York, distribua 25.000 livres saints et fragments qui contenaient une lettre du Colonel Roosevelt au même effet.

Les statuts de la Société Biblique Américaine interdisent de placer quoi que ce soit à l'intérieur des Bibles, sauf une page d'identification. Comme les réserves financières de la Société étaient épuisées, elle dut faire une campagne spéciale pour recueillir de nouveaux fonds, afin de couvrir le prix des livres déjà publiés et de préparer des ressources pour les éditions futures.

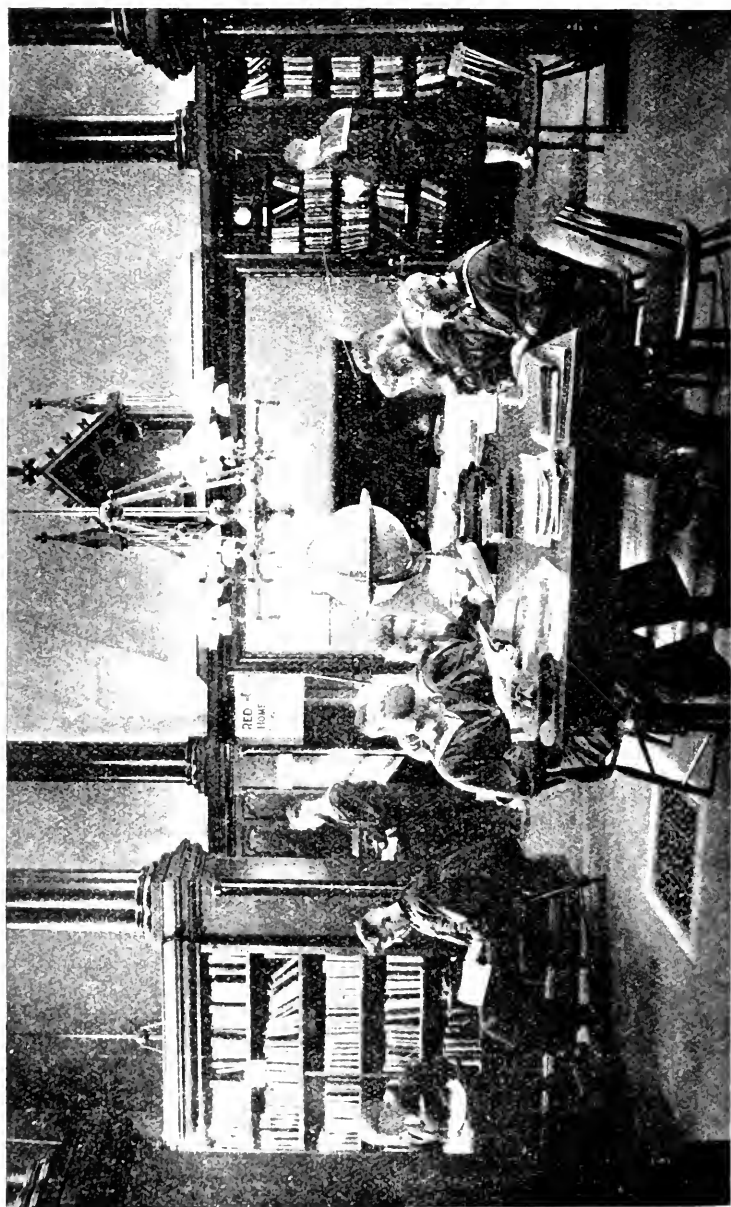
A l'exclusion de l'œuvre des Sociétés Bibliques Continentales, dont le bilan n'est pas encore connu, une estimation pondérée fixe le nombre de Bibles, Nouveaux



Cliché Underwood & Underwood

DISTRIBUTION DE BIBLES PAR LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE NEW-YORK

Le général Léonard Wood et le contre-amiral Usher s'intéressaient vivement à cette œuvre



ÉCOLE NAVALE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL DE CAMBRIDGE (ÉTATS-UNIS)

Testaments et fragments distribués par les Sociétés Bibliques Américaine, Britannique et Écossaise, à 15.000.000 d'exemplaires. « On n'avait encore jamais vu dans l'histoire de l'humanité », déclare le Dr William I. Haven, « tant d'exemplaires d'un même livre aux armées que pendant cette guerre — non seulement notre version du Roi Jacques, mais des textes juifs choisis et reliés en kaki pour la poche du soldat ; le Nouveau Testament de Douay, fourni par la Société d'aide aux aumôniers du Comité de Guerre Catholique, des livres en langue morave et des lectures préparées par l'Association Chrétienne de Jeunes Gens » (Y. M. C. A.).

La Ligue du Nouveau Testament de Poche, qui a ses bureaux à Philadelphie, accomplit une action exceptionnelle par l'intermédiaire des aumôniers et de l'Y. M. C. A. Elle publia plusieurs éditions du Nouveau Testament, avec des reliures différentes. L'une d'elles contient le message du Président aux troupes sur la lecture de la Bible ; une autre en contient de semblables du Général Pershing et du Colonel Roosevelt. Il y a aussi une liste « d'urgence » de morceaux choisis à faire lire aux soldats qui se trouvent dans la solitude, l'inquiétude ou le danger. A l'intérieur de la couverture inférieure, il y a une page intitulée « Ma décision » qu'ont signée des milliers de soldats et de matelots. Le fils d'une femme titrée, jeune officier servant au front, fut tué et tellement défiguré que le seul moyen de l'identifier fut la signature de la « décision » dans un Nouveau Testament à l'usage du « service de l'avant » qu'on trouva sur lui.

Voici l'appel du Président Wilson aux hommes de l'Armée et de la Marine :

« La Bible est la parole de Vie. Je vous engage à la lire et à le constater par vous-même. Lisez-en, non de petits fragments çà et là, mais de longs passages qui vous mèneront véritablement au cœur du sujet. Vous la trouverez pleine, non seulement d'hommes et de femmes réels, mais aussi de choses qui vous ont fait réfléchir et troublé toute votre vie, comme les hommes l'ont toujours été, et plus vous lirez, plus vous concevrez nettement les choses qui valent la peine qu'on s'en occupe et celles qui n'en valent pas la peine, les choses qui rendent l'homme heureux — la loyauté, l'honnêteté dans ses actions, la vérité dans ses paroles, la volonté de tout sacrifier s'il le faut pour ce qu'il croit être son devoir, et par-dessus tout, le désir d'obtenir véritablement l'approbation du Christ, qui a tout donné pour lui ; et les choses qui doivent infailliblement le rendre malheureux, — l'égoïsme, la lâcheté, l'amour du lucre, et tout ce qui est bas et vil.

« Quand vous aurez lu la Bible, vous saurez qu'elle est la parole de Dieu, parce qu'elle vous aura révélé votre propre cœur, votre propre bonheur et votre propre devoir. »

Voici maintenant la teneur du message du Colonel Roosevelt aux troupes :

« L'enseignement du Nouveau Testament est annoncé dans ce passage de Michée (Michée VI.8) : « Qu'est-ce que le Seigneur demande de plus de toi que de rendre la justice, d'aimer la clémence, et de marcher humblement avec ton Dieu ? »

« Rends la justice ; et pour cela, combats vaillamment les armées d'Allemagne et de Turquie, car ces nations soutiennent dans ce cataclysme le règne de Moloch et de Béalzébuth sur la terre.

« Aime la clémence ; traite bien les prisonniers, secours les blessés, traite toute femme comme si c'était ta sœur, prends soin des petits enfants et aie pitié des vieillards et des faibles.

« Marche humblement ; tu le feras si tu étudies la vie et l'enseignement du Sauveur.

« Que le Dieu de justice et de clémence t'aie en sa garde. »

« Je suis heureux de voir que tout homme de l'armée va posséder le Nouveau Testament », écrivait le Général Pershing. « Ses leçons vont nous fortifier en vue de notre grande tâche. »

Un membre de la Mission de l'Église Méthodiste Épiscopale en France raconte qu'un jour, il alla voir en prison un malheureux soldat et lui remit le Nouveau Testament. Il revint le voir la semaine suivante. On lui en demanda des exemplaires pour les autres prisonniers et une Bible pour le gardien. « Il était vraiment impressionnant », écrit le pasteur, « de voir ce pauvre garçon derrière sa porte de fer souriant et me faisant des signes de remerciement et de gratitude ».

Parmi les nègres qui étaient employés là, rapporte le même pasteur, il y en avait un qui avait déjà quelque idée du Nouveau Testament. Le lundi de Pâques, on le vit pleurer comme un enfant. Il avait à la main le livre qu'on lui avait donné et une lettre.

« Qu'avez-vous, mon garçon ? », demanda le pasteur.

« Je viens d'apprendre femme morte à Madagascar, et moi lire le Nouveau Testament. »

Un autre nègre de Nouvelle-Calédonie écrivait :

« Je vous demande de nouveaux exemplaires de l'Évangile pour des camarades et un Saint Mathieu pour moi. Moi aller bien, — et vous, mon pasteur, et votre fils, et votre fille ?

« Je suis votre fils qui vous aime

« DANIS ».

Un soldat anglais assis sur son lit, était en train de lire la Bible, quand plusieurs camarades s'assemblèrent autour de lui et l'un dit : « Ne garde pas tout pour toi, mon vieux. Si tu lisais tout haut, on pourrait tous entendre. » Il avait un excellent auditoire, et il lut plusieurs chapitres. Après cela, la lecture de la Bible devint une habitude dans cette baraque et on demanda souvent au jeune homme d'expliquer certains passages.

La Croix Rouge, l'Y. M. C. A., les Chevaliers de Colomb et l'Association Hébraïque de Jeunes Gens, en travaillant côte à côte au bien-être des soldats, firent beaucoup pour dissiper les préjugés de secte. On raconte l'histoire d'un prêtre catholique qui demanda un Nouveau Testament protestant à un secrétaire de l'Y. M. C. A. pour le porter à un jeune israélite à l'hôpital.

Un pasteur, qui portait toujours plusieurs livres saints sur lui pour les distribuer, en donna un à un jeune soldat. Plusieurs mois plus tard, comme il visitait

THE S O U L D I E R S Pocket Bible :

Containing the most (if not all) those places contained in holy Scripture, which doe shew the qualifications of his inner man, that is a fit Souldier to fight the Lords Battels, both before he fight, in the fight, and after the fight ;

Which Scriptures are reduced to severall heads, and fitly applyed to the Souldiers severall occasions, and so may supply the want of the whole Bible; which a Souldier cannot conveniently carry about him :

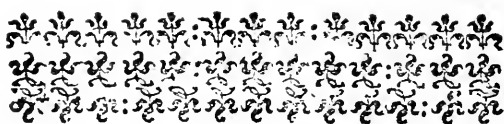
And may bee also usefull for any Christian to meditate upon, now in this miserable time of Warre.

Imprimatur, *Edm. Calamy:*

Jos. 18. This Book of the Law shall not depart out of thy mouth, but thou shalt meditate therein day and night, that thou maist observe to doe according to all that is written therein, for then thou shalt make thy way prosperous, and have good successe.

Printed at *London* by *G.B.* and *R.W.* for

Aug: 3^d *G. C.* 1643.



The Souldiers pocket Bible.

A Souldier must not doe wickedly.

Deut. 23. 9



When thou goest out with the host against thine enemies, keepe thee then from all wickednesse.

Luke 3. 14

The souldiers likewise demanded of him, saying, and what shall we doe? And he said unto them, doe violence to no man, neither accuse any faully, and be content with your wages.

Levit. 26.
27 37.

And if you will not for this obey me, you shall not be able to stand before your enemies.

Deut. 28.
25.

And the Lord shall cause thee to fall before thine enemies, thou shalt come out one way against them, and fly seven wayes before them.

A Souldier must be valiant for Gods Cause.

1 Sam. 18.
17.

Be valiant and fight the Lords battells.

2 Sam. 10.
12. 2

Be strong, and let us be valiant for our people, and for the Cities of our God, and

un hôpital, il fut accosté par ce même soldat, qui se présenta en lui serrant fort cordialement la main et lui dit : « Vous ne me reconnaissez pas, n'est-ce pas ? Mais moi je me souviens de vous. A vrai dire, je ne vous oublierai jamais. J'ai envers vous une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Vous vous rappelez qu'il y a plusieurs mois, vous avez distribué des Nouveaux Testaments à la gare de X... Vous m'en avez donné un, je l'ai mis dans mon sac, et quand je suis arrivé au front parmi les scènes affreuses de destruction, en face du danger et de la mort, alors qu'on ne savait pas ce que la minute suivante allait apporter, j'ai trouvé le temps de lire le petit livre que vous m'avez donné, je suis un homme nouveau, et c'est à votre petit livre que je le dois. Je ne sais comment je pourrai jamais assez vous remercier ! »

Un cavalier du Kansas disait : « J'ai négligé la Bible, mais je commence à m'apercevoir que, de ne pas lire ce livre, c'est comme si l'on oubliait de se laver les dents. Cela me fait l'effet d'une sensation de malpropreté. Aussi je continue mes lectures assez assidûment à présent. »

Au Camp Custer, un simple soldat désirait un Nouveau Testament, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. « Je ne sais pas lire », disait-il, « mais j'aime à en sentir un dans ma poche ».

M^{me} Alice Hegan Rice, tandis qu'elle remplissait les fonctions de bibliothécaire d'hôpital, offrit un roman à un ancien garçon de café avant d'avoir remarqué qu'il était absorbé dans la lecture de la Bible. « Non »,

dit-il, « sans lever les yeux, je ne veux rien lire avant d'avoir vu comment ce que j'ai là va tourner ». Et il faisait voir une édition de poche de l'Évangile selon Saint-Jean.

« Pendant la terrible épidémie de grippe qui a frappé notre camp avec une violence toute particulière », écrit un aumônier militaire américain, « j'ai été en rapports très étroits tous les jours avec les malheureuses victimes de ses ravages et je suis sûr qu'un certain nombre de jeunes gens que je connais doivent la vie au seul réconfort et à la seule force que leur a donnés la lecture d'un Nouveau Testament de poche. Et beaucoup d'autres ont été fortifiés et soutenus dans leur voyage à travers la Vallée des Ténèbres par les saintes promesses sur lesquelles ils se sont appuyés si fermement ».

Un soldat du second régiment d'infanterie de Pensylvanie disait à son aumônier : « Ce n'est pas la sorte de Bible que je désirais ». Comme il lui demandait de quelle sorte il en voulait une, il répondit : « Je veux un Ancien Testament, avec Notre Père dedans. » L'aumônier lui dit que ce livre n'avait encore jamais été publié. Le soldat répartit qu'il croyait que c'était ce qu'il désirait. « Tout au moins, je désire cette partie de la Bible que je pourrai lire tous les jours. » Quand l'aumônier lui eut déclaré qu'il pouvait en lire n'importe quelle partie chaque jour, le soldat ne se tint pas pour satisfait. Il dit : « Ma mère avait l'habitude de me lire une partie de la Bible tous les jours et c'est ce que je veux. » L'aumônier se mit alors à citer le

psaume 23. « C'est cela. C'est cela que je désire », s'écriait-il.

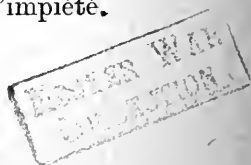
Il est certain que durant les guerres d'autrefois, le tonnerre des Psaumes était un antidote contre le tonnerre de la bataille. Pendant les Croisades, il n'y eut que bien peu de batailles contre les Sarrazins, auxquelles on ne chanta pas le « Venite » du Psaume 95, le cri de guerre des Templiers.

En 1380, alors que les hordes tartares marchaient sur Moscou, Démétrius, Grand Prince de Russie, s'avança à la rencontre des envahisseurs sur les bords du Don. Après avoir lu le Psaume 46, « Dieu est notre refuge et notre force », il se jeta dans la mêlée, qui se termina par la défaite des Tartares.

Les Psaumes étaient le cri de guerre de Jean Sobieski. C'est à l'un d'eux que l'Invincible Armada emprunta sa devise. C'étaient les mots de passe de Gustave Adolphe et de Cromwell, les chants de bataille des Huguenots et des Cévennois.

A la bataille de Courtrai, en 1587, les Huguenots chantèrent les versets 24 et 25 du Psaume 118. « Les poltrons ont peur », cria un jeune seigneur de la Cour du duc de Joyeuse, qui commandait les Catholiques : « Ils se confessent, Monseigneur », déclara un vétéran. « Quand les Huguenots font cela, c'est qu'ils sont prêts à lutter jusqu'à la mort. »

Les « Invincibles » de Cromwell étaient un corps qui, suivant la phrase de Carlyle, avait la crainte de Dieu, mais n'en connaissait pas d'autre. On ne permettait ni le pillage, ni l'ivresse, ni le désordre, ni l'impiété.



La tradition rapporte que chaque soldat de l'armée de Cromwell était porteur d'une petite Bible. Ce n'était pas une Bible complète, mais une brochure de 16 pages formée de citations appropriées de la version de Genève de l'Écriture Sainte, intitulée : « Bible de poche du Soldat », et imprimée, à ce qu'on présume, en 1643. Les passages choisis avaient trait à la guerre et avaient pour but de donner du nerf aux hommes pour le combat. En 1693 pendant la guerre contre la France, on réimprima cette brochure sous le titre « Bible à deux sols du Soldat Chrétien ». Et les citations étaient modifiées suivant la version du roi Jacques.

Durant la guerre civile en Grande-Bretagne, le commencement d'une bataille était souvent annoncé par le chant des Psaumes. Il en fut ainsi à la bataille de Marston Moor. En portant à sa tombe le corps de John Hampden, ses soldats chantèrent le Psaume 90, qui, depuis 1662, a pris place dans le service des morts.

Les Psaumes furent encore le cri de guerre des Huguenots en 1704, lorsque Cavalier remporta sa grande victoire. C'est au chant du Psaume 48, que Roland, l'un des chefs camisards, défit les Royalistes, au Pont de Salindres, en 1709.

La lecture et la foi de ces guerriers d'antan produisirent des hommes de la trempe de Sir Richard Grenville, qui, avec ses cent hommes et sa petite frégate de 40 tonneaux, combattit contre 53 vaisseaux de guerre espagnols montés par dix mille hommes. Les dernières paroles de Sir Richard nous ont été pieusement transmises par Sir Walter Raleigh :

« C'est ici que je meurs, moi Richard Grenville, l'esprit joyeux et tranquille parce que j'ai fini ma vie comme doit le faire un vrai soldat, qui a combattu pour son pays, sa reine, sa religion et son honneur. C'est pourquoi mon âme abandonne ce corps avec tant de joie, et laissera toujours derrière elle la renommée impérissable d'un vaillant et loyal soldat qui a fait son devoir comme il devait le faire. »

CHAPITRE XIX

LES LIVRES POUR LES SOLDATS AVEUGLES

Dans la salle de récréation d'un hôpital militaire anglais, j'observais un groupe de blessés qui jouaient au billard. L'un d'eux, tout jeune, et qui avait perdu ses deux jambes, prenait son tour au jeu assis sur une chaise roulante en guise d'observatoire. Je me mis à lui parler, mais il s'aperçut tout de suite de la pitié qui régnait dans mon esprit. « Oh ! » dit-il en essayant de venir à mon secours. « Je ne m'en suis pas tiré si mal. C'est mon camarade qui est à plaindre. Il a perdu les deux yeux ! »

Tout plutôt que cela. Tel était le sentiment du combattant. Il n'y a rien qui brise le cœur davantage que de voir les blessés dans les hôpitaux, les yeux bandés et ignorant encore leur sort. Vous voyez des hommes qui ont un œil de moins et dont l'autre est en très mauvais état — et qui se rattachent à la croyance que celui qui reste est ou redeviendra tout à fait bon.

L'ancienne idée que toute responsabilité cessait avec le retour du soldat à la vie civile, a fait place à un nouveau sentiment du devoir de la part du Gouvernement. On comprend maintenant qu'il ne suffit pas de

panser les blessures du soldat et de lui donner une pension, on doit le rééduquer pour son retour à la vie civile, de manière à ce qu'il puisse se rendre aussi utile que possible tant à lui-même qu'à son pays.

C'est dans ce but que l'Angleterre, la France, l'Italie et les États-Unis ont introduit dans leurs hôpitaux de convalescents des cours pratiques pour les blessés.

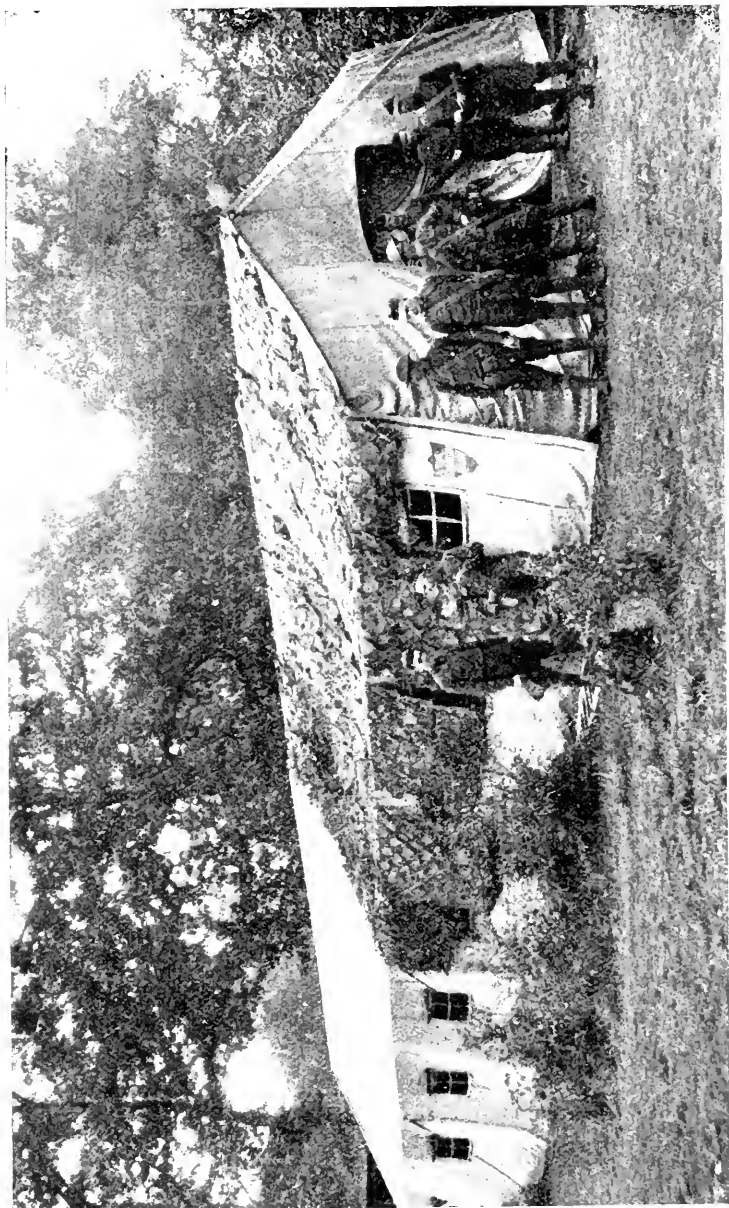
On tire parti de véritables travaux manuels non seulement pour leurs heureux effets sur l'esprit et le corps, mais encore en raison de leur valeur professionnelle et commerciale pour les soldats au moment de leur retour à la vie civile. On offre au blessé, dès qu'il est capable d'un effort physique et mental, des cours sur le travail des métaux légers, le dessin linéaire, le travail du bois, le modelage, les moteurs d'automobile et à combustion interne, la réparation des chaussures, l'art de faire des filets, le jardinage, l'élevage des volailles, des lièvres, des abeilles, et la floriculture. Tel a été le résultat que dans de nombreux cas, quoique mis en posture défavorable par la perte de membres et même de la vue, le soldat rééduqué s'est trouvé à même de remplir un emploi souvent plus rémunérateur que celui qu'il avait avant de s'engager.

Procurer des livres aux soldats aveugles est une tâche qui ne demande pas peu de réflexion et de soin. Il faut se rappeler en premier lieu que ces hommes sont des commençants dans l'art de lire avec les doigts, et qu'il faut les pourvoir de livres où l'on emploie le système de Braille avec toutes ses contractions. A cet effet, il faut les familiariser avec de nombreuses abréviations.

On doit préparer des manuels spéciaux pour leur aider à se rendre maîtres des diverses occupations qu'il leur est indispensable d'apprendre pour qu'ils soient capables par la suite d'avoir leur place dans le monde du travail. Un soldat désire encore se tenir au courant des nouvelles. L'Institut National des Aveugles de Londres publie un journal hebdomadaire, « L'Edition Braille hebdomadaire du Daily Mail », qui consiste en 16 pages de nouvelles et coûte 10 centimes.

Il est surprenant de constater avec quelle rapidité les soldats apprennent à lire et à écrire avec le système Braille. C'est probablement dû au fait qu'on donne à chaque élève un professeur particulier. Beaucoup d'entre eux, habitués à une vie active, en plein air, et dont le travail a rendu les mains calleuses, ont à acquérir la délicatesse de toucher requise pour passer les doigts sur les points en relief d'une page de Braille et leur faire remplir l'office des yeux. Cependant, un nombre considérable d'entre eux deviennent des lecteurs relativement habiles au bout de six mois. Ce temps écoulé, ce n'est plus qu'une question d'entraînement suivi, pour qu'ils deviennent de plus en plus experts. Beaucoup d'hommes qui, dans des circonstances ordinaires, n'auraient lu que peu de bons ouvrages, commencent à présent à lire quelques-uns des meilleurs auteurs en raison de l'infériorité même qu'ils ont d'être aveugles. Comme compensation pour la perte de leur vue, ils s'initient à la joie des belles lectures et voient leur éducation refaite sur un plan nouveau.

Deux institutions en particulier se sont rendues



Cliché Colonel E. J. Parker

TENTE CAMOUFLÉE DE L'ARMÉE DU SALUT JUSTE EN ARRIÈRE DES LIGNES A BOULLON



Cliche Colonel E. J. Parker

FEMMES DE L'ARMÉE DU SALUT

Elles distribuaient des livres aussi bien que des friandises

célèbres pour cette œuvre de rééducation, — St Dunstan's à Londres et le Phare de France à Paris.

L'ŒUVRE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

Grâce au génie d'organisation de Sir Arthur Pearson, l'asile de St Dunstan pour les soldats et matelots aveugles est devenu un centre modèle de travaux pratiques pour ceux qui ont perdu la vue. Le succès de l'entreprise, qui est d'autant plus remarquable que Sir Arthur est aveugle lui-même, doit être attribué en partie aux rapports étroits et constants entre les autorités médicales et militaires. Avant même que le soldat aveugle quitte l'hôpital, on lui confie une petite besogne pour occuper son esprit et l'encourager dans ses efforts en vue d'acquérir un nouveau moyen de se rendre utile. A St Dunstan on fait tout ce que l'ingéniosité peut suggérer et tout ce que la générosité peut fournir pour le tirer de l'abattement où le plonge son infirmité. L'œuvre a pour but de développer l'imagination et de stimuler l'initiative individuelle, de manière à faire bien entendre au patient, qu'à part la perte de la vue, il reste un homme normal, et à faire naître en lui l'orgueil du perfectionnement individuel, pour qu'il considère son infirmité comme une occasion de s'élever, plutôt que comme une calamité. On a appelé cet asile « la maison la plus heureuse de Londres ». Il a pour devise : « Ce que l'œil ne voit ne saurait peiner le cœur. »

L'enseignement commence à l'instant même où

l'aveugle arrive, et les méthodes employées ont une telle efficacité qu'au bout d'une semaine, il peut conduire des visiteurs à travers le jardin et les ateliers, ce qui n'est pas une petite prouesse, si l'on considère qu'ils couvrent une superficie de plus de six hectares.

La conception qui sert de base à l'œuvre est que « la cécité n'est qu'une gêne et de celles dont on peut tirer parti ». Le point initial du traitement est ce phénomène physiologique que nos autres sens — l'ouïe, l'odorat, le toucher — auxquels on fait peu appel tant qu'existe la vue, s'atrophient en quelque sorte faute d'usage. Un traitement rationnel réveille et développe ces sens à un point presque incroyable.

Dans les classes, on enseigne la lecture et la machine à écrire selon la méthode Braille et, dès que le sujet a subi l'examen d'écriture requis, on lui donne une machine à écrire pour son usage personnel. Il reste jusqu'à ce qu'il soit bon dans une branche, et alors on l'aide de différentes manières à faire son entrée dans sa nouvelle vie. On lui fournit des livres Braille en abondance. La Bibliothèque Nationale pour les Aveugles prête gratuitement des ouvrages à tous les soldats britanniques que la guerre a rendus aveugles ; et les frais d'envoi sont couverts par l'Institut National pour les Aveugles.

Quoique l'étude de la méthode Braille soit seulement l'une des nombreuses occupations auxquelles les aveugles s'adonnent simultanément, la plupart d'entre eux en possèdent toutes les difficultés au bout de cinq à six mois, et au moment où ils quittent St Dunstan ils

sont capables de lire assez vite pour prendre plaisir à la lecture.

En distribuant récemment des prix aux hommes qui avaient subi avec succès l'examen d'écriture Braille de l'Institut National pour les Aveugles, Sir Arthur Pearson leur dit que trois cent trente-quatre de leurs camarades de St Dunstan avaient déjà triomphé à cette épreuve difficile. « Si vous considérez que sur l'ensemble des aveugles du royaume, trois cents seulement, en dehors de ceux de St Dunstan l'ont subie avec succès, vous pouvez voir combien vous avez lieu d'être fiers de vous. »

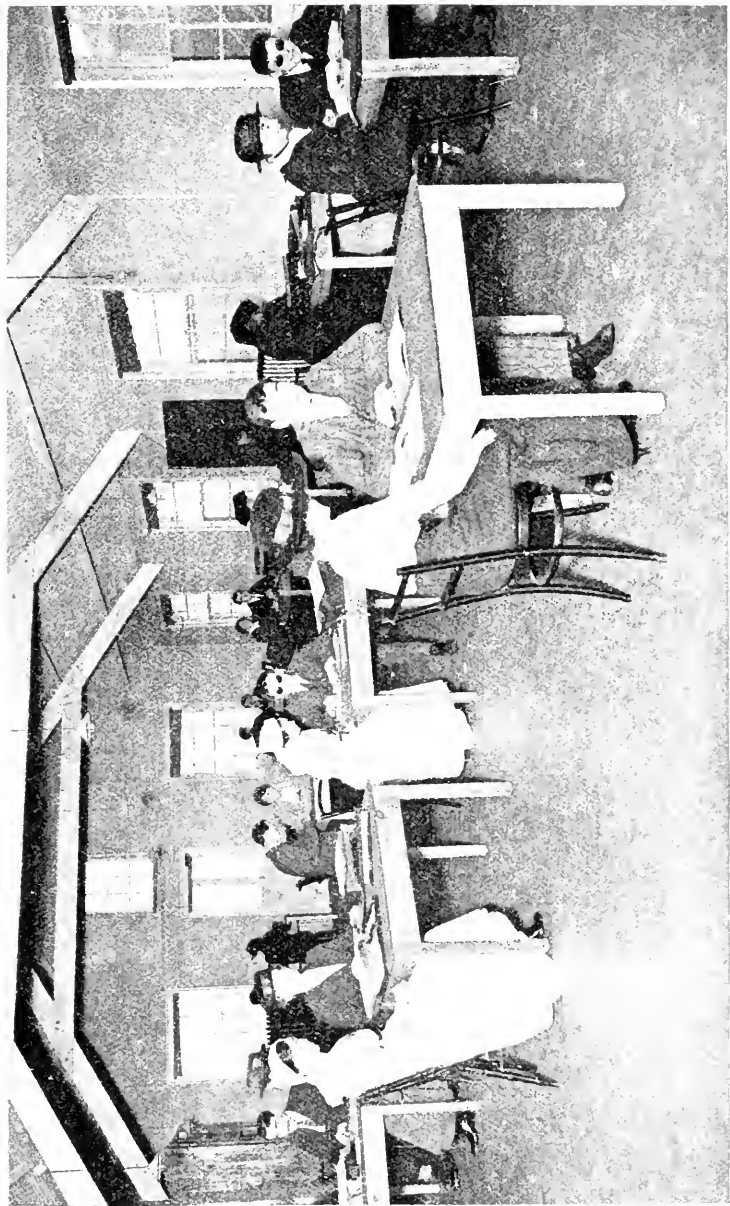
Voici quelles sont les professions qu'on enseigne et qu'on a choisies après examen approfondi comme offrant les meilleurs débouchés à des aveugles en quête d'un travail rémunérateur : le massage, la sténographie, la manipulation du téléphone, l'élevage de la volaille, la menuiserie, la fabrication des nattes, la réparation des chaussures et la confection des paniers. On enseigne aussi à faire des filets, mais on regarde cela plutôt comme une fantaisie que comme une véritable occupation. En règle générale, les cours, en ce qui concerne les matières les plus faciles, ne durent pas plus de six à huit mois. La sténographie prend plus de temps. L'étude du massage demande d'un an à un an et demi, car, en plus de la dextérité manuelle nécessaire, il faut encore acquérir des connaissances considérables en anatomie, en physiologie et en pathologie, et les examens qu'on doit passer sont très difficiles. On offre à chaque élève une belle collection de

livres techniques en caractères Braille, dont plusieurs ont été compilés par un ancien élève de l'École, qui, ayant perdu la vue au milieu de sa carrière médicale, s'est adonné au massage.

Quoique le massage ne soit pas une occupation nouvelle pour les aveugles, jusqu'à présent, les masseurs aveugles avaient été du moins des personnes douées de qualités intellectuelles supérieures. Pour cette raison, les autorités compétentes furent d'abord portées à considérer comme impraticable d'essayer d'entraîner des soldats aveugles à ce travail. Il n'en est que plus remarquable qu'en un an ou deux, quantité de soldats frappés de cécité au cours de la guerre aient acquis les connaissances voulues pour pouvoir soigner leurs camarades blessés obligés de garder le lit dans les hôpitaux militaires. Dans son récent volume, « La victoire sur la cécité », Sir Arthur Pearson s'exprime ainsi : « Il est étonnant d'observer le passage d'un état de désespoir et d'abandon avec la hantise d'une vie inutile, à cet exercice d'une habileté parfaitement stylée dans un travail de première nécessité. »

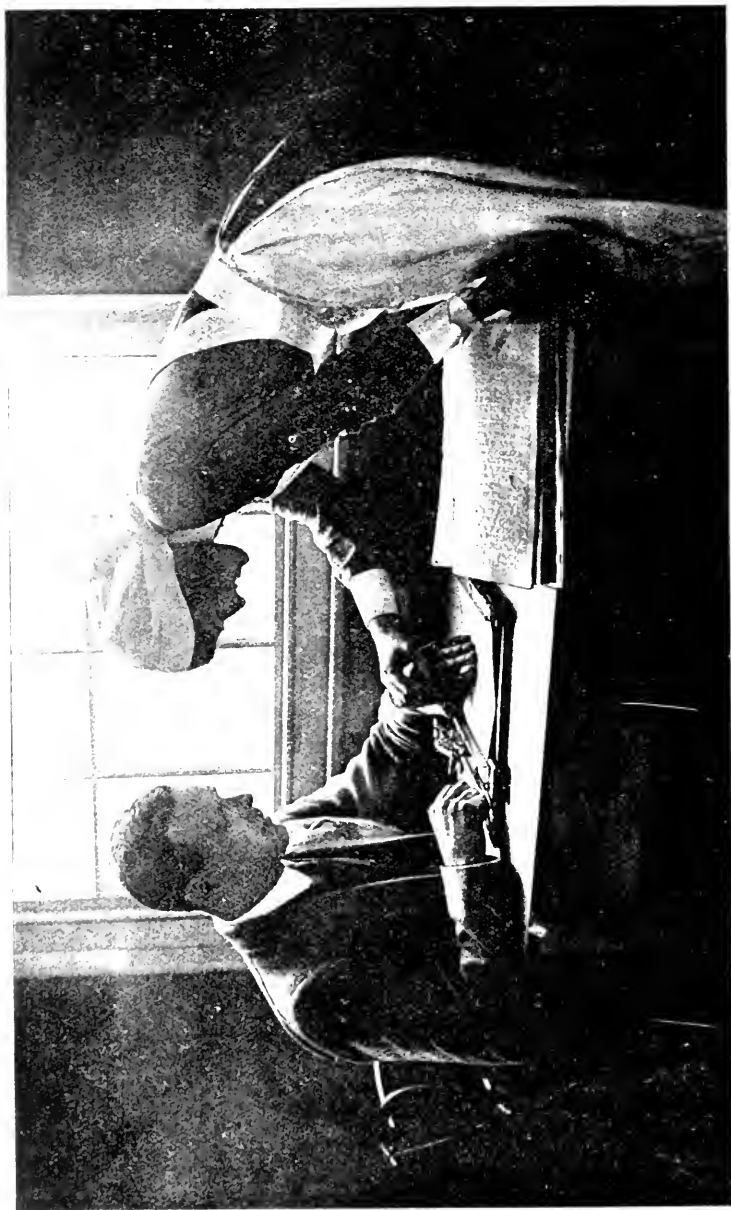
A St Dunstan on regarde le jeu comme aussi important que le travail. Le canotage, la natation, la boxe, la lutte, sont en grande faveur. On y danse aussi beaucoup et le soir on joue à toute espèce de jeux. Le matin, on lit les journaux du soir à haute voix. Un club de débats oratoires tient également des réunions très intéressantes.

Tous ces efforts contribuent à mettre en pratique le projet que caressa Sir Arthur en fondant St Dunstan



J.M.W. Turner

UNE CLASSE A L'HOTELLERIE ST. DUNSTAN A LONDRES
Chaque élève avait une institutrice individuelle



Cliché Topical Press

LES MIRACLES DE SAINT-DUNSTON

Soldat aveugle auquel on enseigne la machine à écrire

— la création d'un « petit monde où l'on oubliât ce que des aveugles ne peuvent faire et où chacun s'intéressât à ce qu'ils peuvent faire ». On conseille aux aveugles de ne pas insister sur la différence qu'il y a entre eux et les autres hommes en remaniant sans nécessité des phrases usuelles, mais au contraire de parler comme tout le monde de « voir » une personne, de « lire » une nouvelle dans les journaux. A un soldat aveugle qu'on avait conduit à son arrivée à l'hôpital, à travers les bâtiments, les classes, les ateliers et le jardin, on demandait au retour s'il avait été favorablement impressionné : « Oui, Monsieur, seulement je ne puis pas croire que tous ces hommes soient des aveugles ! »

A sa sortie, chaque soldat est muni de l'outillage nécessaire à la profession particulière qui lui a été enseignée, et on l'aide à s'installer chez lui. Mais ses rapports avec St Dunstan ne s'arrêtent tout de même pas là, car, par l'intermédiaire de son Service de Soins Ulérieurs, l'œuvre reste en contact avec ses anciens élèves, et elle a l'intention de continuer tant qu'il en restera en vie qui auront besoin de son assistance.

Le cas d'un jeune chimiste, devenu aveugle par suite d'une explosion survenue au cours d'expériences pour le perfectionnement d'une nouvelle espèce d'explosifs à haute puissance destinés à l'armée, nous offre un exemple frappant de la manière dont un aveugle peut continuer des travaux qui sembleraient à tant de monde bien au-dessus de ses aptitudes. Encouragé par la promesse d'une place dans la grande maison de produits chimiques à laquelle il était attaché antérieurement, il

attaqua les difficultés qui se dressaient devant lui avec la plus grande vigueur et la plus grande persévérance, il apprit avec une rapidité tout à fait exceptionnelle et avec l'aide de quelques-uns des plus grands professeurs et experts de Londres, il se tint au courant des progrès scientifiques. Dès qu'il reprit ses occupations, on lui confia l'examen de tous les brevets. Il a, depuis, revu et catalogué tous les documents des archives concernant les brevets, en faisant un compte rendu des cas intéressants, et on lui demande de plus en plus souvent des rapports sur des recherches concernant les divers services.

En résumant les raisons qui expliquent la rapidité avec laquelle les soldats aveugles s'instruisent à St Dunstan's, Sir Arthur Pearson insiste particulièrement sur le fait que les maîtres sont aveugles eux aussi. Il y a donc un lien entre les maîtres et les élèves. En entreprenant leur nouvelle besogne, les soldats se rendent compte que quelqu'un qui n'y comprend rien ne leur demande pas quelque chose d'impossible, mais qu'au contraire, ce qui a déjà été fait par un homme placé dans le même état d'infériorité, ils peuvent eux aussi apprendre à le faire. « Depuis que j'ai vu St Dunstan's », déclarait un visiteur, « la formule ' conducteurs aveugles des aveugles ' n'aura jamais d'autre sens pour moi que celui d'un proverbe d'entr'aide humaine ! »

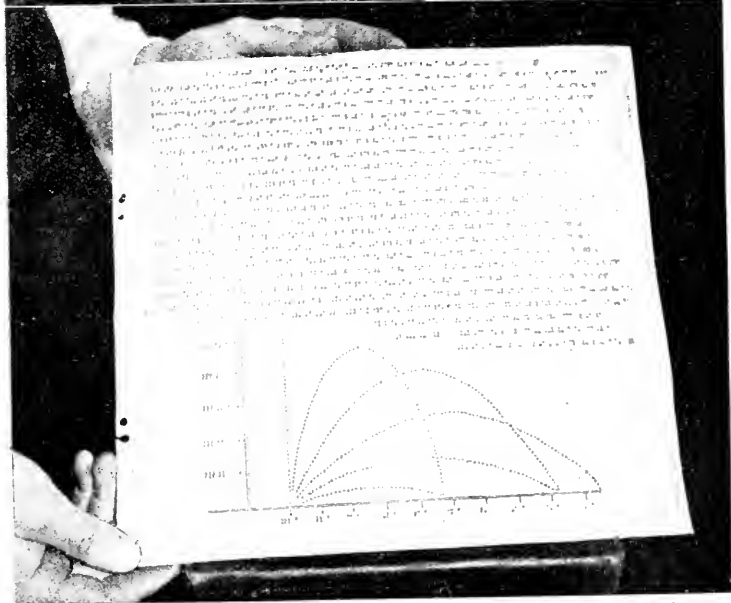
En France, le Phare de France à Paris et le Phare de Bordeaux se livrent à une œuvre semblable à celle de St Dunstan's. Le Phare de France, qui dépend des

Ministères de l'Intérieur et de la Guerre, revendique l'honneur d'être le seul collège pour la rééducation des soldats aveugles. Il a été inauguré en mars 1916 par le Président de la République Française et l'Ambassadeur des États-Unis. Il publie une revue en caractères Braille français, « La Lumière », qui est en partie éditée par des soldats aveugles et qu'on distribue partout où un soldat aveugle peut se trouver. Il a également fait paraître dix mille volumes sur les sujets les plus variés, allant de la musique aux romans. Le soldat aveugle peut emprunter à peu près n'importe quoi depuis « Le dernier des Romanoff » jusqu'au plus récent roman de Kipling, ou depuis une grammaire jusqu'à un manuel d'anatomie pour ses études de massage et son programme de rééducation.

Miss Winifred Holt, fille de l'éditeur de New York, Henry Holt, est l'une des fondatrices du Phare. Ses procédés pour susciter l'attention des aveugles sont très pratiques. Un visiteur remarqua un jour un petit éléphant de bronze sur le bord de son bureau : « C'est l'un de mes meilleurs amis », dit-elle. « Quand on m'amène un soldat aveugle pour la première fois, il reste assis dans ce fauteuil dans une impotence totale, et c'est à moi de le tirer de là. Bientôt, ses mains s'avancent en tâtonnant, tandis qu'il parle, à la manière des aveugles, et elles finissent par tomber sur l'éléphant. Je dis alors : « Qu'est-ce que vous touchez là ? » En un instant il a passé la main sur l'animal, et il s'écrie : « Un éléphant. » Alors, je lui remontre qu'il n'a pas lieu de désespérer puisqu'il peut voir avec ses mains ».

Quoique le but du Phare de France soit l'éducation supérieure du soldat aveugle, ses portes sont ouvertes aux militaires de toutes catégories, depuis l'officier supérieur jusqu'à l'humble poilu, le seul passeport requis étant d'être aveugle et d'avoir toute son intelligence. Des matières enseignées, la machine à écrire et la sténographie sont les plus en faveur en même temps que les plus utiles, car c'est essentiellement grâce à ces deux professions que le soldat aveugle peut se mêler au monde de ceux qui voient. Les cours spéciaux de commerce sont aussi très en faveur tandis que les arts et les métiers, tels que le tissage, la conduite des machines à tricoter, des presses d'imprimerie, le modelage et la poterie occupent leur place dans les sujets d'apprentissage. Un blessé de Verdun, qui avait perdu le bras droit et la vue, fut mis devant un jeu de dames adapté à l'usage des aveugles ; quand il vit qu'il pouvait encore battre son aimable visiteuse qui avait pourtant tous ses sens intacts, il fut si ravi et encouragé qu'il prit un nouvel intérêt à la vie, et du damier, se mit à apprendre le système Braille et d'autres choses aussi simples, jusqu'à ce qu'il fût en état de quitter l'hôpital militaire et de s'adonner avec zèle à l'étude d'une profession utile.

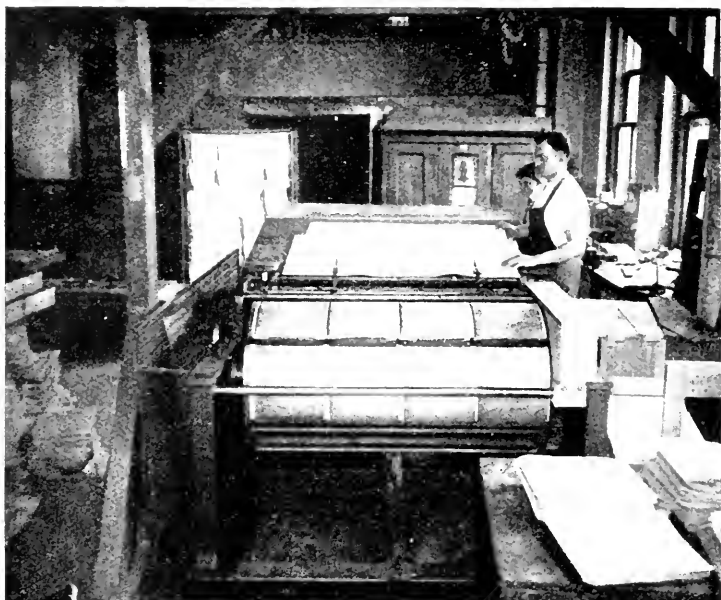
Un zouave robuste revint, porté comme un enfant, sans yeux, sans jambes, et avec seulement un bras. Cependant, il rit de toutes ses forces quand il découvrit non seulement qu'il pouvait encore apprendre à écrire, mais qu'un bras unique pouvait rendre des services d'une valeur commerciale.



Cliché Kadel & Herbert

LA LUMIÈRE DANS LES TÉNÉBRES

En haut : Fabrication d'une carte en relief du théâtre des opérations
En bas : Feuille imprimée en système Braille avec diagramme montrant la portée des projectiles



Cliché Kadel et Herbert

L'IMPRESSION DES NOUVELLES DE LA GUERRE
POUR LES SOLDATS AVEUGLES

Plusieurs des employées étaient elles-mêmes aveugles

L'Association Valentin Haüy a organisé des cours commerciaux et enseigne à lire et à écrire en Braille, à écrire avec une plume et avec un guide. Elle imprime en Braille des livres faciles et attrayants, comme les œuvres de François Coppée, d'Alphonse Daudet et d'Alexandre Dumas. Sa bibliothèque est ouverte aux soldats aveugles, et deux fois par jour, on fait la lecture à leur intention, la séance du matin étant consacrée aux journaux. L'Association s'efforce de créer une vie de famille. La conception sur laquelle reposent tous ses efforts est qu'un aveugle peut et doit refaire sa vie.

« Un Phare pour les Aveugles », ou la vie de Henry Fawcett, le Directeur Général aveugle des Postes d'Angleterre, par Miss Winifred Holt, avec une préface de Lord Bryce, a été publié en caractères Braille par l'Institut National pour les Aveugles, et sert à présent de lecture aux soldats britanniques que la guerre a rendus aveugles. L'Institut National a également tiré en Braille français la traduction de cet ouvrage par le Marquis de Vogüé, — cadeau des Britanniques à leurs alliés aveugles.

Une Américaine, Miss Alice Getty, a inauguré un travail d'un nouveau genre pour les aveugles. Ce fut durant l'automne de 1915, deux officiers français aveugles lui ayant demandé si elle ne voudrait pas leur donner quelques leçons d'anglais pour qu'ils pussent converser avec leurs camarades d'infortune anglais. Miss Getty essaya de trouver une grammaire anglaise écrite en Braille, mais elle apprit que les seules en

existence à Paris appartenait à l'Association Valentin Haüy et ne se prêtaient pas. Là-dessus, elle décida de faire une grammaire Braille — elle-même. Tout en y travaillant, elle se rendit compte du grand besoin de livres des aveugles. Elle acheta une machine pour imprimer en Braille et elle transforma un appartement vacant en une imprimerie qu'elle appela *La Roue* (qui est le symbole de la Sagesse en Orient).

Ayant reçu la demande d'une grammaire française-espagnole, et comme on n'en pouvait trouver, Miss Getty en fit une avec l'aide d'une personne qui connaissait l'alphabet Braille espagnol. Ensuite, on demanda des traités de massage, — profession à laquelle les aveugles se sont particulièrement adonnés. Miss Getty se mit alors à faire paraître des livres permettant aux aveugles de rester au courant de la pensée et de la littérature du jour. On envoyait des exemplaires de chaque ouvrage aux bibliothèques Braille en province. En peu de temps, quatre-vingt-dix-sept soldats aveugles firent appel individuellement à la collection que Miss Getty avait constituée.

Quand les services de l'imprimerie et de la bibliothèque parvinrent à un tel point de développement que Miss Getty ne put plus s'en occuper elle-même, ils furent pris en charge par le Fonds de Guerre Permanent Américain-Britannique-Français-Belge pour secourir les Aveugles. Ce Fonds fournit des livres aux différentes œuvres de ces pays, de même qu'à n'importe quel soldat aveugle avec lequel la direction peut se trouver en contact.

La grammaire anglaise, par laquelle Miss Getty a débuté, en est maintenant à la troisième édition, ainsi que le volume qui en est le complément « Les mots anglais groupés d'après leurs sons ». Deux éditions de la grammaire espagnole de Sauer-Serrano ont été publiées et suivies d'une meilleure encore par Hernandez. Les statistiques pour les trois derniers mois de 1917 accusent 875 volumes imprimés et cartonnés. Un rapport récent établit qu'on a publié 3.765 volumes. Chaque mois, on envoie deux ou trois livres à chaque personne qui est portée sur la liste de la Roue. Certains de ces ouvrages sont illustrés par un procédé spécial.

L'œuvre et la Bibliothèque de Miss Getty, qui sont soutenues en grande partie par des dons provenant des États-Unis, ont maintenant leur direction au siège du Fonds, 75, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Les aveugles de guerre auront à leur disposition une bibliothèque municipale spéciale dans un local communal de la rue du Vieux-Colombier, à Paris, qui, sur la proposition de M. Pierre Godin, va être aménagé à cet usage.

L'ŒUVRE AUX ÉTATS-UNIS

Les méthodes employées par le gouvernement des États-Unis pour la rééducation des aveugles ont emprunté leurs meilleurs traits aux systèmes anglais et français. On prenait soin des hommes en France avant leur embarquement, on leur faisait subir un entraînement pendant la traversée, et à leur retour dans leur

pays, on leur donnait une série complète de cours dans une école-hôpital. Quand ils étaient en état de rentrer dans la vie civile, on leur procurait des emplois appropriés.

Madame T. Harrison Garrett a fait don à cette œuvre de son hôtel particulier et de son domaine de trente-cinq hectares à Roland Park, près de Baltimore. La maison a été transformée en une école-hôpital complète pour aveugles, connue sous le nom de « Evergreen Hospital ». On a construit des salles de classe, des amphithéâtres, des boutiques, des piscines et des gymnases sur les pelouses. On y enseigne au soldat aveugle à vivre en aveugle, à avoir confiance en lui, à comprendre tout le prix physique et mental d'une occupation assidue, bref, à trouver la lumière dans le travail. Les cours comprennent la lecture et l'écriture d'après le système Braille, la machine à écrire, la transcription au dictaphone, les communications téléphoniques et diverses branches de la gymnastique et de l'athlétisme. On enseigne encore les éléments de certains métiers, comme le tissage, le travail du bois, la pose du ciment et la confection des filets. Il faut, pour suivre le cours complet, une durée de trois mois à un an. Certains aveugles, qui auront 100 dollars par mois pour impotence totale et 57 dollars et demi de l'assurance du gouvernement, croient tout d'abord qu'ils n'auront pas à travailler, mais ils ont vite fait de se convaincre qu'un emploi est nécessaire à leur bonheur. « Ne laissez personne faire pour vous ce que vous pourriez faire vous-même », tel est le conseil que donne l'instructeur au nouvel aveugle.

On fait tous les efforts possibles pour inciter les soldats à apprendre le système Braille comme un moyen de contact avec le monde extérieur qu'ils ne peuvent se permettre de négliger. Parfois, on rencontre de la résistance, mais on parvient à persuader presque chaque homme d'une manière ou d'une autre. On induisit un aveugle à entreprendre cette étude grâce à l'intérêt qu'il manifestait pour une ardoise Braille. Pour d'autres, la détermination provint de leur désir de prendre part aux parties de cartes qui sont organisées comme distractions mondaines et auxquelles on invite de jeunes femmes ; pour se servir des cartes, qui portent des figures en relief, il faut, en effet, posséder les éléments du système Braille. « Je ne veux pas apprendre à lire », disait un vieil homme, « mais je voudrais apprendre à jouer au solitaire ». C'est en apprenant ce jeu qu'il est devenu un lecteur assidu. Dernièrement, il y avait quarante-quatre élèves qui apprenaient le système en même temps.

Certains aveugles étaient fermiers avant d'aller aux armées, et ils n'avaient pas dépassé les classes moyennes des écoles publiques. A l'hôpital, on leur enseigne l'anglais et l'arithmétique et ils profitent des avantages de l'éducation en commun. Ils commencent le système Braille par l'étude de l'alphabet et des contractions, et ils passent ensuite à celle de courtes histoires que des volontaires recopient dans tous les pays.

Un soldat anglais, vétéran de la guerre boer, qui s'était fait naturaliser et s'était enrôlé dans l'armée américaine, perdit la vue au cours de la dernière guerre.

Pendant son séjour à la Maison des Soldats des États-Unis, il suivit des cours par correspondance d'anglais et de droit. Pour lui permettre de posséder les Commentaires de Blackstone, on lut le texte à l'aide d'un dictaphone et on le recopia en Braille.

Un autre soldat aveugle apprend en ce moment l'anatomie sur des cadavres à l'École de Médecine de l'Université Johns Hopkins, en se servant pour manuel de l'Anatomie de Gray, transcrite en Braille.

Un soldat américain, qui avait perdu la vue et les deux mains en France, reçut d'un jeune soldat britannique qui avait subi le même sort une lettre aussi intéressante que remarquable, écrite à l'instigation de Sir Arthur Pearson, dans l'espérance que l'histoire des aventures et du succès du correspondant pourrait rendre l'espérance et la bonne humeur à un autre homme se trouvant dans le même cas.

La lettre fut écrite par le soldat lui-même, sur une machine à écrire spéciale qu'il manœuvrait à l'aide d'un petit marteau attaché à sa main artificielle. Elle ne contenait pas la moindre faute ni surcharge. Le correspondant y déclare que, grâce au cours d'élocution que Sir Arthur a fait à son usage, il est en état de gagner sa vie, ce qu'il fait en parlant de l'œuvre de St Dunstan's et de l'Institut National pour les Aveugles. De plus, il est chargé de la direction du service des lanternes à projection, qui sont l'organe de publicité employé par ces deux Institutions, et il trouve ce travail fort intéressant.

A cette lettre écrite à la machine de sa propre main,

pour montrer la possibilité de la chose, était jointe une circulaire qu'il avait dictée, et dans laquelle il relatait plus amplement ses aventures depuis le jour où il s'était cru « l'être le plus misérable du monde » et il décrivait les étapes par lesquelles il avait passé avant de comprendre les possibilités qui s'offraient encore à lui.

Le nombre de choses qu'il a appris à faire avec ses mains artificielles surprend tout le monde, déclare-t-il, — et lui tout le premier. En plus de la machine à écrire, il peut se servir d'une fourchette, d'une cuiller, porter une canne, sortir son étui à cigarettes de sa poche et prendre une cigarette. En fait d'exercices physiques, il trouve la gymnastique suédoise, la natation, le patinage à roulettes et la danse fort praticables. Il peut même monter à cheval, les guides passées dans ses mains artificielles et fixées à ses poignets.

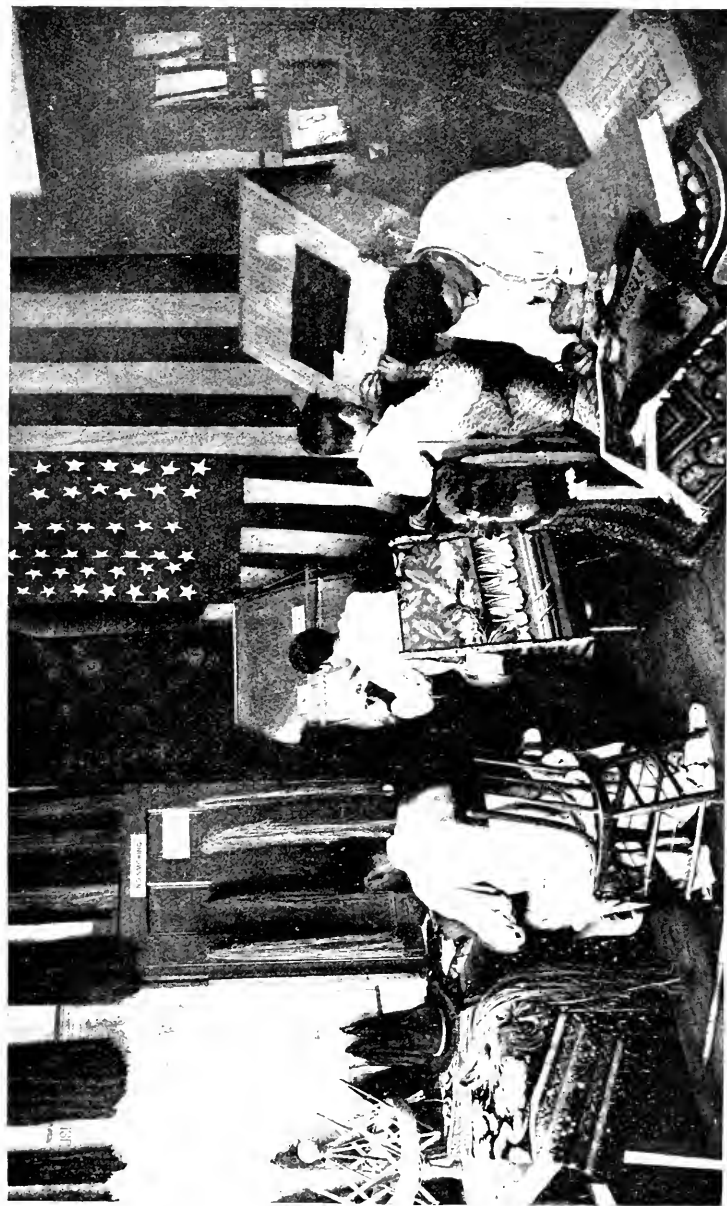
Une fois, il parla au cours d'une réunion sans que personne dans l'assistance remarquât qu'il avait perdu les mains. « Depuis que je suis comme cela, j'ai beaucoup voyagé à travers le pays, et je tire grand plaisir du fait que je puis tromper quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens que je rencontre. »

Le soldat auquel ces lettres étaient destinées en reçut également une d'Helen Keller, qui fut comme une inspiration non seulement pour lui, mais pour beaucoup d'autres :

« Un jour, vous vous demanderez pourquoi les hommes se battent, tuent et rendent infirmes les autres avec qui ils n'ont pas de querelle. Pour satisfaire votre

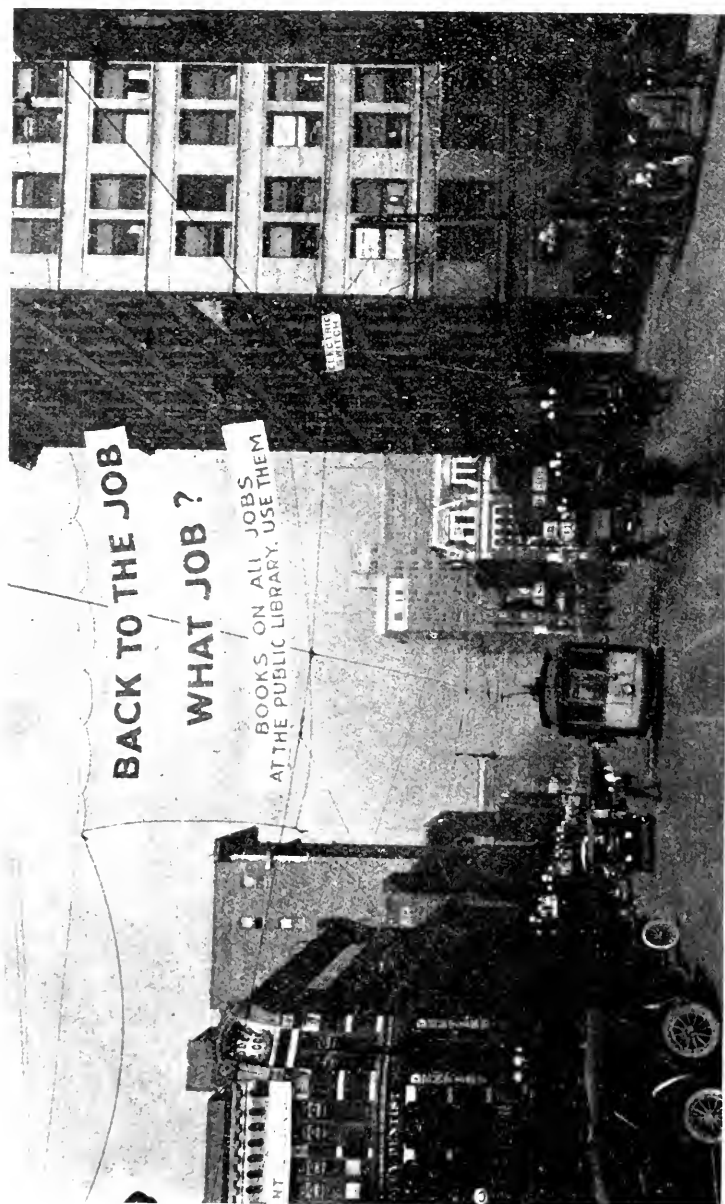
curiosité, vous lirez. Puis-je vous conseiller de lire des livres comme ' Les Hommes en guerre ' de Latzko, ' Le Feu ' d'Henri Barbusse, et ' New Roads to Freedom ' de Bertrand Russell ? Ces livres vous feront comprendre. Par l'intermédiaire de ces grandes âmes, vous entendrez les cris de la multitude que personne ne peut dénombrer — les victimes du malheur, de l'oppression, de l'injustice féroce dans tous les pays. Si vous êtes de ces esprits qui cherchent à savoir, vous continuerez à lire et à faire des recherches, jusqu'à ce que vous découvriez la chaîne et la trame du tissu des choses qui font que les hommes combattent sauvagement les uns contre les autres sur les champs de bataille de la guerre, de l'industrie et du commerce. Je pense que vous en viendrez à cette conclusion que l'humanité est menacée par un ennemi sans remords — un ennemi qui détruit le bonheur, la douceur, la bonté dans le monde, — un ennemi qui, sous le masque de la civilisation, assombrit l'esprit des hommes, endurecit leur cœur et réduit à néant leurs plus hautes espérances, leurs plus nobles aspirations. Il ne pourra y avoir ni paix, ni liberté, ni bonheur dans le monde tant que cet ennemi continuera à régner en haut lieu. »

Eugène Brieux, l'auteur dramatique français, s'est tellement intéressé à la rééducation des soldats aveugles qu'il leur a adressé une série de quatre lettres dont le style possède un charme qui naît de sa simplicité, de sa sincérité et de son indépendance de toute sentimentalité. On les a copiées en caractères Braille, de façon à ce que tout soldat aveugle puisse les lire par lui-même.



LA FABRICATION DES TAPIS A L'ATELIER MEDICAL DE L'HOPITAL WALTER REED A WASHINGTON

Des livres sur les couleurs et la décoration étaient indispensables



RÉCLAME EN FAVEUR DES SOLDATS DÉMOBILISÉS A BIRMINGHAM DANS L'ALABAMA

Quoiqu'elles aient été conçues pour les agriculteurs et les ouvriers, elles contiennent des conseils et des encouragements pour « tous les hommes qui s'efforcent de s'adapter à une nouvelle vie dans laquelle leurs yeux se trouveront au bout de leurs doigts ». La première a pour but de relever le moral de l'aveugle en l'engageant à recommencer sa vie avec sérénité et courage autant qu'avec plaisir, car, « lorsqu'on sait d'avance qu'en jouant à un jeu, l'on est forcé de gagner, il n'y a pas à hésiter, mais à engager la partie ». Dans les autres lettres, il conseille l'apprentissage d'un métier, en discute le choix et recommande chaleureusement l'étude des caractères Braille, non seulement pour passer le temps, mais encore pour pouvoir tenir une correspondance et des comptes. Brieux croit fermement qu'il existe

De nouvelles lampes pour remplacer les vieilles — derrière
 [ces orbites vides
 Habite un cerveau qui a des milliers d'yeux,
 Auxquels on peut apprendre à voir le monde caché
 Qui doit certainement exister dans l'invisible.

CHAPITRE XX

LES LIVRES POUR L'APRÈS-GUERRE

Pour répondre aux demandes instantes d'ouvrages professionnels qui, dès que la paix fut en vue, remplacèrent celles de livres militaires et techniques, l'Association des Bibliothèques Américaines tira à plusieurs millions d'exemplaires des listes soigneusement établies d'ouvrages concernant les différents métiers. On les envoya aux bibliothèques de camp, aux bibliothèques subsidiaires, aux centres de repos, aux bibliothèques publiques, et on put même se les procurer à des agences de distribution d'un nouveau genre, comme les arsenaux, les banques, les clubs, les chambres de commerce, les bureaux de placement, les fabriques, les hôtels, les bureaux de poste, les restaurants, les magasins et les gares.

Les hommes, qui se relâchaient et ne savaient quoi faire, accueillirent avec faveur ces guides susceptibles de leur servir dans leurs travaux futurs. Beaucoup désiraient changer d'emploi civil. Par exemple, de jeunes hommes qui n'avaient jamais travaillé dans des fermes, montraient beaucoup d'inclination pour l'agriculture, se rendant compte qu'ils ne pourraient plus supporter

une existence renfermée. Dans un hôpital, on demanda dans une seule salle le même jour, des livres sur les divers sols, la culture des baies, l'élevage de la volaille et les différentes races d'animaux domestiques.

Au Fort Leavenworth, un Italien qui avait trouvé les « Principes d'Agriculture » de Bailey sur les rayons, demanda si l'on allait avoir des ouvrages plus élémentaires sur ce sujet. « Après la guerre, je vais m'attacher à la terre », expliqua-t-il, « aussi j'étudie maintenant le fermage ». Dans la même salle, un jeune lieutenant et un simple soldat qui désiraient tous les deux un ouvrage sur les tracteurs agricoles, partagèrent le volume de bon cœur.

Les jeunes gens des fermes en avaient assez de voir des destructions et étaient enclins en général à retourner à une existence qui leur permettrait de surveiller la croissance des choses. Eux aussi étaient avides de s'instruire. Un cultivateur disait : « J'ai travaillé à la ferme toute ma vie, mais je voudrais bien apprendre ce qu'il y a de neuf dans les livres là-dessus. » A Chelsea, un jeune marin s'appropriait tous les ouvrages qu'il pouvait trouver sur les sols et l'élevage de la volaille. « Le copain peut avoir les livres d'aventures, si j'ai ceux-ci », déclarait-il.

A l'hôpital du Camp Dodge, un homme, qui ne pouvait se mettre à lire une histoire, éprouva un grand plaisir, quand le bibliothécaire lui suggéra de lire des livres sur son métier. Il sortit de la bibliothèque un livre d'électricité sous le bras et un sourire épanoui sur son visage. Un autre soldat qui était sténographe

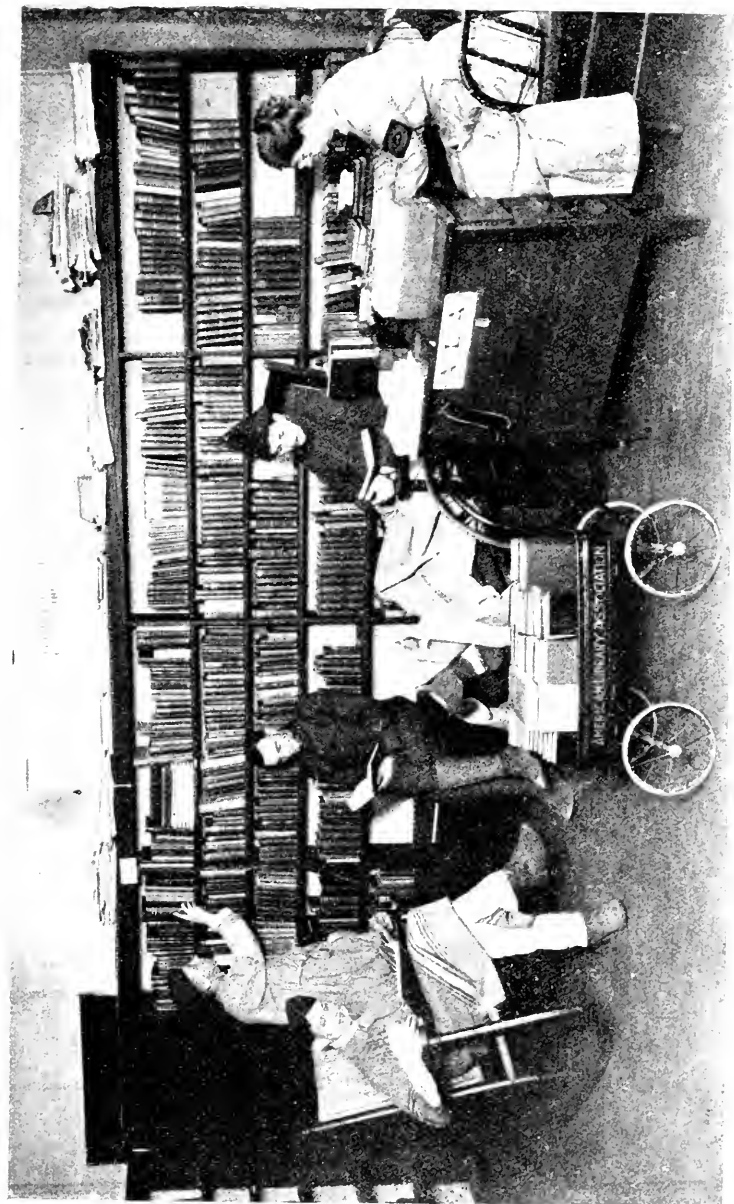
avant la guerre, profita de son séjour au camp après l'Armistice pour étudier les nouvelles méthodes commerciales.

Le bibliothécaire d'un hôpital de débarquement rapporte que l'ouvrage de Hiscox sur les moteurs à gaz avait la marque de tous les pouces d'une salle et qu'il avait failli y avoir une bataille, parce qu'un homme avait caché le livre sous son matelas, tandis qu'il était sorti une après-midi.

LES LIVRES POUR LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE AMÉRICAIN

Pour le corps expéditionnaire américain en France, le Comité National de Guerre de l'Y. M. C. A. conçut l'idée d'une université d'un nouveau genre, comportant des salles de cours dans les cinq cents baraques disséminées le long du front français. En plus de l'enseignement des matières élémentaires, on songea aux étudiants plus avancés que la guerre avait fait sortir du collège au milieu de leurs études. Le général Pershing offrit les services de tous les soldats qui étaient des maîtres compétents et qu'on pouvait écarter, sans trop d'inconvénients, des devoirs strictement militaires. Cet enseignement fut repris plus tard par l'Armée. L'Association des Bibliothèques Américaines prêta son concours de toutes les manières, et on lui confia le choix et la distribution des collections particulières de livres dont on avait besoin pour les lectures supplémentaires.

Dans chaque division du corps expéditionnaire amé-



BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL DE NEWPORT NEWS EN VIRGINIE



UNE CLASSE INSTALLÉE SOUS LE PORCHE DU SERVICE DE RÉÉDUCATION
A L'HOPITAL WALTER REED A WASHINGTON

ricain il y avait un homme au courant du service des bibliothèques, qui était nommé par l'Armée au poste de bibliothécaire de division. Il était chargé de faire parvenir à la Direction de l'Association des Bibliothèques à Paris des renseignements sur le nombre et l'importance des classes constituées et les sujets d'étude, ainsi que tous autres renseignements nécessaires pour rassembler les livres d'enseignement, à l'exclusion des manuels qui étaient fournis par l'Armée. Il avait aussi pour mission de s'assurer qu'à leur arrivée à la division, on les distribuait promptement et convenablement, que des hommes compétents étaient chargés d'en prendre soin et qu'on les destinait au meilleur usage. Il restait en étroit contact avec l'officier de l'école divisionnaire, qui était chargé de la surveillance générale de l'enseignement dans la division.

Pour chaque armée, l'Association des Bibliothèques Américaines nommait parmi son propre personnel un bibliothécaire d'armée, qui surveillait le service des bibliothèques et donnait aux bibliothécaires de division l'assistance et les conseils nécessaires.

On distribua des bibliothèques d'étude uniformes, d'environ 400 volumes chacune, aux quelque 500 écoles établies par la Commission de l'Enseignement de l'Armée et réparties sur l'ensemble du corps expéditionnaire américain. Un nombre à peu près égal de petites collections de livres choisis spécialement fut fourni aux postes où l'on ne faisait que des cours élémentaires ou particuliers. Ces collections comprenaient environ 1.000 ouvrages. A cet effet, on acheta aux

États-Unis plus de 300.000 volumes qu'on envoya en France grâce à un tonnage accordé par le Ministère de la Guerre. La poste militaire en assura le transport en des boîtes de 120 livres chargées sur des fourgons des postes, ce qui facilita grandement la distribution aux points où se faisaient les cours. Les livres supplémentaires dont le besoin se faisait sentir de temps en temps étaient transportés soit par un service de courrier hebdomadaire, soit, là où ce n'était pas possible, par la poste.

Le nombre et la diversité des cours que donnaient les écoles de l'Armée étaient tels qu'un soldat pouvait apprendre à peu près tout ce qu'il voulait, depuis la machine à écrire jusqu'à la théorie de la musique. Parmi les sujets enseignés au Mâns, pour ne citer qu'un seul exemple, il y avait le droit, la sténographie, l'art de la vente et de la publicité, la correspondance, l'espagnol, le français, les mathématiques, le journalisme, la parole en public, l'art et l'architecture. Chaque soldat avait ainsi l'occasion d'augmenter ses aptitudes pour son état, ou de se préparer à trouver un emploi meilleur à son retour aux États-Unis.

L'Association des Bibliothèques Américaines fournit également une bibliothèque à l'Université du corps expéditionnaire américain, qui fut inaugurée en 1919 à Beaune. On n'admettait dans cet établissement que les sujets qui avaient au moins la préparation nécessaire pour suivre les cours de l'enseignement supérieur. Près de la moitié des 10.000 hommes qui fréquentaient les quatorze collèges avaient déjà des titres universitaires

effectivement. Le fait que le directeur de cette entreprise, le Dr John Erskine, de l'Université de Columbia, put citer plusieurs centaines d'étudiants qui préférèrent rester à Beaune, quoiqu'on leur donnât le choix de retourner aux États-Unis avec leurs unités, prouve que le travail qu'on y faisait avait du bon.

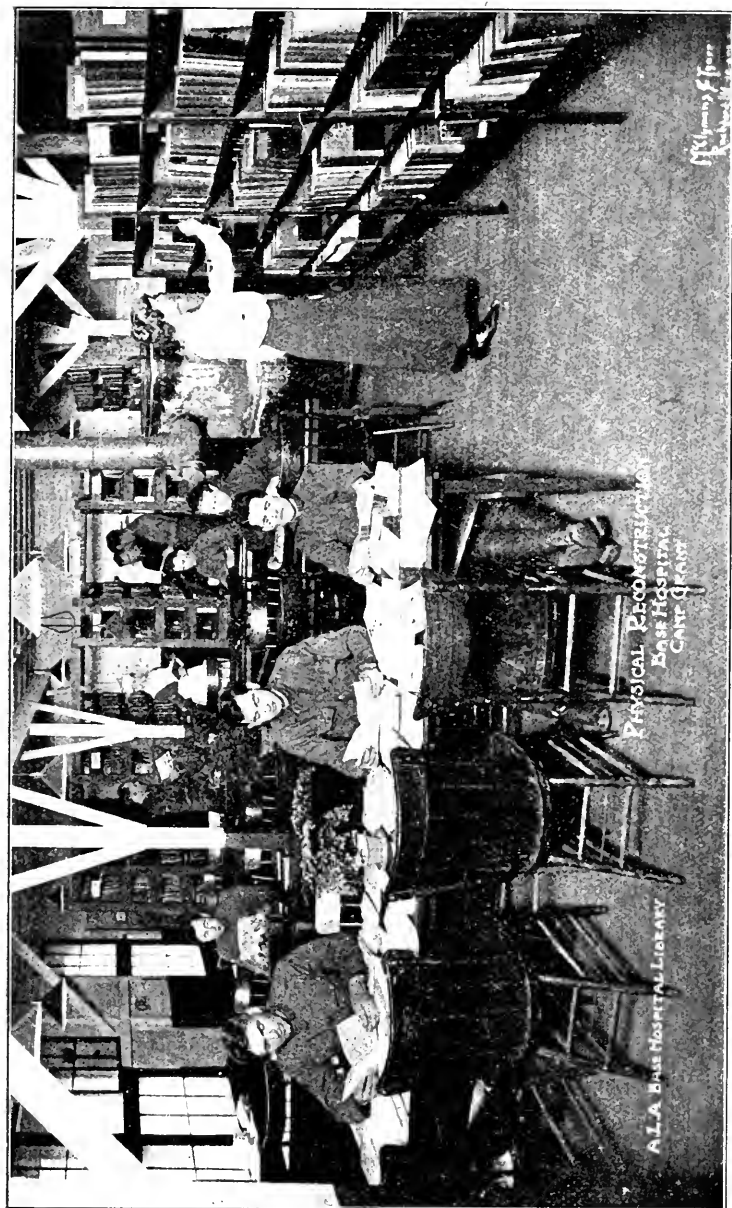
A Beaune, les deux grands problèmes pour les bibliothécaires étaient les livres et la place. On installa une collection de 30.000 volumes et l'on ajouta deux ailes à la bibliothèque, ce qui permit de porter à 1.500 le nombre des lecteurs. Cette bibliothèque remplissait un double but. Son principal objet était celui d'une bibliothèque ordinaire de collège ou d'université, mais on ne pouvait ignorer les demandes de livres en général et elle faisait aussi l'office de bibliothèque publique. Les romans étaient ce qu'on demandait le moins, et cela quoique les volumes sur les rayons fussent absolument nouveaux. Leur pourcentage de déplacement par comparaison avec celui des livres d'étude était d'environ un pour six. Cela s'explique par le fait que la bibliothèque était abondamment pourvue de livres de l'espèce dont les soldats avaient le plus besoin — et qu'ils étaient à portée de la main sur des rayons. « L'attrait des rayons et des livres neufs est très puissant pour des hommes qui ont été à la dure un ou deux ans », disait le bibliothécaire. « Ces livres neufs comprennent pour ainsi dire tous les sujets susceptibles d'intéresser nos hommes — tous les métiers, toutes les professions, toutes les carrières, les sports, l'histoire, la politique, les voyages et la littérature. Les livres sur la France

sont très demandés, mais les drames, les poèmes, les essais (la critique d'art et la critique littéraire jouissent d'une faveur incroyable) sont nettement au premier plan ».

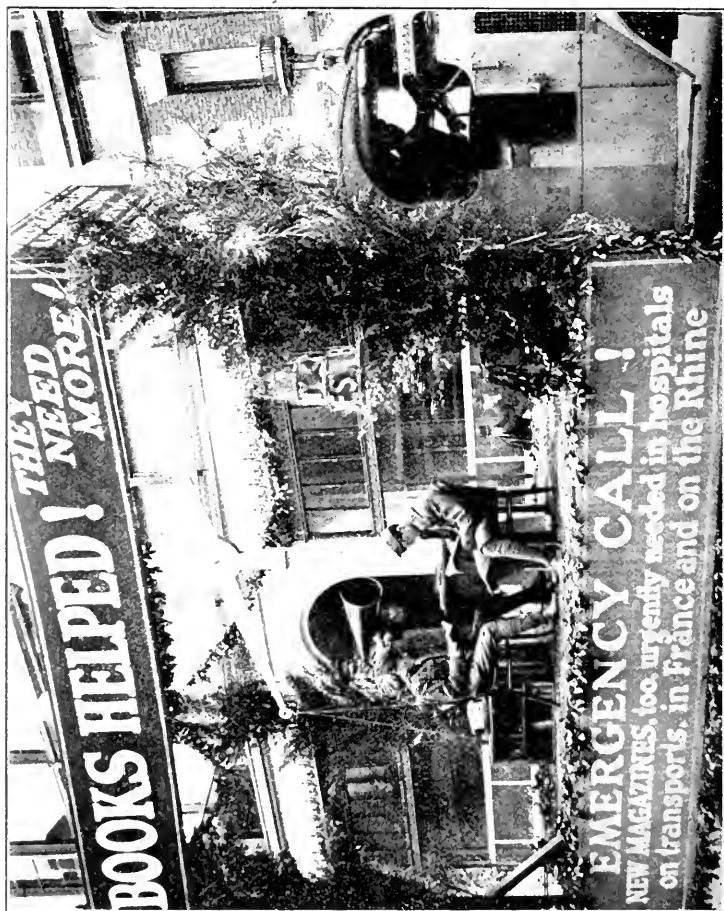
L'ŒUVRE BRITANNIQUE EN VUE DE L'APRÈS-GUERRE

Pendant le cours même des opérations, le gouvernement britannique envisagea la période de réadaptation qui suivrait la guerre. Parmi ses nombreuses créations en vue de la reprise des travaux ordinaires, il faut compter l'École Militaire du Service Actif du Ministère de la Guerre, qui donnait au soldat britannique, soit dans le pays même, soit dans les territoires occupés, l'occasion d'étudier pour son plaisir et son profit au cours de son service même. L'instruction n'était pas limitée aux sujets professionnels, quoique ceux-ci y entrassent en grande diversité, mais elle s'étendait à presque tous les sujets enseignés dans une université moderne, y compris les langues, la littérature, l'histoire et les sciences.

Ce n'était pas une tâche aisée que de fournir des livres pour une entreprise de cette importance, à une époque où les imprimeurs et les éditeurs souffraient de la pénurie de la main-d'œuvre. De nombreux ouvrages classiques étaient épuisés et l'on devait en trouver d'autres pour les remplacer, afin de ne pas interrompre les cours. A un moment même, la crise fut si aiguë que le Ministère de la Guerre dut envoyer des circulaires aux établissements d'enseignement de second ordre et réussit à obtenir le don d'environ 15.000 volumes. Le



LA RECONSTITUTION PHYSIQUE A L'HOPITAL DU CAMP GRANT



Cliché Underwood & Underwood

RÉCLAME EN FAVEUR DES LIVRES PENDANT LA CAMPAGNE
POUR L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE A NEW-YORK

Bureau de la Librairie prêta son concours de temps en temps et fit imprimer et relier les livres dont on avait le besoin le plus urgent. En principe, on laissait les étudiants libres d'acheter les livres. Ceux qui ne pouvaient pas le faire en étaient pourvus d'une autre manière, généralement au moyen d'un prêt pour la durée des études. On expédia plus d'un million de volumes pendant l'automne et l'hiver 1918-1919.

Des officiers-instructeurs furent envoyés dans les hôpitaux ainsi que sur les points de concentration des troupes. Si des malades ne peuvent se livrer à des études ardues, le stimulant que leur procure la vue des livres ou l'audition de causeries sur des sujets variés suffit souvent à ranimer leur intérêt languissant pour la vie. Dans les hôpitaux où les patients étaient surtout des simples soldats, on insistait tout particulièrement sur l'enseignement des métiers et les convalescents manifestaient le plus grand enthousiasme pour la mécanique automobile, le dessin linéaire, la tenue des livres, la comptabilité, la sténographie et la machine à écrire, les méthodes commerciales et la vente, l'agriculture, les tissus, l'élevage des abeilles et de la volaille. Il y avait également des cours d'histoire, de langues, de littérature, d'économie politique, de science générale et de musique. Presque tout l'enseignement était donné par des officiers séjournant dans les hôpitaux et par des instituteurs des écoles voisines.

Quelqu'un qui visita un hôpital où l'on soignait des cas graves, qui retenaient les soldats pendant plusieurs mois, y trouva des classes comprenant de quinze à

soixante-quinze élèves. Le jeune et énergique capitaine écossais qui avait la direction de l'enseignement avait emprunté une ruche autour de laquelle il comptait voir les hommes se bousculer aussi avidement que les abeilles, et il attendait avec impatience l'arrivée de deux automobiles pour ses cours d'automobilisme. Il était convaincu que les profits de l'élevage de la volaille attireraient les infirmes, mais il n'avait pas pu obtenir les différentes espèces de poulets ni la couveuse demandées. « Tel était son enthousiasme », rapporte le visiteur, « que si j'avais été le millionnaire américain qu'on nous croit tous, j'aurais été lui acheter sur-le-champ toutes les poules en vue et des couveuses montrant tous les stades de la croissance des poussins ».

Un autre aspect de l'œuvre entreprise par le gouvernement en vue de l'instruction nous est présenté par la Division des Emplois du Ministère du Travail, qui avait pour but de procurer à tous les officiers et à tous les soldats des hôpitaux les livres particuliers dont ils avaient besoin pour s'entretenir dans leur profession ou leur métier. Alors que le Ministère de la Guerre fournissait les hommes plutôt en masse, ce service ne s'occupait que de cas et de besoins individuels. Il envoyait à tous les hôpitaux des formules à faire remplir par les blessés et indiquant quels sujets les intéressaient, ou plus souvent — particulièrement quand on avait affaire à des étudiants — quels livres précis ils avaient besoin de lire. Quand la demande restait vague, le service consultait un expert pour pouvoir servir le mieux possible les intérêts de l'étudiant. On achetait

ou empruntait les livres à des sociétés et à des particuliers et, à moins que le sujet ne fût d'une espèce tout à fait spéciale, on les expédiait dans les vingt-quatre heures qui suivaient la demande. Ce service se faisait gratuitement, y compris les frais d'envoi.

La Bibliothèque Centrale des Étudiants à Londres joua un grand rôle dans toutes ces opérations. Cet établissement avait pour but de venir en aide aux étudiants qui suivaient des cours complémentaires dans les universités, sans avoir les moyens d'acheter les livres coûteux dont ils avaient besoin. En 1915, il obtint un don de la Fondation Carnegie, et la collection qui avait été constituée à Toynbee Hall par l'Union Éducatrice des Travailleurs devint le noyau d'une bibliothèque plus vaste, qui rendit des services presque sur-le-champ au gouvernement. Sur la demande du Ministère des Pensions, on prêta des ouvrages techniques à des soldats blessés qui essayaient de se mettre en état de reprendre la vie civile. La bibliothèque fut également des plus précieuses pour les étudiants de l'École Militaire du Service Actif et pour la besogne de la Division des Emplois du Ministère du Travail.

L'AMÉRICANISATION

Voici ce que le Dr Nicholas Murray Butler disait récemment : « La guerre a pleinement mis en évidence le fait que l'unité nationale est en danger non seulement en raison des illettrés, ce que l'on sait depuis longtemps, mais encore par suite de la diversité des

langues, et le manque de complète compréhension et collaboration qui en résulte. On ne devrait permettre à aucune communauté américaine de substituer quelque autre langue à l'anglais, comme base ou instrument commun d'éducation scolaire. » Le programme formulé par le Comité National des Cent, nommé par le Commissaire à l'Enseignement, pour pourvoir aux moyens de renforcer le système d'enseignement public, portait particulièrement sur l'usage général de la langue anglaise comme moyen de répandre la compréhension et l'appréciation communes des principes et de l'idéal américains, ainsi que des devoirs civiques. « Nos citoyens étrangers qui ne sont pas américanisés », déclarait M. H. H. Wheaton, président du Comité, « sont le point faible de notre chaîne, et en Europe on a pénétré cette faiblesse et l'on s'en est servi contre nous ».

Il y avait dans les cantonnements des milliers de soldats parlant des langues étrangères et auxquels il fallait apprendre à comprendre l'anglais, à lire et à donner des ordres dans cette langue. Pour eux l'Y. M. C. A. et d'autres institutions établirent des écoles, tandis que les bibliothèques de camp leur fournissaient des livres. On envoya à chaque camp un certain nombre d'exemplaires d'un livre d'anglais élémentaire pour adultes. En guise de manuels pour les classes, la Commission des Bibliothèques Publiques Gratuites du Massachusetts envoya au Camp Devens des exemplaires de « L'Anglais pour les Nouveaux Américains » de Field et de « L'Enseignement civique pour les Américains en formation » de Plass. Les leçons d'anglais se faisaient

surtout par conversation et roulaient autant que possible sur les devoirs journaliers du soldat. Plusieurs bibliothécaires trouvaient très utile également « Le Nouveau Livre de lecture pour les Écoles du Soir, adapté à l'usage des étrangers », de Faustine et Wagner. Un Polonais, qui ne pouvait ni lire, ni dire un mot d'anglais, à son arrivée à l'hôpital du Fort Sam Houston, était capable de lire tout le livre, à son départ, et s'y était tellement attaché que le bibliothécaire lui fit cadeau de l'exemplaire dont il s'était si assidûment servi.

On demandait à un cordonnier basané, attaché à un hôpital militaire, pourquoi il ne venait plus chercher de livres italiens à la bibliothèque. « J'aime beaucoup lire des livres italiens », répondit-il avec orgueil, « mais maintenant je suis en train d'apprendre à lire l'anglais ». Un officier, en quête d'un interprète dans le même hôpital, demanda à un jeune homme qui avait juste reçu ses pièces de naturalisation, s'il était Italien : « Non, Monsieur », reprit-il avec vivacité, « je suis Américain, mais je parle italien ».

Avant que le soldat d'origine étrangère puisse lire ou parler l'anglais, il faut d'abord lui donner des livres dans sa propre langue. C'est pourquoi les bibliothèques de camp contenaient des livres en yeddish, en polonais, en lithuanien, en français, en italien, en allemand, en scandinave, en russe, en chinois, en letton et en de nombreuses autres langues. Une demande adressée à New York avait pour objet « Les Mille et Une Nuits » dans le texte arabe original. Grâce à l'Université de

Columbia on trouva le livre et on l'envoya au camp.

D'un camp du Sud-Ouest arriva la nouvelle que le recrutement avait amené des milliers de Mexicains, habitant le sud de l'Arizona, le Nouveau Mexique et le Texas. Ils ne savaient pas lire l'anglais et avaient le plus grand désir de livres espagnols.

Un jour un jeune grec montra un livre dans sa langue à la bibliothécaire de son camp et lui demanda si elle l'avait jamais lu. Elle dut avouer que le grec moderne ne faisait pas partie de ses connaissances. « Mais c'est traduit de l'anglais », lui expliqua-t-il, « et cela s'appelle ' Sherlock Holmes ' ».

Il ignorait que le livre représentait l'une des méthodes employées par l'Association des Bibliothèques Américaines pour inciter le soldat d'origine étrangère à l'étude de l'anglais. En effet, un homme qui trouvait sur les rayons d'une bibliothèque anglaise un livre qu'il venait de lire dans sa propre langue était tenté d'en entreprendre la lecture ; de plus, le fait qu'il connaissait déjà l'histoire en rendait le texte anglais plus facile à comprendre. Il y a quantité de livres, tels que « Huckleberry Finn » et « Robinson Crusoe » qui ont été traduits dans toutes les langues connues, et l'Association des bibliothèques Américaines répandait ces ouvrages à profusion dans les bibliothèques des camps où il y avait beaucoup de soldats ne parlant pas anglais. C'est ainsi que dans un lot de livres en yiddish reçu au Camp Lee, il y avait des traductions de « Captains Courageous » de Kipling, et des œuvres de O. Henry.

A la bibliothèque du Camp Greene, un soldat, à qui

L'on avait donné un exemplaire de « Cuore » de De Amicis, demanda un livre de lecture en italien. Il avait été à l'école en Italie, disait-il, mais il n'avait jamais fréquenté d'école américaine. Il refusa « L'Anglais pour les Étrangers » de Miss O'Brien, mais fut très satisfait du « Second livre de lecture » de Baldwin. On réquisitionna les livres en italien et en polonais pour les soldats en traitement dans les hôpitaux du Camp Hancock, qui pouvaient à peine parler l'anglais et étaient absolument incapables de le lire.

Au Camp Mac Arthur, on se servait couramment des livres en espagnol, en français, en grec moderne, en italien, en russe, en roumain, en yeddish et en polonais. Un jeune Polonais, très intelligent, exposa au bibliothécaire que sa femme et ses deux enfants étaient dans une partie de la Pologne envahie par les Allemands, et qu'il n'en avait pas eu de nouvelles depuis le commencement de la guerre. Il s'était engagé dans l'espérance de contribuer à la formation d'une Pologne indépendante. Son père lui avait dit qu'il fallait que la Pologne fût libre un jour et qu'il devait apporter son concours. La demande d'une petite collection de livres arabes était accompagnée de l'avis qu'il y avait plus de cent hommes au camp qui pouvaient s'en servir et qui avaient autrefois l'habitude d'en emprunter à la Bibliothèque Publique de Milwaukee. Un homme suggéra qu'il serait désirable d'avoir une Bible et quelques classiques en arabe. Une liste d'ouvrages en hébreu et en yeddish, dressée par plusieurs soldats du Camp Gordon et envoyée par le bibliothécaire qui en recommandait

l'achat, comprenait quelques-uns des meilleurs auteurs et des plus populaires dans ce genre de littérature.

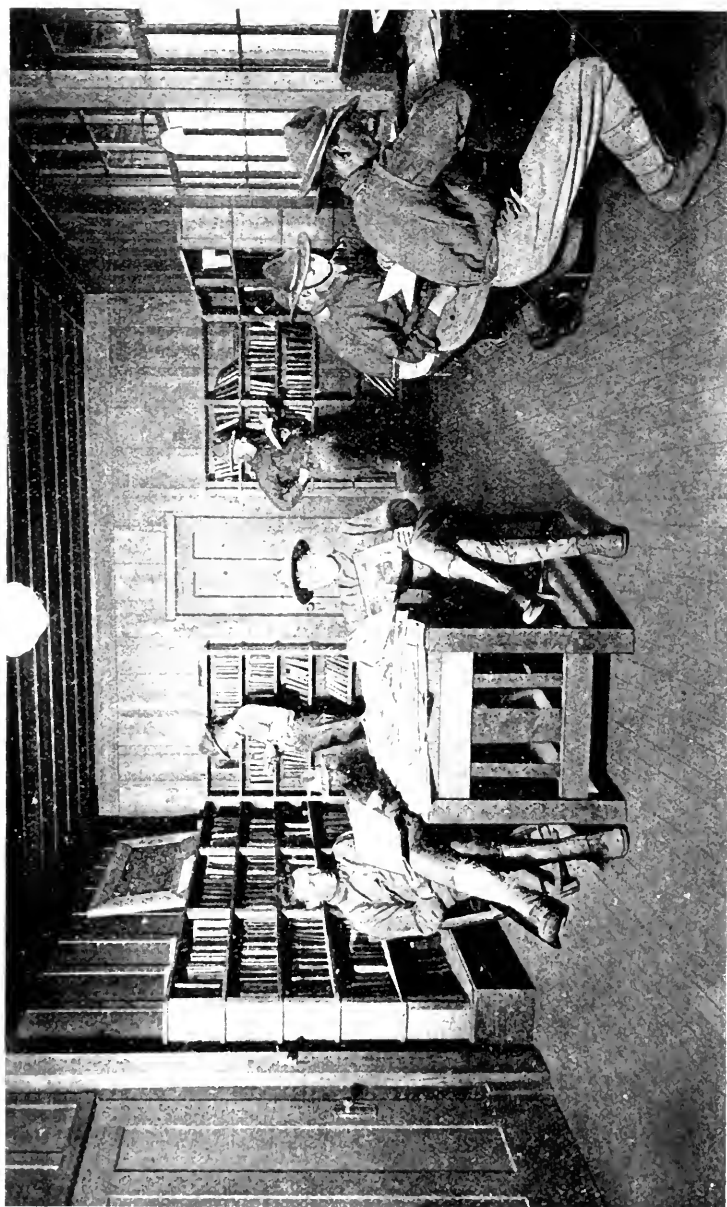
« Pas lire anglais », murmurait un blessé avec hésitation, en réponse à l'offre d'un journal illustré. « Lire l'italien ? » demanda la bibliothécaire à tout hasard. Le regard de détresse fit place à un sourire et on donna au soldat le quotidien de New York *Il Progresso Italiano* et l'une des « romanzas » qui sont chères à tout italien. La bibliothécaire s'enquit s'il avait combattu en Italie. « En France », répondit-il, « dans l'armée américaine ».

Deux jeunes gens se présentèrent au wagon-bibliothèque du Camp Dix. Le premier venait chercher un bon roman d'amour, et le second, après bien des hésitations, choisit un mince volume qu'il montra à son camarade avec un certain embarras. « Cà, c'est bon, mon vieux, ça fera ton affaire », déclara le premier. C'était « L'Anglais pour les Américains nouveau venus : Cours pour les Commencants » de Roberts. « Il est russe », expliqua le premier. Le bibliothécaire fit alors remarquer des romans russes qu'il y avait de l'autre côté du wagon, et c'est l'un de ces derniers sous un bras et le « Cours pour les Commencants » sous l'autre que le jeune homme s'en retourna à sa couchette.

L'officier chargé du moral au Camp Devens écrivait à un membre de la Commission des Bibliothèques Publiques Gratuites du Massachusetts : « Il est curieux de remarquer le genre de livres qui intéresse nos soldats nés à l'étranger. Ils semblent désirer les ouvrages des meilleurs auteurs et ils apprécient l'occasion qui leur est offerte de les avoir à leur disposition à la bibliothèque



LA NOURRITURE DE L'ESPRIT ET CELLE DU CORPS



UNE DES BIBLIOTHÈQUES DU CAMP KEARNY INSTALLÉE DANS LA BARAQUE
DES CHEVALIERS DE COLOMB

du camp, grâce aux diverses institutions auxiliaires. Je voudrais que vous pussiez attirer l'attention de la Commission des Bibliothèques Gratuites du Massachusetts sur le fait que la possibilité de lire de bons ouvrages dans leur langue maternelle, offerte à ceux qui parlent l'arabe, l'arménien, le finnois, le français, le grec, l'italien, le lithuanien, le polonais, le portugais, le russe, le suédois et le yeddish, a grandement facilité aux autorités militaires le maintien du bon esprit parmi les hommes et le développement mental de ceux-ci pendant leur séjour au Camp Devens ».

A l'hôpital du Camp Merritt, on demandait des livres en grec ancien ou moderne et en polonais. « Nous n'en avons ni des uns ni des autres », disait le bibliothécaire, « mais un Grec qui pouvait lire un peu l'anglais prit ' Les Quinze Batailles Décisives ' de Creasy, et par la suite une histoire de Grèce qui lui plut tellement qu'un homme de couleur dans la même salle la demanda sur sa recommandation. On offrit à un Polonais, qui l'accepta, une traduction de Sienkiewicz, en attendant, et quand il la rapporta, on avait reçu des journaux polonais, devant lesquels son visage se transfigura de plaisir ».

Dans la salle des opérés à l'hôpital de base du Camp Dix, il y avait un Suédois laconique du train des équipages. Il exposait son cas brièvement, en désignant sa jambe impotente ; « Je voulais dresser un cheval, et c'est lui qui m'a dressé ». Quand on l'asseyait dans son lit, il demandait des livres, non sur le dressage des chevaux, mais sur l'électricité.

« Avez-vous des livres de George Birmingham ? » demandait-on à la bibliothécaire de l'hôpital du Camp Dix. Ayant promis un livre de cet auteur pour le lendemain matin, elle s'arrêta pour noter la demande et transcrivit le nom de Mulrooney d'après la carte placée au pied du lit. « Vous devez être Irlandais », hasarda-t-elle, en guise d'entrée en matière. « Pour sûr qu'avec un nom comme ça sur mon enseigne, vous n'avez pas besoin de me demander si je suis Irlandais ! » Elle apprit que Mulrooney venait du comté de Mayo, ce coin de l'Irlande auquel le Chanoine Hannay a donné une nouvelle réputation et un nouvel intérêt sous le pseudonyme de George Birmingham.

« Avez-vous des livres de médecine sur les chevaux ? » s'écriait joyeusement à travers la salle un patient nouvellement arrivé. La bibliothécaire prit une autre note sur son calepin et celui qui avait demandé le renseignement donna pour nom James Mac Connell. « Qu'est-ce que ce Mac fabrique par là-bas ? », s'enquit le comté de Mayo. « Pour sûr, nous autres Macs, on devrait nous mettre tous ensemble, nous autres Irlandais qui nous aimons si tendrement entre nous ». « C'est pourtant un article d'importation », dit Mac Connell. « Moi je suis purement domestique ». « Pour sûr », répliqua Mulrooney, « il n'y a pas grande différence entre les sardines dans une boîte comme celle-ci ».

Mulrooney s'intéressait à la poésie irlandaise ; la bibliothécaire lui apporta un volume de Yeats et un journal. Il critiquait les prédictions relatives à la Conférence de la Paix et déclarait d'un air belliqueux

« qu'il ne serait pas content de laisser là sa béquille et de sortir de son uniforme avant de savoir l'Irlande représentée à la table de la Conférence. Pour sûr, elle a autant de droits à cela que les Juifs à la Palestine ».

Un petit homme brun vint se dresser derrière le bureau de la bibliothèque du Camp Mac Arthur et demanda : « Vous avez du grec ? — Certainement », répondit l'employée en lui montrant où étaient les livres grecs, et il choisit « Don Quichotte », le visage souriant et mille remerciements à la bouche.

Un des plus fidèles clients de la bibliothèque du Camp Beauregard était un Russe, jadis sous-lieutenant dans l'armée du tsar. Grâce à la bibliothèque, il suivit un cours d'enseignement secondaire par correspondance.

« C'était passé cinq heures de l'après-midi avant le jour des Actions de Grâces », écrit Miss Marilla W. Freeman, bibliothécaire de l'hôpital du Camp Dix. « On avait rentré pour la nuit le wagon de livres de la bibliothèque, comme les jeunes gens appellent notre voiture roulante de livres et de revues pour les salles. Il faisait nuit au dehors et ma femme de service était allée dîner. Ma visite des salles était censée terminée pour la journée quand, à travers les corridors, circula le bruit que notre premier détachement de blessés d'outre-mer était enfin arrivé et qu'on le répartissait entre les salles de chirurgie — des quantités dans la salle 23. L'une des plus fameuses compensations pour une active bibliothécaire d'hôpital est qu'elle peut circuler dans n'importe quelle salle, à toute heure, aussi je ne pus résister au désir

de me glisser dans le n° 23. Ils étaient là, en effet, beaucoup d'entre eux clopinant sous leurs bonnets de police d'outre-mer et essayant de s'orienter. Toutes sortes de béquilles, de cannes et d'écharpes sautèrent sur leurs jambes et m'entourèrent, attirées par mon uniforme de bibliothécaire de guerre, nouveau pour ces hommes, quoique tous assurassent qu'ils avaient eu en France des livres de l'Association des Bibliothèques Américaines. Je leur dis combien nous étions heureuses de les revoir et de ce qu'ils étaient venus précisément dans notre hôpital ; je leur fis voir les livres et les revues dans la petite collection de la salle, et promis de revenir le lendemain matin avec une pleine poussette de nouveaux livres et de journaux. J'avais les mains vides, à part un ou deux journaux grecs laissés pour compte, qui sortaient de mon sac. Je leur dis que j'étais fâchée de n'avoir rien pour eux sous la main.

« Un joli géant blond, qui avait l'air d'un Américain de naissance et portait le bras en écharpe, examinait avec soin les journaux qui étaient dans mon sac.

« Qu'est-ce que vous avez là ? demanda-t-il fort poliment. — Oh ! rien qui puisse vous intéresser, seulement deux vieux journaux grecs. — Mais le grec est ma langue » reprit-il, « et il y a longtemps que je n'en ai pas vu un mot. Puis-je les prendre ? » Et tout en se jetant sur la première chaise venue et en se plongeant dans la lecture des précieux journaux, il murmurait avec ravissement : « Les premiers mots de grec que j'aie vus depuis six mois ! »

Miss Freeman ajoute que ce petit incident lui fit



LA LECTURE PENDANT LA HALTE



GRUPE D'ETUDIANTS MOBILISES

comprendre, comme rien ne l'avait encore fait, combien de nationalités ont contribué à la formation des États-Unis et ont donné leur sang, comme l'Amérique de vieille souche, sur les champs de bataille de France.

DANS LA RUSSIE D'AUJOURD'HUI

Ernest Poole reproduit dans « Le Village » une série d'interviews accordées par des personnages représentant la Russie rurale telle qu'il la vit en 1917. Un jeune homme de vingt ans parlait avec enthousiasme de ce qu'on ferait quand il y aurait une Maison du Peuple : « Nous ne pouvons pas lire l'anglais, mais s'il y a suffisamment de gravures dans les livres, les paysans s'en serviront jusqu'à ce que chaque page soit aussi sale que l'intérieur d'une étable ! » Il rit. « Nous mettrons ces livres dans la salle de lecture, au second étage de notre Maison du Peuple. Nous tâcherons d'avoir aussi une pile de livres russes. Mais si on ne nous envoie pas de livres sur l'Amérique, les Allemands nous enverront de pleins wagons de livres, de films et de gravures pour nous montrer l'excellence de leur pays. »

Le maître d'école du village émit des idées semblables : « Ici, comme on apprend à piocher le sol, on apprendra à piocher les livres pour y chercher les grands trésors du passé. Il faudra toujours qu'il y ait un maître pour distribuer les livres aux parents comme aux enfants. On a installé de nombreuses bibliothèques de village en Russie ces dernières années, mais la plupart ne font que de prêter les livres sans étudier les lecteurs, ce qui

est perdre son temps stupidement. Le maître doit trouver ce qui convient à chaque lecteur, quelle sorte de livres le séduit particulièrement, puis organiser une sorte de cours convenant à ses besoins et, de cette manière, l'engager lentement sur le chemin — non pas droit, mais tortueux — qui monte en serpentant au haut de la colline, car c'est ainsi que procède l'éducation.

« Je voudrais avoir des conférences le soir et des cours pour les parents ; et le cinéma toutes les semaines pour faire connaître les pays étrangers. Il ne faut plus que nos paysans ignorent l'Amérique. C'est le point capital. Chaque école devrait enseigner l'anglais et chaque bibliothèque avoir un bon stock de livres anglais et américains pour contrebalancer ceux dont les Allemands nous font continuellement cadeau. Je vous dis que leurs agents sont allés pendant des années dans les bibliothèques et les écoles de village. Ces gens-là sont des fanatiques ; ils travaillent jour et nuit. N'avez-vous pas des fanatiques de cette espèce dans votre pays ? Pourquoi ne les envoyez-vous pas ? Si vous croyez en la liberté comme les Allemands croient en leur satanée culture, vous viendrez par milliers et vous prouverez votre croyance par vos actions. Vous avez un grand homme, Lincoln. Vous devrez faire connaître son histoire dans toutes les écoles de Russie. »

Dans son compte rendu de la Révolution Bolchevique d'octobre 1917, intitulé « Dix jours qui ont ébranlé le Monde », John Reed nous parle de la soif de lecture et d'instruction qui s'est nouvellement manifestée : « Toute

la Russie apprenait à lire, et lisait effectivement — des ouvrages politiques, économiques, de l'histoire — parce que le peuple voulait *savoir*. Dans chaque ville, dans la plupart des bourgs, le long du front, chaque faction politique avait son journal — et parfois plusieurs. Des milliers d'organisations distribuaient des centaines de mille de tracts et en inondaient les armées, les villages, les fabriques, les rues. La soif de l'instruction, si longtemps inassouvie, éclata avec la Révolution dans toute sa frénésie. De l'Institut Smolny seul il sortit tous les jours, durant les six premiers mois, des tonnes, des wagons entiers d'imprimés, dont on saturait le pays. Insatiable, la Russie absorbait les livres comme le sable chaud absorbe l'eau. Et ce n'étaient pas des contes, de l'histoire falsifiée, de la religion diluée, ou de ces romans à bon marché qui corrompent les mœurs — mais des théories sociales et économiques, de la philosophie, les œuvres de Tolstoï, Gogol et Gorki.

« Nous allâmes au front de la Douzième Armée, derrière Riga, où des hommes décharnés et sans souliers s'atrophiaient dans la boue de tranchées désespérantes ; et quand ils nous voyaient, ils se redressaient, le visage tiré et leur peau bleue de froid apparaissant sous leurs habits déchirés, et ils demandaient avec anxiété si on leur apportait quelque chose à lire ? »

Le Dr Peter Alexander Speek, russe lui-même et bibliothécaire, s'est récemment livré pour la Corporation Carnegie à une enquête spéciale sur l'immigration des communautés rurales aux États-Unis, en vue de l'extension du champ d'action des bibliothèques. Son rap-

port établit que les mêmes désirs et les mêmes besoins que ceux qu'Ernest Poole et John Reed ont constatés en Russie, se manifestent parmi la population d'origine étrangère de notre propre pays.

Quelque rapide qu'ait été le développement des bibliothèques publiques aux États-Unis, l'avis du Dr Speek est qu'il n'a pas marché de pair avec les besoins du moment, particulièrement en ce qui concerne les agglomérations rurales. Sur les cinquante-quatre colonies qu'il a visitées au cours d'une année, quarante n'avaient pas de bibliothèque à leur disposition ; les quatorze autres se faisaient gloire d'avoir soit une bibliothèque scolaire, soit une bibliothèque paroissiale. En règle générale, cependant, les bibliothèques de cette nature sont loin d'être satisfaisantes, vu que les bibliothèques scolaires contiennent surtout des livres pour les enfants, alors que les bibliothèques paroissiales consistent principalement en ouvrages religieux et en livres concernant le pays d'origine, ces derniers en langue étrangère naturellement. Leur insuffisance est démontrée par les réflexions d'un vieux colon polonais : il n'y avait rien pour les grandes personnes dans les livres que les enfants rapportaient quelquefois de l'école ; la bibliothèque de l'église ne servait à rien non plus — car qui s'intéressait à Sigismond ou à Frédéric le Grand ? Ce que lui et ses camarades émigrants désiraient, c'était de lire des livres américains sur l'Amérique.

CHAPITRE XXI

LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE DE PARIS

Un groupe d'Américains, de Français et d'Anglais, qui sont au nombre des habitants les plus distingués de la capitale, ont entrepris une campagne en vue de doter Paris, à titre permanent, d'une bibliothèque publique américaine.

Voilà la preuve que l'esprit d'alliance entre l'Amérique, la France et l'Angleterre a survécu aux turbulences d'une année consacrée à l'œuvre de la paix — grâce à un projet auquel s'intéressent vivement M. Hugh Wallace, ambassadeur des États-Unis et Lord Derby, ambassadeur de Grande-Bretagne, ainsi que les consuls généraux de ces deux puissances ; projet auquel toute la colonie américaine et toute la colonie anglaise applaudissent avec enthousiasme, auquel Madame Poincaré a voué toute sa sollicitude et auquel coopèrent efficacement un certain nombre d'hommes de lettres français et de professeurs de la Sorbonne.

M. Seeger, président du Comité d'Organisation, est le père d'Alan Seeger, le poète-soldat américain, qui, en tant que membre de la Légion Étrangère, trouva la mort avant les milliers de ses compatriotes dont le

sang devait arroser le sol français. M. Seeger a fait à la bibliothèque de Paris un premier don de 50.000 francs, montant des droits d'auteur pour la vente des poèmes de son fils jusqu'à présent, et il a manifesté l'intention de consacrer à la bibliothèque les bénéfices qu'il retirera ultérieurement de la même source.

M. Seeger est retourné dernièrement aux États-Unis dans le but d'intéresser les Américains à son projet. Il est probable que beaucoup d'entre eux, trouvant dans cette bibliothèque la continuation de celle qui a rendu tant de services aux soldats américains pendant la guerre et leur a été d'un si grand réconfort, suivront l'exemple de M. Seeger en contribuant à la création d'un digne monument à la mémoire de leurs fils et de leurs frères qui sont tombés pour la grande cause de la liberté et de la démocratie.

Les événements qui ont rendu possible l'établissement d'une bibliothèque américaine permanente à Paris constituent pour ainsi dire le chapitre final d'une phase peu connue de l'effort militaire américain. Au cours des dernières années on avait déjà envisagé la création d'une bibliothèque qui, suivant les principes libéraux des bibliothèques américaines, offrirait au public les ouvrages des peuples de langue anglaise. La colonie américaine, comme la colonie anglaise, se rendaient compte de l'utilité d'une semblable institution. Il appartenait à la guerre, qui devait conduire à Paris l'Association des Bibliothèques Américaines, de lui donner l'existence.

La première proposition tendant à l'établissement

d'une bibliothèque publique américaine à Paris est probablement celle de M. Robert S. Mac Cormick, qui fut ambassadeur des États-Unis en France sous la présidence de Théodore Roosevelt. En 1905, M. Mac Cormick fit appel à un certain nombre de groupements civils et ecclésiastiques de Paris en vue de l'établissement d'une bibliothèque publique américaine. Pour mettre son projet sur pied, il offrit de faire un don de cinq cents dollars, si l'on parvenait à créer un organisme sérieux ; mais il ne reçut pas de réponses suffisamment affirmatives et il dut renoncer à son projet.

Ce n'est que treize ans plus tard que la guerre dota Paris de cette institution. Sa sphère d'influence devait s'accroître rapidement, surtout au cours des derniers mois de la lutte. Les soldats se rendaient rue de l'Élysée en nombre de plus en plus considérable ; on se donnait le mot qu'il existait en France un véritable coin d'Amérique — une bibliothèque publique. Quoique la ville fût plongée dans une obscurité complète, en raison des raids aériens, et qu'aucun rayon de lumière ne décelât à l'étranger l'existence d'une bibliothèque en cette maison emmitouflée, tous les soirs les salles de lecture et de travail étaient pleines.

Ce n'est qu'après la signature de l'armistice que la bibliothèque rendit tous les services qu'on en pouvait attendre. Grâce aux livres que le personnel désignait avec tact sur les rayons pour lutter contre la nostalgie et le mécontentement qu'ils trouvaient autour d'eux, les yeux de milliers d'hommes s'ouvrirent à la véritable beauté de Paris — à son arrière-plan historique, à son

art, à son architecture. Peu à peu ces suggestions répétées commencèrent à opérer et les lecteurs passèrent de romans superficiels à des ouvrages sur l'histoire de France, les voyages et la biographie. De nombreux soldats qui étaient venus à la bibliothèque en déclarant qu'il n'y avait rien à voir à Paris, s'en allèrent avec « *A Wanderer in Paris* » (*Un promeneur à Paris*) de Lucas sous le bras. Chaque jour on dévalisait les casiers qui contenaient les livres d'histoire de France ; bien qu'on eût ajouté trois cents exemplaires à la collection, les demandes dépassaient les disponibilités. Il y avait en circulation constante plus de cent Bædekera de Paris. Les exemplaires des « *Misérables* » de Victor Hugo ne connaissaient pas, non plus, de repos. Les demandes d'ouvrages sur l'art et l'architecture augmentaient continuellement. La bibliothèque alimentait encore les guides de la Croix-Rouge et de l'Y. M. C. A. Il n'y avait guère à Paris de conférencier pour les soldats qui n'empruntât ses matériaux à la Bibliothèque de l'Association et ne compilât ses notes sur les tables des salles où étaient les ouvrages de documentation.

Un autre remède au mécontentement résultant de l'attente se trouvait sur les rayons consacrés aux ouvrages traitant des différents métiers et des différentes professions. Les demandes allaient de la plomberie à la médecine, et du droit à la peinture ; on pouvait satisfaire à presque toutes, grâce à la générosité du public américain. Il n'y avait guère de soldat qui ne désirât avoir un livre sur la partie qu'il avait quittée pour entrer dans l'armée. Au bout d'une semaine les

deux mille étudiants américains mobilisés admis à la Sorbonne connaissaient tous pour ainsi dire le chemin de la bibliothèque et demandaient des ouvrages sur l'art et la littérature. Quand on faisait passer des examens diplomatiques, on demandait instantanément un nombre effrayant d'ouvrages sur le droit international, la géographie économique et l'histoire européenne.

Au cours de l'été de 1919, le retour rapide des troupes en Amérique fit décroître le chiffre des demandes émanant du corps expéditionnaire à Paris et l'on put ouvrir la bibliothèque à tout habitant de la capitale, ou à tout visiteur, quelle que fût sa nationalité. Pour la première fois les Américains de Paris, et en fait toutes les personnes de langue anglaise résidant dans cette ville, eurent à leur disposition une collection de premier ordre de livres américains et anglais, et l'administration leur vint en aide avec cette générosité qui caractérise les bibliothèques américaines.

L'aventure d'un membre de la Commission Américaine pour négocier la Paix montre par comparaison combien cette bibliothèque américaine transplantée en France sera chaleureusement accueillie. Il s'était rendu dans une bibliothèque française de prêt sur place en vue de recherches spéciales. Étant arrivé peu avant midi, il apprit qu'on ne pouvait demander de livres qu'à partir d'une heure. Il attendit jusqu'au moment fixé et fit une demande pour le livre voulu. Après des heures d'attente on lui apporta un autre ouvrage que celui qu'il fallait. Il le renvoya et répéta sa première demande. Quand le livre voulu arriva enfin, quatre heures ne

tardèrent pas à sonner et l'on donna le signal de la fermeture.

Grâce à la bibliothèque, les banques et les maisons de commerce américaines de Paris purent obtenir pour la première fois les renseignements techniques que la section commerciale d'une bibliothèque publique américaine est à même de fournir à l'industrie. Des hommes de lettres et des étudiants français se livrant à des recherches tirèrent également parti des facilités qu'elle offrait. Au début de l'automne on constata qu'on s'intéressait de plus en plus à la bibliothèque. Les prêts quotidiens étaient plus nombreux que jamais ; les salles de lecture et de renseignements étaient combles et il ne restait pas une chaise d'inoccupée. De nombreux sujets britanniques fréquentaient régulièrement la bibliothèque et leur satisfaction était aussi totale et aussi évidente que celle des Américains.

Mais, alors même que s'étendait le champ d'action de la bibliothèque, il devenait inquiétant de prévoir que, vu la clôture de l'œuvre de guerre de l'Association des Bibliothèques Américaines, il viendrait bientôt un moment où la bibliothèque devrait fermer ses portes.

On ressentit une véritable consternation à l'idée de voir la bibliothèque disparaître. La nouvelle qu'il faudrait probablement emballer de nouveau les livres et les renvoyer en Amérique, pour tenir compagnie à des millions d'autres qui étaient retournés dans leur pays natal, parvint aux oreilles d'amis de la bibliothèque de Paris aux États-Unis et ils se mirent à faire des démarches en sa faveur. Un habitant de Boston écrivait

avec raison : « Paris restera toujours le rendez-vous des nations, et il me semble qu'une bibliothèque de ce genre ne procurerait pas seulement beaucoup de plaisir, mais ferait encore beaucoup pour la compréhension mutuelle et l'amitié internationale. »

Heureusement la bibliothèque américaine n'était pas destinée à périr. L'Association des Bibliothèques Américaines était désireuse de la conserver à Paris, pourvu qu'on pût assurer son existence et sa bonne administration. On était d'avis qu'elle devait reposer solidement sur ses propres assises, comme les bibliothèques publiques américaines, et recevoir l'aide financière indispensable du public au service duquel elle était destinée. Plusieurs établissements parisiens d'enseignement furent pressentis en vue d'assurer l'existence de la bibliothèque, mais aucun d'eux ne put s'engager à assurer son avenir.

En désespoir de cause, M. Burton E. Stevenson, représentant en Europe de l'Association des Bibliothèques Américaines, résolut d'adresser un appel à la colonie américaine. S'il était favorablement accueilli, on pourrait faire une sorte de campagne financière générale en faveur de la bibliothèque, projet dont beaucoup avaient prédit l'insuccès.

En octobre, M. Stevenson prit la parole au Club Américain à l'une de ses réunions hebdomadaires. Après avoir esquissé les origines et l'œuvre de la bibliothèque, il annonça que, si l'on pouvait réunir 150.000 fr. pour le 15 novembre, afin d'assurer l'existence de la bibliothèque pendant 1920, l'Association des Biblio-

thèques Américaines s'en occuperait jusqu'au mois de janvier 1920, date fixée pour la clôture de son œuvre de guerre ; elle achèterait en outre avant cette date tous les livres voulus pour renforcer les diverses sections et procurerait un bibliothécaire pour une année.

Les efforts de M. Stevenson en vue d'intéresser les habitants de Paris au maintien de la bibliothèque aboutirent à la convocation d'une assemblée générale à la bibliothèque un dimanche après-midi. A cette réunion le premier étage se trouva comble à faire craquer les portes. Il y avait là des représentants de tous les milieux, y compris de nombreux Français et de nombreux Anglais. Il en résulta une véritable campagne à l'américaine, où se manifestèrent tout l'enthousiasme et tout le sens d'organisation qu'on trouve aux États-Unis en même temps que l'appui actif de Français et d'Anglais, ce qui lui donna une saveur internationale. La presse anglaise de Paris (les éditions parisiennes de la *Chicago Tribune*, du *New-York Herald* et du *Daily Mail* de Londres) prêta son concours. Le Courrier Franco-Américain présenta le projet au public français.

Le comité d'organisation établit un plan qui prévoyait six classes de donateurs : des membres fondateurs faisant un don de 5.000 francs, des membres à vie en faisant un de 2.000, des membres payant un droit d'entrée de 100 francs et une cotisation annuelle de 100 francs, des souscripteurs à l'année pouvant emporter des livres à domicile pendant l'année de leur souscription à raison de 10 francs pour l'emprunt d'un livre et de 20 francs

pour l'emprunt de deux livres à la fois, des donateurs fournissant des fonds pour procurer des cartes d'entrée libre aux étudiants et enfin des donateurs versant quelque somme que ce fût.

Le comité croyait qu'il ne serait pas difficile de se procurer assez de dons pour pourvoir 1.500 étudiants de cartes à 20 francs l'une, ce qui, avec les versements des membres et des souscripteurs, constituerait le revenu de 150.000 francs nécessaire pour une année d'exercice. Cet arrangement aurait encore permis de consacrer les droits d'entrée des membres donateurs, des membres à vie et des membres fondateurs à l'établissement d'un capital. On estimait que ce plan prolongerait la période d'activité. Au lieu d'un moment d'enthousiasme bientôt suivi d'un retour à l'inaction, les membres s'obligeraient ainsi à continuer l'œuvre pendant les mois à venir, la liste des membres, des souscripteurs à 20 francs, et, à l'occasion, des membres donateurs et des membres à vie s'allongeant sans cesse.

On décida d'ouvrir librement à toute personne et tout le temps les salles de lecture et de recherches. L'obligation où l'on était de trouver des moyens d'existence exigeait qu'on fit payer pour l'emprunt des livres à domicile, mais on escomptait que les cartes d'étudiants gratuites fournies par les souscriptions spéciales permettraient de ne pas refuser cette faveur à ceux qui ne pourraient payer.

Il faut dire que, dès le début, le caractère des personnalités qui avaient entrepris cette campagne en assu-

rait le succès. En tête de la liste des membres à vie viennent les ambassadeurs des États-Unis et d'Angleterre. Quant aux consuls généraux de ces deux puissances, ils font partie en première ligne du comité permanent. Madame Poincaré est une bienfaitrice zélée. Parmi les personnalités et les institutions parisiennes qui ont apporté leur concours on remarque les Chevaliers de Colomb, la Croix-Rouge Américaine, le Comité Méthodiste de Reconstruction, le Comité du Livre, le Comité de Guerre Catholique National, l'Equitable Trust Company de New-York, la Farmers' Loan and Trust Company de New-York, la Lloyds' Bank, Morgan Harjes et Compagnie, la Duchesse de Talleyrand, née Anna Gould, MM. Frank Jay Gould, Walter V. R. Berry, Mme Francis Wilson Huard, le Professeur et Mme J. Mark Baldwin, MM. James Hazen Hyde, Robert Goelet, l'éditeur du *Temps*, Lloyd Gibbons de la *Chicago Tribune*, Legouis et Cestre, professeurs à la Sorbonne, Sir Thomas Barclay et Maurice Bourgeois. Un sous-comité français qui comprend trente membres des plus distingués et qui a pour président M. Salomon Reinach, l'historien bien connu, prend en mains les intérêts de la science et des lettres françaises. Chacune des quatre banques américaines a versé 2.000 francs, devenant de ce fait membre à vie.

Pour montrer l'attitude encourageante du commerce américain à Paris, nous citerons la lettre suivante adressée à l'*American Library Fund* par M. Bertram H. Grice, qui dirige la succursale de la Farmers' Loan Trust Company à Paris :

« Nous estimons qu'il importe à quiconque s'intéresse à la littérature anglaise, aux manuels et aux livres de documentation en anglais, que cette bibliothèque soit établie à Paris, et nous pensons en outre que les maisons de commerce américaines et anglaises de Paris trouveront utile d'encourager leur personnel à la fréquenter. A ceux qui sont de nationalité américaine ou anglaise elle procurera la meilleure espèce d'occupation et de délassement, et à ceux qui sont d'autre nationalité elle fournira l'occasion de perfectionner leur connaissance de l'anglais et de se familiariser avec la pensée et les méthodes anglaises et américaines.

« En conséquence, nous informons notre personnel que pour tout employé qui désirera verser une cotisation de 10 francs, nous verserons une cotisation supplémentaire de même valeur, afin de lui procurer le droit d'emprunter deux livres à la fois. »

Non moins significative a été l'attitude du Comité du Livre qui a versé 5.000 francs et est devenu membre fondateur. Son secrétaire, M. de Dampierre, écrivait en informant de ce don :

« Le but pour lequel le Comité du Livre a été institué étant de défendre à l'étranger la connaissance de la culture française et aussi de familiariser le peuple français avec les civilisations étrangères, nous nous intéressons vivement à cette bibliothèque américaine où les Américains de Paris trouveront à la fois toutes les nouvelles de chez eux et tous les renseignements possibles sur notre pays, tandis que les Français s'y procureront la meilleure documentation sur la vie, les

ressources et l'opinion américaines. Espérons donc que nos efforts réunis nous permettront d'affermir de plus en plus l'ancienne et toujours vivace amitié qui existe entre nos deux pays. »

Le fonds de la bibliothèque américaine se monte maintenant à plus de 400.000 francs. En novembre l'Association des Bibliothèques Américaines put annoncer au comité que la continuation en Europe de l'œuvre qu'avaient commencée les bibliothèques de guerre lui permettrait de supporter une large part des frais nécessaires pour l'entretien de la bibliothèque américaine de Paris pendant l'année 1920. Le comité chargé de la campagne accueillit cette nouvelle avec joie, comme elle allait le mettre à même de consacrer à une fondation permanente la majeure partie des souscriptions destinées à couvrir les dépenses de l'année.

M. Seeger, président du comité d'organisation, envisage à présent une fondation de 500.000 dollars, dont le revenu, augmenté des souscriptions annuelles, assurerait définitivement l'avenir de l'institution.

La bibliothèque doit être reconnue par les États-Unis conformément aux lois de l'État de Delaware. On l'appellera « la Bibliothèque Américaine de Paris ». On envisage la création de neuf directeurs dont trois seront laissés au choix de l'Association des Bibliothèques Américaines et six à celui du comité permanent à Paris. Les directeurs devront être américains en majorité, ainsi l'administration et le contrôle de la bibliothèque par des Américains seront assurés à perpétuité.

La Bibliothèque Américaine de Paris compte à pré-

sent 25.000 volumes environ. Elle a sur la plupart des bibliothèques de cette classe l'avantage d'être un organe véritablement vivant. Aucun poids mort ne vient entraver son action. Ses ouvrages techniques ont été choisis par des experts et contiennent le dernier mot sur les différentes matières ; la section d'art, qui ne se composait primitivement que d'une brassée de livres, est devenue une collection étendue, qui couvre presque toutes les branches du sujet. Il n'y a guère de pays qui ne soit représenté par les meilleurs livres de voyages. Grâce à la variété et à la multiplicité des demandes émanant des soldats américains, sur les désirs desquels elle a modelé son existence, la bibliothèque est aussi composite que le public international auquel elle est destinée.

Il est encourageant de penser qu'elle constituera à l'avenir une sorte d'avant-poste en Europe pour l'action des bibliothèques américaines. Les éducateurs européens se sont vivement intéressés au fonctionnement de celles que l'œuvre de guerre de l'Association leur a fait connaître. En 1918, il y eut une réunion de bibliothécaires français dans l'établissement ; depuis lors nombreux sont ceux qui y sont revenus pour étudier la classification décimale et le mode de rédaction des inventaires, et qui ont été émerveillés de voir le libre accès qu'on accorde aux rayons et le procédé si simple qu'on emploie pour l'enregistrement des volumes prêtés.

Mais pendant la guerre Paris a été vraiment la capitale du monde, et l'exemple donné par l'Association

des Bibliothèques Américaines devait être suivi bien au delà des frontières de France. Les nouvelles républiques européennes se rendirent compte de l'influence des bibliothèques publiques sur l'évolution de la mentalité populaire. L'année dernière on a reçu des demandes de renseignements techniques sur l'organisation des bibliothèques publiques de tous les points du continent et même d'Égypte et de Syrie. La Pologne a envoyé une députation à Paris pour étudier les méthodes employées et dresser le plan d'un système de bibliothèques publiques avec l'aide du représentant de l'Association des Bibliothèques Américaines.

La sœur du président de la Tchéco-Slovaquie, M^{lle} Alice Masaryk, a invité M. Stevenson à se rendre dans ce pays, aux frais des républiques, pour entreprendre la réorganisation et l'extension de ses bibliothèques.

L'Assemblée Nationale Tchéco-Slovaque vient de voter une loi imposant à chaque ville, bourg et village d'organiser une bibliothèque publique. Cet exemple venant d'une nation qui combat encore pour défendre ses frontières est un signe des temps et ne pourra qu'encourager les pays plus anciens à ne pas se montrer inférieurs.

INDEX



- ABÉLARD et HÉLOÏSE, 114.
 Afrique, 187, 189, 276.
 Agriculture, 103, 114, 351.
 Aisne, 269.
 Aix-les-Bains, 97.
 Albums, 174, 189-190.
 Alger, 16.
 Allemagne, 29, 97, 204, 219, 228, 258-277, 276, 279, 280, 323.
 Allemands (Les), 63, 118, 260, 272, 273, 286, 369, 370.
 Allerey, 181.
 All-Story Weekly, 107.
 Altdamm, 278, 279.
 Américanisation, 359-369.
 Amérique, 67, 75, 141, 175, 176, 193, 287, 369, 370, 373, 377.
 Amérique du Sud, 26, 170-171.
 AMICIS (DE), « Cuore », 363.
 Amiraute, 187, 290.
 Anatomie, 346.
 Andes, 170.
 Angers, 181.
 Anglais (les), 199, 229, 267, 274, 279, 286, 290, 315.
 Anglais (l'étude de l'), 56, 57, 261, 267, 280, 346, 360, 364.
 Angleterre, 35, 60, 71, 75, 83, 97, 170, 200, 203, 221, 244, 252, 269, 279, 331, 333, 373.
 Annapolis, 89.
 ANNUNZIO (Gabriele D'), 309.
 ANSTRUTHER (M^{me}), 187, 199.
 Aquarelle, 113.
 Architecture, 114, 182, 255, 354.
 Ardennes (Gazette des), 272.
 Argonne, 106, 108.
 ARIOSTE (L'), 6.
 Arizona, 103.
 Arkansas, 58.
 Arkhangel, 97.
 Armée du Salut, 22, 93, 97, 98.
 Armistice, 113, 195, 352.
 Armstrong College, 216.
 ARTHUR (T. S.), 3.
 Association Chrétienne de Jeunes Filles, 30, 41, 97, 98.
 Association Chrétienne de Jeunes Gens (Y. M. C. A.) américaine, 14, 18, 22, 25, 30, 37, 38, 41, 43, 56, 57, 68, 74, 88, 90-93, 95, 97, 98, 110, 128, 131, 135, 144, 147, 259, 260, 318, 321, 324, 360, 376.
 — britannique, 210-218, 296-298.
 Association des Bibliothèques Américaines, 1-23, 24, 41, 42, 44, 62, 72, 77-80, 85, 88-111, 116, 127, 129, 132, 135, 139, 140, 144, 148, 149, 173, 175, 178, 195, 259, 350, 352, 353, 368, 374, 378, 379, 384, 385.
 Association Hébraïque de Jeunes Gens, 324.
 Association Valentin Haüy, 341-342.
 Astronomie, 115, 258.
 Atlantic Monthly, 176.
 Atlas, 36.
 AUSTEN (Jane), 73, 240.
 AUSTIN (J. L.), 268-269.
 Australiens (les), 200, 252.
 Automobiles, 175.
 Autriche, 207, 220, 260, 279.
 Aveugles, 330-349.

- Babel* (Tour de), 63.
Baedeker (guides), 35, 191, 376.
 BAILEY (L. H.), *Agriculture*, 351.
 BAKER (Ray Stannard), « David Grayson », 48.
Baltimore, 344.
 BALDWIN (le professeur et M^{me} J. M.), 382.
 BALZAC, 84.
 BARBUSSE (Henri), 348.
 BARCLAY, « Géographie », 6.
 BARCLAY (M^{me}), « Rosary », 31.
 BATTERSEA (Lady), 185, 193.
 BEACH (Rex), 31, 147, 154.
Beaune, 181, 354, 355.
Belgique, 35, 64, 275.
 BENNETT (Arnold), 295.
 BENSON (A. C.), 295.
 BERGSON, 30, 102, 232.
Berlin, 18, 219, 220, 265, 290, 317.
Berliner Illustrierte Zeitung, 233.
Berliner Tageblatt, 233, 270.
Berliner Zeitung am Mittag, 232.
Berne, 220.
 BERRY (Walter V. R.), 382.
Bible, 47, 194, 217, 237, 315-329.
Bibliothèque américaine de Paris, 373-386.
Bibliothèque Centrale des Etudiants, 233-234, 359.
Bibliothèque de Guerre britannique, 185-198, 202, 236, 237, 238, 243.
Bibliothèque du Congrès, 7-8, 13, 144.
Bibliothèque Nationale pour les Aveugles, 334.
Bibliothèques de Camp britanniques, 199-209.
Bibliothèques des hôpitaux militaires américains, 150-184.
 — *britanniques*, 235-256.
Bibliothèques régionales, 99-111.
 BIRMINGHAM (George), 366.
Bischofsweerd, 280.
 BLACKMORE, « Lorna Doone », 73, 283.
 BLACKSTONE, « Commentaires », 346.
Blackwood's Magazine, 250.
Blessés (les), 170-184.
Bombay, 189, 195.
Bordeaux, 99, 181.
 BORROW (George), 73.
Boston, 28, 49, 69, 96, 143, 144, 378.
 BOSWELL, 26, 30.
 BOWER (B. M.), 147.
Box and Cox, 121.
Boy scouts, 212.
 BRAILLE (système), 332-336, 341-342, 345, 346, 348-349.
 BRAINERD (Miss Eveline W.), 74-76.
Bramshott, 244.
 BRASSEY (Lady), 235-237.
Brest, 41, 99, 124.
 BRETT (W. H.), 24.
 BRIEUX (Eugène), 83, 348-349.
British Prisoners of War Book Scheme, 258-259.
 BROOKE (Rupert), 312, 313.
Brooklyn, 143.
 BROWN (Charles H.), 133.
 BROWNING (Robert), 249, 262, 292, 293, 306.
Bruxelles, 275.
 BRYCE (Lord), 114, 341.
Bulgarie, 207, 208, 220.
 BULWER-LYTTON, 73.
 BUNYAN, « Pilgrim's Progress », 165, 214, 252.
 BURDICK, « Real Property », 107.
Burey, 117.
Burg, 281.
 BURNS (Robert), 249.
 BURY (l'évêque), 231.
 BUTLER (l'évêque), 196.
 BUTLER (Nicholas Murray), 359.
 BUTLER (Samuel), 295.
 Bystander, 293.
 CAINE (Hall), 74.
Caire (le), 207.
Californie, 47, 68.
 CALLAHAN, « George Washington », 28, 46.
Cambridge (université), 258.
Camouflage, 34.

- Camp Beauregard*, 14, 37, 367.
 — *Bowie*, 38.
 — *Custer*, 27, 47, 48, 54.
 — *Devens*, 9, 18, 25, 34, 41, 45, 59, 298, 360, 364, 365.
 — *Dix*, 30, 39, 49, 119, 168, 364, 365, 366, 367.
 — *Dodge*, 13, 351.
 — *Doniphan*, 311.
 — *Funston*, 37.
 — *Gordon*, 26, 32, 57, 363.
 — *Greene*, 45, 49.
 — *Hancock*, 51, 363.
 — *Humphreys*, 28, 46.
 — *Jackson*, 18, 55, 120.
 — *Lee*, 39, 47, 54, 55, 362.
 — *Lewis*, 308.
 — *Mac Arthur*, 19, 47, 53, 174, 363, 367.
 — *Meade*, 53.
 — *Merritt*, 28, 365.
 — *Pike*, 51.
 — *Sevier*, 19, 120.
 — *Sherman*, 20, 24, 35.
 — *Upton*, 34, 154, 158.
 — *Wadsworth*, 162, 310.
 — *Zachary Taylor*, 27, 31, 119, 152, 159, 159, 160, 310.
 — *Walter*, 51.
Camps de prisonniers, 257-281.
Canadian Pacific Railroad, 247.
Canadiens (les), 60-61.
Cannes, 108.
Cardiff, 137.
CAREY (Miriam), 157.
CARLYLE (Thomas), 242, 327.
CARNEGIE (Corporation), 7.
CARNEGIE (Fondation), 359.
Caroline du Sud, 165.
CARTER (Nick), 194, 242.
Cartes, 36, 182.
CARTWRIGHT (Miss), « Béatrice d'Este », 192.
CASTLE (Agnes et Egerton), 74.
CAUNTER (J. A. L.), 273.
Cazaux, 67.
CERVANTÈS, 266.
CÉSAR (Jules), 45.
CESTRE (le profess. Charles), 382.
CHAMBERS (R. W.), 31.
Chamonix, 108.
CHAPIN (Harold), 292.
CHAPMAN (Victor), 287-289.
CHARLES XII, 6.
Charleville, 272.
Charleston, 143.
Château-Thierry, 103, 106.
Châtillon-sur-Seine, 101.
Chaumont, 99.
Chelsea (Londres), 236.
Chelsea (Mass.), 167, 351.
Chemins de fer, 115.
Chevaliers de Colomb, 14, 22, 30, 38, 93, 97, 98, 110, 134, 135, 324, 382.
Chicago Daily News, 174.
Chicago Tribune, 380.
Chickamauga Park, 48.
Chimie, 114, 255.
Cinématographe, 252.
CLAYDEN, « Études sur les nuages », 281.
CLEMONS (Harry), 77-82.
CLOSE (Percy L.), 276.
Club des soldats et des matelots américains, 90, 97.
COBB (Irvin), 46).
Coblence, 99, 100, 101.
COHEN (Israel), 225, 232, 274.
Collège kaki canadien, 60.
Comité du Livre, 382, 383.
Commerce (le), 26.
Commission Chrétienne des Etats-Unis, 3-4.
Commissions des Camps d'Entraînement des Ministères de la Guerre et de la Marine, 6, 21, 128, 139.
Connecticut, 2-3.
CONNOR (Ralph), 32, 89, 259, 260.
CONRAD (Joseph), 31, 89, 252, 285.
Constantinople, 220, 228, 291, 317.
Continental Times, 267, 271-275.
CONWELL (Russell H.), 4.
COOK, « Voyages », 6.
COOKE (Marjorie Benton), 162.
Copenhague, 220.
COPPÉE (François), 341.

- Coran*, 194, 260.
 CORELLI (Marie), 82, 205, 242, 249.
 CORNEILLE, 74.
Cornhill Magazine, 245.
Corporation Carnegie, 7.
Courrier des Etats-Unis, 40.
 CRAMB, 286.
 CRANE (Stephen), 29.
 CRAWFORD (F. Marion), 162.
 CREASY, « Les Quinze Batailles
 Décisives », 365.
Crefeld, 273.
Crinée, 291.
Croisades, 207.
Croix Rouge (américaine), 15, 19,
 29, 68, 69-72, 90, 91, 92, 96,
 97, 98, 125, 135, 146, 154, 157,
 158, 160, 161, 176, 177, 179, 180,
 310, 324, 376, 382.
Croix Rouge (britannique), 188,
 195, 202, 242.
Croix Rouge (canadienne), 247.
 CROMWELL, 327-328.
Cuba, 139.
Cuisine, 48, 114.

Dakota, 150.
 DANTE, 145, 160.
Daily Mail (Londres), 210, 332, 380.
Daily Telegraph (Londres), 274.
Danemark, 247.
 DANTE, 265, 287.
Dardanelles, 290, 291.
 DARWIN (Charles), 113, 198.
 DAUDET, 341; « Tartarin », 109.
 « David Grayson », 48.
 DAVIES (Sir Alfred T.), 219, 224,
 227, 228.
 DAVIS (Richard Harding), 164.
 DAWSON (Coningsby), « Carry on »,
 20, 29.
 DELL (Ethel), 242.
Deer (Point), 142.
 DEFOE, « Robinson Crusoe », 115.
 DERBY (Lord), 210, 373.
Dessin, 113, 114, 115, 182.
Détroit, Bibliothèque publique, 27.
 DICKENS (Charles), 3, 73, 147, 192,
 240, 249, 253, 286.

 DIESEL (moteurs), 141.
Dimon, 181.
Doebervitz, 226, 230, 264.
Domrémy, 117.
 DOOLEY (M.), 239.
 DOUGLAS (J. H.), 266-267.
 DOYLE (Conan), 31, 32, 96, 191,
 362.
 DRINKWATER (John), 313.
Droit, 346, 354.
 DUMAS (Alexandre), 31, 191, 193,
 253, 341.
Düsseldorf, 101.

Ecole militaire de Langres, 99.
Ecossais (les), 314.
Ecosse, 264-265.
 EDGEWORTH (Miss), 3.
Egypte, 5, 188, 189, 190, 192, 195,
 200, 213, 215, 297, 386.
Electricité, 75, 114, 255, 257, 365,
 ELIOT (George), 73, 147, 160.
 ELLISON (Wallace), 262-265.
 ELY (Dinsmore), 66, 84-85.
 EMERSON (R. W.), 145.
 EMPEY, 89; « First Call », 53;
 « Over the Top », 39, 46, 76, 171.
Endell Street (l'hôpital militaire),
 244-256.
 ERSKINE (Dr John), 355.
Espagnol (étude de l'), 260-261,
 342-343, 354.
 ESTE (Béatrice d'), 192.
Etats-Unis, 6, 68, 94, 96, 107, 108,
 120, 124, 147, 175, 331, 343-
 349, 354, 371, 372, 374.
Etudiants en kaki, 43-63.
 EURIPIDE, 293.
Europe, 17, 29, 34, 35, 73, 114,
 178, 385.
Everybody's Magazine, 41.
Evolution, 30, 50.
 EXNER (Dr), « Friend or Enemy »,
 84.

 FARNSWORTH (H. W.), 285-287.
 FAWCETT (Henry), 341.
 FINDLAY (professeur), 216.
 FISHER (H. A. L.), 230.

- FLECKER (James Elroy), 312, 313.
Flavigny, 119.
Floride, 58.
 FOCH (le Maréchal), 319.
Fondation Carnegie, 359.
 FORBES-MITCHELL, 291.
Fort des Moines, 177.
Fort Leavenworth, 351.
Fort Oglethorpe, 157.
Fort Sam Houston, 58, 361.
 FOSDICK (Raymond B.), 4, 22, 44.
 FOX (John), 31; « The Little Shepherd of Kingdom Come », 130.
Français (les), 57, 274, 286, 290.
Français (l'étude du), 62-63, 354.
France, 21, 22, 35, 60, 62, 64, 75, 88-111, 176-184, 206, 243, 293, 294, 300, 331, 333, 343, 373, 375, 376.
 Frank Leslie's weekly, 1.
 « Frank Merriwell », 115.
Franklin, 132.
 FRANKLIN (Benjamin), 46.
 FRÉDÉRIC II, 6.
 FREEMAN (Marilla W.), 367-369.
 FRENCH (Sir John), 269.
 Gaelic-American, 273.
Gallipoli, 46, 188, 206.
 GALSORTHY (John), 66.
 GARCIA, 31.
Garde nationale (américaine), 9.
 GARIBALDI, 192.
 GARNETT (Richard), 285.
 GARRETT (M^{me} T. Harrison), 344.
 GARVICE (Charles), 251.
 GASKELL (M^{me} H. M.), 185, 188, 193, 194, 195, 241.
Gazette des Ardennes, 272.
Gênes, 242.
Géographie, 6, 43.
Géologie, 115, 182.
Géorgie, 58.
 GERARD (James W.), 29, 225.
 GETTY (Miss Alice), 341-343.
Gibeon, 276.
 GIBBON, 291.
 GIBBONS (Lloyd), 382.
Gil Blas, 249.
 GILLESPIE, « Lettres des Flandres », 307.
 GILLILAND (Horace Gray), 273.
Gironde, 120.
 GLADSTONE, 266.
Glasgow, 130, 131, 258.
 GLENN (Major-Général), 20-21, 24.
 GOULD (Frank Jay), 382.
 Godey's Ladies' Book, 177.
 GOELET (Robert), 382.
 GÖTHE, 25, 26.
 GOGOL, 371.
 GORDON (Général), 75, 266.
 GORKI, 371.
 GOSSE (Edmund), 192.
 GOULD (Nat.), 193, 235, 237, 248, 249, 251.
Grande-Bretagne, 15, 189, 204, 219.
Grands Lacs (Station Navale d'Entraînement), 7, 34.
 Graphic, 251.
 « Graustark », 130.
 GRAY, « Anatomie », 346.
Gravures, 190, 296-299.
Grèce, 365.
 GREEN (Henry S.), 146.
 GREGG, « Sténographie », 116.
 GRENVILLE (Sir Richard), 328-329.
 GREY (Zane), 31, 89, 96, 131, 147, 154.
 GRICE (Bertram H.), 382.
Griselles, 118.
Guantanamo, 139.
Guerre civile (américaine), 1-4, 17, 28.
Guides, 17, 35.
 HADOW (Sir Henry), 216.
 HAGGARD (H. Rider), 31, 191, 249, 250.
 HAIG (Sir Douglas), 203.
 HALDANE (Lord), 185.
 HALL (James Norman), 301-305.
Hambourg, 225.
 HANKEY (Donald), 315.
 HARDEN (Maximilien), 276.
 HARDY (Thomas), 31, 113, 283.

- Harper's weekly, 1.
 HARRADEN (Beatrice), 245-256.
 Harvard (Université de), 27, 287, 288.
 Havelberg, 277, 280.
 HAVEN (Dr William I.), 321.
 HAWTHORNE, 145-146, 147.
 HAYWORTH, « George Washington, fermier », 28.
 HAZEN (C. D.), 29, 34.
 HEATH (A. G.), 291.
 HEINE, 285.
 HÉLOÏSE et ABÉLARD, 114.
 HENLEY (W. E.), 303, 310.
 HENRY (O.), 31, 96, 154, 362.
 HENRY (William E.), 15.
 HENTY, 253.
 HERNANDEZ, 343.
 HERZL (Théodore), 28.
 HEWETT (Stephen H.), 282.
 HILL (Alexander), 216.
 HIND (C. Lewis), 300-301.
 HISCOX, 352.
 Histoire, 34, 43, 75, 141, 182, 207, 376.
 Hoboken, 88, 143.
 HOLLAND (Clive), 65.
 Hollande, 207, 220, 261, 277.
 HOLT (Winifred), 339, 341.
 Holzmunden, 226.
 Hongrie, 317.
 HOOD (Thomas), 305.
 HOMÈRE, 6.
 HOOKER (Général), 3.
 HOPE (Anthony), 73, 250.
 Hôpitaux militaires américains, 150-184; — britanniques, 235-256.
 HORACE, 45.
 HOWELLS (W. D.), 147.
 HUARD, « My Home in the Field of Honor », 46.
 HUGO (Victor), 73, 109, 223, 376.
 HUNTINGTON (Ellsworth), 28.
 HUTCHINSON, « Les maladies des enfants », 281.
 HYDE (James Hazen), 382.
 IBSEN, 30, 46, 83.
 Ignorants (les), 56-59.
 Iles Canaries, 187.
 Iles Falkland, 269.
 Iles Shetland, 187.
 Imprimerie, 255.
 Inde, 204, 291.
 Independent, 74.
 Indes occidentales, 40.
 Infanterie, 115.
 Institut national pour les aveugles, 332, 335, 341, 346.
 Institut Smolny, 371.
 Intendance (américaine), 1, 13.
 Interstate Commerce Commission, 115.
 Irlande, 130, 187, 366-367.
 IRVING (Washington), 73.
 IRWIN (Will), 261, 262.
 ISOM (Mary Frances), 178-181.
 Italie, 35, 215, 331.
 Italiens (les), 13, 57, 364.
 JACKSON (Andrew), 51.
 J'Accuse, 276.
 JACOBS (W. W.), 191.
 JAMES (Henry), 73, 147.
 JAMES (Jesse), 130, 131.
 JAMES (William), « Pragmatisme », 46.
 JEANNE D'ARC, 116, 117.
 JELLICOE (Amiral), 138.
 Jérusalem, 28.
 John Bull, 250.
 Johns Hopkins (Université), 346.
 JOHNSON (Samuel), 26, 30.
 JOHNSTON (Esther), 104-109.
 JOHNSTON (Mary), 239.
 JONES (Sir Henry), 258.
 Juifs (les), 28, 57.
 KANT, 287.
 KEATS (John), 303.
 KELLER (Helen), 347.
 KEMPIS, 214.
 Kentucky, 27.
 Kentucky, 138.
 Khartoum, 266.
 KINGSLEY (Charles), 73.

- KINGSLEY (Henry), 73.
 KINGSTON, 253.
 KIPLING (Rudyard), 31, 75, 89,
 96, 145, 169, 173, 189, 191, 192,
 243, 244, 262, 265, 306, 308,
 310, 311, 312, 339, 362.
 KIPLING (M^{me} Rudyard), 238.
 KITCHENER (Lord), 199.
 KNIGHT, « Seamanship », 130.
 KNOBLOCK (Miss), 194.
 Kölnische Zeitung, 266.
Kut-el-Amara, 258.
- LA MARE (Walter DE), 313.
 LAMARTINE, 114.
 LAMB (Charles), 286.
 Ladies Home Journal, 41.
 LA FONTAINE, 6.
La Haye, 34, 220.
Lakewood, New Jersey, 164.
Langres, 99.
La Rochelle, 181.
 LATZKO, « Les Hommes en guerre »,
 348.
Lausanne, 267.
 LECKY, « Wrinkles in Practical
 Navigation », 133.
*Lecture dans les camps de prison-
 niers*, 257-281.
 LEGOUIS (le professeur), 382.
Le Mans, 99, 104, 124, 125, 126,
 354.
 LE QUEUX (William), 284.
 LE SAGE, 6.
 LEE (Robert E.), 46.
 LESLIE (Miss), 17.
Libby (prison), 2.
Life, 286.
 LINCOLN (Abraham), 152, 370.
Literary Digest, 293.
Lithuaniens (les), 57.
Livres (les) et la morale, 83-87 ; —
 pour les blessés et les malades,
 170-184 ; — pour les soldats
 aveugles, 330-349 ; — pour
 l'après-guerre, 350-372.
Lloyd's Weekly News, 265.
 LONDON (Jack), 31, 33, 89, 147,
 191, 260.
London News' Illustrated, 251, 289.
Londres, 68, 69, 71, 72, 83, 89,
 123, 201, 202, 222, 235, 236,
 237, 241, 244-256, 277, 300,
 303, 333.
 — (Université), 258.
 LONG (John), 193.
 LONGFELLOW, 145, 311.
 LOVER, « Handy Andy », 249.
 LUCAS, « Wanderer in Paris »,
 376.
Luxembourg, 101, 102.
- MAC CUTCHEON (G. B.), 31, 33,
 147.
 MAC GRATH, 28.
 MAC LAGLEN, « Bayonet Fighting »,
 46.
Madagascar, 324.
 MACAULAY, 194, 250.
 MAC CORMICK (Robert S.), 375.
 MACKENZIE, « Les maladies du
 cœur », 281.
Madère, 187.
Magdebourg, 279, 281.
 MAHONEY (H. C.), 270.
Malades (les), 170-184.
 MALCOLM (Ian), 272-273.
 MALLET (Lucas), 74.
Malte, 188, 189.
Manille, 77.
 MARCHMONT, 249.
 MARCOSSON (Isaac F.), 261.
Marienthal, 276.
Marne (bataille de la), 75.
Mars-sur-Allier, 181, 184.
 MARTIN (M^{me} Helen R.), 164.
Maryland (Société biblique), 319,
 320.
 MASARYK (M^{lle} Alice), 386.
 MASEFIELD (John), 145, 240, 313.
Massachusetts, 167, 320, 364, 365.
Mathématiques, 114, 139, 182, 354.
Matin (Paris), 290.
 MATSON (C. M.), 28.
Matsonia, 146, 147.
 MAWEY, 117.
 MAXWELL, « Salesmanship », 117.
Mayence, 101.

- Mécanique*, 255.
Méditerranée, 129, 204.
 MELVILLE (Beresford), 185.
 MEREDITH (George), 31, 192, 252, 263.
 MERRIMAN (H. S.), 289.
Mésopotamie, 189, 194, 215, 297.
Mesves, 178-180.
 METCHNIKOFF, 284.
Methodist Monthly, 67.
Mexique, 318.
 MEYER (H. H. B.), 144, 145-146.
Michigan, 84.
 MILLAIS, 296.
 MILTON, 119, 287, 289, 302-303.
Minden, 258.
Ministère de la Guerre (américain), 6, 9, 46, 53, 62, 124, 354.
Ministère de la Guerre (britannique), 187, 195, 199, 234, 356.
Ministère de la Marine, 90, 132, 143, 153.
Mississippi, 27, 147.
Mongolia, 144.
Montana, 147.
Montauk, 311.
 MONTESQUIEU, 6.
Morale (la), 83-87.
 MORE (Sir Thomas), « Utopia », 102.
 MORLEY, « Vie de Gladstone », 266.
 MOSS, « Army Paper Work », 46.
 MOSS, « Infantry Drill Regulations », 53.
 MOSS, « Manual of Military Training », 46.
Moteurs, 141, 226, 352.
 MOULTON, « Astronomie », 115.
 MURRAY (Gilbert), 229, 257, 293.
Musique, 207, 255, 313.
 MUSSET (F. L.), 225.
Musulmans, 260.
 MÜTZENBECHER, 274.
Nantes, 181.
 NAPOLEON, 5, 109.
Nation, 73.
National Geographic Magazine, 41.
National Security League, 62.
Nature, 198.
Naval Training Station, Pelham Bay Park, 134.
Navigation, 258.
Navires, 128-143.
 NEESER (Robert W.), 132.
Néo-Zélandais (les), 200, 247, 252.
Neufchâteau, 94, 117.
Neuilly, 68.
Nevers, 181.
 NEWBOLT (Henry), 240.
New Republic, 41, 301.
New York, 54, 57, 69, 70, 96, 123, 135, 138, 139, 140, 143, 149, 168, 169.
New York (Bibliothèque publique), 16, 50, 182.
New York Herald, 380.
New York (Société Biblique), 320.
New York Times, 168, 169, 268.
New York Tribune, 288.
Newport News, 96, 122, 130, 138, 143.
Nice, 108.
 NICHOLSON (Meredith), 238.
Nineteenth Century, 250.
Nonsard, 119.
 NORTHCLIFFE (Lord), 64.
Nouvelle-Angleterre, 28, 59, 115.
Nouvelle-Calédonie, 324.
Nouvelle-Ecosse, 255.
Nouvelle-Zélande, 187.
Occidente (El), 136.
Œuvre Israélite, 97, 98.
Œuvre britannique pour l'envoi de livres aux prisonniers de guerre, 219-234.
Œuvres de Guerre réunies, 120, 129.
Oklahoma, 131.
 OLIVER (F. S.), 291.
 OLLIVANT, « Bob, Son of Battle », 73.
 OMAR KHAYYAM, 145, 310, 315.
 OPPENHEIM, 28, 31, 96, 251.
 OSBORN, « Origin and Evolution of Life », 50.

- OSSIAN, 6.
 OUIDA, 242.
 Outlook, 67.
Oxford, 196; — Université, 258, 292.
Palestine, 28, 207.
 PALEY, « Philosophie morale », 17.
 PALMER (Frederick), 68.
Parchim, 279.
Paris, 69, 71, 74, 75, 90, 95, 120, 122, 123, 176, 180, 181, 182, 268, 372-386.
 PARKER (Gilbert), 73.
 PARRY (Contre-Amiral), 258.
 PATTERSON, « With the Zionists at Gallipoli », 46.
 PEARSON (Sir Arthur), 333-338, 346.
 PEARSON (Karl), 284.
 Pearson's Magazine, 250.
Peinture, 114, 255, 296-301.
Pelham Bay Park, 134, 135.
Pensylvanie, 3, 329.
Périgueux, 181.
Pérou, 266.
 PERSHING (Général John J.), 92, 94, 112, 124, 321, 352.
Pétrograd, 260.
 PETT RIDGE (W.), 238-241.
Phare de Bordeaux, 338.
Phare de France, 338, 340.
Philadelphie, 96.
Philippines (les), 77.
 PHILLIPS (Stephen), 309.
Physique, 114.
 « Pilgrim's Progress », 165.
Plassenbourg, 280.
 PLATON, 25, 232, 287, 307.
 PLUTARQUE, 6, 102, 286.
 POE (E. A.), 31, 145, 192.
Poésie, 25, 51, 64, 118, 145, 207, 292, 296-314.
 POINCARÉ (M^{me}), 382.
Pologne, 386.
Polonais (les), 25, 57, 361, 363, 365.
 POLYBE, 6.
Pompéï, 249, 252.
 POOLE (Ernest), 369-372.
 Popular Mechanics, 70.
 PORTER (Gene Stratton), 30, 32, 67, 260.
 PORTER (Jane), 73.
Portland, 129, 175.
Portsmouth (New Hampshire), 132.
Poste (Le prêt des livres par la), 112.
Potomac, 3.
 PRESCOTT (W. H.), 266.
Prêt des livres par la poste, 112.
 PRIOR, « Operation of trains », 46.
Prisonniers de guerre, 219-234, 257-281.
 Progresso Italiano, 364.
Psaumes, 327-328.
Psychiatrie, 170-171.
Psychologie, 34.
 PUTNAM (George Haven), 2.
 PUTNAM (Herbert), 5, 7, 11, 21, 124.
 RALEIGH (Sir Walter), 328.
 RALEIGH (professeur Sir Walter), 285.
 RANCK (Samuel H.), 47.
 RANEY (M. Llewellyn), 87, 91, 94.
 READE (Charles), 73.
Red Magazine, 250.
 REED (John), 370-372.
 REINACH (Salomon), 382.
 REMBRANDT, 300.
Renaissance des Cités, 99.
Review of Reviews, 249, 250.
Revue des Entrepreneurs de Pompes Funèbres, 16.
Revues, 36-42, 65, 68, 207, 250, 293.
Rhin, 114, 115.
 RHYS (M. et M^{me} Ernest), 211.
 RICE (M^{me} Alice Hegan), 159, 238, 325.
 RIDGE (W. Pett), 238-241.
 RILEY (James Whitcomb), 311.
Riviera, 194.
 ROBERTSON, 214.
 ROBINS (Elizabeth), 245, 246, 250.
 « Robinson Crusoë », 115.
 ROLLAND (Romain), « Jean Christophe », 113.

- ROMANOFF (LES), 339.
 Rome, 226.
 ROOSEVELT (Théodore), 68, 69, 320, 323, 375.
 ROSS, « Sociologie », 115.
 Roumanie, 247.
 ROUSSEAU (J.-J.), 65.
 RUGGERI, « Office Practice », 46.
 Ruhlben, 219-220, 223, 225-226, 231, 232, 233, 258, 274.
 RUSKIN (John), 17, 145.
 RUSSELL (Bertrand), 114, 348.
 Russes (les), 114, 227, 259, 260, 274, 277-281, 290.
 Russie, 195, 215, 327, 369-372.
 Ruthènes (les), 57.

 Saint-Aignan, 99, 109.
 Saint-Augustin, 214.
 St. Dunstan, 333-338, 346.
 Saint-Malo, 108.
 Saint-Mihiel, 108, 120.
 Saint-Nazaire, 99, 145, 147, 181.
 Salisbury Plain, 201.
 Salonique, 189, 195, 207, 213, 215, 216.
 SAMUEL (Herbert), 188.
 SAND (George), 74.
 San Francisco, 77, 82, 195.
 Saturday Evening Post, 38, 40, 66, 70, 106, 294.
 Savenay, 181.
 SAY (les frères), 5.
 SCHILLER, 232.
 SCHLUMBERGER, « Siège de Constantinople », 226.
 Science militaire, 52-56.
 Sciences (les), 43.
 Scientific American, 41.
 SCOTT (Sir Walter), 73, 147, 240, 288, 289.
 Scribner's Magazine, 44.
 Seaford (Angleterre), 61.
 Sébastopol, 290.
 SEEGER (Alan), 65, 75, 372.
 SEEGER (C. L.), 373-374, 384.
 SERVICE (Robert), 29, 75, 145, 146, 310.
 Service de Guerre, 41, 59, 80, 90, 98, 128, 130, 178.
 SEYMOUR, « Diplomatic backgrounds », 34.
 SHAKESPEARE, 25, 33, 45, 50, 145, 171, 190, 191, 217, 251, 252, 287, 294, 304, 308, 311.
 Shang-Haï, 81, 82.
 SHARP (William), 303.
 SHELLENBERGER (Grace), 166-167.
 SHELLEY, (P. B.), 252, 303, 307.
 Sibérie, 77-80, 195, 260.
 SIENKIEWICZ, 365.
 Signal Corps, 54, 95, 115.
 SIMS (Vice-Amiral), 90.
 Sionistes (les), 46.
 Sketch, 251, 293.
 SLADEN (Douglas), 232.
 Société biblique américaine, 318-321.
 Société biblique britannique et étrangère, 187, 317.
 Sociologie, 46, 115.
 Sofia, 220, 318.
 Soldats qui lisent (les), 24-42.
 SOPHOCLE, 237.
 Sous-marins, 255.
 Spalding's Athletic Library, 49.
 Spectator, 192, 249.
 SPEEK (Dr P. A.), 371-372.
 SPENCER (Herbert), 46, 51.
 SPENSER (Edmund), 284.
 Sphere, 251, 289, 291.
 SPURGEON, 214.
 Stars and Stripes, 113, 115.
 Station Navale d'Entraînement des Grands Lacs, 7, 34.
 STENDHAL, 286.
 Sténographie, 49, 116, 335, 354.
 STERNE, 264.
 STEVENSON (Burton E.), introduction, 30, 95, 112, 113, 123, 178, 379, 380, 386.
 STEVENSON (M^{me} Burton E.), 95, 96.
 STEVENSON (Robert Louis), 32, 66, 89, 191, 249, 253, 314.
 STEWART (Dr), 207.

- STOWE (M^{me} Harriet B.), « *La Case de l'Oncle Tom* », 160.
 Strand Magazine, 249, 250,
 STRANG, 253.
 Suède, 247.
 Suédois, 365.
 Suisse, 207, 220.
 SWINBURNE, 295.
 Syrie, 207, 386.
 Syriens (les), 40.
 System, 114.
 SZOLD (Henriette), 28.
- Table Ronde, 291.
 TACITE, 6.
 TALBOT (Neville S.), 316.
 TALLEYRAND (la duchesse DE), 282.
 Tante Voss, 270.
 TARKINGTON (Booth), 31, 67, 102, 161, 183, 293.
 TARMON, 242.
 TASSE (Le), 6.
 Tatler, 192, 251.
 TAUCHNITZ, 269, 276.
 Tchéco-Slovaquie, 386.
 Télégraphie (la), 34.
 Temps (Le), Paris, 268.
 TENNYSON, 75, 145, 262.
 Terre Sainte (la), 28, 207.
 Texas, 28, 34, 47, 107.
 THACKERAY, 147, 240.
 THOMAS (J. C.), aumônier, 3.
 THOMPSON, « *Green Mountain Boys* », 33.
 THOMPSON (Francis), 303.
 THUCYDIDE, 6.
 Ticonderoga, 168.
 TILTON (E. L.), architecte, 8.
 Times, London, 228, 268, 269, 273-275, 285.
 TOLSTOI, 74, 249, 286, 290, 292, 371.
 TOOTING, 241.
 Torgau, 268.
 Toul, 99, 117.
 Tour de Babel, 63.
 Touraine (La), 109.
 TOURGUENEFF, 292.
 Tours, 90, 99, 108.
- Transports, 143-149.
 TREVELYAN, « *Garibaldi et les Mille* », 192.
 Trèves, 101.
 TRINKS (M.), 225.
 Tsumeb, 276.
 Turquie, 207, 208, 220, 258, 323.
 TWAIN (Mark), 27, 31, 116, 194, 362.
 TWEEDY (Lawrence L.), 72.
- Undertakers' review, 16.
 United States Marine Corps, 62.
 Université de Cambridge, 258 ; — Harvard, 27 ; — Johns Hopkins, 346 ; — Lausanne, 267 ; — Oxford, 258, 292 ; — Princeton, 77 ; — Washington, 47 ; — Yale, 70.
 Université kaki canadienne, 60-61.
 USHER, « *The winning of the war* », 29.
- « *Vampire du Continent* » (Le), p. 18.
 Vaucouleurs, 117.
 Verdun, 118, 340.
 VERNE (Jules), 241.
 Vienne, 220, 317.
 VIGNY (Alfred DE), 288.
 VIRGILE, 6, 26.
 Virginie, 28.
 Vladivostock, 77, 78, 80, 82, 97, 277.
 VOGÜÉ (le marquis de), 341.
 VOLTAIRE, 6.
- WALLACE (Hugh), 373.
 WALTON, « *Le parfait Pêcheur* », 266.
 WANDSWORTH, 237.
 WARD (Sir Edward), 199, 200, 201.
 WARD (M^{me} Humphry), 73, 147.
 WARD (Sir Edward), 187.
 WARDEN (Florence), 284.
 WASHINGTON (George), 28, 46.
 Washington (D. C.), 1, 77, 80, 89, 113, 122, 123.
 Washington (Université de), 47.
 WATTS (G. F.), 300.
 WAYLAND (Francis), 2.
 WEBSTER (dictionnaire), 266.

- Wellesley College, 41.
WELLS (H. G.), 31, 75, 102, 284.
Wesel, 262-265.
WEYMAN (Stanley), 32, 89.
WHEATON (H. H.), 360.
WHEELER, « *Le livre de vers de la Grande Guerre* », 29.
WHITHAM (Major), 158.
WHITTIER, 145.
Wide World Magazine, 249, 250.
WILCOX (Ella Wheeler), 308.
Williamsbridge (New York), 54.
WILSON (Président), 320, 322.
WILSON (Dr Richard), 215-216.
WILSTACH, « *Mount Vernon* », 28.
Windsor Magazine, 250.
WISTER (Owen), 67.
WORDSWORTH, 194, 307.
World Almanac, 138, 141.
WRIGHT (Dr Hagberg), 186, 277, 278.
WRIGHT (Harold Bell), 31.
WYETH (Ola M.), 162-163.
Wyoming, 138.
Y. M. C. A. (américaine), 14, 18, 22, 25, 30, 37, 38, 41, 43, 56, 57, 68, 74, 88-93, 95, 97, 98, 119, 128, 131, 135, 144, 147, 259, 260, 318, 321, 324, 360, 376 ; — (britannique), 210-218, 296-298.
Yale (Université de), 70.
YEATS (W. B.), 240, 295, 366.
YEAXLEE (le révérend), 215.
YOZGARD, 258.
Zukunft, 276.
-

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
UNE DES AFFICHES DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈ- QUES AMÉRICAINES	<i>Frontispice</i>
POUR AVOIR DES LIVRES !.....	VIII
PENDANT LA CAMPAGNE POUR RECUEILLIR DES LIVRES.	IX
PRÉPARATION DES LIVRES DESTINÉS AUX BIBLIOTHÈQUES DE CAMP A LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE BOS- TON	XII
DIRECTION GÉNÉRALE DU SERVICE DES BIBLIOTHÈ- QUES DE GUERRE A LA BIBLIOTHÈQUE DU CON- GRÈS A WASHINGTON.....	XIII
UNE BIBLIOTHÈQUE DE CAMP CARACTÉRISTIQUE.....	XVI
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP SHERIDAN.....	XVII
BIBLIOTHÈQUE DE LA STATION NAVALE D'ENTRAÎNE- MENT DES GRANDS LACS.....	4
LA LECTURE AU COIN DU FEU (CAMP UPTON).....	5
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP SEVIER.....	6
UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP UPTON.....	7
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP DEVENS.....	10
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP KEARNY.....	11
BIBLIOTHÈQUE DE CAMP A KELLY FIELD, TEXAS....	12
BIBLIOTHÈQUE A KELLY FIELD, TEXAS	13
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP LEWIS.....	16
UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP PERRY AUX GRANDS LACS DESTINÉE A L'INFANTERIE DE MA- RINE	17
BIBLIOTHÈQUE DU CAMP UPTON.....	20

BIBLIOTHÈQUE SOUS LA TENTE DE L' <i>Y. M. C. A.</i> (CASSERNE VANCOUVER).....	21
UNE FEMME BIBLIOTHÉCAIRE COMME CELA SE VOYAIT DANS CERTAINS CAMPS.....	28
UN COIN DU CAMP UPTON.....	29
BALLOTS DE REVUES AUX BIBLIOTHÈQUES DES CAMPS CUSTER ET LEE.....	32
SALLE DE LECTURE DANS L'ÉTABLISSEMENT DE L'ASSOCIATION CHRÉTIENNE DE JEUNES FILLES AU CAMP DEVENS.....	33
BATISSE DE L' <i>Y. M. C. A.</i> UTILISÉE AU CAMP KELLY COMME SALLE DE LECTURE ET DE CORRESPONDANCE.....	36
LIVRES DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRI- CAINES FOURNIS AUX SOLDATS PAR LES SOINS DE L'ASSOCIATION CHRÉTIENNE DE JEUNES GENS (<i>Y. M. C. A.</i>).....	37
ÉLÈVES-OFFICIERS AU FORT MYER EN VIRGINIE.....	44
CLASSE D'ANGLAIS AU CAMP CUSTER.....	45
GRAVURES INSTRUCTIVES A LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP DEVENS.....	52
LA BIBLIOTHÈQUE DU CAMP GORDON.....	53
UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DES SOL- DATS CANADIENS A SEAFORD (ANGLETERRE)	60
L'ÉTUDE DU FRANÇAIS A GETTYSBURG.....	61
BUREAU D'EXPÉDITIONS DU SERVICE DE GUERRE DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES A HOBOKEN.....	68
CAISSES DE LIVRES PRÊTES A EXPÉDIER OUTRE-MER....	69
LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES AU CHAPITRE DE LONDRES DE LA CROIX ROUGE AMÉRICAINNE....	76
LE PRÊT DES LIVRES DANS UNE BARAQUE DE L' <i>Y. M.</i> <i>C. A.</i>	77
DÉPÔT A LA DIRECTION DE L'ASSOCIATION DES BIBLIO- THÈQUES AMÉRICAINES A PARIS.....	77
SALLE DE LECTURE DU CLUB DES SOLDATS ET DES MATELOTS, 11, RUE ROYALE, PARIS.....	80

TABLE DES GRAVURES

401

LECTURE DES JOURNAUX DANS LES TRANCHÉES.....	81
DÉBARDEURS DE COULEUR POUR LESQUELS L'AUMÔNIER DEMANDAIT DES LIVRES.....	84
MATELOTS AMÉRICAINS DANS LA SALLE DE LECTURE D'UN DE LEURS CLUBS EN ANGLETERRE.....	84
A AIX-LES-BAINS, CENTRE DE RÉCRÉATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE AMÉRICAIN EN FRANCE.....	85
UN SOLDAT CONVALESCENT QU'ÉGAIE LA LECTURE DES <i>Stars and Stripes</i>	92
LA BARAQUE DE LA CROIX ROUGE AU CAMP D'AVIATION D'ORLY.....	93
SALLE DE LECTURE A LA BASE NAVALE DE TROMPE- LOUP PRÈS PAUILLAC.....	96
SALLE DE LECTURE ET DE CONCERT A LA BASE NAVALE DE TROMPELOUP PRÈS PAUILLAC.....	97
VUE PRISE AU PRINTEMPS DE 1919 DANS UN CAMP AMÉRICAIN AUX ENVIRONS DE BORDEAUX.....	100
AU RETOUR DE FRANCE.....	101
A L'HÔPITAL DU CAMP MAC CLELLAN.....	102
UN COIN DE L'Y. M. C. A. AU CAMP DIX.....	103
LE SIÈGE EN EUROPE DU SERVICE DE GUERRE DE L'AS- SOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES....	106
LE SERVICE DU COURRIER AU SIÈGE DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES A PARIS.....	107
BIBLIOTHÈQUE POUR LES SOLDATS INSTALLÉE AU FEST HALLE A COBLENTZ.....	108
TRAIN-HÔPITAL EN FRANCE.....	109
DANS UN ABRI EN FRANCE.....	112
BIBLIOTHÈQUE AUXILIAIRE DANS UN ÉTABLISSEMENT DES CHEVALIERS DE COLOMB.....	113
BIBLIOTHÈQUE AUXILIAIRE (CASERNES VANCOUVER)..	116
LE GRAND RÔLE DES JOURNAUX ET DES REVUES DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP.....	117
SOLDATS CONVALESCENTS A L'HÔPITAL DU CAMP BOWIE	124

HÔPITAL DU CAMP LOGAN, TEXAS.....	125
OFFICIERS DE LA MARINE AMÉRICAINE LISANT DANS LE CARRÉ D'UN DESTROYER EN MER.....	128
ÉQUIPAGE D'UN NAVIRE DE GUERRE DANS SA SALLE DE LECTURE.....	129
SALLE DE LECTURE A BORD D'UN NAVIRE-HÔPITAL....	132
A BORD DU TRANSPORT <i>Mercury</i>	133
UN COURS DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE AUX MATE- LOTS.....	140
UNE CLASSE A BORD D'UN NAVIRE DE GUERRE (l' <i>Ar- kansas</i>).....	147
BIBLIOTHÈQUE DU « WAR CAMP COMMUNITY SERVICE ». A NEW YORK.....	144
CONSEILS AU LECTEUR.....	145
BIBLIOTHÉCAIRE APPORTANT DES LIVRES A L'HÔPITAL DE DÉBARQUEMENT AU GRAND CENTRAL PALACE A NEW YORK.....	148
TYPE DE POUSSETTE A LIVRES EN USAGE DANS LES HÔPITAUX.....	149
LE BIBLIOTHÉCAIRE ET SON ORDONNANCE EN TOURNÉE A L'HÔPITAL DU CAMP DEVENS.....	156
DES LIVRES POUR DISTRAIRE LES MALADES A L'HÔPITAL DU CAMP MEADE.....	157
UNE SALLE A L'HÔPITAL DU CAMP MAC CLELLAN....	160
CAMION DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉ- RICAINES ARRÊTÉ DEVANT L'UNE DES SALLES DE L'HÔPITAL DU CAMP KEARNY.....	161
L'HÔPITAL AMÉRICAIN N° 6 EN FRANCE.....	164
HÔPITAL DE CAMPAGNE EN FRANCE.....	165
LE TABLEAU QU'ON VOYAIT TOUS LES JOURS SOUS LE PORCHE DES SALLES DE L'HÔPITAL AUX CASERNES VANCOUVER.....	172
SALLE DE LECTURE DE L'HÔPITAL N° 1 A NEW YORK..	173
BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL DU CAMP MAC ARTHUR..	176
BIBLIOTHÈQUE INSTALLÉE DANS LE BATIMENT DE LA	

TABLE DES GRAVURES

403

CROIX ROUGE A L'HÔPITAL WALTER REED A WASHINGTON.....	177
L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES A L'ŒUVRE SOUS LA TENTE A L'HÔPITAL DE SAINT-DENIS, FRANCE.....	180
SOLDAT CONVALESCENT A L'HÔPITAL DE DÉBARQUEMENT, GRAND CENTRAL PALACE, NEW YORK....	181
PYRAMIDE DE LIVRES.....	188
REVUES POUR LES SOLDATS (ARSENAL DE WATERTOWN, MASSACHUSETTS).....	189
SIÈGE CENTRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GUERRE BRITANNIQUE, SURREY HOUSE, MARBLE ARCH, LONDRES.....	192
LA CROIX ROUGE ANGLAISE ET L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM FOURNISSAIENT DES LIVRES ET DES MAGAZINES PAR L'INTERMÉDIAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GUERRE.....	193
L'EMBALLAGE DES LIVRES DESTINÉS AUX SOLDATS (SURREY HOUSE, LONDRES).....	194
IL FALLAIT AUSSI DES LIVRES POUR LES INFIRMIÈRES ET LES VISITEURS.....	195
LIVRE QUE VENAIT DE QUITTER UN JEUNE OFFICIER POUR FAIRE UN RAPPORT DANS UN ABRI.....	196
« QUEL LIVRE LISEZ-VOUS ? ».....	197
A LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP A LONDRES.....	204
LA QUEUE POUR LES LIVRES A L'ARMÉE BRITANNIQUE..	205
PAR SUITE DU MANQUE DE LIVRES AU FRONT, LES SOLDATS ANGLAIS EN ÉTAIENT PARFOIS RÉDUITS A CONTER DES HISTOIRES.....	206
CROQUIS DE BAIRNSFATHER DANS LE <i>Bystander</i>	207
AU FOYER DES SOLDATS.....	208
LES LIVRES DANS LES TRANCHÉES.....	209
UNE SOCIÉTÉ DES NATIONS EN RACCOURCI REGARDANT DES VUES DE LA GUERRE DANS UNE REVUE AMÉRICAIN.....	212

SIÈGE DE L'Y. M. C. A. AMÉRICAINNE A PARIS.....	213
LA MORNE EXISTENCE DES PRISONNIERS DE GUERRE..	220
DANS CERTAINS CAMPS DE PRISONNIERS LE COIFFEUR FOURNISSAIT DES JOURNAUX ILLUSTRÉS A SES CLIENTS	221
PRISONNIERS FRANÇAIS, ANGLAIS ET RUSSES DÉGUSTANT UNE REVUE AMÉRICAINE.....	224
COURS DANS UN CAMP DE PRISONNIERS.....	225
BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL MILITAIRE D'ENDELL STREET A LONDRES DONT TOUT LE PERSONNEL ÉTAIT FÉMININ.....	244
SOLDATS ET INFIRMIÈRES EN LECTURE A L'HÔPITAL MILITAIRE D'ENDELL STREET A LONDRES.....	245
DEUX SOLDATS ANGLAIS DISCUTANT LES NOUVELLES A L'HÔPITAL.....	252
SCÈNES D'HÔPITAL.....	253
PRISONNIERS ALLEMANDS INTERNÉS EN HOLLANDE....	260
ÉTUDIANT ALLEMAND PRISONNIER DANS UN CAMP BRITANNIQUE EN FRANCE.....	261
PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS A DARMSTADT....	268
PRISONNIERS DE GUERRE LISANT APRÈS DÉJEUNER....	269
TENTE-BIBLIOTHÈQUE DANS UN CAMP ANGLAIS DE PRISONNIERS EN FRANCE.....	276
LES PRISONNIERS DE GUERRE SE SONT TOUJOURS INTÉ- RESSÉS AUX JOURNAUX.....	277
UN FONCTIONNAIRE DE L'Y. M. C. A. S'ADONNANT A LA LECTURE PENDANT UNE ACCALMIE.....	284
LES SOLDATS AMÉRICAINS NE MANQUAIENT PAS DE JOURNAUX	285
LES CONTRASTES DE LA GUERRE.....	288
BIBLIOTHÈQUE DE L'ASSOCIATION DANS L'ÉTABLISSE- MENT DE L'Y. M. C. A. A PELHAM BAY.....	289
BUREAU DE RENSEIGNEMENTS DANS UN ÉTABLISSE- MENT DE L'Y. M. C. A. POURVU D'UNE BIBLIO- THÈQUE.....	292

TABLE DES GRAVURES

405

DISTRIBUTION DE REVUES DANS UN ÉTABLISSEMENT DES CHEVALIERS DE COLOMB.....	293
SALLE DE LECTURE DU CLUB DES SOLDATS ET DES MATELOTS, 11, RUE ROYALE, PARIS.....	300
● TROMPETTE LISANT A L'AIDE D'UNE LAMPE DE POCHE DANS SA TENTE.....	301
L'UNION UNIVERSITAIRE AMÉRICAINE A PARIS.....	304
SALLE DE LECTURE DE L'UNION UNIVERSITAIRE AMÉ- RICAIN, RUE DE RICHELIEU, PARIS.....	305
SOLDATS NÈGRES FAISANT LA LECTURE A LEURS CAMA- RADES ILLETTRÉS AU CAMP GORDON.....	308
BARAQUE DE L'ŒUVRE ISRAËLITE A NEW YORK.....	309
L'IMPRESSION DES BIBLES POUR L'ARMÉE ET LA MARINE	316
L'EMBALLAGE DES BIBLES KAKI.....	317
DISTRIBUTION DE BIBLES PAR LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE NEW YORK.....	320
ÉCOLE NAVALE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL DE CAM- BRIDGE (ÉTATS-UNIS).....	321
EN-TÊTE DE LA BIBLE DITE DE CROMWELL.....	324
UNE PAGE DE LA BIBLE DITE DE CROMWELL.....	325
TENTE CAMOUFLÉE DE L'ARMÉE DU SALUT JUSTE EN ARRIÈRE DES LIGNES A BOUILLON.....	332
FEMMES DE L'ARMÉE DU SALUT.....	333
UNE CLASSE A L'HÔTELLERIE ST. DUNSTAN A LONDRES.	336
LES MIRACLES DE SAINT-DUNSTAN.....	337
LA LUMIÈRE DANS LES TÉNÈBRES.....	340
L'IMPRESSION DES NOUVELLES DE LA GUERRE POUR LES SOLDATS AVEUGLES.....	341
LA FABRICATION DES TAPIS A L'ATELIER MÉDICAL DE L'HÔPITAL WALTER REED A WASHINGTON.....	348
RÉCLAME EN FAVEUR DES SOLDATS DÉMOBILISÉS A BIRMINGHAM DANS L'ALABAMA.....	349
BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL DE NEWPORT NEWS EN VIRGINIE.....	352

UNE CLASSE INSTALLÉE SOUS LE PORCHE DU SERVICE DE RÉÉDUCATION A L'HÔPITAL WALTER REED A WASHINGTON.....	353
LA RECONSTITUTION PHYSIQUE A L'HÔPITAL DU CAMP GRANT	356
RÉCLAME EN FAVEUR DES LIVRES PENDANT LA CAM- PAGNE POUR L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE A NEW- YORK.....	357
LA NOURRITURE DE L'ESPRIT ET CELLE DU CORPS....	364
UNE DES BIBLIOTHÈQUES DU CAMP KEARNY INSTALLÉE DANS LA BARAQUE DES CHEVALIERS DE COLOMB..	365
LA LECTURE PENDANT LA HALTE.....	368
GROUPE D'ÉTUDIANTS MOBILISÉS.....	369

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
I. — LES BIBLIOTHÈQUES DE GUERRE DE L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES.....	1
II. — LES SOLDATS QUI LISENT.....	24
III. — LES ÉTUDIANTS EN KAKI.....	43
IV. — LES DEMANDES D'OUTRE-MER	64
V. — L'ASSOCIATION DES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES EN FRANCE.....	88
VI. — LE PRÊT DES LIVRES PAR LA POSTE	112
VII. — LES BIBLIOTHÈQUES A BORD DES NAVIRES DE GUERRE ET DES TRANSPORTS.....	128
VIII. — LES BIBLIOTHÈQUES DES HÔPITAUX MILITAIRES AMÉRICAINS.....	150
IX. — LES LIVRES POUR LES BLESSÉS ET LES MALADES	170
X. — LA BIBLIOTHÈQUE DE GUERRE BRITANNIQUE	185
XI. — LES BIBLIOTHÈQUES DE CAMP BRITANNIQUES.....	199
XII. — LES BIBLIOTHÈQUES DE L'Y. M. C. A. BRITANNIQUE.....	210
XIII. — L'ŒUVRE BRITANNIQUE POUR L'ENVOI DE LIVRES (D'ENSEIGNEMENT) AUX PRISONNIERS DE GUERRE.....	219
XIV. — LES BIBLIOTHÈQUES DES HÔPITAUX MILITAIRES BRITANNIQUES.....	235

XV. — LA LECTURE DANS LES CAMPS DE PRISON- NIERS.....	257
XVI. — LES LETTRES DU FRONT.....	282
XVII. — LA PEINTURE ET LA POÉSIE	296
XVIII. — LA BIBLE AUX TRANCHÉES.....	315
XIX. — LES LIVRES POUR LES SOLDATS AVEUGLES..	330
XX. — LES LIVRES POUR L'APRÈS-GUERRE.....	350
XXI. — LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE DE PARIS..	373
INDEX	387



En vente à la **Librairie Ancienne Edouard CHAMPION**

5, Quai Malaquais, PARIS (VI^e)

MAURICE BARRES, *de l'Académie française*

Autour de Jeanne d'Arc. 1916, in-4 et fac-similé sur Arches. 9 fr.

— Quelques exemplaires sur Chine. 30 fr.

— Quelques exemplaires sur Japon. 22 fr. 50

A été publié au profit de la Fédération des mutilés de la guerre.

ANATOLE FRANCE, *de l'Académie française*

Sur la voie glorieuse.

Le roi Albert, fac-similé du manuscrit d'Anatole France. — Pour le Noël 1914. — Lettre du Dr Mariavé. — Pour la nouvelle année. — Soissons. — Sur le front. — La petite ville de France. — D'après Hérodote. — Trois lettres : au Directeur du Clairon, aux lecteurs du Novosti et à M. English Walling. — Invocation (à l'Amérique). — Debout pour la dernière guerre ! — A ceux du front. 1915, in-4, fac-similé. 5 fr. 25

A été publié au profit de l'Œuvre de la Fédération des mutilés de la guerre.

RÉMY DE GOURMONT

Pendant l'orage.

Rentrée. — Souvenirs. — Anvers. — Communion. — Fantômes. — État d'esprit. — Idées turques. — A l'Académie. — L'auxiliaire. — La guerre et l'art. — Le gommier vainqueur. — Rêve. — Bulletin des Écrivains, etc., etc. 1915, in-4, planche. 5 fr.

A été publié au profit de l'Œuvre du Vêtement du prisonnier de guerre.

CHARLES MAURRAS

L'Étang de Berre. Les trente beautés de Martigues. La politique provençale. La Sagesse de Mistral. Maîtres et Amis : Le sacre d'Aix, P. Arsène, F. Amouretti, P. Guigou, Lionel des Rieux, J. Moréas. Barbares et Romains. Nouvelle édition. 1920, in-8. 10 fr.

— Quelques exemplaires sur Hollande. 50 fr.

A été publié au profit des blessés du XV^e corps.

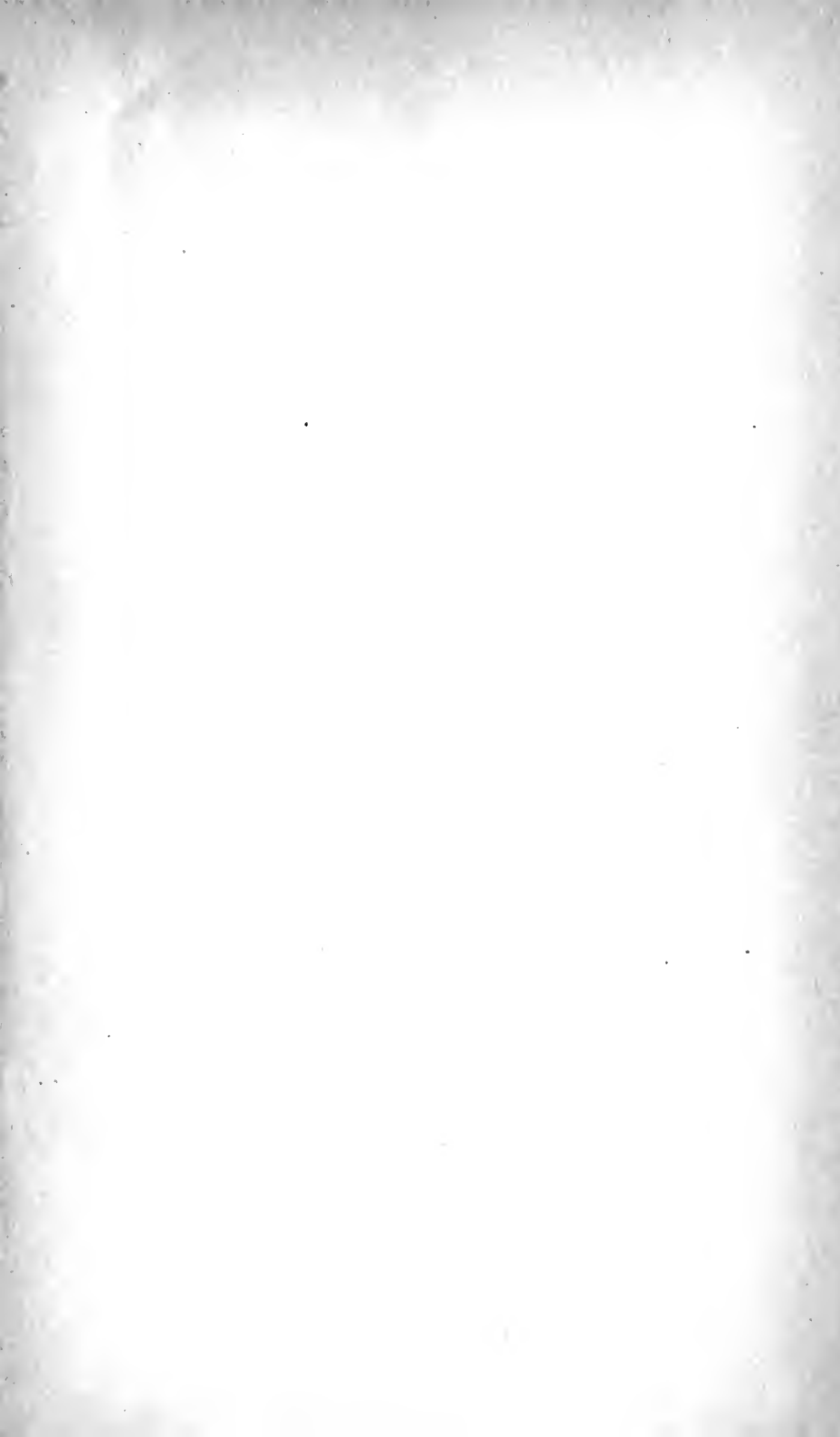
BANCROFT (G.). **Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des Etats-Unis** Traduit et annoté par le comte A. de Circourt. 1875, 3 vol. in-8, planches. 48 fr.

Bibliographie des historiens des régiments français, par J. HANOTEAU et E. BONNOT. In-8. (R. des B., Supp.) 22 fr. 50

REYNAUD (L.). **Maître de Conférences à l'Université de Poitiers. Les origines de l'influence française en Allemagne.** — Etude sur l'histoire comparée de la Civilisation en France et en Allemagne pendant la période précomtoise (950-1150). Tome I^{er}. L'Offensive politique et sociale de la France. 1913, in-8. 12 fr.

ROCHAMBEAU (Marquis de). **Yorktown. Centenaire de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique (1781-1881).** 1886, in-8. 6 fr.

Revue des Bibliothèques, 30^e année, mensuelle, dirigée par M^{re} CHATELAIN de l'Institut, conservateur en chef de l'Université de Paris, et L. DOREZ de la Bibl. Nat. — Paris 20 fr. ; Union postale, 22 fr. — Collect. complète, avec tous les suppléments parus. 1.000 fr.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

--	--

Z
675
W2K8F

SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 785 506 7

